L. as. 18a /24 1750

PUBLICATIONS
DE L'INSTITUT DES HAUTES-ÉTUDES MAROCAINES
TOME XXIV

TUḤFAT AL-AḤBĀB

GLOSSAIRE DE LA MATIÈRE MÉDICALE MAROCAINE

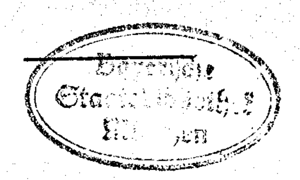
TEXTE PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS
AVEC TRADUCTION, NOTES CRITIQUES ET INDEX

PAR

H. P. J. RENAUD
Directeur d'études d'Histoire des sciences chez les peuples musulmans
à l'Institut des Hautes-Études Marocaines, Docteur en médecine,
Vice-président de la Société des Sciences naturelles du Maroc.

ET

GEORGES S. COLIN
Professeur d'arabe maġribin
à l'École nationale des Langues orientales vivantes,
Directeur d'études de dialectologie nord-africaine
à l'Institut des Hautes-Études Marocaines.



PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB, VIe
1934

20 15

Bayerische
Staatsbibliothek
München

PUBLICATIONS
DE L'INSTITUT DES HAUTES-ÉTUDES MAROCAINES
TOME XXIV

TUḤFAT AL-AḤBĀB

GLOSSAIRE DE LA MATIÈRE MÉDICALE MAROCAINE

TEXTE PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

AVEC TRADUCTION, NOTES CRITIQUES ET INDEX

PAR

H. P. J. RENAUD

Directeur d'études d'Histoire des sciences chez les peuples musulmans
à l'Institut des Hautes-Études Marocaines, Docteur en médecine,
Vice-président de la Société des Sciences naturelles du Maroc.

ET

GEORGES S. COLIN

Professeur d'arabe maġribin
à l'École nationale des Langues orientales vivantes,
Directeur d'études de dialectologie nord-africaine
à l'Institut des Hautes-Études Marocaines.

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB, VIe

1934

INTRODUCTION

L'Ouvrage et l'Auteur. — L'intérêt que nous a paru présenter le petit traité de Matière médicale que nous publions aujourd'hui, se mesure à ce fait qu'il a été déjà traduit à deux reprises, et que nous n'avons cependant pas hésité à en faire une troisième traduction. Il est rare de trouver réunie, en si peu de pages, une somme de renseignements lexicographiques aussi intéressants pour la connaissance du vocabulaire technique de l'herboristerie et de la droguerie marocaines.

La première traduction fut donnée, il y a un demi siècle, au *Journal de médecine et de pharmacie de l'Algérie* [1], par Alphonse Meyer, ancien interprète militaire, avec annotations du Dr. E. L. Bertherand, secrétaire de la Société des Sciences physiques et naturelles d'Alger, traducteur lui-même du mémoire estimé de Schousboë: *Observations sur le règne végétal au Maroc* [2]. Elle parut sous le titre de: *Don précieux aux amis, traitant des qualités des végétaux et des simples*, en arabe: *Tuḥfat al-aḥbāb fī māhīyat an-nabāt wa'l-a'šāb.*

C'était la traduction d'un manuscrit qui se trouvait alors à la bibliothèque d'Alger, sous le n° 1031, et qui a disparu depuis [3].

La seconde traduction fut publiée vingt cinq ans plus tard, et dans l'ignorance certaine de la précédente, par G. Salmon, chef de la Mission scientifique du Maroc, et parut dans le tome VIII (1906) des *Archives Marocaines*, organe de la mission, sous forme d'un mémoire intitulé: *Sur quelques noms de plantes en arabe et en berbère* [4]. L'existence du manuscrit utilisé par Salmon avait été signa-

[1] Cf. Bibliographie.

[2] Paris, Baillière, 1874. Il y a un autre Dr. A. Bertherand, annotateur de la traduction Pharaon du *Kitāb ar-raḥma*, cf. Bibliographie.

[3] Le catalogue d'E. Fagnan, Paris, Plon, 1893, porte à la p. XX la mention « manque », renseignement confirmé par Mr. Ben Cheneb au regretté Henri Basset.

[4] Salmon a délibérément omis la plupart des paragraphes concernant les substances animales et minérales.

lée par lui, quelques années auparavant, dans l'inventaire d'une bibliothèque privée de Tanger[1], avec une variante dans le titre (*nihāya* au lien de *māhīya*), qu'il traduisait: *Le présent des amis sur les fins des plantes et des herbes.*

L'un de nous s'avisa, il y a plusieurs années, de comparer les deux traductions. Il s'agissait bien d'un seul et même ouvrage, mais le collationnement révélait des dissemblances considérables, provenant, pour la plupart, de fréquentes et graves erreurs de lecture. Même avec l'aide du manuscrit original utilisé par Salmon, et resté à la bibliothèque de la Mission scientifique avec la copie qu'il en avait fait faire, il était impossible de reconstituer un texte acceptable, tant le manuscrit était mauvais. Nous crûmes toucher au but quand, en 1925, le bibliophile marocain bien connu, Sī 'Abd al-Ḥayy al-Kattānī, à l'obligeance de qui nous nous étions adressés, nous communiqua un nouvel exemplaire de la *Tuḥfa,* inclus dans un *mağmū'* de médecine de sa belle bibliothèque. Mais cette copie, meilleure que celle de Tanger, était encore insuffisante, et il a fallu attendre jusqu'à cette année pour pouvoir, au moyen d'un nouveau manuscrit acquis à Fès pour la Bibliothèque générale du Protectorat, établir un texte satisfaisant.

Les traductions de Meyer et de Salmon sont, en effet, loin d'être passées inaperçues des philologues, notamment des berbérisants, et ont été utilisées, avec les erreurs qu'elles contiennent, dans plusieurs travaux lexicographiques[2]. C'est là l'écueil de la publication hâtive des documents manuscrits. Si le danger n'est pas également grand dans tous les cas — car, guidé par le sens, on peut souvent rétablir un texte fautif ou incomplet — il est considérable quand il s'agit de la technologie ancienne d'une langue, comme le berbère, dont l'histoire des divers dialectes, objet de travaux relativement récents, est encore imparfaitement établie. Et le berbère n'est pas seul en question. Il y a dans la *Tuḥfa,* en petit nombre il est vrai, des mots de la langue romane de l'Espagne du Moyen-Age, la *'ağamīya* des auteurs arabes andalous[3], qui n'ont pas été toujours reconnus par les premiers traducteurs.

(1) *Arch. Marocaines,* tome V.
(2) C'est le cas du *Vocabulaire synonymique,* cf. Bibliographie.
(3) Sur la *'ağamīya,* cf. Dr. Leclerc, *Études hist. et philol. sur Ebn Beithar,* dans *Journ. Asiat.,* 1862, n° 3, et Simonet *Glosario,* cf. Bibliogr.

C'est que des travaux d'interprétation de cet ordre ne peuvent être faits qu'exceptionnellement par des chercheurs isolés, manquant de préparation spéciale. Pour travailler seul, il fallait avoir la profonde connaissance du vocabulaire de la Matière médicale des Anciens que possédait le Dr. Lucien Leclerc, et, derrière soi, l'expérience acquise dans quelque trente années d'études de la langue et de la médecine des Arabes, lorsqu'il publia son *Traité des Simples* d'Ibn al-Bayṭār [1].

Quoi qu'il en soit de l'imperfection de leurs traductions, presque inévitable avec l'unique manuscrit dont chacun d'eux disposait, Meyer et Salmon ont eu le mérite de reconnaître le grand intérêt linguistique que présentait la *Tuḥfa.*

Le Dr. E. Bertherand [2] se demande quel en est l'auteur, et à quelle époque il appartient, sans pouvoir résoudre ces questions au moyen de l'*Histoire de la médecine arabe* de Leclerc. Les éléments nouveaux dont nous disposons nous permettent de serrer de plus près la solution de ce petit problème, tel qu'il s'en pose si fréquemment, à propos de tant de manuscrits arabes qui nous parviennent mutilés, sans date ni nom d'auteur. Il est certain, d'abord, que nous avons affaire à un marocain et à un marocain du Sud. Il dit *'indanā* « chez nous », en parlant de Marrakech, alors qu'il appelle *Ahl Fās* « les gens de Fès », ses compatriotes de la capitale du Nord marocain, tout comme il désigne les gens de Tlemcen et d'Alger, indiquant par là qu'il ne sont pas ses concitoyens. Son vocabulaire berbère appartient surtout à la *tašelḥīt.* Enfin, à diverses reprises, il cite des plantes qui poussent au Dar'a et des produits importés du Soudan, avec lequel Marrakech est en relations plus suivie que toute autre ville du Maroc.

Quant à l'époque de l'œuvre, nous possédons, à défaut de preuves, (la *Tuḥfa* ne citant aucun autre ouvrage) des présomptions tirées de passages du *Ḍiyā an-nibrās,* ce traité de Matière médicale, lithographié à Fès à la fin du siècle dernier, sur lequel l'un de nous a déjà attiré l'attention [3]. Quand on compare aux articles correspondants de la *Tuḥfa,* les nombreuses citations qu'a faites al-'Alamī d'ouvrages dont plusieurs ne nous sont pas encore parvenus,

(1) Cf. la biographie très complète du Dr. Lucien Leclerc par le Dr. Paul Dorveaux, *Bull. Soc. franç. d'hist. de la médecine,* 1914.
(2) Dans l'introduction à la trad. Meyer de la *Tuḥfa.*
(3) Dr. H. P. J. Renaud, *De quelques acquisitions récentes...,* cf. Bibliographie.

on trouve entre eux et la *Tuḥfa* des analogies qui vont parfois jusqu'à la ressemblance parfaite. Souvent il s'agit, il faut le reconnaître, d'articles assez courts, et il est probable que nous sommes là en présence de renseignements, en quelque sorte du domaine commun, puisés chez les grands médecins et naturalistes orientaux ou andalous, puisant eux-mêmes chez Dioscorides et Galien. Mais il est pourtant un passage du *Ḍiyā an-nibrās* (art. *šağarat Maryam*, cité par al-'Alamī comme tiré d'un « *Kašf ar-rumūz* », dont le texte est identique, mot pour mot, sur plusieurs lignes, à la fin de l'article *kaff Maryam* de la *Tuḥfa*. 'Alamī l'a donc connue, mais sous un autre nom, et ce nom est un nom commun, qui n'a pas d'autre sens que celui de « vocabulaire synonymique de matière médicale ». Nous trouvons en effet ce titre de *Kašf ar-rumūz* « révélation des énigmes », non seulement appliqué au traité de 'Abd ar-Razzāq al-Ğazā'irī, dont Leclerc a donné une traduction [1], mais encore à l'abrégé de la *Ḥadīqat al-azhār* d'al-Ġassānī [2], et figurant en tête de plusieurs vocabulaires analogues acquis récemment par la bibliothèque du Protectorat. Or, le passage en question ne se trouve dans aucun d'eux, et le *Kašf ar-rumūz* dont parle al-'Alamī ne saurait être que la *Tuḥfa*, désignée par l'appellation générale des ouvrages dont elle est le type [3].

L'énigme n'est donc pas résolue. Toutefois, les ressemblances que nous venons de noter entre la *Tuḥfa* et les ouvrages cités dans le *Ḍiyā an-nibrās* permettent au moins d'établir ceci: c'est que la *Tuḥfa* date vraisemblablement d'une époque postérieure à celle que lui attribue le Dr. Bertherand dans sa préface de la traduction Meyer, c'est-à-dire de la fin du Moyen-Age. Les citations d'auteurs maġribins faites par al-'Alamī, concernent, en effet, pour la plupart, des écrivains de l'époque des chorfa sa'diens ou 'alawites: al-Ġassānī, médecin du sultan Aḥmad al-Manṣūr †1604, 'Abd ar-Raḥmān al-Fāsī, contemporain de Moulay ar-Rašīd †1664, Ibn Šuqrūn, qui vivait sous Moulay Ismā'īl †1727 [4]. Les analogies

(1) Paris, Baillière, 1874.

(2) Cf. *De quelques acquis. récentes... op. cit.*

(3) Al-'Alami appelle de même *Kitāb al-ǧadwal* « livre du tableau », l'ouvrage d'Ibrahim al-'Alā'i (sur lequel, cf. Dr. H. P. J. Renaud, *Les mss. arabes*, cf. Bibliogr.) souvent désigné dans les catalogues des bibliothèques par le nom commun de *Taqwīm al-adwiya* « Etat des médicaments », au lieu de son véritable titre *al-Munǧiḥ*.

(4) Cf. sur ces médecins: *De quelques acquisitions..., op. cit.*

ne sont pas moindres entre la *Tuḥfa* et le traité de 'Abd ar-Razzāq al-Ğazā'irī, du début du XVIII[e] siècle également. On sent qu'on a affaire à des productions du même ordre, dans lesquelles on retrouve toujours la disposition classique, si nettement marquée dans le *Musta'īnī* d'Ibn Buklāriš [1], ou même dans la *Ḥadīqa* d'al-Ġassānī et la *Taḏkira* de Dāwūd al-Anṭākī [2]: nom, synonymes dans les diverses langues, nature élémentaire, succédanés, propriétés etc...; seulement, dans la *Tuḥfa*, la partie synonymique a seule persisté.

La *Tuḥfa* apparaît, en somme, comme l'équivalent de ces appendices que beaucoup d'auteurs ont placés à la fin de leurs traités de médecine, sous des titres tels que celui de *Tafsīr al-asmā'* « explication des noms » [3], et qui, dans les cas où il n'est pas possible de condenser en quelques lignes les renseignements nécessaires, renvoient, purement et simplement, à l'article détaillé de l'ouvrage proprement dit. On ne saurait comprendre autrement l'expression *'alā bābihi* « (voir) à son chapitre », qu'on rencontre ça et là dans la *Tuḥfa*.

Mais quel est le traité auquel ces citations renvoient? Nous ne sommes pas encore en mesure de le préciser. Bien que dans la préface de la plupart de nos copies, on lise, à propos des noms de remèdes et drogues sujets à controverse:

جمعتها مما هو معروف [بل مشهور .in F] في كتاب الحكماء

« J'ai réuni [ces noms en les tirant] de ce qui est connu — et même notoire — dans le Livre des docteurs », ce qui peut faire croire à l'existence d'un *Kitāb al-Ḥukamā'*, il semble bien qu'il faille rétablir le pluriel *kutub* « livres », comme l'a fait Meyer dans sa traduction.

(1) Cf. plus loin p. XII.

(2) Médecin syrien du XVI[e] s., sur lequel, cf. Dr. Lucien Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, II, 303.

(3) Il constitue le XXIX[me] livre (avant dernier) du *Taṣrīf*, le grand ouvrage encyclopédique d'Abu 'l-Qāsim az-Zahrāwī (Albucasis), et il en existe beaucoup de copies, à l'état isolé, dans les bibliothèques. Mr. L. Massignon nous a communiqué également une copie de manuscrit *nuṣayrī* commençant par ces mots *Fā'ida min taġyīr al-asāmī* « Note sur la variation des noms (de médicaments) », et contenant des synon. arabes, syriaques et persans.

Nous avons trouvé depuis d'autres preuves à l'appui de cette opinion [1].

Nous voyons donc, en résumé, dans la *Tuḥfa,* un *Kašf ar-rumūz,* vocabulaire synonymique, extrait probablement d'un traité général de médecine qui ne nous est pas encore parvenu, un guide à l'usage non seulement, comme le pensait Salmon, des *ṭolbā* guérisseurs et des *'aššābīn* « herboristes » ou *'aṭṭārīn* « marchands d'épices et droguistes », mais encore des simples lettrés marocains. Ceux-ci, qui possédaient naguère, à peu près tous, des rudiments de la médecine arabe orientale et andalouse, comprennent de moins en moins les ouvrages qui leur restent entre les mains. Al-'Alamī l'a bien montré, quand, dans la préface de son *Ḍiyā an-nibrās,* il donne les raisons qui l'ont amené à composer ce livre. Il explique que, sur la demande d'un ami très cher, il accepta de rédiger un petit traité :

« utile à quiconque veut tirer profit de la médecine ancienne, surtout en révélant ses énigmes (*bi-kašfi rumūzihi,*) en abrégeant au maximum, en se bornant à élucider les mots et les obscurités contenues dans la *Taḏkira* d'al-Anṭākī, et en les commentant au moyen des termes en usage dans la ville capitale de Fès. »

Presque tous les manuscrits de médecine qu'on trouve au Maroc présentent dans leurs marges, en regard des noms grecs, syriaques, persans, arabes même, de la pharmacopée classique, leurs synonymes en langue vulgaire du Maġrib, et souvent en berbère, mis en note par les copistes ou les bibliophiles qui s'intéressaient à ces questions.

Les Manuscrits. — Nous avons eu à notre disposition trois manuscrits et une traduction d'un quatrième, celui d'Alger, qu'Alph. Meyer, son traducteur, a remplie, fort à propos, de citations permettant de rétablir la plus importante partie du texte, c'est-à-dire les noms de plantes et de substances médicinales. Nous désignerons ce mss. par l'abréviation A ; par T. celui de Salmon, provenant de Tanger ; par F. celui de Fès, appartenant à la Bibliothèque de Sī 'Abd al-Ḥayy al-Kattānī ; enfin, par R. le mss. acquis par la bibliothèque de Rabat.

Le mss. T.[2] comprend 8 fos. de 170 × 215 mm., de 21 lignes à la page. L'ordre des lettres initiales est celui de l'alphabet *abǧad maġribi* [1] avec quelques modifications : ح et ط ne sont pas à leur place après ز, mais intercalés au milieu de ع, qui est ainsi scindé en deux parties, enfin ظ manque. Le nombre des articles est de 423. La caractéristique de ce manuscrit est de contenir d'assez nombreuses notes marginales, copies d'articles similaires, provenant d'un ouvrage analogue à la *Tuḥfa,* maġribin comme elle. Ces notes forment en tout 69 articles.

Le mss. F. comprend 15 fos. de 170 × 200 mm., de 15 lignes à la page. Il est disposé suivant l'ordre de l'alphabet ordinaire maġribin, avec cette anomalie, que ح et خ, sans doute oubliés par le copiste, ont été reportés après ز, au moment où il s'est aperçu de son oubli. Le nombre des articles est de 441. C'est le manuscrit le plus complet ; il contient même un chapitre لا que ne possèdent pas les autres.

Le mss. R. ne représente que 8 fos. de 143 × 154 mm., de 16 lignes à la page. L'ordre suivi est celui de l'*abǧad maġribī,* sans modification. Cette copie, qui possède d'assez nombreuses analogies avec la précédente, est malheureusement très incomplète ; beaucoup d'articles ont été omis ; il n'y en a en tout que 319.

D'après la traduction d'A. Meyer, le mss. A avait 429 articles, disposés suivant l'ordre de l'alphabet ordinaire maġribin, comme le mss. F, avec cette différence, que ح et خ sont à leur place, que لا manque, enfin qu'ا est séparé en deux parties par l'intercalation, vraisemblablement accidentelle, de ب, due à un oubli du copiste.

En somme, aucune de ces copies n'est satisfaisante. D'une manière générale, les titres des articles, transcription de mots grecs ou persans, pour une bonne part, sont extrêmement défectueux, et il était impossible à A. Meyer et à G. Salmon, qui ne disposaient chacun que d'un seul manuscrit, d'éviter, comme nous l'avons dit, les erreurs dans lesquelles ils sont tombés.

Le travail de restitution de tous ces mots mal écrits et mal lus a été considérable ; il n'était pas superflu d'avoir à sa disposition autant de manuscrits, se contrôlant l'un l'autre, mais qui n'en demeuraient pas moins insuffisants dans certains cas. En fin de compte,

(1) Notamment dans la préface d'un ouvrage du même genre, acquis par la Bibliothèque de Rabat (n° D. 955), sous le nom du šayḫ 'Abd al-Ġanī al-Azammūrī.

(2) N° 3238/613 de la bibliothèque de la Section sociologique des Affaires indigènes, aujourd'hui à Salé.

(1) Sur cet alphabet, son origine et sa signification, cf. l'art. de Weil in *Enc. Isl.*, au mot *abdjad.*

une fois notre texte définitif établi par le choix des meilleures leçons vérifiées aux sources indiquées ci-après, nous n'avons conservé, pour les mettre en note, que les autres leçons qui constituaient réellement des variantes pouvant présenter un intérêt linguistique. Ce n'est que dans de rares cas, pour des mots qui n'ont été signalés nulle part, à notre connaissance, que nous donnons l'ensemble des graphies figurant dans les manuscrits de la *Tuḥfa*. Pour la clarté du texte, nous y avons introduit une numérotation des articles, de 1 à 462. C'est toujours, en principe, à ces numéros, et jamais aux pages, que renverront la traduction, les notes et les tables.

Enfin, nous avons adopté l'ordre alphabétique de l'*abǧad maġribī*, qui est celui des mss. T. et R, celui du *Kašf ar-rumūz* de 'Abd ar-Razzāq, du *Musta'īnī*, et de la plupart des traités occidentaux, mais, pour ne pas dérouter le lecteur, les tables sont disposées suivant l'ordre alphabétique habituel, celui des dictionnaires.

La publication du texte nous a paru indispensable, en raison des défectuosités des traductions antérieures, pour fournir une justification de notre travail de restitution. Elle sera utile, nous l'espérons, aux lettrés musulmans qui sont nombreux à s'intéresser à la médecine par les simples. (1)

TRADUCTION ET TRANSCRIPTION. — La traduction d'un vocabulaire synonymique établi en plusieurs langues présente un caractère particulier. On ne saurait, en effet, rendre des termes techniques, des noms de plantes et de substances médicinales, en français correct, alors qu'ils manquent parfois d'équivalents exacts dans notre langue, sans donner en regard le mot écrit en arabe ou sa transcription en caractères latins. Par exemple, à l'article *kam'a*^t « truffes », il faut, pour être clair, mettre, à peu près comme l'a fait Meyer :

Kam'at (nom générique des truffes). C'est *et-terfās* (truffes en berbère).

Mais cette méthode alourdit la traduction, et, d'ailleurs, n'est pas toujours suffisante. Nous avons affaire ici, en effet, à deux catégories de noms :

(1) N'a-t-elle pas été remise en honneur en France, sous le nom de phytothérapie à la suite des travaux d'un homonyme du traducteur d'Ibn al-Bayṭār, le Dr. Henri Leclerc?

1° Aux rubriques, à des mots de la langue arabe classique, ou à des termes techniques employés par les médecins d'Orient, mots arabisés empruntés au grec, au persan et au syriaque, dans quelques cas au parler roman hispanique.

2° Dans l'article proprement dit, à des mots de la langue populaire, les uns existant également en classique, mais beaucoup appartenant en propre aux parlers marocains: mots arabes, berbères, et de toute provenance. Il n'y a parfois que des rapports très sommaires entre les uns et les autres. Les auteurs de ces sortes de manuels — dont nous commençons à avoir l'expérience — lorsqu'ils sont en présence de substances dont la flore ou la faune marocaine ne possèdent pas l'équivalent, se contentent de succédanés. Ainsi l'*anǧudān*, qui représente chez les classiques le fameux σίλφιον des Grecs, le *laser* des Latins, une férule à *asa foetida* originaire de la Perse, devient au Maġrib une ombellifère d'un genre voisin, le *Thapsia garganica*, le *diryās* des Berbères. On peut multiplier les exemples.

De cela résulte la nécessité, presque à chaque article, d'une note explicative plus ou moins copieuse, selon qu'il s'agit d'une question controversée ou non. Il devient possible alors d'alléger la traduction proprement dite de toutes ces identifications mises entre parenthèses, et de les reporter dans cette note avec tous les détails qui ne sauraient trouver place dans la traduction. On ne saurait non plus, sans désagrément pour le lecteur, rejeter les notes à la fin du volume, ce qui rend certains ouvrages si pénibles à consulter. En somme, c'est la méthode employée par Lucien Leclerc dans ses traductions de 'Abd ar-Razzāq et d'Ibn al-Bayṭār qui nous a paru préférable à adopter, et nous l'avons suivie. Comme chez lui, en raison des redites, ce seront les premières notes qui auront le plus d'ampleur.

Nous voici parvenus à l'épineuse question de la transcription en caractères latins des noms de plantes et de substances médicinales. La difficulté serait vite levée, si l'on n'avait affaire dans la *Tuḥfa* qu'aux mots de la langue classique, auxquels s'ajoutent les nombreux termes empruntés aux vocabulaires scientifiques étrangers et figurant aux rubriques. Au moyen d'une convention fort simple, on transcrirait, à l'usage des lecteurs non arabisants, les consonnes et les voyelles de la langue écrite. Les moins avertis d'entre eux savent, qu'à l'inverse de ce qui a eu lieu pour le roman vis-à-vis du français, la langue du Coran, en donnant naissance aux divers dialectes et

parlers, s'est maintenue intégralement sous sa forme écrite. L'arabe dialectal maġribin diffère de l'arabe littéral notamment par la disparition des voyelles brèves, tant dans le corps des mots que dans les désinences grammaticales [1]. La graphie des langues sémitiques, qui laisse ces voyelles brèves en dehors des mots, auxquels elles peuvent s'ajouter, et desquels elles se retranchent sans en modifier l'ossature, permet d'écrire tous les mots des divers dialectes en les réduisant à leurs consonnes fondamentales, et sans avoir à se préoccuper de leur prononciation. La difficulté commence lorsqu'il faut les transcrire en caractères latins, afin qu'ils puissent être prononcés par les personnes qui ne lisent pas l'arabe. Force est de leur rendre alors leurs voyelles. Seront-ce celles de l'arabe classique? Mettra-t-on *yāsamīn,* comme on doit l'écrire, au lieu de *yāsmīn,* comme on le prononce, *šağarat ad-dawm* au lieu de de *šeğret ed-dūm* etc...? On a tendance à répondre négativement à cette question; mais alors, si on recourt à une transcription phonétique, évidemment séduisante, pour tous les mots classiques passés dans la langue vulgaire, ou appartenant en propre à cette dernière, on se heurte à un nouvel écueil. Comment rendre la prononciation de mots que l'on n'a pas entendu prononcer; comment transcrire en caractères latins et par conséquent vocaliser les leçons douteuses, quelle prononciation choisir, quand on sait qu'on dit *šeyba* pour l'absinthe dans une partie du Maroc et *šība* dans une autre, *ḫubbayz* et *ḫubbᵘīza* pour la mauve? Il n'est pas possible, on le voit, de choisir un système et de s'y tenir, de vocaliser exclusivement à la classique tout ce qui est classique ou l'est devenu, et, d'autre part, d'adopter pour tout le reste la transcription adéquate. Nous avons donc fait « pour le mieux ». Nous avons respecté la transcription classique pour les rubriques. Ce sont, on l'a vu, des termes de la pharmacopée orientale, et les quelques expressions communes qui s'y rencontrent, comme *lisān al-ḥamal* « langue d'agneau » ou *riğl al- ġurāb* « pied de corbeau », sont facilement reconnaissables pour ceux qui entendent l'arabe sans le lire et l'écrire. Au besoin, nous avons indiqué dans les notes la prononciation vulgaire.

Au contraire:

1° pour tous les termes que l'auteur désigne comme appartenant

[1] Pour plus de détails, cf. la remarquable introduction qu'a écrite Dozy pour son *Supplément aux dictionnaires arabes;* cf. Bibliographie.

à la langue du peuple, au parler des campagnards et au berbère,

2° pour un certain nombre d'expressions, non comprises dans les rubriques, qui sont aussi bien vulgaires que littéraires, mais que la vocalisation classique eut par trop défigurées (ex. *dawm, yāsamīn,* etc...), nous avons choisi la transcription qui nous a semblé rendre le mieux ces mots, quand nous les avons entendus, ou qu'ils sont ainsi notés par des linguistes éprouvés. Il a suffi pour cela d'ajouter l'*e* muet ou ouvert *ĕ*, et quelques autres notations très simples, au procédé de transcription que nous avons adopté pour les mots de la langue classique. C'est le système international, que préconise la Société Asiatique, et qui donne, d'une manière aussi exacte que possible, la représentation figurée des sons de l'arabe littéral. Il tend à se substituer partout à l'ancien procédé, dont le principal inconvénient est d'employer plusieurs lettres latines comme équivalent d'une lettre arabe, lorsque celle-ci n'a pas de correspondant dans notre alphabet.

Ainsi, au lieu de *chadjarat al-barâr'îts,* comme le notait Leclerc, on transcrit aujourd'hui, beaucoup plus logiquement, cette expression par *šağarat al-barāġīṯ,* en faisant appel à des points ou signes, en petit nombre, ajoutés à certaines lettres, pour suppléer aux sons qui manquent dans notre langue. On trouvera plus loin, sous la forme d'un tableau, la représentation de ce système, auquel nous nous sommes conformés dans notre traduction. Les lecteurs non arabisants, médecins, pharmaciens, vétérinaires, naturalistes, etc. y puiseront, au prix d'un apprentissage très rapide de ce mode de transcription, le guide qui leur manquait encore pour identifier la plupart des drogues qu'ils rencontrent chez les herboristes et les guérisseurs indigènes marocains. [1]

[1] Dans les *Travaux de l'Office national des matières premières végétales pour la droguerie, la pharmacie etc.,* cf. Bibliographie, Mr. J. Gattefossé, ingénieur-chimiste, a publié, soit seul, soit avec la collaboration du Professeur E. Perrot, des notices sur les plantes dans la thérapeutique indigène du Maroc et sur les drogues importées. A côté de renseignements scientifiques intéressants, ces naturalistes, qui ignoraient l'arabe et le berbère, ont accumulé, sans discrimination aucune de ce qui est proprement marocain, des synonymies puisées chez les auteurs ou recueillies auprès des indigènes. Ils ont reproduit les erreurs des uns et des autres, déformé les orthographes, confondu les langues, de sorte que leur travail donne lieu à des critiques qui, pour être d'un autre ordre, ne sont pas moins graves que celles formulées par eux contre les linguistes, pour leur ignorance de la botanique.

Notes et Éléments du Commentaire. — Pour contrôler et compléter les indications fournies par les divers manuscrits de la *Tuḥfa* et nous guider dans leur interprétation, nous avons disposé d'éléments plus nombreux et plus riches que ceux de nos devanciers. On en trouvera la liste détaillée dans la Bibliographie. En tête, se place le *Supplément aux dictionnaires arabes* de Reinhardt Dozy, œuvre considérable, qui tire ses renseignements d'un nombre élevé d'écrivains de tout ordre. Instrument de travail indispensable à quiconque s'occupe de la technologie dans l'Occident musulman, l'ouvrage de Dozy manque cependant d'un contrôle scientifique suffisant, et ses identifications des termes consacrés aux sciences naturelles et médicales ne doivent être accueillies que sous réserve. Dans cet ordre de connaissances, Dozy résume les indications fournies par deux naturalistes et médecins de l'Espagne musulmane, Ibn al-Bayṭār (XIII[e] S.), Ibn Buklāriš (XI[e] S.), et, à travers eux, par toute la pléiade des savants arabes et orientaux, andalous et maġribins du Moyen-Age Le seul inconvénient des citations de Dozy, c'est qu'elles se réfèrent pour le *Ǧāmiʿ al-mufradāt* (Traité des Simples) d'Ibn al-Bayṭār, à la traduction allemande, souvent incomplète et fautive, de Sontheimer, publiée en 1840. On doit lui préférer celle du Dr. Lucien Leclerc, et c'est à elle que nous renverrons toujours[1]. Nous avons, en outre, pu faire des vérifications sur le texte arabe du *Ǧāmiʿ*, dont la bibliothèque de Rabat a acquis récemment un assez bon manuscrit, qui a l'avantage de contenir dans ses marges la mention de certains synonymes en arabe vulgaire du Maroc et en berbère.

Dozy s'est peut-être plus largement servi encore des manuscrits de Leyde et de Naples du *Mustaʿīnī* d'Ibn Buklāriš. La bibliothèque de Rabat en possède précisément une des très rares copies, et l'on y trouve, pour la plupart des substances employées en médecine au Moyen-Age, les synonymes de leurs noms arabes, en persan, syriaque, grec, langue romane hispanique (*ʿaǧamīyat al-Andalus*) et même en berbère[2].

[1] Le nom de Leclerc, sans autre indication, se rapportera toujours au Dr. Lucien Leclerc (1816-1893), le traducteur d'Ibn al-Bayṭār et de ʿAbd ar-Razzāq, l'auteur de l'*Histoire de la médecine arabe*. Le nom du Dr. Henri Leclerc, auteur d'ouvrages appréciés sur l'histoire des plantes et sur la phytothérapie, sera toujours écrit en entier.

[2] Cf. Dr. H. P. J. Renaud, Étude sur le *Mustaʿīnī..., Actes du VI[e] Congrès international d'hist. de la médecine*, Leyde, 1927, et *Hespéris*, t. X, 1930.

Chez Ibn Buklāriš et surtout Ibn al-Bayṭār, le lien est constant et étroit avec l'Antiquité grecque; à presque chaque article du *Ǧāmiʿ*, un article de Dioscorides est cité et lui correspond, au moins dans son principe, car, ainsi qu'on le verra, à mesure qu'une substance de la matière médicale devient rare ou fait défaut, au nom du synonyme fait place le nom du substitutif (*badal*), et cela ira croissant, à mesure qu'on s'éloigne de l'Orient et qu'on se rapproche des temps modernes. La *Tuḥfa* est moins une liste de synonymes qu'un glossaire de succédanés.

Pour l'époque qui succède au Moyen Age, et au cours de laquelle la science arabe suit les émigrés d'Espagne pour se réfugier au Maġrib, nous avons disposé, comme sources occidentales:

1° de trois manuscrits d'un ouvrage encore inédit, la *Ḥadīqat al-azhār* d'al-Wazīr al-Ġassāni (XVI[e] S.), œuvre purement marocaine, qui fournit de bonnes descriptions botaniques et des synonymies précieuses dans le parler de Fès ([1]).

2° Du *Kašf ar-rumūz* de ʿAbd ar-Razzāq al-Ǧazāʾirī (XVIII[e] S.), ouvrage algérien, d'inspiration orientale, mais qui nous semble avoir souvent puisé, pour ses synonymies vulgaires, à des sources marocaines. Des vérifications ont été apportées à la traduction déjà ancienne qu'en avait donné Leclerc, par le Dr. Gabriel Colin, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger, mort récemment ([2]), au moyen de l'édition arabe imprimée dans cette ville en 1903-04, ouvrage que nous avons également utilisé.

3° Du *Ḍiyā an-nibrās* de ʿAbd as-Salām al-ʿAlamī (XIX[e] S.), sorte de glossaire, où ce marocain, instruit en Égypte auprès de maîtres français, a tenté de donner à ses compatriotes la correspondance dans le parler de Fès, des termes techniques contenus dans la *Taḏkira* de Dāwūd al-Anṭākī, compendium de la pharmacopée orientale. ʿAlamī reprend aussi la tradition ancienne, en citant de nombreux auteurs maġribins dont les œuvres ne nous sont pas encore connues; aussi, malgré ses imperfections, son livre s'est révélé à l'usage comme une source de renseignements inédits.

Telles sont, énumérées dans leur ordre chronologique, les œuvres des écrivains arabes hispano-maġribins qui nous ont permis d'étayer

([1]) Cf. *supra*, p. IV.

([2]) *Abderrezzâq el-Jezâiri*, op cit., cf. Bibliographie. Le nom d'al-Ǧazāʾirī indique d'ailleurs que ce personnage vécut hors d'Alger, et peut-être de l'Algérie.

notre travail d'identification. Nous nous y référons presque à chaque article, en nous conformant généralement, pour nos notes, au plan qui suit:

1° *Renseignements linguistiques sur les rubriques.*

Exceptionnels dans les notes, souvent si documentées, dont L. Leclerc fait suivre ses traductions, ils manquent chez les premiers traducteurs de la *Tuḥfa* et aussi dans l'opuscule de P. Guigues — excellent par ailleurs — *Les noms arabes dans Sérapion* (1). Pourtant, ces renseignements ont leur importance. Même pour le lecteur non arabisant, il n'est pas indifférent de savoir que tel nom de plante est purement arabe, ou bien arabisé du persan, que tel autre n'est que la transcription, selon le génie de la langue arabe, de mots grecs, ou bien de mots latins par l'intermédiaire du roman hispanique. Le mot suit le plus souvent la chose ; la présence dans la langue d'un peuple de termes étrangers n'est que le reflet des apports qu'il a subis dans le domaine matériel ou intellectuel, et nous verrons plus loin ce qu'on peut penser à ce sujet du vocabulaire botanique marocain.

2° *Références bibliographiques et documentaires.*

C'est toujours, en premier lieu, à Ibn al-Bayṭār que nous nous référons. Comme l'a bien montré son traducteur L. Leclerc, c'est au grand botanistes andalou, au voyageur doublé d'un érudit, que revient le mérite « d'avoir condensé les travaux de ses prédécesseurs, de les avoir controlés et complètés par ses observations personnelles. » Une traduction d'Ibn al-Bayṭār eut évité aux commentateurs, qui se sont escrimés sur Dioscorides et les Arabes, « bien des dissertations laborieuses et stériles pour les mettre d'accord, en même temps qu'elle eût relevé ces derniers de reproches immérités, qui doivent retomber en partie sur les traductions latines (2).»

On pourra s'étonner de nous voir remonter jusqu'à l'antiquité pour éclairer les obscurités d'un glossaire, en somme assez moderne, comme la *Tuḥfa*. La preuve est faite pour nous qu'il est impossible autrement de comprendre certaines erreurs, dont l'article *Udn al-fa'r* (cf. infra n° 3) fournit un exemple typique. L'un de nous a montré (3) que c'est encore Galien qu'on retrouve dans des œuvres

(1) Cf. Bibliographie.
(2) *Hist. de la médecine arabe*, II, 230.
(3) *De quelques acquis. récentes..., op. cit.*

presque contemporaines, comme celle du marocain Aḥmad Ibn al-Ḥaǧǧ, et, malgré de nombreux « passages en série » — sinon plagiats — c'est toujours Dioscorides qui transparaît au fond de la matière médicale de 'Abd as-Salām al-'Alamī. Nous citerons donc très fréquemment le chapitre de Dioscorides auquel correspond l'article d'Ibn al-Baytār : l'un sert à éclairer l'autre.

Les Arabes doivent infiniment moins à Pline; aussi, lorsque nous renverrons aux chapitres de ses *Histoires naturelles,* ce sera à titre de renseignement complémentaire, et souvent à un point de vue purement linguistique, pour établir le lien étymologique qui réunit la terminologie scientifique moderne, dérivée surtout du latin, au vocabulaire antique. Le passage du latin à l'arabe s'est fait, non plus directement, comme pour le grec, au moyen des traductions, ou par l'intermédiaire du syriaque et du persan, mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, par l'entremise du roman hispanique, la *'aǧamīya* des auteurs arabes de l'Espagne musulmane, dont on trouve tant de mots cités par az-Zahrāwī et Ibn Buklāriš. Nous nous référerons à eux, ou, plus simplement, puisqu'il s'agit de manuscrits inédits ou de traductions latines inutilisables, nous renverrons aux excellents glossaires que Dozy et Engelmann, ou Simonet, ont consacré à ces questions (1).

Restent les références aux ouvrages maġribins. Nous en avons déjà parlé. Ce sont eux qui nous ont le plus servi pour contrôler les expressions populaires citées par la *Tuḥfa,* et qui appartiennent aux parlers arabes et berbères marocains. Nous renverrons donc à la traduction que L. Leclerc a donnée du *Kašf ar-rumūz,* sous réserve de vérifications, le cas échéant, dans l'édition arabe d'Alger. Le texte de la *Ḥadīqa* d'al-Ġassānī sera publié prochainement par nos soins. Quant à celui du *Ḍiyā an-nibrās* d'al-'Alamī, nous nous référons à la lithographie faite à Fès en 1900. Il ne mérite ni une édition imprimée, ni une traduction intégrale, et il nous a paru suffisant d'en citer ici l'essentiel. La présence d'un nom de plante ou de substance médicinale dans un ou plusieurs de ces ouvrages fournira une preuve de l'existence de tel végétal ou tel produit au Maġrib à une époque donnée. Il y aura là une contribution modeste, mais utile, à l'histoire des Sciences naturelles et médicales, et souvent

(1) Cf. Bibliographie.

à celle des relations économiques du Maroc avec l'Etranger, c'est-à-dire à l'histoire tout court.

3° *Renseignements et références scientifiques.*

L'exploration botanique du Maroc, à laquelle ont préludé au siècle dernier, les travaux de Cosson, de Hooker et Ball, de Schousboe etc... (1), et, avant la guerre, ceux de C. J. Pittard, s'est poursuivie depuis avec activité. La Société des Sciences Naturelles du Maroc a publié, dans son Bulletin et ses Mémoires, le résultat des investigations du Prof. Maire d'Alger, de MM. Braun Blanquet, De Litardière, Jahandiez et de Mr. L. Emberger, botaniste de l'Institut Scientifique Chérifien, effectuées surtout dans le Moyen et le Haut Atlas et, dernièrement, dans le Rif. Le Sous et l'Anti-Atlas, révéleront à leur tour leurs secrets, mais, dès à présent, les matériaux accumulés permettent de prendre une connaissance suffisante des principales ressources de la flore marocaine au point de vue qui nous intéresse. Nous ne manquerons pas, à la fin de chaque note, d'indiquer si la plante dont il s'agit a été signalée au Maroc et, à défaut de l'espèce décrite par les auteurs anciens et arabes orientaux ou andalous, quelle est l'espèce représentée et utilisée. Notre triple but linguistique, historique et scientifique sera ainsi atteint.

LE CONTRÔLE DES SOURCES DOCUMENTAIRES ET L'IDENTIFICATION SCIENTIFIQUE. — Les moyens de contrôle du texte et d'interprétation de la traduction que nous avons énumérés ne sont pas toujours suffisants. Les meilleurs documents écrits ne possèdent qu'une valeur relative, tant qu'ils n'ont pas été confirmés par une enquête orale, et un terme bien « entendu », bien compris comme s'adressant exactement à l'objet qu'il désigne, aurait certainement plus de valeur, si les connaissances d'un interlocuteur, souvent unique, n'étaient pas sujettes à caution. Aussi, nous sommes-nous efforcés de vérifier nos sources documentaires dans la mesure de nos moyens, auprès des spécialistes, des *'aššābīn*, des *'aṭṭarīn*, à Tanger, Salé, Rabat, Casablanca, Meknès, Fès et Marrakech, ainsi qu'auprès des campagnards, au cours d'excursions botaniques ou d'enquêtes sociologiques. C'est là un travail de longue haleine, et

(1) Cf. J. Gattefossé et E. Jahandiez, *Essai de Bibliogr. botan. maroc.*, Bull. Soc. Sc. Nat. Maroc, III, 3 et 4, 1er juin 1922.

les notes personnelles que nous mettons ici en œuvre, datent parfois d'une dizaine d'années. Certaines ont déjà été publiées (1).

Pour les mots que nous n'avons pas pu vérifier nous-mêmes, nous nous sommes fiés davantage à ceux recueillis par des linguistes, bien au courant des dialectes et parlers marocains, qu'aux termes glanés par des techniciens de passage, généralement mal préparés à l'interrogatoire des indigènes par leur connaissance trop superficielle de la langue du pays (2). Contrairement à ce qu'on a dit, il est beaucoup plus facile à un linguiste de récolter le nom d'une plante avec la plante elle-même, ou ses parties essentielles, d'établir un herbier et de le soumettre à un botaniste éprouvé, que de charger celui-ci de recueillir des renseignements linguistiques au cours de ses herborisations. La détermination scientifique s'opère hors du lieu de récolte, avec des causes minimes d'erreur. On peut apprendre facilement à récolter et à conserver les échantillons nécessaires. L'enquête linguistique, au contraire, ne peut être menée à bien que sur place, par des hommes rompus à la conversation avec les indigènes, ayant l'oreille habituée aux inflexions de langage, et susceptibles de noter les nuances de la prononciation. Ce n'est pas le cas habituel du naturaliste, pour qui la recherche linguistique est l'accessoire, et qui, dès qu'il sort de la conversation courante, est obligé de passer par l'intermédiaire de son guide ou de ses muletiers indigènes.

Il serait facile de donner des exemples des confusions qui se produisent dans ces conditions, comme cela s'est passé pour les relevés des toponymes nord-africains par les cartographes. L'imprimerie y ajoute ses « coquilles » (3) et les vocabulaires s'enrichissent d'er-

(1) G. S. Colin, *Notes sur le parler arabe du Nord de la Région de Taza*, cf. Bibliogr. *Etymologies maġribines, ibid.* — Dr. H. P. J. Renaud, *Notes*, ap. Dr. Bulit, *op. cit.* Cf. Bibliographie.

(2) Le Dr. R. Maire, professeur à la Faculté des Sciences d'Alger est l'un des rares naturalistes, à qui sa connaissance du Maroc, qu'il a parcouru en tous sens, a permis de mener concurremment à l'exploration botanique, des enquêtes linguistiques utiles. Nous avons eu souvent recours à ses conseils, dont nous le remercions.

(3) Les listes de MM. Gattefossé et Perrot, *op. cit.*, en fourmillent. Un autre exemple est fourni par le livre posthume du Dr. Mauchamp, *La Sorcellerie au Maroc*, cf. Bibliographie. Sa publication fut confiée à Mr. Jules Bois, spécialiste des questions d'occultisme, mais qui ne tira aucun parti de documents linguistiques intéressants. Les noms de plantes et substances employées en magie sont, pour la plupart, incompréhensibles.

reurs qui, si l'on peut dire, se codifient, et, reproduites dans d'autres ouvrages, deviennent définitives.

Quand il s'agit de noms vulgaires, de ces expressions imagées que les campagnards de tous les pays tirent de comparaisons grossières, comme *d̠ĕnb ĕl-ḫrūf* (ar.), *taddilt n-ukru* (berb.), c'est-à-dire « queue d'agneau », pour le réséda (et autres plantes), le mal n'est pas grand, la rectification « à distance » des erreurs d'audition ou de transcription est possible. Mais ce n'est pas toujours le cas. Les mots les plus intéressants à recueillir, ceux qui peuvent conduire à des vues étymologiques profitables, ne sont pas ceux-là, et le linguiste ne peut plus être d'aucun secours au naturaliste qui rentre avec son herbier étiqueté de noms mal entendus. Celui-là se bornera donc à les inscrire, comptant sur un hasard heureux ou une tournée d'enquête pour les vérifier, mais surpris parfois de constater que l'identification scientifique fournie par un second naturaliste ne correspond pas à celle qu'a donnée le premier !

C'est qu'il n'y a pas seulement la mauvaise audition et l'indication erronée d'un informateur qui confond le nom d'une plante avec celui d'une autre (1), il existe un troisième écueil pour le technicien : c'est l'introduction de la rigueur des déterminations scientifiques dans un domaine où la précision n'est pas toujours de mise (2).

(1) On entend souvent dire que tel nom désigne telle plante dans une tribu, et telle autre dans une autre tribu voisine. C'est là un fait d'observation, mais encore faut-il que celle-ci ait été bien conduite. Nous croyons que, dans bien des cas, ces différences viennent de confusions ou d'ignorance de la part d'un informateur. Ainsi, dans la table alphabétique des noms de plantes de l'ouvrage « *Le pays du mouton* », cf. Bibliogr., la mention de « *djerniz* » comme synonyme d'*addād*, pour désigner l'*Atractylis gummifera* L. nous paraît rentrer dans cette catégorie d'erreurs. Le mot *addād* est de ceux dont la signification est précise. Peu d'indigènes, voyant le rhizome de l'*Atractylis*, se tromperont sur son appellation ; mais on voit fort bien comment la confusion se produit, lorsqu'on leur présente la fleur et les feuilles, qu'ils dénomment comme un quelconque chardon, notamment du genre Scolymus (*ğarnīz* ou *gernīna*), l'un des plus communs. Erreur n'est pas compte !

Rien au contraire, ne s'oppose à ce que dans deux tribus limitrophes, comme les Za'īr et les Beni Oura (Chaouia), l'arbousier se dise *sasnū* (berb.) sur la rive droite de l'Oued Cherrat, et *lenğ* (ar.) sur la rive gauche, ainsi que nous l'indiquait un garde forestier.

(2) Nous avons voulu éviter la confusion qui résulte de l'emploi, par la plupart des traducteurs, des mots « genre », « espèce » ou « variété », pour rendre les termes arabes *ğins*, *naw'* (vulg. *nū'*) ou *ṣanf*, termes qui n'ont aucunement le sens précis des mots français en question, dans la terminologie botanique. Aussi, avons-nous souvent rendu l'expression *naw' min...* par [plante] du type de..., traduction qui a l'avantage de ne pas préjuger d'une relation d'espèce, inexistante en fait, dans la plupart des cas.

C'est dire que nous ne partageons pas l'avis de Mr. Gattefossé (1), quand il écrit que les Berbères (c-à-d. pour lui, les « Chleuhs » du Grand Atlas) « savent distinguer toutes les espèces, paraissent ne pas avoir mêlé tant de magie et de sorcellerie à leur emploi » ; enfin qu'ils ont un vocabulaire moins confus que les Arabes en cette matière.

D'abord c'est une vue ethnologique par trop simpliste que d'appeler Arabes les arabophones des plaines du Maroc. Cette soi-disant confusion de leur vocabulaire technique n'est que le reflet de leur hétérogénéité. En arrivant au Maroc Occidental les envahisseurs arabes, déjà mêlés à des Berbères de l'Ifrīqiya et du Maġrib Moyen, ont certainement apporté avec eux des mots techniques orientaux qui ont persisté. On ne s'expliquerait pas, autrement, la présence en pleine campagne, comme chez les Sehouls, dans la banlieue de Salé, de mots persans tels que celui de *nānūḫa* désignant ici le *Ptychotis ammoides* Koch, ailleurs d'autres espèces. Mais leur nombre est relativement restreint. Le vocabulaire botanique arabe classique répondait aux conditions d'une flore différente de celle du Maġrib occidental. Il convenait à la végétation des steppes d'Arabie, ressemblant, jusqu'à un certain point, à celle du Maroc saharien. C'est ce qui explique la persistance, chez les nomades de l'extrême sud, d'un vocabulaire plus purement arabe que celui du Maroc proprement dit, surtout du Maroc septentrional.

Les conquérants arabes n'ont donc pas tardé à adopter une terminologie botanique d'apparence berbère, mais où, à côté du fonds berbère incontesté, la critique moderne est parvenue à révéler la présence d'emprunts divers (2). Il y a eu, d'abord, des emprunts puniques, puis grecs et latins, enfin, à diverses époques, des emprunts au roman hispanique. Le vocabulaire botanique berbère, bien que peu entamé par l'arabe, surtout celui de la *tašelḥīt*, ainsi que l'a fait observer M. Laoust (3), n'a donc pas lui-même une parfaite pureté linguistique.

(1) *Op. cit.*, p. 112.

(2) H. Schuchardt, *op. cit.;* Georges S. Colin, *Etym. maġrib.*, cf. Bibliogr.

(3) *Mots et choses berbères, op. cit.*, p. 506.

Il n'en va donc pas différemment des connaissances botaniques du montagnard berbérophone et de celles du campagnard arabophone. On est vite fixé, lorsqu'on sait les interroger, sur l'apparente précision des renseignements qu'ils peuvent fournir. Le choix de l'informateur, aussi bien que la façon de mener l'interrogation sont d'une importance primordiale.

Tous les indigènes ne connaissent pas également les noms qui désignent les plantes de leur région; seuls sont dans ce cas les bergers, qui savent quelle herbe est galactalogue, quelle autre est toxique pour le bétail. Viennent ensuite les vieilles femmes, qui récoltent les simples pour les vendre au marché voisin, et connaissent leurs vertus médicinales ou magiques. Il y a, enfin, les jardiniers, à qui l'on peut s'adresser pour les plantes alimentaires, mais les herboristes et les droguistes, même ceux qui fréquentent les marchés ruraux, sont au contraire, des informateurs sujets à caution, car ils sont rarement du pays [1].

Les naturalistes doivent donc comprendre qu'il est vain de chercher à distinguer chaque espèce végétale par un nom. Les indigènes n'en ont donné qu'aux plantes utiles ou nuisibles, mais il est des informateurs qui, si on les pousse, finissent par en trouver à celles qui n'en ont pas, répondant affirmativement quand on cite un nom, ou disant n'importe quoi. Ainsi sont nées des œuvres, respectables peut-être par le travail qu'elle ont coûté à leurs auteurs, mais qui ne sont — au moins pour les parlers nord-africains — que des compilations propres à induire en erreur quiconque se laisse séduire par la rigueur apparente de leurs déterminations. Le *Vocabulaire synonymique et polyglotte des végétaux* [2] nous semble être le modèle du genre, et nous en dirons presque autant de la *Table alphabétique des noms arabes* (sic) *des principaux végétaux... des Hauts Plateaux et du Sahara Algérien,* annexée au grand ouvrage publié par le Gouvernement Général de l'Algérie: *Le pays du mouton* [3].

(1) C'est ainsi que les herboristes qui fréquentent les marchés de Rabat et Salé sont originaires des Idāou Blāl, dans l'Anti-Atlas.

(2) Cf. supra, p. XVIII, note 1. Une note du *Pays du mouton, op. cit.*, p. I., l'attribue à Meyer, premier traducteur de la *Tuḥfa*.

(3) Cf. *supra,* note 29; l'*Essai de catalogue* de Foureau, cf. Bibliographie, n'est pas sensiblement supérieur aux ouvrages précédents, surtout au point de vue linguistique; la transcription des noms arabes y est particulièrement défectueuse.

De tels guides ne sauraient être suivis que sous bénéfice d'inventaire, c'est-à-dire à titre de simple indication, ou de confirmation d'un renseignement recueilli par ailleurs. C'est toujours avec cette réserve que nous citerons ces ouvrages dans nos notes. Quant une leçon ou une identification seront douteuses, nous aurons soin de l'indiquer. Les techniciens qui consulteront ces notes voudront bien ne pas oublier qu'elles ont d'abord pour rôle l'interprétation d'un ouvrage arabe où l'esprit critique ne règne nullement, et que l'auteur, lettré citadin sans doute, n'a pas évité, lui non plus, les erreurs d'identification. Mais cet ouvrage, une fois son texte suffisamment assuré, nous a fourni le moyen d'établir l'essentiel du lexique de la Matière médicale marocaine. Nous en avons profité pour donner de nombreux extraits d'ouvrages presque introuvables, comme ceux d'Ibn Buklāriš et d'al-ʿAlamī. Les chercheurs de tout ordre nous sauront sans doute gré, d'avoir réuni à leur intention des renseignements autrefois dispersés, éclairé des questions douteuses, et augmenté d'un certain nombre de termes, jusqu'ici méconnus ou altérés, les vocabulaires, qui restent encore à établir, des dialectes arabe et berbère marocains.

BIBLIOGRAPHIE

(avec l'indication des abréviations)

N. B. Dans les ouvrages marqués d'un *, les indications en chiffres dits « arabes » se rapportent aux articles, paragraphes ou chapitres; dans les autres, elles se rapportent aux pages. Les indications en chiffres romains désignent, dans tous les cas, la tomaison.

Abulcasis — cf. Zhw.

Alm. — *Ḍiyā an-nibrās fī ḥall mufradāt al-Anṭākī bi luġat Fās,* par ʻAbd as-Salām b. M. al-ʻAlamī, lith. Fès, 1318 H.

Alpin — *De plantis Ægypti; de balsamo,* par Prosper Alpin, Venise 1592.

Am. Lynes — *L'Ornithologie des territoires du Sous,* par le rear-admiral Hubert Lynes; *Mém. soc. sc. nat. Maroc,* XII, 1° Partie, 30 Oct. 1925.

ARq. — **Kachef er-roumouz* (révélation des énigmes), d'Abd er-Rezzaq ed-Djezairy, ou *traité de Matière médicale arabe...,* trad. et annoté par le Dr. Lucien Leclerc, Paris, Baillière, 1874.

ARq. *texte* — *Ḳašf ar-rumūz fī bayān al-aʻšāb,* par ʻAbd ar-Razzāq b. Ḥamdūš al-Gazā'irī, 2° éd., Imprimerie Aḥmad b. Murād, Alger, 1917; cf. aussi Dr. Gabriel Colin.

Asm. — *Kitāb an-nabāt wa'š-šaǵar,* par ʻAbd al-Malik al-Aṣmaʻī, Beyrouth, Imprimerie cathol., 1908.

Avic. — **Avicennae arabum medicorum principis ex Gerardi Cremonensis versione et Andreae Alpagi Belunensis castigatione...* (Canon d'Avi-

cenne), Venetiis, ap. Juntas, 1608, 2° Livre: Médicaments simples.

Aw. — *Le livre de l'Agriculture, Kitab al-Felahah,* d'Ibn al-Awam, trad. par J. J. Clément-Mullet, Paris, Herold 1864, 3 vol.

Bailly — *Dictionnaire grec-français,* rédigé avec le concours de M. E. Egger, par M. A. Bailly, 8° éd., Paris, Hachette, 1919.

R. Basset — *Les noms berbères de plantes dans le traité des simples d'Ibn el-Beïtâr,* par René Basset, in *Giorn. d. soc. asiat. ital.,* XII, Florence, 1899.

Batt. — *Algérie, Exposition universelle de 1900. Plantes médicinales,* par J. Battandier, Alger, Giralt, 1900.

Batt. - Trab. — *Flore analytique et synoptique de l'Algérie,* par J. Battandier et Trabut; Alger, Jourdan, 1904.

Br. Bl. Maire — *Études sur la végétation et la flore marocaines,* par les Drs Braun-Blanquet et R. Maire; *Mém. soc. sc. nat. Maroc,* VIII, 1° part., 30 Déc. 1924.

Beaussier — *Dictionnaire pratique arabe-français* (*arabe parlé algéro-tunisien*), par Marcelin Beaussier, Alger, 1887.

Bédé — *Notes sur l'ornithologie du Maroc,* par Paul Bédé; *Mém. soc. sc. nat. Maroc* XVI, 31 déc. 1926.

Bkl. — *al-Mustaʻīnī fi-ṭ-ṭibb,* par Yūsuf b. Isḥāq Ibn Buklāriš, mss. n° 55 de la Biblioth. gle du Protectorat franç. au Maroc; *catal. E Lévi-Provençal,* Paris, Leroux, 1913, p. 193.

Belot — *Vocabulaire arabe-français,* par le Père J. B. Belot, 11° édit., Beyrouth, Imprimerie cathol. 1920.

Berthelot	*La chimie au Moyen-Age,* par M. Berthelot, Paris, Imprimerie nationale, 1893, 3 vol.
- d° -	*Introd. à l'étude de la chimie des Anciens et du Moyen-Age,* Paris, Steinheil, 1889.
Boisacq	*Dictionnaire étymologique de la langue grecque,* Heidelberg, 1916.
Brives	*Voyages au Maroc, 1901-07,* par A. Brives. Alger, 1904; (Flore, pp. 583, 607).
Brunot	*Vocabulaire de la tannerie indigène à Rabat,* par L. Brunot, in *Hespéris,* 1er trim. 1923.
Bulit	*Notes sur la thérapeutique indigène dans le Sud-marocain,* par le Dr. Bulit, publiées par les Drs Mauran et H. P. J. Renaud, in *Hespéris,* 3e trim. 1922.
Clément - Mullet	Cf. Aw.
Cherb.	*Dictionnaire français-arabe pour la conversation en Algérie,* par Aug. Cherbonneau, Paris, Imprimerie nationale, 1884.
Dr. Gabriel Colin	*Abderrezzâq el-Jezâiri, un médecin arabe du XIIe S. Heg.,* Thèse de Montpellier, 1905.
G. S. Colin	*Notes sur le parler arabe du Nord de la région de Taza,* par Georges S. Colin, *Bull. Instit. franç. archéol. orient.,* t. XVIII, 2e fasc., 1920, pp. 33-119.
- d° -	**Etymologies maġribines,* in *Hespéris,* 1r trim. 1926, et 1e trim. 1927.
Damīrī	*Kitāb ḥayāt al-ḥayawān al-kubrā,* par Kamāl ad-dīn ad-Damīrī, éd. du Caire, 1309 H., 2 vol.
P. Delaunay	*Pierre Belon naturaliste,* par le Dr. Paul Delaunay, Le Mans, Monnoyer, 1923-26, 2 fasc.
Descr. Egypte	*Description de l'Égypte ou recueil des observations et des recherches qui ont été faites pendant l'expédition française,* Paris, Panckoucke 1821-29, 24 vol. (Hist. natur. T. XIX à XXIV).

Destaing	*Étude sur la tachelhit du Sous. Vocabulaire français-berbère,* par E. Destaing, *Biblioth. de l'École des langues orient. viv.,* Paris, Imprimerie nationale, 1920.
Diosc.	* *Les commentaires de M. Pierre André Matthiole, médecin sénois, sur les VI livres de P. Dioscorides Anazarbéen, de la matière médicinale,* trad. J. des Moulins, Lyon, 1572, fol°.
Dorvault	*L'Officine ou répertoire général de pharmacie pratique,* Paris. s. d.
Doumergue	*Essai sur l'Erpétologie de l'Oranie,* par F. Doumergue, Oran, 1901.
Dozy	*Supplément aux dictionnaires arabes,* par R. Dozy, Leyde, Brill, 1881, 2 vol. 4°.
Dozy, *Glos.*	*Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe,* par R. Dozy et le Dr. W. H. Engelmann, 2e éd., Leyde, 1869.
Dufougeré	*De l'emploi des matières colorantes naturelles et chimiques dans l'industrie de la teinture au Maroc,* par Mme W. Dufougeré, in *Sur les productions végétales du Maroc*; cf. E. Perrot.
Dwd.	*Taḏkira ūlī al-albāb wa'l-ǧāmi' li'l-'aǧab al-'uǧāb,* par Dāwūd b. 'Umar al-Anṭākī, Le Caire, 1294 H., 2 vol.
Enc. Isl.	*Encyclopédie de l'Islām, diction. géogr. ethn. et biogr. des peuples musulmans,* Leyde et Paris, en cours de publication.
Etym. maġr.	Cf. G. S. Colin.
Foureau	*Essai de catalogue de noms arabes et berbères*

de plantes, arbustes et arbres algériens et sahariens, par F. Foureau, Paris, Challamel, 1896.

Freyt. — *Lexicon arabico-latinum praesertim ex Djeuharii Firuzabadiique et aliorum arabum operibus, adhibitis Golii quoque et aliorum libris confectum,* par G. W. Freytag, Halle, 1830-37, 4 vol.

Forsk. — *Flora aegyptiaco-arabica,* par P. Forskal, Haun, 1775.

Ġas. — *Ḥadīqat al-azhār fī šarḥ māhīyat al-'ušb wa'l-'aqqār,* par Abū M. al-Qāsim b. M. al-Ġassānī, ms. de la Biblioth. de Rabat, n° 760.

Gatt. — *Les plantes dans la thérap. indig. au Maroc,* par J. Gattefossé, in *Sur les product. végét. du Maroc*; cf. E. Perrot.

Gatt. et Perrot — *Drogues animales et minérales du Maroc; drogues végétales importées; ibid.,* cf. E. Perrot.

Gaud. Demomb. — *La Syrie à l'époque des Mamelouks d'après les auteurs arabes,* par Gaudefroy-Demombynes, Paris, Geuthner, 1923.

- d° - — *Masālik al-abṣār...* d'Ibn Faḍl Allāh al-'Omari, (*L'Afrique moins l'Égypte*), trad. et annoté, Paris, Geuthner, 1917.

Guig. — *Les noms arabes dans Serapion « Liber de simplici medicina »,* par le Dr. P. Guigues, in *Journ. Asiat.,* Mai-Août 1905.

Hanj. — *Dictionnaire fraçais-arabe-persan et turc,* par le prince Alex. Handjeri; Moscou, Imprimerie Universit. Imper. 1840-41, 3 vol.

Han. Ltx — *La Kabylie et les coutumes kabyles,* par A. Hanoteau et A. Letourneux, Paris 1872-1873, 3 vol.

Hoefer — *Histoire de la chimie,* par Fred. Hoefer, 2e édit., Paris, Didot, 1866, 2 vol.

Huyg. — *Dictionnaire français-kabyle,* par le Père Huyghe, Malines s. d.

I. B. — * Ibn el-Beithar, *Traité des Simples,* trad. du Dr. Lucien Leclerc, in *Notices et extraits des manuscrits de la Biblioth. nationale,* Paris, Imprimerie nationale, 1877-83, 3 vol.

I. B. *texte* — *Ǧāmi' al-mufradāt al-akbar* (*Traité des Simples*), mss. de la Biblioth. de Rabat, n° 759.

Ibn al-'Awwām — Cf. Aw.

Ibn Buklāriš — Cf. Bkl.

Jahand. — *Contrib. à l'étude de la flore du Maroc,* par Em. Jahandiez, *Mém. soc. sc. nat. Maroc,* III, n° 1, 1e Juin 1923.

Joret — *Les plantes dans l'Antiquité et le Moyen-Age,* par Ch. Joret, Paris, Bouillon, 1897, 2 vol.

Just. — *Manuel de berbère marocain, dialecte rifain,* par le Comt Justinard, Paris, Geuthner, 1926.

Kaz. — *Dictionnaire arabe-français,* par A. de Biberstein-Kasimirski, Paris, Maisonneuve, 1860, 2 vol.

K. ar-raḥma — (*Kitāb ar-raḥma*) *Livre de la miséricorde,* par Sidi-Siouti, trad. Pharaon, avec introduct. et notes du Dr. A. Bertherand, (extr. de la *Gazette médic. de l'Algérie*), Paris et Alger, 1856, (cet ouvrage est en réalité l'œuvre de Ǧamāl ad-dīn M. al-Mahdī al-Hindī).

Lane — *An arabic-english lexikon,* par Edw. W. Lane, London, 1863-93, 8 vol.

Lanessan — *Les plantes utiles des colonies françaises; no-*

tices publiées par le ministère de la marine et des colonies à l'occasion de l'exposition universelle d'Anvers de 1885, par J. L. de Lanessan, Paris, Imprimerie nationale, 1886.

E. Laoust. *M. et Ch.* — *Mots et choses berbères; notes de linguistique et d'ethnographie. Dialectes du Maroc,* Paris, Challamel, 1920.

- d° - *M. centr.* — *Cours de Berbère marocain. Dialectes du Maroc central,* Rabat, 1924.

- d° - *Sous* — *Cours de Berbère marocain. Dialectes du Sous et de l'Anti-Atlas,* Paris, Challamel, 1921.

Leared — *Morroco and the Moors,* par Arthur Leared, London, 1891.

L. Leclerc — Cf. ARq. et I. B.

- d° - — *Histoire de la médecine arabe,* par le Dr. Lucien Leclerc. *Les traductions du grec. Les sciences en Orient, leur transmission à l'Occident par les trad. latines.* Paris, E. Leroux, 1876, 2 vol.

Henri Leclerc, *Fruits* — *Les fruits de France, historique, diététique et thérap.,* par le Dr. Henri Leclerc, Paris, Masson, 1925.

- d° - *Légumes* — *Les légumes de France; leur histoire; leurs usages alimentaires, leurs vertus thérapeutiques,* id., 1927.

- d° - *Épices* — *Les épices; plantes condimentaires de la France et des colonies;* id., 1929.

Lémery — *Nouveau dictionnaire général des drogues simples et composées* de Lémery, revu par S. Morelot, Paris, 1807, 2 vol.

Lenz — *Tombouctou; au Maroc, au Sahara et au Soudan,* par Oscar Lenz, trad. par P. Lehautcour, Paris, 1884, 2 vol.

Léon — *Description de l'Afrique, tierce partie du monde,* par Jean Léon Africain, nouvelle édit., par Ch. Scheffer, Paris, 1896-97, 3 vol.

Littré — *Dictionnaire de la langue française,* Paris, Hachette, 1889, 4 vol.

Littré *Spt. or.* — *Supplément au dictionnaire de Littré; diction. étymol. de tous les mots d'orig. orientale,* d° 1910.

Lit. et Maire — *Contribution à l'étude de la flore du Grand Atlas marocain,* par R. de Litardière et R. Maire, *Mém. soc. sc. nat. Maroc,* IV, n° 1, 1r mars 1924.

R. Maire — *Études sur la végétation et la flore du Grand Atlas et du Moyen Atlas marocains,* ibid., VII, 1r déc. 1924.

Marçais — *Textes arabes de Tanger,* par W. Marçais, *Biblioth. de l'Ecole des langues orientales viv.,* Paris, Imprimerie nationale, 1911.

Massy — *Contribution à l'étude analytique des goudrons de conifères et plus spécialement des conifères du Maroc,* par R. Massy, Bordeaux, 1926.

Matth. — Cf. Diosc.

Mauchamp — *La sorcellerie au Maroc,* par le Dr. Emile Mauchamp, préface de Jules Bois, Paris, Dorbon, s. d.

Mérat - de Lens — *Dictionnaire universel de Matière médicale et de thérapeutique générale,* par F. V. Mérat et A. J. de Lens, Paris, Baillière, 1829-46, 6 vol. et un supplément.

A. Meyer — *Don précieux aux amis, traitant des qualités des végétaux et des simples,* traduit et annoté par Alph. Meyer. (extr. du *Journ. de médec. et pharm. de l'Algérie*), Alger, Fontana, 1881.

Meyerhof — *Der bazar der drogen und wohlgeruche in Kairo,* von Dr. med. Max Meyerhof, *Arch. f. Wirtschaftsforschung im Orient,* 1918, heft 3/4, Berlin-Postdam.

Michaux-Bellaire — *Quelques tribus de montagne de la région du Habt,* par E. Michaux-Bellaire, *Arch. Maroc.,* XVII, 1911.

E. Miège — *Les formes marocaines de Triticum monococcum* L. par Em. Miège, *Bull. soc. sc. nat. Maroc,* IV, 7, 30 Nov. 1924. — *Sur la présence au Maroc de T. dicoccum* Sch., id., V, 3, 30 Avril 1925. — *Caract. des T. polonicum* L. *existant au Maroc,* id., V, 6, 31 Août 1925.

Minhāǧ — *Minhāǧ ad-dukkān (Guide de l'officine),* par Abū'l-manā b. abī Naṣr, dit Kūhin al-'Aṭṭār, Le Caire, imprimerie Muṣṭafā al-Bābī, s. d.

Motylinski — *Grammaire, dialogues et dictionnaire touaregs,* publiés par R. Basset, Alger, Fontana 1908.

P. du mouton — *Table alphabétique des noms arabes des principaux végétaux des Hauts Plateaux et du Sahara algérien,* in *Le pays du mouton,* public. du Gouvernement Général de l'Algérie, Alger, Jourdan, 1893.

Ped. Alc. — Petri Hispani (Pedro de Alcala), *De lingua arabica* libri II, rééd. P. de Lagarde, Göttingue, 1883.

Pellegrin — *Liste des reptiles, batraciens et poissons d'eau douce des collect. du musée de l'Instit. scientif. chérifien,* par J. Pellegrin *Bull. soc. sc. nat. Maroc,* V, 7-8, 31 déc. 1925.

Perron — *La médecine du Prophète,* par le cheikh Djelāl ed-dīn Abou Soleiman Dâoud, trad. par le Dr. Perron, extr. de la *Gazette médic. de l'Algérie,* Paris et Alger, 1860.

E. Perrot — *Sur les productions végétales du Maroc... Travaux de l'Office nation. des matières premières végétales... Notes sur les plantes utiles spontanées ou dont l'introduct. peut être conseillée au Maroc,* par Emile Perrot, notice n° 10, Déc. 1921, Paris, Larose.

Pitard — *Exploration scientifique du Maroc,* 1r fasc., Botanique, par C. J. Pitard, Paris, 1914.

Platear. — *Le livre des simples médecines,* trad. franç. du *Circa instans* de Platearius, par le Dr. G. Dorveaux. Public. de la *Soc. franç. d'Hist. de la médecine,* Paris, 1913.

Qāmūs — *Al-Qāmūs al-muḥīt,* diction. de lexicographie arabe, par Abū Ṭāhir Maǧd ad-dīn M. b. Ya'qūb al- Fīrūzābādī aš-Šīrāzī, Būlāq, 1272 H., 2 vol.

Qalyūbī — Cf. Sanguinetti.

Dr. L. Raynaud — *Etude sur l'hygiène et la médecine au Maroc,* Paris, Baillière, 1902.

Dr. H. P. J. Renaud — *Les manuscrits arabes de la bibliothèque de Rabat relatifs à la médecine,* dans *Bull. soc. franç. d'hist. de la médecine,* Juil.-Août 1923.

-d°- — *De quelques acquisitions récentes sur l'histoire de la médecine arabe au Maroc* dans *Actes du Ve Congrès internat. d'hist. de la médecine,* Genève, 1925.

-d°- — Cf. Bulit.

Salmon — *Sur quelques noms de plantes en arabe et en berbère,* par G. Salmon, *Arch. marocaines,* VIII, 1906, Paris, R. Leroux.

Sanguinetti — *Quelques chapitres de médecine et de thérapeutique arabes* (trad. du *Kitāb al-maṣābīḥ* de

Šihāb ad-dīn A. al-Qalyūbī), par le Dr. B. R. Sanguinetti, *Journ. As.*, 1865.

Schuchardt — *Die römanischen Lehnwörter im Berberischen*, Wien. 1918.

Sérapion — Cf. Guigues.

Simonet — *Glosario de voces ibericas y latinas usadas entre los mozarabes*, par D. Fr. J. Simonet, Madrid, 1889.

Sprengel — *Historia rei herbariae*, par Curt Sprengel, Amsterdam, 1807-1808, 2 vol.

Strohl — *Promenades d'un naturaliste au Figuig*, dans *Bull. soc. géogr. Alger*, 1923.

Tāǧ — *Tāǧ al-'arūs min ǧawāhir al-Qāmūs* (Comment. du *Qāmūs*), par le šayḫ Muḥammad Murtaḍā az-Zubaydī al-Ḥanafī, Būlāq, 1307 H., 10 vol.

Trouessart — *La faune des mammifères de l'Algérie, du Maroc et de la Tunisie*, par le Dr. E. Trouessart, dans *Causeries scientifiques de la soc. zool. de France*, I, n° 10, Paris, Rudeval, 1905.

Vocab. syn. — *Vocabulaire synonymique polyglotte des végétaux*, (par Alph. Meyer), inachevé, lithogr. s. d. ni nom d'auteur.

PRINCIPALES ABRÉVIATIONS

employées dans les notes.

(Pour celles des noms d'auteurs, voir la Bibliographie).

add.	addition
alg.	algérien
ap.	pour *apud*, devant les noms d'auteur auxquels on renvoie
ar.	arabe
art.	article
Bb.	Bibliothèque
berb.	berbère
Bibl.	renvoi à la Bibliographie
C.	ère chrétienne
comm.	commentaire, s
cf.	pour *conferatis*, renvoi à un texte
desc.	description
déterm.	déterminé, détermination
diff.	différent. e
dout.	douteux
esp.	espèce
en g[l]	en général
expres.	expression
fém.	féminin
gen. gen[t]	général, généralement
H.	ère hégirienne
habit[t]	habituellement
hisp.	hispanique, espagnol
ident.	identification
in	renvoi aux ouvrages
indét.	indéterminé, e
infr. n°	renvoi aux articles placés à la suite
lat.	latin, e
l. c.	*loco citato*
lect.	lecture
maroc.	marocain, e
masc.	masculin

mat.	matière
méd.	médical, e
ms., mss.	manuscrit, s
op. cit.	pour *opus citatum,* renvoi à la bibliographie
oppos.	opposition
parag.	paragraphe
pers.	persan, e
p. ex.	par exemple
pl.	pluriel
pop.	populaire
pron.	prononciation
rac.	racine
rest.	restitué, restitution probable d'un mot tronqué dans tous les manuscrits
s. ou s. v.	pour *sub* ou *sub verbo,* renvoi aux articles d'un vocabulaire
s. ent.	sous-entendu
sing.	singulier
supr. n°	renvoi aux articles antérieurs
syn.	synonyme
trad.	traduction
transc.	transcription
tun.	tunisien
v.	voir
var.	variante

Abréviations des mots arabes.

A.	Aḥmad
b.	ben (fils)
K.	*Kitāb* (livre)
M.	Muḥammad

Abréviations pour la désignation des manuscrits.

A. manuscrit	d'Alger (Meyer)
F. —	de Fès (Sīdī 'Abd al-Ḥayy al-Kattānī)
R. —	de Rabat (Bibliothèque du Protectorat)
T. —	de Tanger (Salmon).

TABLEAU DES ALPHABETS ARABES

Normal		Abağad	
Oriental	Mağribin	Oriental	Mağribin
ا	ا	ا	ا
ب	ب	ب	ب
ت	ت	ج	ج
ث	ث	د	د
ج	ج	ه	ه
ح	ح	و	و
خ	خ	ز	ز
د	د	ح	ح
ذ	ذ	ط	ط
ر	ر	ى	ى
ز	ز	ك	ك
س	ط	ل	ل
ش	ظ	م	م
ص	ك	ن	ن
ض	ل	س	ص
ط	م	ع	ع
ظ	ن	ف	ڢ
ع	ص	ص	ض
غ	ض	ق	ڧ
ف	ع	ر	ر
ق	غ	ش	س
ك	ڢ	ت	ت
ل	ڧ	ث	ث
م	س	خ	خ
ن	ش	ذ	ذ
ه	ه	ض	ظ
و	و	ظ	غ
ي	ي	غ	ش

TRADUCTION ET NOTES

Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Le salut soit sur notre Seigneur Muḥammad et sur sa famille.

Louange à Dieu, créateur du genre humain, qui a fait tomber la pluie, envoyé les vents et les nuages qui lui sont destinés, embelli les cieux en y plaçant les étoiles, le soleil et la lune, créé les plantes, distingué parmi elles les arbres, les fruits, les herbes, les graines et les fleurs, les espèces alimentaires et les espèces médicinales, celles qui sont utiles et celles qui sont nuisibles. Proclamons ses louanges pour les bienfaits dont il nous a comblés et qu'il a manifestés avec évidence. Remercions le de ce qu'il nous a montré comme de ce qu'il nous a caché. Que la prière et le salut soient sur notre Seigneur Muḥammad, seigneur du genre humain, l'intercesseur au jour du jugement dernier, sur sa famille excellente et ses nobles amis!

Et ensuite, ceci est l'explication de plusieurs remèdes et drogues ayant des noms imprécis, difficiles et rares. Je les ai tirés des indications bien connues, et même notoires, qui sont dans les livres des docteurs [1], et je n'ai mis dans ce livre-ci que ce qui peut être pratique entre les mains des médecins contemporains; j'y ai indiqué notamment divers aromates extraits des résines et autres substances. Je lui ai donné le nom de *Tuḥfat al-aḥbāb fī māhiyat an-nabāt wa 'l-a'šāb*, « *Présent aux amis, sur les qualités des plantes et des herbes* ». Je demande l'aide de Dieu — qu'il soit exalté — pour ce travail de coordination, que l'on tire profit de l'accomplissement de ce dessein et qu'il soit utile à ceux de nos frères qui effectueront des recherches.

J'ai disposé mon livre suivant l'ordre alphabétique *abaǧad* et je vais commencer, s'il plait à Dieu, par la lettre *Alif*.

(1) Sur ce titre, cf. Introduction p. V.

CHAPITRE DE LA LETTRE *ALIF*

1. *Afsantīn.* — Absinthe.

C'est *šaybat al-ʿaǧūz* « les cheveux blancs de la vieille » et on l'appelle *aš-šīḥ ar-rūmī* (var. *armanī*).

Afsantīn est la transcription du grec 'Αψίνθιον, Diosc. III, 24, qui est l'*Artemisia absinthium,* la grande absinthe; c'est d'elle qu'il est question ap. I. B. 113, et ARq. 5; c'est à elle que s'applique l'expression *šaybat al-ʿaǧūz* citée par ARq. comme usitée à Fès, renseignement puisé sans doute dans Ġas. s. v., qui dit que les femmes en cultivent sur les terrasses dans des pots. Mais il y a lieu de remarquer: 1° que la même expression ap. I B. 1377 et ARq. 979, désigne un lichen; cf. infra n° 59; 2° que l'expression *šaǧarat Maryam* (vulg. *šeǧret Meryem*) qui figure ap. ARq. 5, comme synonyme d'*afsantīn* à Alger, correspond dans la *Tuḥfa* à des plantes très diverses; cf. infra n° 25, 62 et 233.

Quant à l'expression *as-šīḥ ar-rūmī,* «l'armoise romaine — ou plutôt grecque », avec la variante *armanī* « arménienne », elle ne peut se rapporter à la grande absinthe, mais à la petite, *Artemisia pontica* L., succédané de la précédente, comme le dit Paul d'Egine ap. ARq. l. c. On voit donc dans l'article ci-dessus — et le fait se renouvellera souvent — la confusion entre deux expressions différentes. Au Maroc, on emploie le plus souvent pour désigner l'*Artemisia absinthium* et l'*A. arborescens,* qui est également cultivée, l'abréviation *šeyba,* généralement prononcée *šība.* Les Juifs surtout s'en servent, au lieu de menthe, pour parfumer le thé.

2. *Amlīlas.* — Rhamnus.

C'est *aṣ-ṣufayr.*

I. B. 5 vocalise الامليلس et dit que c'est un nom berbère; il est cependant exceptionnel de rencontrer ici un mot berbère comme rubrique, l'ouvrage ayant précisément pour but de donner, au moyen de mots empruntés aux parlers marocains, l'équivalent des termes classiques de la matière médicale. Malgré l'autorité d'I. B., *amlīlas* nous paraît être un diminutif de l'adjectif arabe *amlas,* fem. *malsā* « uni, poli, lisse », allusion probable aux caractères de la feuille des Rhamnacées. Quant à *ṣufayr,* c'est le diminutif vul-

gaire *d'aṣfar* « jaune », qui rappelle la propriété tinctoriale du bois de la plupart des espèces du même genre. « C'est le nom, dit I. B. 1403, que l'on donne à un arbre dont les teinturiers emploient le bois pour teindre... Les habitants du Maghreb moyen donnent le nom de *sofaira* à un végétal que l'on appelle en berbère *amliles* ».

Ġas. s. *ṣufayr* fournit des détails analogues et dit que ce végétal est importé à Fès. Il est question, sans nul doute, du *Rhamnus alaternus* L., nerprun alaterne, qui existe au Maroc, notamment dans le Haut Atlas; cf. Jahand. 59; R. Maire 179.

3. *Uḏn al-fa'r.* — Myosotis; ici Anagallis.

Parmi ses espèces figure *el-merdeddūš* (la marjolaine) et les Berbères l'appellent *tāymerzā* (*tāyzūrā* A). Il en est dont les fleurs sont jaunes, avec, au milieu, une graine comme la coriandre (*kuzbara*). Une autre espèce a des fleurs violettes et ressemble au *lablāb* (liseron, lierre) ; ses feuilles sont petites, ses rameaux grèles; elle est recherchée des hirondelles et son odeur est agréable.

Uḏn al-fa'r est la traduction du grec μυὸς ὠτίον « oreille de souris », Diosc. II, 179, d'où dérive myosotis, mais il n'est pas sûr qu'il s'agisse ici du genre botanique de ce nom. Cet article est un exemple des confusions qu'entraîne l'emploi de ces expressions populaires. Ici, ce qui complique singulièrement la question, c'est que les confusions se superposent.

1° la confusion entre le myosotis et la marjolaine *el-merdeddūš* (cf. infra n° 253) se trouve ap. ARq. 70, et L. Leclerc pense qu'elle vient de Dwd. qui, à l'article *uḏn al-fa'r,* transcrit *marūš 'awṭa* pour μυὸς ὦτα. Or, cette erreur est beaucoup plus ancienne, puisqu'on lit déjà ap. Zhw. (X° s.) « graine qui ressemble à la coriandre et que mangent les hirondelles... j'ai vu sur un livre que c'est المردقوش ». Cette confusion d'une borraginée comme le myosotis, avec une labiée comme la marjolaine, permet pourtant d'expliquer la présence ici des synonymes berbères *tāyzurā* et *tāymerzā,* qui désignent des labiées, comme on le verra infra n° 13.

2° Diosc. n'a consacré qu'un article au μυὸς ὠτίον, l. c., mais il a dit que cette plante avait une fleur bleue comme celle de l'ἀναγαλλίς (mouron des champs), et, d'autre part, à l'article ἀλσίνη, IV, 82 (mouron des oiseaux), il a donné à cette plante le synonyme d'« oreille de souris », en raison de l'analogie de ses feuilles avec celles du myosotis. Il est résulté de cela des confusions, qu'I. B. a évitées, mais qu'on trouve ap. Dwd., où l'*anāgālīs* est appelé *uḏn al-fa'r*; il s'agit ici de la variété à fleurs bleues, dite par les Anciens « femelle », de l'*Anagallis arvensis;* puis la confusion s'est étendue dans

la *Tuḥfa* à la variété à fleurs rouges ou jaunes, dite « mâle ». C'est bien d'elle qu'il s'agit dans l'article ci-dessus, imité d'ailleurs de Ġas., chez qui on lit s. *anāǧālīs:* « L'espèce mâle porte des fleurs petites, couleur d'abricot, qui laissent une graine semblable à celle de la coriandre; les hirondelles la mangent ». Quant à la mention d'une ressemblance entre l'espèce à fleurs bleues et le *lablāb* — nom générique des plantes volubiles telles que le lierre et le liseron (cf. infra n° 240 et 345) — elle est encore le résultat d'une confusion qu'explique Matth. p. 368, entre l'ἀλσίνη et l'ἑλξίνη de Diosc. IV. 35, qui est dite κισσάμπελος ou « vigne de lierre », (cf. infra n° 240). Sur les espèces marocaines d'*Anagallis,* consulter Jahand. 100, Br. Bl. Maire 214, R. Maire 188. Une des espèces les plus remarquables est l'*A. collina* Schousb. aux grandes fleurs bleues ou rouge orangées.

4. *Iklīl al-malik.* Melilot et divers.

Au Maġrib, le peuple l'appelle *uḏn en-na'ǧa* « oreille de brebis », et, parmi ses espèces, on compte l'« herbe au scorpion », *ḥašīšat al-'aqrab.*

Iklīl al-malik « la couronne du roi » répond, ap. I. B. 128, au μελίλωτος de Diosc. III, 41, *lotus* et *meliloton* de Pline XIII, 32 et XXI, 29, *Melilotus officin.* Lam. et espèces voisines. Toutefois, certaines descriptions, comme celle d'Isḥāq b. 'Imrān ap. I. B. l. c. et Ġas. s. v., indiquent un fruit en forme de bracelet, différent par conséquent du fruit du mélilot. Leclerc, ap. ARq. 2, fait observer que les Arabes ont confondu sous le nom d'*iklīl al-malik,* les genres Trèfle, Mélilot et Luzerne. Bkl. s. v. en fait le synonyme de *qurṭ* (trèfle d'Alexandrie pour Leclerc, ap. I. B. 1759) et dit que l'espèce connue au Maġrib ressemble au *ḥulba* (fenu grec). Enfin, Dwd, et après lui Alm. s. v., donnent comme synonyme *nafal* (luzerne pour Leclerc ap. I. B. 2231, mélilot ap. ARq. 612); cf. infra n° 285.

L'expression *ḥašīšat al-'aqrab* (et non pas *al-'Arab,* comme ont lu Meyer et Salmon), se trouve ap. Ġas. s. *iklīl.* Quant à l'expression *uḏn an-na'ǧa,* elle désigne plutôt des plantes à larges feuilles, p. ex. *uḏn al-ǧady* «oreille de chevreau » pour le plaintain, cf. I. B. 39. A Rabat, on nomme *uḏīnāt en-na'ǧa* « petites oreilles de brebis », les feuilles du *Scorpiurus sulcata* L., avant la floraison. Le rapprochement du mot *scorpiurus* et de l'expression ci-dessus s'impose. En tout cas, ces synonymes ne peuvent désigner que des papilionacées fourragères, et Meyer (in *P. du mouton*) a commis une erreur en faisant d'*iklīl al-malik* le romarin, au lieu d'*iklīl al-ǧabal,* cf. infra n° 15.

Au Maroc, les espèces de mélilot les plus communes sont *Melilotus segetalis* Ser., *M. sulcata* Desf., *M. indica* All.; cf. Br. Bl. Maire 198; Jahand. 62.

5. *Islīḥ.* Reseda luteola.

C'est *al-līrūn.*

Islīḥ est arabe, cf. I. B. 345, et cité dans le *Qāmūs;* ARq. 519, donne la var. *išlīḥ*. Ġāfiqī, ap. I. B. 67, dit:«C'est *al-līrūn* employé par les teinturiers». Leclerc fait remarquer que c'est le nom du réséda en Algérie. Il en est de même au Maroc, du moins en ce qui concerne le *Reseda luteola* L., vulg. Gaude en français, le *lutum* de Pline, XXIII, 26, communément utilisé pour la teinture en jaune; cf. W. Dufougeré, *op. cit.* 135. Au lieu d'*islīḥ,* A. Meyer a lu, à tort, *salīḫa* « cannelle ».

6. *Alūbun* (?). Globulaire turbith (?).

C'est *at-turbad* (?).

Lectures douteuses. Meyer a lu *turbad* (transcr. arabe de l'hindou *trivit,* d'après Joret, II, 641) devenu, en latin du Moyen-Age, *turpethum* in *Convolvulus turpethum* L. ou *Ipomaea turpethum* R. Br., qui désignent la racine exotique appelée « turbith végétal »; cf. I. B. 407; ARq. 878. Ce mot de turbith avait chez les Anciens une signification assez vague, analogue à celle de poudre; on distinguait des turbiths minéral, animal, nitreux, etc. Si la lecture *turbad* est exacte, on peut restituer *alūbun,* transc. d'ἄλυπον de Diosc. IV, 173, plante identifiée avec le *Globularia alypum* L., globulaire turbith, turbith blanc; cf. I. B. 139 et Ġas. s. *turbad.* Cet arbrisseau est connu au Maroc (Jahand. p. 103; Maire p. 199, B. B. Maire p. 226), mais il porte d'autre part le nom berbère de *taselġa* (cf. ARq 691 et 894), et est employé par les indigènes en Algérie sous le nom de « sené du pays » (Batt. p. 45).

Les mss. T et R. de la *Tuḥfa* portent une leçon *tīrnaṭ,* qu'on ne saurait cependant écarter, car l'un de nous a relevé ce mot chez les Doukkâla, s'appliquant à un arbrisseau à écorce blanche, à feuilles arrondies, qui n'a pu être déterminé, mais il est probable qu'il s'agit de la même plante que celle appelée *tirnta* ap. Aug. Arnaud, *Reboisement des Djebilets* in *Revue de géogr. maroc.,* 3e trim. 1927. Elle ne serait autre, d'après un renseignement qui nous a été fourni par M. E. Miège, que la *Withania frutescens* Pauq. (identification du prof. Trabut).

7. *ar-Risinā* [rest.] Vitex.

C'est *al-ḫirwa',* que le peuple appelle *angārf* en berbère.

Ces mots n'ont été compris par aucun des traducteurs précédents, qui n'ont pas vu qu'il s'agissait d'une rubrique tirée de la langue romane hispanique, la *'ağamīya* des autres arabes occidentaux. Nous restituons donc *risinā* pour *ricino,* lat. *ricinus,* qu'on trouvera plus loin sous ses formes habituelles *riğino et riqino;* cf. infra 56. La difficulté de lecture s'augmentait du fait que le copiste a placé ce paragraphe à la lettre *alif,* au lieu de le mettre à *rā',* erreur fréquente dans les ouvrages de ce genre. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit pas du ricin, *Ricinus comm.* L., mot qui correspond bien à l'arabe *ḫirwa'* chez tous les classiques (cf. I. B. 771, Sérapion ap. Guig. 317), mais qui, dans le dialecte marocain, répond au gattilier *Vitex Agnus castus* L., berbère, *angārf;* cf. E. Laoust, *M. et ch.,* p. 514. M. Laoust a bien pressenti les mauvaises lectures *aikirn* et *ankiri* de Salmon (in ms. T. le *g* de *angārf* est rendu par ڤ). Bkl s. *ḫirwa'* dit: « L'espèce sauvage est abondante, c'est انڤرف en berbère »; cf. infra nº 81 et nº 191. Leclerc lui-même a lu *al-ḫayraq* ap. ARq 325.

On vend les graines de gattilier sous le nom de *ḫirwa'* chez tous les herboristes. Quant au véritable ricin, cf. infra 56 et 411.

8. *Anāğālīs.* Anagallis, Mouron.

L'espèce mâle a des fleurs rouges et la femelle des fleurs bleues [rest]. On l'appelle *ḥašīšat al-'alaq* « herbe aux sangsues ».

Anāğālīs est la transc. d'ἀναγαλλίς, Diosc. II, 173. Seul le ms. A. donne la première partie de cet article, qui a été restituée d'après un passage analogue de Ġas. (s. v.). Sur l'*anagallis* des Anciens, qu'on a longtemps appelé « mâle », pour la variété à fleurs rouges de l'*Anagallis arvensis* L., et « femelle » pour celle à fleurs bleues, cf. supra les détails donnés au nº 3.

Quant à l'expression *ḥašīšat al-'alaq,* on la trouve ap. Bkl. (s. *anāğalis* et *ḥašīšat ādān al-fa'r*), ap. I. B. 1731 (*qātil al-'alaq*), qui en fait seulement l'espèce femelle de l'*anāğālīs,* ap. Ġas. (s. v.): « parce que leur suc (des deux espèces) tue les sangsues rapidement lorsqu'on en fait couler sur elles », enfin ap. ARq. 58.

9. *Anāğūris.* Anagyris.

On le nomme en berbère ...... et il est appelé *ḫarrūb al-ḫinzīr.* Le peuple lui donne le nom de *fūl el-klāb* « fève des chiens ».

Anāğūris est la transc. d'ἀνάγυρις Diosc. III, 149; il est cité ap. I. B. 156 et 765, et ap. 60, avec le synonyme *ḫarrūb al-ḫinzīr* « carroube de porc — ou de sanglier ». Nous avons entendu *ḫarrūb,* seul, chez les Za'īr. Les herboristes de Rabat-Salé vendent les graines bleu-foncé de l'*Anagyris foetida* Tourn. (vulg. en France, bois-puant), sous le nom de *fūl el-klāb,* donné par la *Tuḥfa.* Quant au mot berbère, nous ne pouvons nous prononcer encore entre les lectures *anīūtūn* A., *anīūğar* T., *anīūfan* F., *aītūğar* R.

10. *Anğura.* Ortie.

C'est *al-ḥurrayq.*

Anğura, ainsi vocalisé ap. Dozy (Leclerc orthographie — à tort, semble-t-il — *unğura,* ap. ARq. 26) existe en persan. Ce mot répond, ap. I. B. 160, à l'ἀκαλύφη de Diosc. IV, 89, *urtica* de Pline XXI, 54 55 et XXII, 15, dont une espèce plus douce est nommée *lamium.* Comme les Anciens, les Arabes distinguent l'ortie rude, c'est-à-dire le genre *Urtica, U. urens* L., *U. pilulifera* L., appellée *al-ḥurrayq* ou *al-ḥurrayqat al-ḫaršā',* et l'ortie molle, *ḥurrayq amlas, al-ḥurrayqat al-malsā',* expressions qui s'appliquent aux genres *Lamium* et *Galeopsis* (Labiées) à la mercuriale (Euphorbiacées), enfin à la pariétaire (Urticées), sur laquelle cf. infra 104 et 183. *Ḥurrayq,* malgré sa ressemblance apparente avec *urtica,* dérive de l'ar. حرق « brûler ».

11. *Ās.* Myrte.

C'est *ar-rayḥān.*

Ās est le nom classique du myrte, *Myrtus communis* L., cité ap. I. B. 69 et ARq. 11, avec le synonyme *ar-rayḥān* « l'odoriférant », vulg. *rīḥān,* nom populaire du myrte en Occident, alors qu'en Orient ce mot désigne le basilic *ḥabaq;* cf. ARq. 317 et 773, Guig. 73. On verra, au nº 272, une autre appellation du myrte: *marsīn.*

12. *Adriyūn.* Souci.

C'est la fleur d'*azwīwil.*

Adriyūn ou *aḏriyūn* est arabisé du persan *aḏargūn* « couleur de feu »; cf. *Enc. Isl.,* s. v. Il est cité ap. I. B. 30, et Leclerc, après Sontheimer, l'a identifié avec le souci, *Calendula offic.* L. C'est bien cette plante, ou du moins les esp. voisines: *C. algeriensis* Bois. Reut. et *C. bicolor* Raff., que nous

avons identifiée, à Fès et à Tanger, sous le nom d'*azwīwil* ou *zwīwĕl*. La vocalisation أزويول est donnée dans nos mss. de Ġas. s. *adriyūn;* ce serait l'espèce de couleur rouge. Ce mot figure aussi dans Alm. A Rabat, on dit généralement *ğemra,* de *ğamr,* « charbon ardent ».

13. *Asṭūḫudus.* Lavande Stoechas.

C'est *al-ḥalḥāl* et en berbère *tāymerzā* [*tīfīz* T. *tīmzīr* R.].

Asṭūḫudus est la transcription de στοιχάς-άδος Diosc. III 27, *Lavandula Stoechas* L., cité ap. I. B. 62 et ARq. 8, avec son synonyme *ḥalḥāl,* connu partout au Maġrib, ainsi que le dit Ġas. (s. *asṭūḫūdūs*). Par contre, nous n'avons rencontré nulle part, comme désignant la lavande stoechas, le synonyme berbère *tāymerzā,* qui est le même que celui indiqué supra nº 3 pour *uḏn al-fa'r* dans le ms. F. On connaît bien *timersaṭ* et *timerṣad* ap. E. Laoust, *M. et Ch.* p. 499 et 505, mais ils correspondent à l'arabe *marsīṭa,* qui indique généralement une menthe. Les autres synonymes donnés entre crochets ne sont pas plus surs. Il vaut mieux, sans doute, lire *tīmurza,* pluriel d'un mot *tīmerzi,* et *tizūra,* pluriel d'un mot *tizrī,* à rapprocher de *izrī,* qui désignerait l'armoise blanche »(?) dans l'Anti-Atlas, ailleurs un thym(?); cf. E. Laoust, *M. et Ch.,* p. 483. Tout cela est bien confus, faute d'une identification exacte des plantes ainsi désignées.

14. *Anğudān.* Asa-foetida; ici Thapsia.

C'est *ad-diryās;* on l'appelle *'ušbat an-nisā'* et *baqlat al-ḥazāz.*

Anğudān s'apparente au persan « *enguzeh* » d'après Joret, II, 173, mot qui désigne la *Ferula asa foetida* L. et espèces voisines, d'Orient. Chez I. B. 158, et ARq. 55, il s'agit bien de l'*asa foetida,* quoique ARq. donne comme synonyme, au Maġrib, le mot *azīr,* ce qui ne peut être que le résultat d'une confusion, ce mot berbère s'appliquant, sans aucun doute, au romarin, cf. infra nº 15. Mais les Arabes, ainsi que le fait observer Leclerc ap. I. B. 688, *note,* ont rendu par *anğudān* le célèbre σίλφιον des Grecs (sur lequel cf. Diosc. III, 78), et il est difficile de croire qu'il s'agissait là de la même espèce de férule que celle qui fournit l'*asa foetida,* en raison de ce qu'on rapporte de tous les usages alimentaires du σίλφιον. Isḥāq b. 'Imrān ap. I. B. 158, distingue deux espèces d'*anğudān,* une blanche, douce, alimentaire, dont la racine est le *maḥrūṯ* (cf. infra nº 255), et une autre, noire, fétide, médicamenteuse. Alm. s. v. s'est inspiré de cet article. On trouve ap. I. B. 180, le mot *anğudān*

rūmī appliqué au seseli. Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que l'auteur de la *Tuḥfa* ait identifié l'*anğudān* avec une autre ombellifère à grande tige, comme le *Thapsia,* connu partout dans l'Afrique du Nord sous son nom berbère de *diryās.* Ce mot est cité ap. I. B. 440 et ARq 224, avec l'article berbère, sous la forme *adiryās.* Une citation d'Ibn Ğulğul ap. Bkl. (s. *tāfsiya*) est formelle: « C'est une plante du pays des Berbères, aux environs de Fès; on l'appelle *diryās* ». Sur le thapsia, cf. infra nº 404. Quant aux synonymes *'ušbat an-nisā'* « herbe aux femmes » et *baqlat al-ḥazāz* « herbe aux dartres », cf. sur le premier, deux notes excellentes de Leclerc, ap. ARq. 244, et de Salmon, op. cit. p. 7. Le second est cité par ARq. 55, sous la forme *'ušbat-al-ḥazāz.*

Les deux principales espèces de *Thapsia, T. garganica* var. *decussata* D. C. et *T. villosa* L., sont utilisées au Maroc sous le même nom de *diryās,* vulg. *dĕryās.*

15. *Iklīl al-ğabal.* Romarin.

C'est *azīr* dans le langage populaire du Maġrib [var.: des Arabes F.].

Iklīl al-ğabal signifie « couronne de la montagne ». Il est cité ap. I. B. 129 et ARq. 1. Leclerc indique en note le synonyme berbère *azīr,* qu'on trouve appliqué effectivement à l'*iklīl al-ğabal* ap. Bkl et Ġas. (s. v.); mais *azīr* est identifié avec *anğudān* ap. ARq. 54 (vérifié *in* texte Alger), ce qui doit être le résultat d'une erreur matérielle, qu'on retrouve aussi dans la traduction Meyer de la *Tuḥfa,* les deux articles *anğudān* et *iklīl al-ğabal* ayant été fusionnés.

E. Laoust, *M. et Ch.* p. 504, indique qu'*azīr* correspond dans les parlers des Zénètes, à *igīz* « lavande », au Sous, mais nous n'avons jamais rencontré *azīr* appliqué à une autre plante qu'au romarin, *Rosmarinus officin.* L., assez fréquent au Maroc Oriental, dans les collines pierreuses, et qu'on cultive aujourd'hui dans les jardins. On en vend les feuilles sous ce nom d'*azīr,* chez tous les herboristes.

16. *al-Lūbiyā.* Haricot.

Graine comestible, aphrodisiaque, connue au Maġrib où on la cultive. On dit que c'est [aussi le nom d']un animal dans les îles de la mer.

Lūbiyā est cité ap. I. B. 2042 comme corresp. au σμίλαξ κηπαῖα de Diosc. II, 170, « phasiol peint » du traducteur de Matthiole. Leclerc croit que c'est

notre haricot, *Phaseolus vulg.* L., mais des recherches modernes (cf. Henri Leclerc, *Légumes,* p. 22) ont démontré l'origine américaine du haricot. Les φασῆλος de Diosc. II, 101, δόλιχος et λόβος (origine possible de *lūbiyā*) de Théophraste, auraient été fournis par des légumineuses des genres *Lathyrus* (surtout *L. Cicera* L. ou jarosse) et *Dolichos,* d'origine asiatique, acclimatés dans le bassin méditerranéen. Le nom de *Dolichos Lubiya* a été donné par Forskal à l'espèce de basse Egypte, à grains blancs, ovoides, avec un point noir à l'ombilic. Au Maroc, aujourd'hui, le mot *lūbiya* désigne toutes les espèces de haricots. Quant à « l'animal dans les îles de la mer », nous sommes réduits aux conjectures. C'est peut-être simplement l'hispanique *lobo,* loup, Dozy *Glos.* p. 45.

17. *Uyyal.* — Cerf; ici mouflon.

C'est *āwdād* en berbère.

Uyyal est classique et cité, ap. I. B. 219, comme correspondant à l'ἐλάφος grec, *Cervus elaphus* L. On trouve ap. Bkl. un article *qarn al-uyyīl* (sic) «corne de cerf», avec le synonyme berbère اسك ادّد *isk uddad,* mais au Maroc, *udād* est le mouflon; cf. Destaing s.v.; Alm. (s. *uyyal*) dit en propres termes: « C'est la chèvre de montagne; j'en ai vu deux au palais du Sultan à Marrakech. » Le mouflon marocain est le mouflon à manchettes *Ammotragus lervia* Pallas, cf. Trouessart, *op. cit.* n° 77.

18. *Ambarbāris.* — Berberis.

C'est la fleur [var. la graine] de l'arbre *arġīs* en berbère, et on l'appelle *barbāris.*

Ambarbāris est la corruption de *berberis;* on trouve souvent *amīrbāris* ou *amīrbārīs;* cf. I. B. 146, ARq. 54, Bkl., Ġas, Alm. (s. v.) L'étymologie de *berberis,* nom d'une plante qui ne paraît pas avoir été connue des médecins grecs, est incertaine. On le fait parfois venir de βέρβερι « coquillage », à cause de la forme des feuilles, mais ce terme est lui-même d'origine étrangère. Quant au synonyme berbère *arġīs,* il est cité et vocalisé par I. B. 4; ce serait l'écorce de la racine. Le *berberis* a été, chez les anciens auteurs, l'objet de nombreuses confusions que signale Matth. ap. Diosc. I, 105, avec l'ὀξυάκανθα, l'aubépine, et un autre arbuste épineux, le lycium; cf. infra n°ˢ 152, 166 et 312. Alm, qui y consacre un long article (s. *amīrbārīs*), signale même sa confusion avec le thapsia! Il s'agit ici du *Berberis vulg.* L. ou épine-vinette. On trouve *B. hispanica,* B. R. dans le Moyen-Atlas.

19. *al-Asfarāṭ al-Makkī.* — Genêt épineux.

On appelle dans le peuple *el-gendūl.*

Asfarāṭ est la corrupt. d'ἀσπάλαθος Diosc. I, 19, qui répond, ap. I. B. 842, au *dār šīša'ān* des Arabes; cf. infra n° 113. On verra que les commentateurs ne s'accordent pas sur ce qu'était l'aspalathe des Anciens. Quoi qu'il en soit de l'arbrisseau épineux appelé ici « aspalathe de la Mecque », le syn. *gendūl* est bien connu dans toute l'Afrique du Nord pour désigner ce qu'on nomme vulgairement « genêts épineux », et qui comprend, au Maroc, des espèces non seulement du genre *Genista,* mais des genres *Cytisus, Ulex,* et surtout *Calycotome.*

20. *al-Ǧāwī.* — Benjoin.

Aromate; résine d'un arbre de l'Inde. La meilleure est celle qui est brillante, d'odeur pénétrante, et de couleur intermédiaire entre le rouge et le blanc.

al-Ǧāwī signifie « le javanais » (s. ent. *al-lubān* « l'encens », ou *al-baḫūr* « le parfum »); cf. Dozy s. v. Le mot benjoin vient de (*lu*)*bān ǧāwī.* C'est *al-ǧāwī al-abyaḍ* « le benjoin blanc » des Marocains, par opposition au benjoin noir, substance bitumineuse totalement différente. Le mot *ǧāwī* a donc pris le sens général de « parfum à brûler ». Il ne figure ni dans I. B., ni Bkl., ni Dwd, ni ARq., au moins comme rubrique, mais ARq. 430, en parle comme synonyme de *ḥaṣālubān* « pierre d'encens ».

21. *Utruǧǧ.* — Citron, Cédrat.

C'est *at-turunǧ.* Voir à son chapître.

Mots persans cités partout avec le sens de citron ou de cédrat. Au Maroc, c'est plutôt la seconde acception: *Citrus medica* Risso; cf. à ce sujet une intéressante note de Salmon, p. 9. Même texte ap. Alm. que dans la *Tuḥfa.*

22. *Asal.* — Jonc.

C'est *as-sumār.*

Asal est classique et répond ap. I. B. 65 au σχοῖνος de Diosc. IV, 47, dont on fait le jonc commun; cf. note de Leclerc. Le synonyme *sumār* ou *si-*

mār (cf. Dozy s. v.) est cité partout, et notamment au Maroc, par Ġas. et Alm. s. *asal.* Ce mot dérive de la racine *S.M.R.* qui évoque l'idée de « brun fauve, couleur de roseau », d'après Kaz. s. v. Cf. aussi sur ce mot, W. Marçais, *op. cit.* p. 359. C'est le jonc dont on fait des nattes à Rabat et Salé, *Juncus acutus* L.; on prononce *smār.*

23. *Aṯl.* Tamarix à galle.

C'est *tākkawt.*

Pour Leclerc, ap. I. B. 17, ARq. 21 et 392, le nom classique d'*aṯl,* qui répond à l'ἀκακαλίς de Diosc. I, 101, est réservé au *Tamarix orientalis* Forsk., variété à grande taille du *ṭarfā* (cf. infra n° 202), « dont on fit la chaire du Prophète ». Le *Tamarix articulata* Vahl. est cependant appelé *aṯl* (*éthel* des géographes) dans les régions sahariennes. Une citation d'Isḥāq b. Sulaymān ap. I. B. 17, est à relever: « Quelques médecins du Maghreb ont, de nos jours (X°-XI° S. J. C.) donné la vogue au tamarisc sous le nom de *tâcout* des corroyeurs *dabbāġīn.* Nous le recevons des environs de Sejelmassa et du Draa » (trad. Leclerc). Mêmes renseignements ap. Bkl. (s. *aṯl*); cf. aussi L. Brunot *op. cit.* s. *takkaut,* E. Laoust *M. et Ch.* p. 473.

En réalité, *aṯl* n'est pas, comme l'indique la *Tuḥfa,* le synonyme de *tākkawt;* le premier mot désigne le *Tamarix articulata;* le second sa galle, que les Arabes ont confondu avec son fruit, même Alm. à la fin du siècle dernier! On retrouvera, infra 106 et 228, la galle du tamarix.

24. *Abnūs.* Ebène.

C'est *sāsim* [rest.].

On trouve aussi *ābanūs, ābinūs, ābunūs,* cf. *Encycl.Islam.* s. v. *Abnūs* est la transcription d'ἔβενος, Diosc. I, 111, mot apparenté à l'ancien égyptien *ḥbin;* hébreu *hoben.* Il est cité ap. I. B. 9, ARq. 119, avec la forme *yābnūs* et *yāblūz* ap. Alm. Le bois d'ébène des Anciens venait de l'Abyssinie et de l'Inde, fourni sans doute par des espèces du genre *Diospyros,* comme aujourd'hui. Quant à *sāsim,* que nous restituons ainsi, au lieu des mauvaises lectures *silq* A. et *msātiq* T., c'est, pour Ġas, la forme littéraire. Mais, ap. I. B. 9, une citation de Diosc. traite d'une sophistication de l'ébène par un arbre appelé *sīsāma* (var. *sisāmina*). Même explication ap. Dozy s. ساسيم. Nous ignorons quel est ce faux ébénier: l'*Ebenus creticus* L. (*Anthyllis cretica* Willd), l'*Albizzia lebbek* Willd. qui pousse en Orient, ou encore l'aubour, le faux ébénier d'Europe, *Cytisus laburnum* L.?

25. *al-Uqḥuwān.* Matricaire et divers.

On l'appelle *bābūneğ el-ḥmīr* dans le parler des gens de Fès.

Uqḥuwān est un nom commun, d'après Abū Ḥanīfa ap. Bkl. (s. v.), qui fait au pluriel *aqāḥī.* I. B. 121 en fait l'équivalent du παρθένιον de Diosc. III, 138, *šağarat Maryam* « arbre de Marie » des Andalous, qui est, pour les commentateurs, la *Matricaria parthenium* L. ou Matricaire officinale. On a vu, supra n° 1, une autre acception de la même expression *šağar* ou *šağarat Maryam;* il y en a d'autres; cf. infra n° 62 et 233. Il ne saurait, de toutes façons, y avoir de confusion entre l'*uqḥuwān* et la camomille *bābūnağ* (cf. infra n° 86), malgré ce qu'on lit ap. I. B. l. c.: « Chez les Arabes, c'est la camomille بابونج connue en Egypte sous le nom de كركاش *kerkāch* ». Alm. citant Dwd. dit, en effet, « C'est *šağarat Maryam* au Maġrib, on la sophistique par le *bābūnağ* »; et Ġas s. v., d'où l'article ci-dessus paraît avoir été tiré, confirme que l'*uqḥawān* (sic. *in* ms. de Rabat) est appelé à Fès بابونج الحمير « camomille d'ânes ».

Actuellement, le nom d'*uqḥuwān,* vulg. *gaḥwān,* est appliqué à de très nombreuses espèces sauvages, succédanés ou non de la camomille, et nous l'avons entendu désigner l'*Anacyclus radiatus* Lois. et le *Chrysanthemum coronarium* L., dans la région de Rabat.

26. *Abhal.* Sabine; ici, autres genévriers et Thuya.

C'est *al-'ar'ar* mâle.

On trouve aussi *ubhul* ap. I. B. 7, et *ibhil* ap. Dwd. s. v. Chez le premier, *abhal* répond au βραθύς de Diosc. I, 88, *sabina* de Pline XVII, 21, *Juniperus sabina* L. Cet arbre n'existe pas au Maroc, où l'on trouve les espèces *J. phoenicea, J. thurifera* et *J. oxycedrus* L. Le synonyme *'ar'ar,* indiqué ici, a une acception très large et embrasse le genre *Thuya* (*Tetraclinis*). Ainsi ARq. 16, dit: « Sa gomme est la sandaraque », preuve qu'il s'agit du *Tetraclinis articulata* Vahl. = *Callitris quadrivalvis* Vent. Par contre, ap. Bkl., il est question de fruits ronds et rouges, caractéristiques d'un genévrier comme *J. oxycedrus* L. Bien entendu, cette distinction, que l'on a déjà vue à propos de l'*Anagallis,* entre mâle et femelle, ne repose sur rien de scientifique. Les Arabes, comme les Anciens, ont bien eu la notion du sexe pour certaines plantes dioïques, comme les palmiers, mais ne l'ont pas généralisée. Leurs espèces mâles sont le plus souvent des espèces plus fortes et à fruits peu ou pas apparents; cf. P. Delaunay, *op, cit.,* 61-62.

27. *al-Asfaranǧ.* Asperge.

C'est *as-sukkūm* et on l'appelle *hilyawn.*

Asfaranǧ est arabisé du grec ἀσπάραγος Diosc. II, 118, cité ap. I. B. 2260, comme correspondant à l'arabe « *helyoun* », lecture de Leclerc, vocalisé «*hiliaoûn*», ap. ARq. 256, qui dit: «On l'écrit encore en plaçant le *yā* devant le *lām*; cela se voit dans les ouvrages de médecine mais non dans les vocabulaires ». *Sukkūm* (vocalisation de Ġas.) est berbère, cf. E. Laoust *M. et Ch.* p. 505. On dit *sĕkkūm* pour l'*Asparagus albus* L et espèces voisines dans toute l'Afrique du Nord. Cf. aussi infra nº 123.

28. *Irisā.* Iris bleu.

C'est *as-sūsān al-azraq* « le lys bleu ».

Irisā est la transcription d'ἶρις, Diosc. I, 1. Il est cité par I. B. 216, avec le synonyme *as-sūsān al-asmanǧūnī* « le lys azuré »; id. ap. ARq. 13, avec la variante *asmānǧūnī,* mot persan qui a le sens de «bleu céleste». Bkl. (s. *irisā*) donne les synonymes *līliya* en roman hispanique et *tāfūt,* (pour *tafrūt,* équivalent de l'arabe *sayf* «sabre» en berbère, allusion à la forme de ses feuilles). Alm. indique le synonyme *lūllū,* dit que sa racine est nommée *ʻūd al-ʻanbar* et qu'il pousse dans les cimetières. C'est bien ce nom de *ʻanbar* (ambre) qu'on donne, au Maroc, au rhizome de l'*Iris germanica* L., qui se vend chez tous les droguistes.

29. *Uššaq* et *Uššaǧ.* Gomme ammoniaque.

C'est *al-fāsūḫ,* qui est la gomme d'*al-kalḫ* « la férule ».

Salmon n'a vu qu'un seul nom, qu'il n'a pas pu comprendre, dans ces deux formes d'un mot persan, écrit ici avec ا et plus loin (nº 135) avec و ; cf. I. B. 83 et 2291 bis, ARq. Quant à *fāsūḫ,* on le trouve ap. Alm. (s. *waššaq*). Le sens de ce mot est « qui délie », rac. فسخ (s. ent. les sortilèges). Sur le *fāsūḫ,* cf. la note de l'un de nous ap. Dr. Bulit *op. cit.,* p. 326. Il s'agit de la gomme ammoniaque produite, en Orient, par le *Dorema ammoniacum* Don., à la suite de la piqure d'un coléoptère, et, en Occident, par la *Ferula comm.* L., en arabe marocain *kelḫ,* ombellifère très répandue dans les plaines atlantiques. Sur ce produit, cf. Leared, *op. cit.,* p. 345 et O. Lenz, *Timbuktu,* trad., 339.

30. *Ašfāqus.* Sauge.

C'est *as-sālima* et on l'appelle *al-mufaṣṣiḥa,* parce qu'elle délie la langue à qui la mange. Elle a pour propriété d'établir l'affection entre deux personnes; elle est connue, et les Andalous l'appellent *as-sālima.*

Ašfaqus paraît être une transcription défectueuse d'ἐλελίσφακος, Diosc. III, 34, la première syllabe redoublée du mot grec ayant été confondue avec l'article arabe. I. B. 140, dit: « Chez nous, en Espagne, les botanistes lui donnent le nom de *salbya* سلبية». On trouvera, infra nº 394, des variantes de ce mot, dont la forme régulière est celle donnée ici, *as-sālima,* qui signifie « la plante salutaire ». Il s'agit de la sauge, *Salvia officinalis* L., dont le nom latin, dérivant de *salvare* « sauver », se trouve ainsi avoir un sens identique à celui du mot arabe précédent. On dit vulgairement *es-sālma.*

31. *Išqīl.* Scille maritime.

C'est *al-ʻunṣal* et on l'appelle *baṣal al-fa'r, baṣal al-ḫinzīr* et *baṣal Firʻawn.*

Išqīl est la transcription de σκίλλα, Diosc. II, 167, lat. *scilla,* Pline XXIX, 30. « C'est le nom que lui donnent les médecins », dit Abū Ḥanīfa ap. I. B. 1593, qui vocalise *ʻunṣul.* Ap. ARq. 15 et 669, Leclerc transcrit *ʻunṣal,* et on trouve les synonymes *baṣal al-fa'r* «oignon de rat» (ainsi appelé, dit ARq. parce qu'il tue les rats), « *faraouna* » (oignon de Pharaon) et *baṣal al-ḫinzīr,* ce dernier en note. Bkl. s. *baṣal al-ḫinzīr* « oignon de sanglier », explique que ce nom s'applique aussi à un bulbe comestible (*bulbūs,* cf. infra nº 83), ressemblant à une chataigne, poussant dans les vignes (Muscari?). Au dire de Ġas. s. *išqīl, baṣal al-ḫinzīr* est l'appelation courante à Fès, et c'est la première plante qui pousse en automne. Il s'agit de l'*Urginea maritima* Bak. *Scilla marit.,* L.), si commune dans les plaines atlantiques du Maroc.

32. *Afīṯimūn.* Cuscute.

C'est la plante qui s'accroche au *sidr.* Elle ressemble à une toile d'araignée, a des fils jaunes, et n'a ni tige ni feuille.

Afīṯimūn est la transcription d'ἐπίθυμον, épithym, Diosc. IV, 172; Pline XXVI, 35. Leclerc, ap. I. B. 112, en fait une cuscute qui pousse particu-

lièrement sur le thym. La *Cuscuta epithymum* L. des botanistes pousse à peu près sur toutes les plantes. ARq. 7, dit que l'*afiṯīmūn* (sic) n'est connu dans son pays que sous ce nom. Alm., dans un long article (s. v.), explique que c'est une plante parasite du *ṣa'tar,* du *ḥāšā* (sur ces mots, cf. infra nº 163), de la lavande *ḫuzāmā,* de la luzerne *faṣṣa,* du marrube *farāsiyūn,* de l'ortie (peut-être la *Cuscuta europaea* L.?), du genêt, du chanvre, etc... Ġas. est le seul, avec l'auteur de la *Tuḥfa,* à parler du *sidr* « jujubier », vulg. *sedra.*

33. *Anīsūn.* Anis.

C'est *ḥabbat ḥalāwa.*

Anīsūn est la transcription du grec ἄνισον Diosc. III, 56. Il est cité par I. B. et ARq. 23, avec le synonyme *ḥabbat ḥalāwa* « graine de douceur ». Ap. Bkl., on trouve la variante *al-ḥabbat al-ḥulwa* « la graine douce », qui est l'expression courante au Maroc pour désigner l'anis, *Pimpinella anisum* L., cf. W. Marçais, *op. cit.* p. 258.

34. *Idḫir.* Schoenanthe.

Il est connu dans le peuple sous le nom d'*al-idḫīr.*

Tous nos mss. donnent *idḫir* avec د, comme ap. I. B. 29; on le trouve avec ذ ap. ARq. 9, Bkl., Ġas., Alm. (s. v.). Ce dernier donne le synonyme *tibn* (vulg. *tben*) « paille de la Mecque », et ajoute qu'elle n'existe pas à Fès. Il s'agit du σχῖνος ἀρωματικός de Diosc. I, 16, *juncus odoratus* de Pline XXI, 72, qui est l'*Andropogon schoenanthus* L., graminée originaire de l'Inde, déjà employée par Hippocrate, et qui entrait dans la thériaque et le *diascordium*; cf. Joret II, 648; J. Gatt. *op. cit.* signale comme vendues à Marrakech les souches odorantes de l'*A. laniger* Desf. Il pousse, en effet, dans les rochers du « Guéliz » et des « Jebilet »; cf. B. B. et Maire, p. 165; Maire p. 143.

35. *Anzarūt.* Sarcocolle.

On l'appelle dans les boutiques des droguistes: semoule de *'anzarūt.*

Anzarūt est persan; il est cité par I. B. 171, avec ا, et 1599, avec ع; id. ap. ARq. 19. Alm. dit: « C'est la semoule de *anzarūt*; j'en ai rapporté du Caire et on l'appelle aussi *kuḥl fārisī,* kohl de Perse, ou du Kerman ». C'est le sarcocolle, gomme résine d'arbres du genre *Penaea,* notamment *P. mucronata* L., qui vient en Ethiopie et en Perse; pour d'autres (cf. Joret II, 172), c'est le produit de l'*Astragalus sarcocolla.* Les Grecs s'en servaient déjà comme cicatrisant (σάρξ, chair, et κόλλα, colle), cf. Diosc. III, 83; les Arabes l'utilisent comme purgatif drastique. Il entrait dans le baume opodeldoch.

36. *Asārūn.* Asarum.

Drogue importée d'Orient.

Asārūn est la transcription d'ἄσαρον, Diosc. I, 9. Il est cité par I. B. 61, ARq. 19, Bkl. Alm. (s. v.) avec le synonyme *sunbul barrī* « nard sauvage », déjà indiqué par Diosc. Les auteurs arabes Ibn Samǧūn et Ġāfiqī, reproduits par I. B. l. c., disent que l'*asārūn* pousse en Espagne, mais que la véritable espèce officinale vient de l'étranger, du pays grec. Il s'agit néanmoins de l'*Asarum europaeum* L., déjà employé au temps de Diosc. I, 9; Pline XII, 27, importé du Pont. Il entrait, au Moyen-Age, dans l'orviétan, et c'était, avant la découverte de l'ipéca, un de ses meilleurs succédanés. 'Alamī dit qu'on le trouve chez les droguistes de Fès.

37. *Isfidāǧ.* Céruse.

On l'appelle *bayāḍ al-waǧh;* il est connu.

Isfidāǧ est persan. On écrit généralement avec ي *isfīdāǧ*; cf. I. B. 73, ARq. 22, Ġas. et Alm. (s. v.), qui donnent tous le synonyme *bayāḍ al-waǧh* « blanc du visage ». Il s'agit de la céruse, le ψιμμίθιον de Diosc. V. 63, carbonate de plomb.

38. *Ušnān.* Soude (végét.)

On l'appelle en berbère *tāsrā.*

Ušnān est cité par I. B. 87 et ARq. 35, avec le synonyme *al-ġāsūl al-'ušbī* « savon végétal », expression qu'on retrouve ap. Ġas. (s. *ušnān*). Le mot *tāsrā* est indiqué par Bkl., qui dit: « Il y a deux sortes d'*ušnān,* une mâle, qui est *as-suwayd,* et une femelle qui est *tāsrā* en berbère ». Mr. Laoust a relevé ce nom dans les parlers du Haut Atlas et de l'extrême-sud marocain, où

il désignerait le *Traganum nudatum* Del., alors que *suwayd* (cité ap. Dozy) correspond généralement à la *Salsola vermiculata* L. ARq. 35, dit qu'on brûle l'*ušnān* et qu'on en retire le *šabb armās* « alun d'*armās* ». Or, ce dernier mot, que l'on retrouvera infra n° 341, est indiqué par E. Laoust, *M: et Ch.* p. 473 et 503, comme berbère, désignant, dans le Sud marocain, la plante appelée par les Arabes *gṭaf* (*guettaf* des géographes), *Atriplex,* surtout *A. halimus* L., salsolacée également: « Clarifié, continue ARq, il donne *milḥ al-qily* « le sel de soude » — ainsi traduit Leclerc. On trouve la même expression ap. Alm. s. *abū qābis,* mauvaise graphie d'*abūfā'is,* transcription du grec ἱππόφαες; cf. note de Leclerc ap. I. B. l. c. Il s'agit, en résumé, de Salsolacées, qui ont pour caractère commun de produire par leur combustion, de la soude, employée au dégraissage des vêtements, à la fabrication du savon indigène, et même, autrefois, à celle du verre; cf. infra n° 146.

39. *al-Anuk.* Etain, ici Plomb.

C'est *ar-raṣāṣ*, et on l'appelle *ābār*.

Anuk est classique, cité par ARq. 30, avec le sens d'étain (synonyme *qaṣdīr,* du grec κασσίτερος). Leclerc fait observer que *anuk* désigne généralement le plomb, notamment chez Avicenne. *Ābār* est persan; cf. Dozy s. v. I. B. 13, lui donne le sens de « plomb noir » *ar-raṣāṣ al-aswad,* mais dit-il, suivant d'autres, il ne prend ce sens qu'une fois brûlé. On a donc affaire à deux substances: 1° le *plumbum ustum* de l'ancienne pharmacopée, qui est le sulfure de plomb, μόλυβδος κέκαυμενος Diosc. V, 56 — 2° Le plomb proprement dit, appelé « plomb noir » par opposition au « plomb blanc » qui était un des noms de l'étain chez les Anciens; cf. Hoefer, *op. cit.* I, 137. Le texte de Ġāfiqī, ap. I. B. 1042, est caractéristique: « Il y a deux espèces de plomb, l'un est le plomb noir, c-à-d. l'*usrub* et l'*ābār,* l'autre le plomb de Malacca قلعى *qala'ī,* c'est-à-dire l'étain *al-qaṣdīr* ». Si *raṣāṣ* a pu signifier autrefois étain (cf. Guig. 185), actuellement, il désigne exclusivement le plomb au Maroc.

40. *Afyūn.* Opium.

C'est le suc laiteux du pavot noir d'Egypte [var. écrasé].

Afyūn est la transcription d'ὄπιον, lat. *opium;* cf. Joret II, 645. Alm. indique la prononciation vulgaire au Maroc: *'afyūn,* avec ع; I. B. 116, dit de l'*afyūn* « C'est le suc laiteux du pavot noir *al-ḫašḫāš al-aswad* ». Ap. I. B. 794, Leclerc identifie *ḫašḫāš* avec le pavot cultivé de Diosc. IV, 60, μήκων ἥμερος, *Papaver somniferum* L., cf. infra n° 414. Le pavot noir n'est que la variété à graines noires, qui est pourtant la moins usitée en médecine.

41. *Ibrīsam.* Soie.

C'est *al-ḥarīr* « la soie ».

Ibrīsam, mot persan arabisé, est cité par I. B. 8 et ARq. 34, avec le sens de cocon (litt. *ballūṭ,* gland). Pour Bkl., c'est la soie elle-même, comme dans la *Tuḥfa;* pour Alm., la soie écrue *al-ḥarīr al-ḫām.*

42. *Isfunǧ al-baḥr.* Eponge.

C'est *al-ǧaffāfa.*

Isfunǧ est arabisé du grec σπόγγος, Diosc. V, 96; il est cité par I. B. 75, et par ARq. 36, sous le nom d'*isfunǧ baḥrī* « éponge marine »; enfin Alm. donne le synonyme *ǧaffāfat al-baḥr,* de جفف sécher, rendre sec. Il s'agit de l'éponge commune, *Spongia officinalis* L. des anciens formulaires, utilisée en chirurgie pour déterger les plaies, et que la médecine employait calcinée dans le traitement du goitre.

43. *Amlaǧ.* Myrobalan emblic.

C'est une des espèces d'*al-hilīlaǧ*; il est importé de l'Inde et est originaire de la Chine.

Amlaǧ est persan ainsi que *hilīlaǧ,* cf. Lane s. v. (on trouve aussi *halīlaǧ, hilīliǧ*). Isḥaq b. 'Imrān, ap. I. B. 145, dit de l'*amlaǧ* qu'il vient de l'Inde; Alm. s. v., que c'est une espèce des *ihlīlaǧāt,* plur. de اهليلج, qui désigne les fruits laxatifs très employés dans la médecine du Moyen-Age sous le nom de myrobalans (de μύρον parfum et βάλανος gland, fruit en gl); cf. Matthiole ap. Diosc. IV, 154, et une note détaillée de Leclerc ap. ARq. 253. Les myrobalans sont fournis par trois plantes différentes: l'*amlaǧ,* hindou *āmalakī* (cf. Joret II, 642), dont on a fait *emblic,* provient du *Phyllantus embellica* L. ou *Emblica offic.* Gaert. (Euphorbiacées.), arbrisseau de l'Inde, dont on utilisait les fruits drupacés de la grosseur d'une cerise. Alm. dit qu'il en a acheté au Caire; Leclerc, chez les droguistes d'Algérie. Sur les autres espèces de myrobalans, cf. infra n° 126.

44. *Infaḥa.* Présure.

C'est *al-muǧabbina,* avec laquelle on fait cailler le lait, et elle se trouve dans le ventre des animaux à la mamelle.

Infaḥa est le nom classique de la présure ou, plus exactement de la « caillette », portion de l'estomac des jeunes ruminants, répondant ap. I. B. 172, à la πιτύα de Diosc. II, 68. ARq. 24 indique le synonyme *muǧabbina,* dont le sens est « qui transforme le lait en fromage (*ǧubn*) ». Bkl. consacre une série d'articles aux qualités respectives des présures des différents animaux: lièvre, bœuf, agneau, gazelle, cheval, etc. Les empiriques arabes ne les utilisent plus que dans le traitement des taies de la cornée.

45. *Iǧǧāṣ.* Abricot, Prune.

C'est *al-barqūq,* et on l'appelle *'ayn al-baqar* [var. *baqara*] « œil de bœuf (ou de vache) ».

Iǧǧāṣ est arabisé (du syriaque?); cf. Lane s. v. Il est cité par I. B. 21: « Les Andalous lui donnent le nom de *'uyūn al-baqar* « yeux de bœuf »; id. ap Bkl. s. v., ce qui correspond à la prune. Quant au mot *barqūq,* sa curieuse histoire a été bien expliquée par Dozy, *Glos. esp.* p. 67. Les Anciens appelaient πραικόκια Diosc. I, 165, lat. *praecocia,* les abricots, et aussi les prunes précoces d'Asie Mineure et de Perse. Les Arabes ont transcrit par *al-barqūq,* « conformément au génie de leur langue », et ce mot arabisé a fait le tour de la Méditerranée, donnant en espagnol *albaricoque,* en français *abricot,* etc... Actuellement, au Maġrib, *berqūq* ne désigne plus que la prune, mais, par contre, *al-iǧǧāṣ,* devenu *al-inǧāṣ* (cf. Bkl. s. *kummaträ*), *en-neǧāṣ* (à Fès, d'après Alm.), a pris le sens de *poire,* cf. infra n° 221. On prononce au Maroc *lengāṣ*; cf. aussi W. Marçais, *op. cit.* p. 229 et 459.

46. *Umm ġaylān.* Acacias à gomme.

C'est l'arbre (appelé) *aṭ-ṭalḥ.*

Ṭalḥ est classique; *umm ġaylān* en est le synonyme vulgaire en Orient, d'après Abū Ḥanīfa, ap. I. B. 1474. Cet arbre est pour Guig. 332, l'*Acacia vera* Willd. = Mimosa nilotica L. Forskal, *op. cit.,* CXXIV, identifie le *ṭalḥ* avec le *Mimosa gummifera* dans la flore d'Egypte. Dans le Sahara algérien et marocain, ce mot est bien connu comme désignant l'*Acacia tortilis* Hayn. et l'*A. gummifera* Willd., arbres qui croissent de préférence, le premier dans les régions orientales, le second dans les régions occidentales. Alm. dit de l'*umm ġaylān* qu'il se distingue du *qīqlān* (*A. farnesiana* Willd., cf. infra 335), par l'absence, ou le moindre degré de parfum de ses fleurs.

47. *Isbanāḫ* [var. *isfanāḫ*] Epinard.

Plante du type du *qaṭaf.*

Isbanāḫ est arabisé du persan, d'après Dwd. s. v. Cela ne saurait surprendre, le véritable épinard, *Spinacia oleracea* L., inconnu des Anciens, étant originaire de l'Iran, d'où les Arabes l'introduisirent en Espagne; cf. Henri Leclerc, *Légumes,* p. 187. On trouve aussi *isfanāḫ* ap. I. B. 63 et ARq. 41. Bkl. dit: « Certains prétendent que c'est une sorte de *qaṭf* (sic) ». Ce dernier mot, cité ap. I. B. 1810, et qu'on retrouvera infra n° 363, répond à l'ἀτράφαξις de Diosc. II, 112, qui est l'*Atriplex hortensis* L, l'arroche, mais L. Leclerc, ap. ARq. 761, *note,* fait remarquer que c'est surtout l'*Atriplex Halimus* L. qui est appelé « *guettaf* ». Il en est de même au Maroc; cf. supra n° 38; l'épinard est appelé *selq,* comme la bette; cf. infra, n° 397.

48. *Ibn 'Irs.* Belette.

On l'appelle *fa'rat al-ḫayl.*

Ibn 'Irs est le nom qui correspond, ap. I. B. 12, à la belette, γαλῆ de Diosc. II, 23, *Mustela vulg.* L. Alm. indique le synonyme *fa'rat al-ḫayl,* vulgairement *fārt el-ḫīl* « souris — ou plutôt rat — des chevaux ».

49. *Iktamakt.* Ætite.

On l'appelle *ḥaǧar an-nasr* et *ḥaǧar aṭ-ṭalq.* Si on l'agite, on entend un bruit de clochette. Voici une de ses propriétés: si on l'attache à une femme en travail d'enfant, l'accouchement s'effectue promptement, avec la permission de Dieu très haut.

Iktamakt est indiqué par Freyt. comme « *vox indicus* ». Il est cité par I. B. 130: « C'est une pierre connue sous le nom de *ḥaǧar aṭ-ṭalq* « pierre d'accouchement », *ḥaǧar al-'uqāb* « pierre de vautour, ou d'orfraie » et *ḥaǧar an-nasr* « pierre d'aigle ». Il s'agit de l'ætite ou gangite de Pline X, 4 et XXXVI, 39, λίθος ἀετίτης de Diosc. V, 118, « pierre qui offre une sorte

de grossesse; quand on la secoue on entend résonner dans l'intérieur une autre pierre, comme dans un utérus ». Les Anciens croyaient que l'aigle mâle l'apporte à sa femelle quand elle veut pondre, afin de faciliter l'accouchement. On l'attachait aux femmes grosses pour empêcher l'avortement. Aujourd'hui, on ne voit plus dans l'ætite qu'un hydroxyde de fer en forme de géode, contenant un fragment libre à l'intérieur; cf. P. Delaunay, *Belon nat.* II, 50. A noter, en outre, que l'expression *ḥağar aṭ-ṭalq,* où ce dernier mot a le sens d'accouchement, ainsi d'ailleurs qu'aux n° 233 et 445, prête à confusion avec le nom du talc ou mica, dont il sera question infra n° 203.

50. *Inğibār.* Gui, Chèvrefeuille.

Herbe [var. arbre] qui croît au bord des rivières et des canaux, près de l'eau; sa fleur est rouge, sa feuille ressemble à celle de la luzerne [var. du laurier rose], son fruit est astringent et âcre.

Inğibār, comme l'écrit Dozy, et non *anğabār,* comme il est vocalisé par Leclerc ap. I. B. 155, est le « nom d'action » du classique جبر à la 7e forme. Il a le sens de « être réduit, en parlant d'une fracture », et s'applique à des produits végétaux ou minéraux visqueux, malléables et solidifiables (cf. note de Leclerc), comme le gui, le chèvrefeuille, l'hièble, les terres d'Arménie et du Hedjaz etc. La description ci-dessus rappelle celle de Ġāfiqī, ap. I. B. l. c.: « C'est une plante qui croît surtout au bord des ruisseaux; elle a une fleur rouge, à laquelle succèdent de petites gousses contenant des graines... Toutes les parties de la plante sont fortement astringentes et visqueuses. Elle consolide les fractures et les plaies ». Il y a là matière à controverse. L'*inğibār* d'ARq. 48, ressemble, par sa description, au chèvrefeuille, mais celle que donne Ġas. s. v. correspond au gui. Alm. se borne à indiquer la prononciation marocaine *lenğbār.* C'est le nom du gui, *Viscum album* L., dans le Nord du Maroc.

51. *Aṭrīlān.* Ptychotis, Ammi.

C'est *aṭlīlān* et on l'appelle *riğl al-ġurāb* « pied de corbeau ».

Aṭrīlān est pour *aaṭar īlāl* « pied d'oiseau » en berbère; cf. R. Basset, *op. cit.* p. 3. On trouve cependant cités par E. Laoust *M. et Ch.* 474, des mots *adrīlal* et *ḍerīlel,* avec le sens général d'herbe, paturage, rac. *ill,* au Sahara algérien et tripolitain. I. B. 2, vocalise *aāṭirīlāl,* et Leclerc dit en note, qu'à Constantine on prononce *trillāl.* Alm. s. *aṭrīlāl,* dit que ce nom

est connu à Fès, et que la plante y croit; dans nos mss. de Ġas., le mot est vocalisé أطْرِيلال. C'est bien ainsi que nous l'avons entendu prononcer. Mais il existe d'autres formes dialectales, avec *l* au lieu de *r,* comme ci-dessus : *aṭlīlāl* et *aṭlīlān* ap. ARq. 780, *dlīlān* ap. Bkl. s. *ğazar barrī;* enfin, on trouvera, infra n° 361, des formes avec *w* initial, *waḍlān, waṭlān.* L'article de I. B. *l. c.* contient d'intéressants détails sur le commerce de cette plante qui passait pour guérir la lèpre, et dont une tribu kabyle de la région de Bougie avait le monopole. Il s'agit, pour Leclerc, du *Ptychotis verticillata* Duby = *P. ammoides* Koch. Nous avons vu vendre cette ombellifère au marché de Rabat sous le nom de *nānūḫa;* cf. infra n° 284.

52. *Išḫīṣ.* Atractylis gummifera.

C'est *āddād.*

Išḫīṣ est cité par I. B. 27, 86 et ARq. 117, comme un mot arabe dont *addād* est l'équivalent berbère: « l'*alif* de ce mot est radical et les deux *d* n'ont pas de point ». Au Maroc, on entend souvent la forme arabisée *ed-dād,* cf. E. Laoust, *M. et Ch.,* p. 509. Il s'agit du chardon à glu, *Atractylis gummifera* L. Nous renvoyons aux notes copieuses de Leclerc ap. I. B. 86, 741 et ARq. 91, sur l'identification de l'*Atractylis* avec le χαμαιλέων λευκός de Diosc. III, 8. Une littérature abondante existe aussi sur les propriétés toxiques de la racine de cette plante, très commune dans l'Afrique du Nord, et qui cause des empoisonnements accidentels ou criminels. Voir notamment E. Lefranc, *Bull. Soc. bot. France,* XIII, 1866; Han.-Ltx., *op. cit.* I, 359; F. Doumergue, *Bull. Soc. géogr. Oran,* Sept.-Déc. 1920 etc. Très utilisé en thérapeutique populaire, l'*addād* est vendu par tous les herboristes marocains.

53. *Aṭarmāla* (?). Indéterminé.

On l'appelle en berbère ...

Aṭarmāla est cité par I. B. 99 de la traduction Leclerc; nous nous sommes demandés si, malgré la rareté de la confusion graphique entre ط et ث il ne s'agissait pas d'une mauvaise lecture, pour *at-tarhalā,* cité infra n° 440 et 457, et qui désigne l'aunée visqueuse. Dans cette hypothèse, on eût pu rétablir *magramān,* synonyme de *tarhalā,* cité par ARq. 417, et Alm. s. *ṭubbāq,* au lieu des lectures douteuses de tous les mss. de la *Tuḥfa: kahkam* A, *kandar* T, *kankar* F, *et kankīr* R. Mais *aṭarmāla* existe bien dans le ms. d'I. B. de la Bibliothèque de Rabat. Nous renvoyons donc à la description de

la plante, tirée de Ġāfiqī, et dont Ernst Meyer, *Hist. de la Botan.* III, 213, fait la *Scrophularia sambucifolica* L. Cette très belle espèce existe au Maroc septentrional (cf. Br. Bl. Maire, 225), mais nous ignorons si les indigènes lui ont donné un nom particulier.

54. *Asranǧ.* **Minium.**

C'est *az-zarqūn* et on l'appelle *as-sīlqūn.*

Asranǧ est persan, mais l'étymologie de *zarqūn,* dont *sīlqūn* paraît n'être qu'une modification dialectale, reste douteuse; cf. un intéressant article de Dozy, *Glos.* p. 225, à propos de l'origine du castillan *azarcon,* qu'on rattacha d'abord abusivement à la rac. arabe زرق «bleu». *Zarqūn* semble apparenté au persan *aḏargūn* « couleur de feu », ce qui conviendrait bien au *minium,* mais on lit dans Pline XXXV, 24, « *syricum, quo minium sublimi diximus* ». Le rapprochement entre *syricum* et *sīlqūn* est tentant, d'autant plus qu'on trouve même *sīrqūn* ap. ARq. 853, et *sarīqūn* ap. Bkl. s. *asranǧ.* I. B. 74, dit que chez les peuples du Maġrib, on appelle *sīlqūn* (Leclerc a lu *saliqūn*) ce qui est nommé *asranǧ* en Andalousie. Quoi qu'il en soit, on désigne encore aujourd'hui au Maroc sous le nom de *zerqūn,* le minium, oxyde rouge de plomb, composé de protoxyde et de bioxyde, obtenu artificiellement par calcination du plomb ou de la céruse (Bkl.), alors que le *minium* des Anciens, naturel ou artificiel, était le cinabre ou sulfure rouge de mercure; cf. Pline XXXIII, 36 à 41, Diosc. V, 69, et la note très explicite de L. Leclerc ap. I. B. 1132. Le véritable *minium,* le sel de plomb, était appelé chez les latins, *minium secundarium,* c-à-d. artificiel. C'est aussi la *sinopis* de Pline, le σάνδυξ de Diosc. l. c.

55. *Isfiyūs.* **Psyllium.**

C'est *al-bazarquṭūnā.*

Isfiyūs est persan, d'après I. B. 278 et ARq. 87. Pour Leclerc, ce mot est une corruption du grec ψύλλιον puce (cf. Diosc. IV, 65), la plante étant appelée « herbe aux puces », à cause de la forme de sa graine. Quant à *bazarquṭūnā,* Ibn al-Ḥaššā', auteur d'un glossaire sur le *K. al-Manṣūrī* d'ar-Rāzī (Razès), y voit également un mot d'origine persane, et non pas, comme on l'écrit souvent, le mot arabe *bizr,* vulg. *bezer* « graine »; cf. Dozy s. v. En langage populaire, ce mot est devenu *ez-zarqṭūnā,* en Algérie et au Maroc; cf. ARq. 138, et Gas. s. v.; en Espagne *zargatona;* cf. Dozy, *Glos.* C'est la graine du *Plantago psyllium* L., très abondant dans les cultures du Maroc Occidental. Alm. s. v., dit qu'il en a vu près du rocher du tir à la cible de Bāb ʿAǧīsa (vulg. Gīsa) à Fès. Voir aussi infra n° 69.

56. *ar-Riǧīno.* **Ricin.**

On l'appelle en berbère *wārūrī* [var. *arūrī* R. *awriyūn* T.]

Nous restituons *riǧīno,* transcription du roman hispanique *ricino,* déjà cité, supra n° 7, sous une autre forme, au lieu des mauvaises lectures: *raǧīna* « résine », de Meyer, et *rahbā,* de Salmon. Mais, cette fois, il s'agit réellement du ricin, *Ricinus com.* L., subspontané probable au Maroc, où il est abondant sous ses diverses variétés. Le ms. de Bkl. de la Bibliothèque de Rabat, s. *ḫirwaʿ,* donne رجند erreur de copiste pour رجنة, castillan *rezno* (cf. Simonet *op. cit.* s. *richino*), mais on trouve plus loin ريقتة pour ريقنة *rīqino;* id. ap. Zhrw. Quant à *wārūrī,* il est indiqué, avec ses différentes formes dialectales berbères, par E. Laoust, *M. et Ch.* 514; cf. aussi infra n° 411. A signaler enfin, à propos du ricin, une indication fournie par Alm. s. *ḫirwaʿ* : « Son suc obtenu par pression est *zayt al-kušṭū* ». C'est bien le nom actuel de l'huile de ricin au Maroc; *kušṭū* est la corruption de *castor,* pour *aceite de castor.*

57. *al-ʿUšbat al-ḥamrā'* **Sabline rouge.**

C'est *bisāṭ al-mulūk* « le tapis des rois ».

al-ʿUšbat al-ḥamrā' « l'herbe rouge », est une expression qu'on ne rencontre pas chez les auteurs que nous citons d'ordinaire; par contre, celle de *bisāṭ al-mulūk* s'applique à plusieurs plantes formant sur le sol un feutrage de tiges et de feuilles, comme la luzerne, *nafal,* à qui Ġas. donne ce nom de « tapis des rois », ou encore certaines Paronychiées. Il s'agit ici, sans doute, de la *Spergularia rubra* Pers. *sensu lato* = *Arenaria rubra* L., vulg. sabline rouge, très commune dans l'Ouest marocain.

58. *Isṭurak.* **Storax.**

C'est *al-mayʿa.*

Isṭurak est la transcription de στύραξ, Diosc. I, 68, qui désigne le styrax sec, styrax calamite, ou storax. Chez I. B. 97, *isṭurak* correspond bien au styrax, mais le même mot, au deuxième livre du *Canon* d'Avicenne, désigne la gomme

de l'olivier, et on retrouve ce sens ap. ARq. 14. Quant à *may'a* ميعة ou مايعة, c'est plutôt le styrax liquide — appelé quelquefois myrrhe, à tort — dont le synonyme est *lubnā* (cf. infra n°238). Il est cité par I.B. 2196, avec une excellente note de Leclerc sur cette question du styrax, confuse chez les Arabes. ARq. 522 et Alm. s. v. indiquent que la *may'a* — vulg. *mī'a* — se présente sous les deux formes, sèche et liquide. Quoi qu'il en soit, on distingue aujourd'hui le baume storax, résine solide du *Styrax offic.* L. ou aliboufier, et le styrax liquide, suc balsamique d'arbres du genre *Liquidambar,* notamment *L. orientalis* L. originaire de l'Asie Mineure.

59. *Ušna.* Mousse, Lichen.

Ecorces (sic) qui s'enroulent autour des chênes, des noyers et des pins (var. : des amandiers).

Ušna correspond, ap. I. B. 85, au βρύων de Diosc. I, 20, qui désigne la mousse des arbres. Au dire de Leclerc, ce serait du mot arabe que les botanistes auraient tiré le nom du genre *Usnea,* dont l'espèce type *U. barbata* Ach. est commune sur les arbres des grandes forêts, et était employée naguère comme astringent. ARq. 979, donne, comme synonyme d'*ušna, šaybat al-'ağūz,* que l'on a vu supra n° 1, avec d'autres acceptions; id. ap. I. B. 85. Alm. se borne à indiquer que l'*ušna* ressemble à la *šība,* l'absinthe; Bkl. dit qu'elle pousse sur le chêne, le noyer, et que la meilleure est celle du *šarbīn* de montagne (généralement *Juniperus oxycedrus* L.) C'est ce que disait déjà Diosc. l. c., de la mousse du cèdre.

Le Dr. Maire a signalé l'*Usnea hirta* Hoffm. sur le *Quercus suber* L. dans la forêt de la Mamora, *Mem. Soc. sc. nat. Maroc.* VIII, 2° partie, p. 298.

60. *an-Nabta aṣ-ṣabiya* (?) Echinops.

C'est *tāskrā* et on l'appelle *šawk al-ğimāl* « épine des chameaux » [var. *al-ḥimār* « d'âne »].

L'expression *an-nabta aṣ-ṣabīya* qui aurait le sens de « la plante adolescente »(?), ne se trouve que dans le ms. A.; on lit *munbat* dans T. et R. Rien de cela n'est signalé dans les ouvrages connus de nous. Aussi, ne donnons-nous ces leçons que sous réserve. Par contre, *tāskrā* et *šawk al-ğimāl,* vulg. *šūk eğ-ğmāl,* sont bien connus. Le premier est berbère et désigne au Maroc l'*Echinops spinosus* L., dont la racine, employée comme modificatrice du système circulatoire, est vendue par tous les herboristes; cf. Gatt. *op. cit.*, p. 95. La signification du deuxième est beaucoup moins précise. Ap. ARq. 968, cette expression est synonyme de *qarṣa'na* et de *šawka yahūdīya,* c.-à-d. d'*Eryngium,* (cf. infra n° 322), mais on l'applique au Maroc à bien d'autres plantes épineuses des genres *Echinops, Carduus, Onopordon, Silybum,* etc.

61. *al-Ḫašāl.* Gomme du palmier « doum ».

C'est *ed-dūm.*

Leclerc lit *ḫašāk,* ap. I. B. 799 et 967. Sontheimer a lu *ḫašāl,* comme ap. Dwd s. v., leçon que l'on trouve également ap. I. B. *texte,* Zhw. et ap. Alm., qui dit que c'est *al-muql al-Makkī* «le moql de la Mecque», c'est-à-dire la gomme de l'arbre *ad-dawm,* vulg. *dūm.* Il ne s'agit pas du « *doum* » de l'Afrique du Nord, *Chamoerops humilis* L., ou palmier nain, si répandu, mais du *dūm* d'Egypte, *Hyphaene thebaica* Mart. = *Cucifera thebaica* Del., et la confusion s'est accrue de ce fait que le nom de *muql* a été donné à la résine(?) de ce dernier, en même temps qu'à celle du *Balsamodendron mukul,* qui est dite *bdellium;* cf. note de Leclerc, ap. I. B. 2158, Guig. *op. cit.* 27, et infra n° 257.

CHAPITRE DE LA LETTRE *BĀ'*.

62. *Banṭafilūn.* Divers.

C'est *šağarat Maryam* « arbre de Marie ».

Banṭafilūn est la transcription de πεντά φύλλον Diosc. IV, 38, quintefeuille, nom donné à un grand nombre de plantes, notamment à la *Potentilla reptans* L. (cf. note de Leclerc ap. I. B. 355) et au *Vitex;* cf. Alm. s. *banṭaflūn.* Quant à *šağarat Maryam,* cette expression est tout aussi compréhensive; on l'a vue, supra n° 1, désigner l'absinthe, à Alger. ARq. 53, dit que l'*uqḥuwān* (ici matricaire) est appelé à Fès, « arbre de Marie », renseignement confirmé par Alm. s. *šağar Maryam* (cf. supra n° 25 et infra n° 233), bien que Salmon — *note* p. 19 — dise le contraire. Alm. explique qu'ailleurs l'expression *šağar Maryam* est appliquée à la *kamīša* (rose de Jéricho; cf. infra n° 455). En somme, au Maroc, c'est une matricaire, mais la description que fait Ġas. du *banṭafilūn,* auquel il n'applique d'ailleurs pas le synonyme de *šağarat Maryam,* correspond plutôt à la *Potentilla reptans* L.

63. *Banafsağ*. Violette.

Connu ; voir à son chapitre.

Bkl. dit que *banafsağ* est un nom étranger ; il s'apparente en effet, au persan *ganafšah* (cf. Lane s. v.). *Banafsağ* répond, ap. I. B. 353, à l'ἴον de Diosc. IV, 117, *viola purpurea* de Pline XXI, 14, la violette, *Viola odorata* L., cultivée dans les jardins. C'est le mot employé au Maroc. Quant à la signification de l'expression « voir à son chapitre », on se reportera à l'introduction p. v.

64. *Bunduq*. Noisette.

C'est *al-ğillawz*.

Abū Ḥanīfa ap. I .B. 357, dit que *bunduq* est persan et *ğillawz* arabe. En tout cas, *bunduq* dérive de ποντικός, les noisettes, qui venaient surtout du nord de l'Asie Mineure, étant appelées κάρυα ποντικά par les Grecs ; cf. Diosc. I, 142. Si *bunduq* est resté courant en Algérie (note de Leclerc ap. ARq. 200), au Maroc, d'après Ġas. s. v., c'est *ğillawz* qui est employé. Le même mot paraît avoir été donné à la graine comestible du pin (appelée aussi *fustaq* « pistache » ap. ARq. 699), mais des confusions se sont produites à ce sujet. D'abord Avicenne, au dire de Leclerc, (note ap. I. B. 502), aurait fait de *ğillawz* la gomme du pin ; pourtant, dans la traduction de Gérard de Crémone, édit. des Juntes de 1608, il n'est question, au 2e livre du *Canon*, 286, que de la « graine du grand pin ». Puis, Dwd. et, à sa suite, Alm., ont prétendu que *ğillawz* était bien synonyme de *bunduq*, et que le synonyme de *ḥabb aṣ-ṣanawbar* était *ğillawr* (sic). Enfin, ARq. 217, d'accord en cela avec le ms. A. de la *Tuḥfa*, d'après la traduction d'A. Meyer, indique جلوز pour la noisette et جلواز pour l'amande du pin. Toutes ces leçons ne paraissent pas justifiées et il est plus vraisemblable de penser à un mot unique, *ğillawz*, désignant en Orient la graine du pin pignon, et par extension la noisette (cf. infra n° 111).

65. *Baršiyawšān*. Capillaire.

C'est *kuzbarat al-bi'r* « la coriandre de puits ».

Baršiyawšān, que l'on écrit plus correctement *bar siyawšān*, est persan ; cf. note de Leclerc ap. ARq. 126. Il répond, ap. I. B. 256, à l'ἀδίαντον de Diosc. IV, 131, *adiantum* de Pline, XXI, 60, le capillaire, *Adiantum Capillus Veneris* L., petite fougère, commune au Maroc comme en Europe ; cf. Jahand 119 ; R. Maire 141. L'expression *kuzbarat al-bi'r* deviendrait, d'après Ġas. et Alm. البير (sic) قصيبة *qoṣbiyat el-bīr*, à Fès(?). On la retrouvera infra n° 450, avec d'autres, comme celle de *ša'r al-ġūl*, qui a le sens de « cheveux de Vénus », comme ci-dessus.

66. *Bādaward*. Ἄκανθα λευκή de Diosc. Carduacées diverses.

C'est *al-'uṣfur*.

Bādaward est persan et a le sens, d'après Bkl., de «vent de rose». Leclerc, ap. I. B. 222, *note*, dit qu'on a beaucoup varié sur la détermination de cette plante, qui correspond à l'ἄκανθα λευκή de Diosc. III, 12. On a mis en avant des *Echinops, Cirsium, Silybum, Onopordon*. ARq. 969, donne le synonyme *'uṣfur*, comme dans la *Tuḥfa*, ce qui surprend Leclerc. Cependant, cette notion de *'uṣfur* (carthame), se rencontre déjà ap. Diosc. *l. c.*, à propos de la ressemblance des graines « qui sont plus rondes dans l'épine blanche que dans le carthame ». Ġas. dit du *bādaward*, qu'à Fès, c'est *al-'uṣfur al-barrī* « le carthame sauvage », mais sa description ne correspond pas à celle que donne Alm., qui fait du *bādaward* la centaurée bénie, *Cnicus benedictus* Goertn., chardon à fleurs jaunes, alors que l'ἄκανθα λευκή a les fleurs purpurines. En tout cas, on ne saurait assimiler le *bādaward* au carthame ; il manque, sans doute, dans la *Tuḥfa*, l'adjectif *barrī* « sauvage », qu'on rencontre ap. Bkl. et Ġas. accolé à *'uṣfur*. On retrouvera ce dernier mot, infra n° 305.

Le terme de *bādaward* est passé en français sous la forme «bedegar», qui désigne la « galle chevelue de l'églantier », à laquelle on attribuait jadis des vertus thérapeutiques ; cf. Henri Leclerc, *Fruits*, p. 193, Platear., *Glossaire* s. v.

67. *Baqla yamāniya*. Blette.

C'est *al-yarbūz*.

Baqla yamāniya « légume du Yemen » est cité par I. B. 318 et 2306 ; ARq. 145, avec le synonyme *yarbūz*, que Ġas. indique comme usité à Fès à son époque, mais que Alm. déclare inconnu. Bkl. donne la variante *ğarbūz* et, en *'ağamīya, blītaš*, mot qui correspond au latin *blitum*, Pline XX, 93, grec βλῆτον, Diosc. II, 110. Il s'agit non seulement du genre botanique *Blitum*, et notamment du *B. virgatum L.*, arroche-fraise ou épinard-fraise (cf. Aw. *trad.* II, 151, *note*), mais d'autres plantes de la même famille des Chenopodiacées, aux feuilles comestibles, (E. Laoust, *M. et Ch.* 506, applique le mot *blītū* passé

en berbère au *Chenopodium album* L.), enfin de l'*Amaranthus blitum* Kunth., appartenant à une famille voisine. Seule cette dernière plante n'a pas encore été signalée au Maroc, à notre connaissance. Sur les autres, cf. Br. Bl. Maire 179-180; R. Maire 157-158.

68. *Baqla ḥamqā'.* Pourpier.

C'est *ar-riğla* et on l'appelle aussi *farfaḫ.*

Baqla ḥamqā' a le sens d'herbe insipide » pour Golius; cf. la note de Leclerc ap. I. B. 313, où cette expres. répond à l'ἀνδραχνη de Diosc. II, 117, le pourpier, *Portulaca oleracea* L., qui doit son nom à ses tiges rougeâtres. « C'est, dit Ġas, un légume de couleur pourprée — *firfirī* (du grec πορφύρα) — appelé à Fès *riğla* ». On serait tenté de voir dans la forme ci-dessus *farfaḫ,* et les synonymes *farfağ* et *farfağīn,* cités par I. B. l. c., de mauvaises lectures de *firfirī,* si on ne trouvait ap. Abū Ḥanīfa, une leçon *farfaḫ* ou *farfaḫa,* mot qu'il dit être arabisé du persan *farfang;* cf. Gaud. Demomb., *Syrie,* p. 4, note 8. Quant au synonyme *riğla,* de *riğl* « pied », il se rapporte aux feuilles dactyliformes du pourpier, qui envahit les plates bandes (d'où, peut-être, une explication — qui en vaut d'autres — de l'épithète *ḥamqā'* « fou », son sens le plus commun).

69. *Bazarquṭūnā.* Psyllium.

Il est connu.

Cf. supra n° 55.

70. *Baqla yahūdīya.* Divers: Mauve, Corète.

C'est *al-mulūḫiyyā* (ou *mulūḫīya* avec ي).

Baqla yahūdīya « légume juif », est cité par I. B. 323, avec des sens divers: *tifāf* (laiteron ou scorsonère), *qirṣa'na* (eryngium). Leclerc indique, d'après S. de Sacy, que l'expression «légume juif» désigne aussi la mauve et la corète. C'est bien à ces plantes que s'applique la description de Ġas., qui distingue deux sortes de *baqla yahūdīya:* l'une, dont on emploie les feuilles (mauve), et l'autre les fruits, semblables à des petits concombres; on l'appelle à Fès *mulūḫīya.* ARq. 554 donne la variante *mulūkīya.* Quant à l'expression ci-dessus, elle rappelle l'usage ancien que les Juifs faisaient de la corète, *Corchorus olitorius* L., légume de l'Inde et du Levant, répandu aujourd'hui au Maġrib. Sur la mauve, cf. infra n° 424.

71. *Bahman.* Indéterminé.

C'est *al-ğazar* [rest.]; il en est un blanc et un rouge.

La synonymie du *bahman,* fait remarquer Leclerc, ap. I. B. 367, *note,* soulève de grandes difficultés. Matth. en parle longuement dans son article « pastenade », ap. Diosc. III, 52, pour combattre l'opinion suivant laquelle le vrai *bahman* rouge serait la carotte rouge, et le blanc, la carotte blanche ou jaunâtre. C'est ce qui nous a permis de restituer جزر au lieu des mauvaises lectures خمر de Meyer, et بزمة de Salmon. D'ailleurs, ap. ARq. 132, Leclerc traduit: « On dit que c'est la racine de la carotte sauvage », corrigeant ainsi la leçon évidemment fautive جزز, qu'on trouve aussi dans le texte d'Alger. Bkl., en parlant des deux *bahman,* dit que ce sont des racines, *'urūq,* de la dimension de la carotte, *ğazar.* En somme, c'est dans ce sens de racine, en général, qu'il faut interpréter ce dernier mot. Reste l'épineuse question de l'identification, qui n'est pas plus avancée aujourd'hui qu'à l'époque de Sprengel, dont Leclerc (*note* ap. I.B. 367) reproduit l'opinion: le *bahman* blanc serait la *Centaurea behen* L., plante d'Asie; le *bahman* rouge serait le *Statice Limonium* L., aux fleurs lilas. Mais rien n'est moins certain. Ainsi que le fait remarquer Dozy s. *bahman,* à l'époque d'Ibn al-Ḫaššā (XIII^{e} siècle), les *behen* n'étaient déjà plus connus, au Maġrib aussi bien qu'en Orient, et on y substituait d'autres plantes médicinales.

72. *Badaranğūya.* Mélisse; ici Basilic.

C'est *ḥabaq at-turunğ* et on l'appelle *bādarūğ.*

I. B. 221 dit que *badaranğūya* est un mot persan signifiant « à odeur de citron», et il indique, au n° 592, le synonyme, également d'origine persane, *ḥabaq ṭurunğānī* «basilic citronelle». Mais — et ceci montre, comme on le verra plus loin, qu'il ne faut pas donner au mot *ḥabaq* le sens strict de basilic — l'article d'I. B. répond à celui de Diosc. III, 101, qui traite de la mélisse, μελισσόφυλλον; il en est de même ap. Bkl., qui dit, s. *badaranğūya:* « On l'appelle, en langue *'ağamīya, mālīsūfilūn* ». Il en va, par contre, différemment, pour les synonymes cités ci-dessus; *ḥabaq at-turunğ* peut bien être traduit littéralement par « basilic citronnelle », mais *bādarūğ* répond, ap. I. B. 223, non plus à la mélisse officinale, mais au véritable genre Basilic, l'*Ocimum* des Anciens comme des modernes. En somme, il y a eu confusion ici entre deux plantes à odeur de citron; il est vrai que Ġas. et ARq. 124, donnent comme synonyme *ḥabaq qaranfulī* « basilic à odeur de girofle »! L'opinion d'Alm. est la plus judicieuse, quand il dit que *bādarūḫ* (sic), *faran-*

ǧamušk et *šāhsifaram* (cf. infra n° 397 et 443), représentent des espèces de basilic très voisines les unes des autres: « Ce sont des plantes que les femmes cultivent à Fès, dans des pots, sur les terrasses des maisons. » Sur les différentes sortes de *ḥabaq,* cf. I. B. 525 à 593 bis, et infra n° 179.

73. *Busad.* Corail.

C'est *al-marǧān.*

Leclerc écrit *basad* ap. I. B. 282; on trouve aussi *basad̲* ap. Bkl. et Dwd. C'est un mot arabisé, d'après Lane. Il en est de même du synonyme *marǧān,* souvent prononcé *murǧān,* qui aurait la même orig. orientale que le grec μάργαρου; cf. Dozy s. v. — *Busad* répond, ap. I. B. l. c., au κοράλλιον et λιθόδενδρον de Diosc. V, 97, *Corallium rubrum,* le corail.

74. *Baydūq* (?) Indéterminé.

C'est *'ilk al-ǧawz.*

La lecture *baydūq* n'est pas certaine, et ce mot n'a été rencontré par nous nulle part ailleurs. Quant à *'ilk al-ǧawz* « la gomme du noyer », cette substance — ou du moins ce que les Arabes considéraient comme tel, et qui serait pour Leclerc, ap. I. B. 1152, *note,* un lichen tinctorial, et pour Alm., l'amadou — paraît identique à ce qui est appelé *sādarwān,* infra n° 370.

75. *Būṣīr.* Verbascum.

C'est *muṣliḥ al-anẓār.*

Būṣīr est cité sous cette forme par I. B., aux n°ˢ 375, 1263 et 1704, et sous la forme *būṣīra,* au n° 38 et ap. ARq. 76 et 95. Freyt. s. v. écrit *bawsīr* et le rapproche du mot qui signifie en arabe « hémorroides », mais ce mot s'écrit avec س *bawāsīr,* au sing. *bāsūr.* Il serait plus logique de rattacher *būṣīr* au verbe *baṣara* « voir », en raison de ce qui est dit plus loin. I. B. 2162, indique le synonyme *miknasat al-andar* « balai de l'aire », analogue à « *muṣliḥ al-andar* », mais ce dernier mot à été écrit et compris diversement. Ici, le texte porte *anẓār* «regards, vue», ce qui correspond à une des propriétés de la plante d'améliorer la vue; mais Alm. dit que c'est la prononciation vulgaire et que le mot véritable est *andar.* Quoi qu'il en soit, il s'agit du φλόμος de Diosc. IV, 99, correspondant aux différentes espèces de *Verbascum.* Nous avons identifié « *meṣlaḥ l-enḍār* » à Rabat avec *V. sinuatum* L. Sur les différentes espèces de *Verbascum* du Maroc, cf. R. Maire 196.

76. *Bāqillā.* Fève.

C'est *al-fūl.*

Bkl. dit que *bāqillā* est un mot nabathéen; on trouve *bāqillā* avec ى, ap. I. B. 224. C'est le κύαμος de Diosc. II, 98, *faba* de Pline XVIII, 30, la fève commune, *Vicia faba* L. Alm. dit que la fève nabathéenne est *al-fūl,* et la fève égyptienne *at-turmus.* Ce dernier mot s'applique au lupin *Lupinus termis* Forsk., vulg. *termis* (grec θέρμος); cf. *Descr. Egypte* XIX, 66. *Fūl* est seul connu au Maroc, avec son synonyme berbère *ibawen,* pour désigner la fève.

77. *Banǧ.* Jusquiame.

C'est *as-saykurān.*

On trouve *bunǧ* ap. ARq. 129 (vérifié *in* texte Alger); il semble cependant que la leçon *banǧ* soit la meilleure, car ce mot vient, d'après Joret, II, 645, du sanscrit *bhanga* « chanvre ». Il répond, ap. I. B. 356, à l'ὑοσκύαμος de Diosc. IV, 64, *hyoscyamus de* Pline XXV, 17, la jusquiame, *Hyoscyamus* sp. Il est à remarquer que le mot *benǧ* désigne aujourd'hui au Maroc, par extension, certains soporifiques artificiels comme l'éther et le chloroforme. Quant au synonyme *saykurān,* vulg. *sīkrān,* rac. *S. K. R.* « enivrer », c'est le nom vulgaire de la jusquiame; toutefois, ici encore, on trouve ce terme, modifié en *šawkarān,* appliqué à une plante, botaniquement très différente, ayant avec la jusquiame des analogies au point de vue de ses propriétés, la ciguë, cf. infra n° 455. Il n'est pas exact de faire avec J. Gatt. *op. cit.* p. 99, de « *sīkrān* » la jusquiame blanche, *Hyoscyamus albus* L., de « *šūkarān* », l'espèce noire, *H. niger* L., et de réserver le berbère *gengīṭ* à la plante toxique du Sahara, l'*H. faleslez* Coss. Ce mot berbère s'applique tout aussi bien aux autres espèces de jusquiame, et notamment à la première, dont les graines sont vendues par les herboristes indigènes sur presque tous les marchés.

78. *Bīš.* Aconit.

C'est ce qu'on nomme *aš-šarnāk;* les Arabes des campagnes l'appellent *el-bela'la'* (?) et les Berbères *iganṭar* (?).

Bīš est, d'après Freyt., un mot persan. Il est cité par I. B. 394, mais manque ap. ARq., Bkl, et Ġas. Seul Zhw. donne les renseignements suivants: « On en distingue deux sortes; on dit que c'est la plante appelée en *'ağamīya, al-balāla* (sic); on prétend que c'est un remède indien, que c'est le *dār šīša'ān* (aspalathe). C'est une graine jaune, dure, odorante. Ibn Ġulğul fait du *bull* (*Ægle Marmelos* Corr.) une de ses espèces. C'est un poison mortel pour tous les animaux ». Il semble que plusieurs plantes toxiques aient été confondues dans cet article. Les termes de *šarnāk* et de *bala'la'* sont attestés par une note marginale du ms. d'I. B. de la Bibliothèque de Rabat, mais nous ignorons à quelle plante ils se rapportent. Quant au synonyme berbère, il se rapproche de celui qui est cité supra n° 53, mais les leçons de nos mss. diffèrent. On lit dans le ms. A. *al-kanār,* dans F. et R. *al-kandar,* enfin dans T. *iğanṭar,* ce qui laisse penser, (en raison de la présence de ك dans certaines leçons, et de ج dans d'autres, comme on l'a vu supra n° 7 pour *angarf*), à un *g,* rendu en arabe par ڭ ou چ; c'est pourquoi nous adoptons *iganṭar.* Il y a un mot *ikandor* cité par L. Raynaud, *op. laud.* p. 111, « plante à fleurs jaunes entourées d'épines », qui serait un aphrodisiaque. Le rapprochement avec l'expression *dār šīša'ān,* indiquée ci-dessus, peut faire penser à un genêt à spartéine, plante toxique; cf. infra n° 113. Quoi qu'il en soit, on identifie généralement le *bīš* des Arabes avec l'*Aconitum ferox* Vall. C'est la détermination de Leclerc, ap. I. B. 394, et d'Alm., qui ajoute qu'il est inconnu au Maroc. Seul l'*A. lycoctonum* L. a été signalé dans le Haut-Atlas; cf. Lit. et Maire, *op cit.,* p. 1.

79. *Baqla* (*sic*). Douteux.

Le peuple l'appelle *tafrīfra.*

Il manque sans doute un adjectif après *baqla,* bien qu'il n'y ait de blanc dans aucun de nos mss. Nous avons restitué *tafrīfra* d'après Alm. (s. *alūsan*) alors que dans la plupart des mss., et ap. I. B. 876 et 1191, on trouve *tafīfra* avec un seul *r.* Chez I. B., cette plante correspond au σφονδύλιον de Diosc. III, 74, dont Fraas a fait l'*Heracleum Sphondylium* L. Chez Alm., on trouve *frīfra,* qui répond à deux plantes très différentes: 1° *frīfra,* des gazelles « qui a une racine comme une corne de gazelle », cité comme synonyme d'*alūsan,* l'ἄλυσσον de Diosc. III, 89, qui est une crucifère; 2° *frīfra* des bœufs, synonyme de *ğawšīr* (opopanax), qui est une ombellifère. On vend sous ce nom, sur les marchés du Maroc Occidental, les fruits côtelés, ovoïdes, d'un blanc verdâtre, des deux espèces les plus communes du genre *Magydaris, M. tomentosa* L. et *M. panacina* D. C. (détermination de M. L. Emberger). Gatt. p. 91, fait du *tafrīfra,* l'*Athamantha sicula* L.

80. *Būzaydān.* Σατύριον de Diosc. Orchidées diverses.

C'est *ḫuṣā 't-ṯa'lab,* la grande espèce d'*el-ḥayy u-l-miyyet* en langage populaire.

On trouve aussi *būzīdān* ap. Bkl. s. v. L'auteur dit, infra n° 419, que c'est un mot persan. Il est cité ap. I. B. 373, mais sans référence à Diosc. comme habituellement. Sérapion, ap. Guig. 196, l'identifie avec le σατύριον de Diosc. III, 127, orchidée ou liliacée, sur la nature de laquelle on n'est pas d'accord; cf. note de Leclerc ap. I. B. 802. Alm. s. *būzaydān,* dit: « C'est une partie d'une plante de l'Inde, au sujet de laquelle les opinions des médecins varient; elle est inconnue aujourd'hui. » Quant à l'expression *ḫuṣā 't-ṯa'lab* « testicules de renard », elle concerne sans doute une orchidée du genre de celles qui fournissent le « salep » (*saḥlab* ap. ARq. 916), cette sorte de tapioca reconstituant des Orientaux. Ce sont surtout les *Orchis morio* L., *mascula* L., et *militaris* L. Il ne semble pas que les orchidées indigènes au Maroc aient jamais servi à une préparation analogue, mais, ce qui est courant, c'est l'usage magique de leurs bulbes. L'expression *el-ḥayy u-lmiyyet* « le vivant et le mort », plus souvent employée au féminin, comme infra n° 419, désigne toutes les orchidées à double tubercule, se renouvelant alternativement, l'un floride, qui passe pour aphrodisiaque, l'autre affaissé, pour anaphrodisiaque; cf. Dr. Mauchamp. *op. cit.* 247. ARq. l. c. indique la même expression et les mêmes usages de l'Orchis en Algérie.

81. *Banğankušt.* Vitex.

C'est la graine d'*al-ḫirwa'* du peuple, qui est appelé en berbère *angarf.*

On trouve aussi *fanğankušt* ap. I. B. 1706. C'est le mot persan *panğ angušt* « qui a cinq doigts », allusion à la forme de la feuille (cf. supra n° 62), en arabe *ḏū ḫamsat aṣābi',* expression citée par I. B. 345 et 1014. Sur le mot berbère *angarf,* (écrit ici sans le 2° *alif*), si mal lu par tous les auteurs

— y compris l'éditeur récent du texte d'ARq. p. 61 — cf. supra n° 7. La grāine de *ḫirwa'*, au Maroc, est celle du *Vitex agnus-castus* L. et non pas celle du ricin.

82. *Baṭrasāliyūn.* **Persil.**

C'est la graine d'*al-karāfis al-ǧabalī* « l'ache de montagne ».

Baṭrasāliyūn est la transcription de πετροσέλινον « ache de rocher », Diosc. III, 64, mot qui a donné le français *persil*; cf. I. B. 307 et ARq. 180. De son côté, le synonyme maġribin *m'adnūs* est une altération de *maqdūnis* (cf. I. B. 2161), transcription de μακεδονισίον (byzant.), s. ent. πετροσέλινον, «persil macédonien»; cf. Dozy s. v. Quant à *karāfis,* vulg. *krāfĕs,* sur lequel, cf. I. B. 1902 et ARq. 432, (mot arabisé du persan, d'après le *Tāǧ*, et qui a la tournure du pluriel d'un mot *karfas*), il désigne, chez les classiques, le genre *Apium,* l'ache, et, chez les modernes, cette plante modifiée par la culture, le céleri, *Apium graveolens,* var. *dulce* L. La question des différentes sortes du σέλινον les Anciens est confuse, l'expression *al-karāfis al-ǧabalī,* employée ici, devrait répondre étymologiquement à l'ὀροσέλινον, *oreoselinon* de Pline XIX, 37, dont Sprengel a fait l'*Athamantha Libanotis* L., et d'autres, le *Peucedanum Oreoselinum* Moench. Mais, on retrouve ap. ARq. 180, la même synonyme entre *m'adnūs* et *al-karāfis al-ǧabalī.* Il s'agit donc du persil, *Apium petroselium* L., d'où est retiré l'apiol. On le retrouvera infra n° 200.

83. *Bulbūs.* **Divers.**

C'est *el-berwāg* « l'asphodèle ».

Bulbūs est la transcr. de βολβός qui fait l'objet, ap. Diosc., de deux paragraphes: II 165 et 166, sur le « bulbe comestible » et le « bulbe ». Le paragraphe précédent ayant trait à l'asphodèle, on a pu se demander s'il n'y avait pas eu chez les Arabes confusion d'article. Cependant, ainsi que l'un de nous l'a montré (*Etym. maġr.* n° 2), le mot *blālūz* ou *blayllūz,* qui désigne la hampe, et souvent les tubercules de l'asphodèle, est à rapprocher de βολβός. *Bulbūs* est cité seulement par Zhw. s. v. et I. B. 337; il s'agit du « bulbe comestible », sur la nature duquel on n'est pas d'accord. La description de Zhw., qui indique une plante à fleurs violettes, laisse penser à un *Muscari,* peut-être le *M. comosum* L.; cf. note de Leclerc ap. I. B. 337. Quant à *berwāg,* c'est un mot répandu dans tout l'Occident musulman pour désigner l'asphodèle, en classique *ḫunṯā,* cf. infra n° 241. Le *g* final (ڨ dans notre ms. F.) correspond à la prononciation marocaine de *barwāq,*

ainsi qu'on l'écrit habituellement. Au Maroc, on rencontre surtout les espèces *Asphodelus microcarpus* Vir. et A. *fistulosus* L. var. *tenuifolius* Car.; cf. Jahand. 110; Br. Bl. Maire, 173.

84. *Bardī.* **Papyrus; ici roseaux.**

C'est *tābūda.*

Bardī répond, ap. I. B. 257, au πάπυρος de Diosc. I, 98, *papyrus* de Pline XIII, 21, 22. *Cyperus Papyrus* L., mais, comme cette plante n'existe pas dans l'Afrique du Nord, en dehors des jardins où on la cultive, les auteurs maġribins indiquent, comme synonyme, des végétaux d'aspect et d'usage analogue. Ibn al-Ḫaššā', cité par Simonet, *op. cit.* 66, dit du *bardī* que c'est «tout ce qui pousse dans les eaux stagnantes». Bkl. fait un paragraphe commun au *bardī* et au *dīs* (*Ampelodesmos tenax* Vahl). Alm. dit que le *bardī* est connu au Maroc et qu'on en fait des corbeilles. Il s'agit, en réalité, des plantes aquatiques connues sous le nom général de « roseaux », mot qui sert à traduire le berbère *tabūda* ou *abūda* (cf. E. Laoust *M. et Ch.* 499; *M. centr.* 172) et répond aux espèces *Typha angustata* Chaub., *T. latifolia* L. et analogues. Sur *tabūda* et *bardī,* cf. aussi *Etym. maġrib.* n° 11. Meyer et Salmon n'ont pas su lire ces mots.

85. *Barbīna.* **Verveine.**

C'est *bāymūt* en berbère.

Barbīna est, comme *risinā,* un mot dérivé du roman hispanique, cité par I. B. 260 sous cette forme, et, par Ġāfiqī, sous celle de *barbāna;* cf. Simonet, p. 563. Leclerc ne paraît pas avoir reconnu le latin *verbena,* verveine. Quant à *bāymūt,* il est indiqué sous la forme *abū imūt* par I. B. 260 et 390, « comme un mot berbère employé en Andalousie ». Nous l'avons vérifié dans le ms. d'I. B. de Rabat. Leclerc transcrit *immūt,* d'après l'orthographe indiquée par le *K. as-simāṭ* (du syrien Suwaydī, XIII^e s. J. C., ms. 3004 de la Bibl. nationale), et traduit par « le père est mort » (sic). Cette interprétation d'un mot indiqué comme berbère par Ġāfiqī paraît sujette à caution. *Bāymūt* est bien connu des herboristes. Gatt. *op. cit.* pp. 93 et 104, l'a signalé comme le nom d'une drogue vendue à Marrakech et contenant, entre autres choses, de la verveine. Nous l'avons relevé chez des herboristes à Casablanca et Meknès, et auprès de campagnards, comme s'appliquant uniquement à la *Verbena officin.* L. Meyer et Salmon n'ont pu lire *barbīna,* ni l'identifier.

86. *Bābūnağ.* Camomille.

Plante connue; ses espèces sont au nombre de trois: rouge, jaune et blanche.

Bābūnağ est apparenté au persan *bābūnah;* il est cité ap. I. B. 220 comme répondant à l'ἀνθεμίς de Diosc. III, 137, qui dit qu'il y en a trois espèces, ne différant que par la couleur de la fleur: blanche, jaune et pourprée. C'est le texte même de la *Tuḥfa.* L'identification de ces espèces reste malheureusement incertaine. ARq. 53 et 123, dit qu'il ne connaît que la blanche, et que c'est l'*uqḥuwān* (c-à-d. la matricaire officinale, cf. supra n° 25). Au Maroc, *bābūnağ,* souvent prononcé *bābnūğ* et *baybennūğ,* désigne aussi bien l'*Anthemis nobilis* L., importée (on l'appelle quelquefois *rūmī* chez les herboristes), que les camomilles sauvages: *Matricaria aurea* L., *Periderea* (*Anthemis*) *fuscata* Webb. etc. La *Matricaria chamomilla* L. est cultivée à Fès et aux environs; cf. Br. Bl. Maire 233.

87. *Ballūṭ.* Gland; ici chêne.

Voir à son chapitre [var. à Fès]; on le nomme *as-sindiyān.*

Ainsi que le fait observer Leclerc, ap. I. B. 339, *note,* les Arabes n'ont pas deux mots pour le fruit du chêne et l'arbre lui-même, qui est dit *šağarat al-ballūṭ.* Il s'agit ici de plusieurs fruits, ainsi que celà a lieu ap. Diosc. I, 121, les Anciens réunissant sous le nom de βάλανος les fruits des diverses sortes de chêne et du hêtre, et, d'autre part, Avicenne rassemblant, dans un même paragraphe, *ballūṭ et šāh ballūṭ* (chataigne; cf. infra n° 452). *Sindiyān* est cité, ap. I. B. 1244, comme étant le nom du chêne dans le dialecte de Syrie; il est mentionné, sans autres indications, ap. ARq. 169, Zhw, Bkl. et Alm. Ġas., s. *ballūṭ,* parle d'un arbre à feuilles épineuses. Il s'agit du *Quercus ilex* L., l'yeuse, fréquent dans le Moyen et le Grand Atlas, sous la variété *ballota,* créé par Desfossés. Dans la région de Rabat, prédomine le *Q. suber* L., le chêne-liège, dont les gros glands doux se vendent sur les marchés.

88. *Basbāyiğ.* Polypode.

On l'appelle en berbère *tištīwan* [var. *istīwān* A.]. Ce sont des racines noires au dehors, vertes [var. rouges] au dedans, duveteuses; leurs extrémités ressemblent à un ver à soie. Elles poussent le plus souvent sur les rochers humides au voisinage de l'eau.

Basbāyiğ est cité par I. B. 280, comme correspondant au πολυπόδιον de Diosc. IV, 180: « C'est une plante qui croit sur les rochers couverts de mousse; sa racine porte quelques poils; si on la gratte, elle paraît verte à l'intérieur ». ARq. 181, dit que le mot *basbāyiğ* est celui qui est usité à Alger. Alm., s. *basfāyiğ* (lect. de Dāwūd), dit que c'est *al-basbīğ,* qu'on apporte à Fès du Ğbel Zerhūn (près de Meknès), et qu'on appelle à Tétouan et en Egypte (sic) *aštīwān.* On trouve *taštīwān* ap. I. B. 416, comme nom berbère, et Leclerc indique en note que les Kabyles et les Arabes de Constantine disent « *ichtioual* et *chtioual* ». Zhw. et Bkl. donnent *taštāwān.* Il n'y a aucun doute sur l'identification de cette plante, qui est la fougère polypode, *Polypodium vulg.* L.

89. *Baḫūr Maryam.* Cyclamen; ici Corrigiola.

C'est *tawsarğīnt* [var. *tasarğint*].

Baḫūr Maryam signfie « parfum (à brûler) de Marie ». Cette expression, ap. I. B. 247, correspond à la première espèce de κυκλάμινος de Diosc. II, 158, dont le rhizome est appelé « pain de pourceau »; id. ap. Bkl. et Zhw. s. v., cf. aussi infra. n° 304. Mais, la plante dont il est question ici, d'après le synonyme *tawsarğīnt,* est celle qu'I. B. 250 et ARq. 161 désignent sous le nom de *baḫūr al-barbar* «parfum des Berbères », avec les synonymes *awsarğīnt, sarğant, tāsarğīnt,* enfin *sarğīna,* qui est le mot le plus courant au Maroc, encore aujourd'hui. Il s'agit non pas du *Telephium Imperati* L., comme le pensait L. Leclerc, mais d'un genre voisin, de la tribu des Paronychiées, la *Corrigiola telephiifolia* Pourr., véritable panacée, vendue au Maroc par tous les herboristes, et sur laquelle nous avons déjà attiré l'attention ap. Bulit, *op. cit.,* p. 325, note 2. On retrouvera le cyclamen, infra n° 304.

90. *Baṭūnīqa.* Bétoine.

C'est *al-qasiṭrān* [var. *al-qasṭān*]; il est connu.

Baṭūnīqa est la transcription du latin *betonica* (*vettonica* dans Pline XXV, 46), qui correspond au κέστρον de Diosc. IV, 1, dont le mot *qasiṭrān,* donné par la *Tuḥfa,* est la forme arabisée. On trouvera la leçon *qisṭrūn,* plus proche du grec, ap. I. B. 1787; parfois elle est déformée en *qasṭūn;* cf. note de Leclerc. Au Maroc, c'est la forme indiquée ici qui est, au dire d'Alm. s. *qasiṭrān,* devenue *saqṭrān.* A Rabat, on connaît *qesṭān* et *qesṭāl,* qui désigne, outre la

châtaigne (sur laquelle cf. infra n° 452), une plante à fleurs rouges, une Labiée, comme la bétoine, que les femmes des Za'īr apportent au mois d'Avril au marché de Rabat. Le Dr. Maire nous l'a déterminée: c'est le *Nepeta Apulaei* Ucr. A remarquer, dans Sérapion ap. Guig. 311, l'appellation *kastara* pour désigner la bétoine. Enfin, *qasṭān* est indiqué comme variante et, plus loin, (cf. infra n° 218), comme synonyme, de *kamādariyūs* (*Teucrium*), genre voisin, de la même famille des Labiées.

91. *Bisāṭ al-mulūk.* Indéterminé.

Il est connu; c'est une plante dont les rameaux s'étendent à la surface du sol; si on les coupe, un latex en découle, et ses feuilles ressemblent aux feuilles de la lentille.

On a vu, au n° 57, l'expression *bisāṭ al-mulūk* «tapis des rois», s'appliquer à diverses Alsinées, comme la sabline rouge, et à des Papilionnacées, comme la luzerne. Il s'agit ici d'une autre catégorie de plantes qui s'étalent à la surface du sol, mais ne sauraient appartenir aux Légumineuses, à cause de la présence d'un latex, malgré les caractères de leurs feuilles.

92. *Būraq.* Νίτρον des Grecs.

C'est *an-nīṭrūn.*

Būraq est apparenté au persan *būrah;* cf. Freyt. s. v. Ce mot répond, ap. I. B. 382, au νίτρον des Grecs, Diosc. V, 89; *nitrum* de Pline XXXI, 46. Hoefer, *Hist. Chimie* I, 146, et Berthelot, *Introd. Chimie des Anciens,* 263, ont bien montré que le *nitrum* répondait à des mélanges de sels où le carbonate de soude prédominait, et que ce mot devait être traduit non par « nitre » ou « salpêtre », mais par « natron ». ARq. 137 dit, d'ailleurs: « C'est النطرون dont l'espèce blanche nous vient d'Alexandrie; ... il en est une autre qui se prépare avec le قطف ». Dans ce dernier cas, il s'agit de la soude végétale; cf. supra n° 38. Cependant Razès, ap. I. B. *l. c.,* dit qu'il en est une espèce qui est le تنكار *tinkār* ». On verra, infra n° 401, que ce mot désigne le véritable borax ou borate de soude, dont le nom dérive de l'arabe *būraq*. Alm. s. v. confirme cette double acception, et, au lieu de *nīṭrūn,* il donne *al-yaṭrūn.* C'est ainsi qu'on désigne au Maroc aujourd'hui, un mélange de salpêtre, chaux et savon mou, qui sert contre la gale; cf. Salmon, p. 96 s. « *litroun* ».

CHAPITRE DE LA LETTRE *ǦĪM*.

93. *Ǧazar.* Carotte.

C'est *es-sfennārīya* et on l'appelle *ḫīzzū* en langage vulgaire [var. de Fès T.]; il y en a de sauvage et de cultivée.

Ǧazar est arabisé du persan *gazar*; cf. Lane s. v.; il répond, ap. I. B. 481, au σταφυλῖνος de Diosc. III, 52, que l'on considère comme la carotte, *Daucus carota* L., la pastenade des auteurs du Moyen-Age; mais la carotte des Anciens « appartenait à une espèce sauvage, dont la racine grêle et presque ligneuse, âcre au goût et exhalant une forte senteur, n'avait rien de commun avec les variétés charnues, tendres et sucrées qui figurent sur nos tables »; cf. Henri Leclerc, *Légumes,* p. 137. ARq. 201-202, indique le synonyme *ḫīz* (mauvaise lecture de L. Leclerc pour *ḫīzzū*) au Maġrib, et « *asfanārya* » à Tunis, pour l'espèce cultivée. Leclerc ajoute qu'à Constantine on dit « *sennārya* ». Bkl. s. *ǧazar,* écrit الاسفرانية ; Ġas. صفرانية, ce qui rattacherait ce mot à la racine *Ṣ. F. R.,* qui évoque l'idée de la couleur jaune; c'est, selon lui, le terme courant à Fès, alors que *ḫīzzū* est celui de Marrakech. On l'emploie à Rabat pour désigner la carotte cultivée; cf. sur les mots relatifs à ce légume, une note de Salmon p. 26, et, spécialement sur *sfennārīya* et ses analogues, *Etym. maġr.* n° 72.

94. *Ǧullanār.* Balauste.

C'est la fleur du grenadier mâle [var. à fruits acides] que le peuple appelle *rummān al-murūǧ* (?) [var. *amrūz* A.].

Ǧullanār est arabisé du persan *gul i nār* « rose de grenade », cité par I. B. 494, qui dit que c'est « la grenade mâle »; il faut entendre par là, la fleur du grenadier « mâle ». C'est ainsi qu'on désignait le grenadier sauvage, *Punica granatum* L. ou balaustier, dont les fleurs portaient le nom de balaustes dans l'ancienne pharmacopée (grec βαλαύστιον, Diosc. I, 127). ARq. 205, précise que ce sont les fleurs qui tombent, rouges encore, et ne donnent pas de fruit; cf. aussi, infra n° 287. Quant à l'expression *rummān al-murūǧ* « grenade des marais (ou prairies) », nous ne la donnons que sous réserves. Elle est bien indiquée par Alm. s. *nārmušk,* avec la variante *murūz,* et Salmon, dans sa note sur les *'aššābīn* de Fès, qui fait suite à sa traduction de la *Tuḥfa,* cite également cette expression. Mais trois de nos mss. donnent

rummān amrūz (A) ou *amruz* (F. R.), enfin nous trouvons *amrūǧ* dans une note marginale du ms. de Rabat d'I. B., s. *ǧullanār!* S'agit-il d'un mot berbère que les Arabes ont déformé?, le fait n'est pas rare. Nous ne sommes pas encore en mesure de nous prononcer.

95. *Ǧirǧīr.* Roquette.

C'est une plante qu'on trouve chez les droguistes; on la nomme *būk 'Alī* « ton père 'Ali ».

Ǧirǧir est cité par I. B. 473, ARq. 210, Bkl. s. v. comme correspondant à l'εὔζωμον de Diosc. II, 134, *eruca* de Pline, XIX, 53 et XX, 49. Mais il ne s'agit pas uniquement ici de l'*Eruca sativa* Lam. ou roquette. Alm. s. *ǧirǧir,* dit que c'est une plante connue des campagnards sous les noms de *bū Ḥammū* et de *kerkāz.* Ces mots s'appliquent, en outre, à de nombreuses plantes des genres *Brassica, Raphanus, Sinapis* et *Diplotaxis,* appelées vulgairement « moutarde sauvage ». Bien que nous ayons entendu, chez les Za'īr, *bū Ḥammū lebyoḍ,* pour désigner les espèces à fleurs blanches, et *bū Ḥammū leṣfar,* pour celles à fleurs jaunes, ce mot de *bū Ḥammū* «le père de Ḥammū» est plus souvent appliqué au genre *Eruca* et aux espèces sauvages du genre *Raphanus,* tandis que *kerkāz* désigne habituellement les genres *Sinapis* et *Diplotaxis.* A Rabat, on nomme *kerkāz* les *D. tenuisiliqua* Del. et *D. siifolia Kunz.,* si abondants dans les jachères et au bord des chemins. Le mot est peut-être berbère, mais ce n'est pas certain; cf. Laoust *M. et Ch.* 511. Nous n'avons pas entendu *būk 'Alī*; cf. aussi infra n° 417.

96. *Ǧawars.* Millet, Sorgho.

On l'appelle *anīlī* en langage vulgaire. L'espèce blanche est le *tāfsūt.*

Ǧawars est arabisé du persan *gawirs,* cf. Lane s. v., ce qu'indique aussi Abū Ḥanīfa ap. I. B. 460. Dwd., suivi par Alm., en fait le synonyme de *ḏura,* mot traduit très diversement par les auteurs, tantôt par millet, tantôt par maïs. A Rabat, *dura,* vulgairement *d-dra,* est le maïs; on dit aussi *d-dra l-ḥamra,* « *dura* rouge », pour le distinguer du sorgho, *d-dra l-bīḍa,* « *dura* blanc ». On a affaire, chez les Arabes comme chez les Anciens, à deux catégories de graminées: 1° le κέγχρος des Grecs, Diosc. II, 90, correspondant au *ǧawars* des Arabes, cité plus haut. On le considère comme le millet commun des modernes, *Panicum miliaceum* L.; 2° l'ἔλυμος de Diosc. II, 91, qui correspond au *duḫn* des Arabes, I. B. 858, dont on a fait: ou bien le millet

des oiseaux, *Panicum Italicum* L. = *Setaria Italica* Beauv., à épi compact, ou bien un sorgho, *Holcus Dokhna* de Forskal = *Sorghum vulg.* L. Mais ces appellations orientales ne répondent plus exactement aux variétés Nord-africaines. Les synonymes berbères indiqués dans la *Tuḥfa* sont cités par E. Laoust, *M. et Ch.,* p. 267-263, dans deux intéressantes notes, comme correspondant à deux variétés de sorgho, au sujet desquelles règne une certaine confusion:

a) Dans le Moyen-Atlas, *tafsūt,* diminutif de *afsū,* indique une variété à petits grains. Dans l'extrême-Sud, c'est le sorgho blanc (sans doute *d-dra l-bīḍa*) entrant dans la fabrication du pain et du couscous. Aux oasis du Sahara algérien, c'est l'inverse: *tafsūt* est un sorgho à gros grains, de la dimension de ceux du maïs! Nous avons affaire aux nombreuses variétés africaines du *Sorghum vulgare,* appelé par les Arabes *bešna,* et la confusion qui règne entre elles n'est pas spéciale aux indigènes, « les botanistes les plus compétents sont encore loin d'être d'accord ». (J. B. Gèze, *Classif. et Cult. des sorghos* in *Rev. de bot. appliq.,* Oct. 1923). Le sorgho cultivé dans le nord du Maroc est l'espèce *Sorghum cernuum* ou sorgho penché.

b) Quant à *anīlī,* qui pour E. Laoust, *M. et Ch.* 268, est la métathèse du mot berbère *illān,* plus connu, et qui rappelle le latin *milium,* c'est, dans l'extrême-Sud marocain, le « sorgho noir ». *Anīlī* (sic) est cité par Dozy, avec de nombreuses références de voyageurs, qui l'identifient avec le *Pennisetum typhoideum* Rich. = *Penicillaria spicata* Wild., maïs noir, millet noir, sorgho en épi, etc., genre voisin du *Panicum.* Mais on lui applique aussi — nouvelle source d'erreurs — le nom de *bešna;* cf. de Motylinski, *Diction. Touareg,* op. cit., I, 131.

97. *Ǧinā.* Arbousier.

On l'appelle *el-lenǧ,* et c'est *asāsnū.*

Ǧinā est classique et cité ap. I.B. 246 et 519. Ce mot et son synonyme vulgaire *lenǧ,* ont été mal lus par la plupart des auteurs. Dwd. s. v. et Leclerc (*note* ap. ARq. 516), écrivent حناالاحمر «henné rouge», et Alm. جنا (sic). Quant à لنج *lenǧ,* il est écrit بُجّ *buǧǧ* ap. I. B. *l. c.,* Dwd. et Alm., et *labuǧ* dans la traduction Leclerc d'ARq. 515, erreur rectifiée dans la nouvelle édition du même texte. Au Maroc, *lenǧ* est employé, notamment en Chaouia, mais, à Rabat, on entend le mot berbère *asāsnū,* ou *sasnū* sans l'article. Ce mot est indiqué par ARq. et Bkl. s. *qātil abīhi* « meurtrier de son père » (cf. infra n° 336), nom donné à l'arbousier, d'après I. B. 1729, parce que ses fruits ne se dessèchent qu'autant qu'une nouvelle pousse sort de terre. Il s'agit de l'*Arbutus Unedo* L., dont les fruits sont apportés en automne au marché de Rabat par des indigènes des Za'īr.

98. *Ǧawz bawwā.* Noix muscade.

C'est *ǧawzat aṭ-ṭīb* « la noix de senteur ».

Ǧawz bawwā, ainsi vocalisé ap. Lane s. v., est arabisé du persan *gawz būyā;* on dit vulgairement *ǧūz būā* et *gūz eṭ-ṭīb.* Ces expressions sont citées partout: cf. I. B. 526, ARq. 196, Alm. s. v. etc. Il s'agit de la noix muscade, importée au Maroc, fruit du *Myristica fragrans* Houtt., arbre des Indes, et d'autres espèces du même genre.

99. *Ǧawz az-Zanǧ.* Maniguette.

C'est *al-ǧawzat as-saḥrāwīya* « la noix saharienne ».

L'expression *ǧawz az-Zanǧ* «noix des Zenj» répond à des fruits différents. Pour Ġāfiqī, ap. I. B. 533, « c'est un fruit de la grosseur de la pomme, qu'on apporte du désert, du pays des Berbères ». Leclerc en fait la noix de kola, fruit du *Sterculia acuminata* P. B., arbre de l'Afrique tropicale, sur lequel cf. infra n° 426. Pour ARq., *ǧawz az-Zanǧ* est synonyme de *ǧawzat ar-raqīqa* « petite noix », *fulful as-Sūdān* « poivre du Soudan », enfin de *ǧawzat as-saḥrāwīya,* expressions qui s'appliquent à la maniguette. On confond sous ce nom les graines, cependant différentes, de l'*Unona aethiopica* Dun. = *Xylopia aethiopica* Rich., arbre de l'Afrique Orientale, et celles de l'*Amomum grana paradisii* L., plante herbacée de la côte occidentale d'Afrique. Ce que l'on vend à Rabat sous le nom de *gūza saḥrāwīya,* est la graine de cette dernière espèce. Le mot *Zenj* désigne, au contraire, les habitants de la côte orientale; cf. *Encyl. Islam* s. v. et l'étude de l'un de nous, in *Hespéris,* 1er trim. 1928.

100. *Ǧawz māṯil.* Noix métel.

C'est *ǧawzat al-murqid al-mušwika* « la noix épineuse du *murqid* (ou plante soporifique) ».

Ǧawz māṯil « noix métel » est le nom du fruit du *Datura metel* L., espèce de l'Inde, dont la vertu soporifique est bien connue des indigènes. En Occident, il s'agit d'une autre espèce, citée ap. I. B. 527, Bkl. et Alm. avec le synonyme *šidq al-ǧamal,* vulg. *šdeg eǧ-ǧmel* « mâchoire de chameau », à cause de l'aspect du fruit quand il s'ouvre. *Šidq* est, plus exactement, la commissure des lèvres. C'est le *Datura stramonium* L., commun au Maroc, dont le fruit

est la pomme épineuse. Salmon a lu *mušrika* « associée », au lieu de *mušwika* « épineuse ».

101. *Ǧa'da.* Teucrium.

Plante connue sous ce nom; parmi ses espèces est *al-ḫuzāmā.*

Le mot *ǧa'da* se rattache peut-être à la racine *Ǧ.'.D.* «être crépu, frisé»; ce serait une allusion à l'aspect de l'*Ajuga Iva* L., appelée par le peuple au Maroc *šendgūra,* qui répond à une des espèces de la *ǧa'da* des Orientaux. Cette plante correspond, en effet, ap. I. B. 488, et tous les auteurs arabes, au πόλιον de Diosc. III, 107, dont ils distinguent trois espèces: 1° une espèce de montagne, appelée à Saragosse *al-ǧu'ayda;* 2° une autre espèce nommée *al-ǧa'dat al-ḥarrānīya,* 3° enfin, *misk al-ǧānn* « le musc des génies ». Leclerc, dans une longue et intéressante note, ap. ARq. 208, montre que la valeur d'*al-ǧa'da* est aussi compréhensive que celle du *Polium* des Anciens et du *Teucrium* de Linné. La première espèce lui parait être le *T. montanum* L., simple variété du *T. Polium;* la 3°, l'*Ajuga Iva;* la 2° est indéterminée. Alm. s. *ǧa'da,* essaie sans succès de voir clair au travers des synonymes orientaux, et conclut que cette plante est inconnue au Maroc. Le synonyme *ḫuzāmā* n'est donné que par Ġas., et encore avec le correctif *baladīya,* vulg. *beldīya* « indigène », chez le peuple de Fès. *Ḫzāmā* est le nom de la *Lavandula Officin.* Chaix = *L. vera* D. C., espèce à essence, importée au Maroc. Une fois de plus, on constate qu'il n'y a qu'une équivalence relative entre la rubrique et le synonyme populaire. A noter que *ǧa'da* est le nom de la carotte à Tanger!

102. *Ǧanṭiyānā.* Gentiane.

Plante importée [var. connue]; c'est une racine de couleur intermédiaire entre le jaune et le rouge.

Ǧanṭiyānā est la transcr. de γεντιανή de Diosc. III, 3. I. B. 515 et ARq. 232 la citent; Bkl. donne le synonyme *bašiliška* pour βασιλική « royale », à cause du roi d'Illyrie, Gentius, à qui l'on attribuait la découverte des propriétés de cette plante. Il s'agit de la grande gentiane, *Gentiana lutea* L.; elle n'a pas encore été signalée au Maroc. Alm. s. *ǧanṭiyānā* dit: « Les médecins du Maġrib donnent ce nom à la racine de la plante appelée par nos droguistes *awḏmī.* » On trouve « *aouthmi* » ap. Batt. Trab. *Flore,* p. 278, appliqué au genre *Armeria,* en Kabylie, et les droguistes du Maroc vendent effectivement, sous le nom d'*awḏmī,* le rhizome de l'*A. allioides* Boiss., comme succédané (?) de la racine de gentiane.

103. *Ǧundubādastar.* Castoreum.

Testicules d'un animal marin.

Ǧundubādastar est l'arabisation de deux mots persans désignant le *castoreum;* il est cité par tous les auteurs: I.B. 516, ARq. 203, etc. Bkl. donne le synonyme de *ḫuṣyat al-baḥr* «testicules de mer», provenant de l'animal nommé *sammūr,* qui désigna primitivement la marte zibeline, puis le castor; cf. Dozy s. v. C'est le *Castor fiber* L. Alm. explique qu'il ne s'agit pas des testicules de cet animal, car on trouve aussi le castoreum chez la femelle, mais du produit de glandes spéciales annexées à l'appareil génital. Salmon a fait deux articles avec le mot *ǧundubādastar.*

104. *Ǧalabūb.* Mercuriale.

C'est *al-ḥurrayqat al-malsā'* « l'ortie lisse ».

On trouve *ǧarbūb* ap. I. B. 478 et *ḥalbūb,* id. 689. Dozy s. v. a vocalisé *ḥulbūb.* Le synonyme *al-ḥurrayqat al-malsā'* a été déjà indiqué, supra n° 10, sous la forme masculine *ḥurrayq amlas,* qu'on trouve ap. ARq. 386, s'appliquant au Galeopsis, *ǧāliwbsīs,* au Lamium, à la Pariétaire, à la Mercuriale, *Mercurialis annua* L. etc.

105. *Ǧār an-nahr.* Potamogeton.

Le peuple l'appelle *lsān el-ḥir;* sa feuille est comme celle du laurier rose, et se tient à la surface de l'eau.

Ǧār an-nahr « le voisin de la rivière », est la transcription de ποταμογείτων, Diosc. IV, 96. Il est cité par I. B. 496 et 1207; ARq. 220, avec le synonyme *silq al-mā'* « bette d'eau », expression qu'on retrouvera infra n° 396. Quant au mot حِر *ḥir,* il a été lu بحر *baḥr* « mer » par Meyer, et حُرّ « épervier, faucon » par Salmon! *Ḥir* a le sens de « pudendum mulieris » et l'expression *lsān el-ḥir* doit être rendue par « clitoris », ainsi que l'indique Dozy, qui écrit *ḥirr,* orthographe qu'on trouve aussi ap. Lane s. v. C'est vraisemblablement la même expression que l'on rencontrera infra n° 396, sous la forme « langue de jeune chien » لسان الجرو, attestée cependant par tous nos mss; mais les deux mots جرو et حر sont trop voisins graphiquement pour que leur identité ne puisse être suspectée. En tout état de cause, les expressions précédentes font toutes allusion à la forme allongée des feuilles du *Potamogeton,* ou épi d'eau, encore mentionné dans la pharmacopée de Lémery, s. v., mais

inusité aujourd'hui. Les espèces *P. fluitans* Roth., *P. natans* L., *P. densum* L. ont été signalées dans les rivières marécageuses du Maroc; cf. Br.-Bl. Maire 165, Maire 143, Jahand. 108.

106. *Ǧizmāzaǧ.* Galle du Tamarix.

C'est *takkawt.*

Ǧizmāzaǧ, qu'on trouve aussi sous les formes *kizmāzak,* infra n° 228 et *ǧismāzaq* ap. I. B. 17 et 1929, est persan; cf. Dozy et Freyt. s. v. Les auteurs arabes lui donnent le sens de *ḥabb al-aṯl* « graine de tamarix », confusion que nous avons déjà signalée supra n° 23, avec la galle du *Tamarix articulata* Vahl., désignée dans tout le Maroc, grand producteur de ce produit, sous son nom berbère de *takkawt* ou *tākkawt.*

107. *Ǧummār.* Moelle du palmier.

C'est le cœur du palmier.

Ǧummār est signalé par I. B. 512, citant Galien, qui précise qu'il s'agit de la partie la plus élevée du palmier, c-à-d., d'après l'interprêtation qu'en donne Leclerc, du bourgeon terminal ou « chou de palmier »; cf. aussi ARq. 207, note. 'Alamī s. v. dit: « C'est le cœur (*qalb*) du palmier, blanc comme du fromage; j'en ai vu manger à Marrakech ». On retrouve cette comparaison avec le fromage, *ǧubn,* ap. Bkl. s. v. Ailleurs, (Abū Ḥanīfa, ap. I. B. 512), la même substance est appelée moelle (*lubb*) de palmier. Il semble qu'il y ait chez L. Leclerc confusion entre deux produits: la fécule amylacée, plus ou moins analogue au sagou, contenue dans le tronc du palmier, d'une part, et le bourgeon terminal, dont les feuilles tendres et mucilagineuses se mangent crues ou bouillies comme l'artichaut, d'autre part. En tout cas, chez les Anciens, c'est de la première substance qu'il s'agit: « la moelle blanche du tronc mangée fraiche ou cuite produit les mêmes effets que le spathe du fruit », Diosc. I, 126, ap. Matth. p. 147. A Tanger, on vend sur les marchés les cœurs de palmier-nain, dont les Juifs sont très friands.

108. *Ǧawšīr.* Opopanax.

C'est la gomme d'un arbre que les gens importent [var. qu'on apporte chez nous] d'Orient.

Il vaut mieux écrire *ǧāwšīr,* comme le font I. B. 459 et ARq. 204; c'est

l'arabisation de l'expression persane *gāw šīr*, « lait de vache », cf. Dozy s. v. Il s'agit de l'opopanax des droguistes (différent de celui des parfumeurs), suc concrété d'une ombellifère, le πάνακης ἡράκλειον de Diosc. III, 48, que Sprengel identifie avec l'*Opopanax chironium* Koch = *Pastinaca Opopanax* L., plante des régions méditerranéennes, mais qui, dans la zône occidentale, ne fournit pas plus l'opopanax que le frêne d'Europe ne fournit la manne et l'olivier de la gomme; cf. Mérat-de Lens, *Mat. med.* V. 216. Cette substance, aujourd'hui introuvable chez les droguistes, était naguère importée de Syrie et de l'Inde, comme l'opopanax des parfumeurs, extrait du *Commiphora kafal* Engl.; cf. Guig. 476. A noter qu'ARq. 204, dit qu'on identifie la plante qui produit le *ǧawšīr* avec le *tāfarfar* des Berbères; Alm. l'appelle *frīfra* des bœufs (cf. supra n° 79) et *kulayḫa* « petite férule. Il s'agit certainement d'une autre ombellifère que l'*O. chironium*, qui n'a pas, à notre connaissance, été signalé au Maroc.

109. *Ǧuffat al-ballūṭ.* Arille du gland.

C'est la pellicule mince qui se trouve entre la pulpe et l'écorce.

On trouve *ǧaft al-ballūṭ,* lecture de Leclerc ap. I.B. 493, et *ǧuffa,* ap. ARq. 216. Le mot *ǧuff*, qu'on rencontre plus généralement, a le sens d'« involucre, spathe », dans les lexiques. Il s'agit, ainsi que le précise un passage de Galien reproduit par I. B., l. c., « de l'enveloppe sous-jacente à la coque du gland, c-à-d. celle qui est recouverte par cette coque, et que recouvre elle-même immédiatement la pulpe ». On considérait cette pellicule comme une des parties les plus astringentes du végétal: « Tout chesne a la vertu de restreindre, spécialement la peau qui est entre la grosse écorce et le bois, la peau aussi qui environne le gland par dessous la première écorce ou couverture », Diosc. I. 121. ap. Matth. p. 142.

A noter que le texte de la *Tuḥfa* est identique à celui d'ARq., semblable également à celui de Zahrāwī.

110. *Ǧadwār.* **Zédoaire.**

Racine [de couleur] analogue au *zinǧār* (vert-de-gris), importée de l'Orient.

I. B. 472 et 1096, indique *ǧadwār* et *zadwār.* Ce dernier mot est la forme persane d'où dérive le nom de zédoaire; cf. Littré, *Spt. ar.* s. v. Les auteurs ont varié sur la nature de ce rhizome et ses différences avec le zerumbet, qu'on trouvera infra n° 139. Il suffit, pour avoir une idée de la confusion

qui régnait à ce sujet, de lire le commentaire de Matth. sur Diosc. I. 154 Mais, même aujourd'hui, les ouvrages de Matière médicale ne sont pas d'accord sur les espèces du genre *Curcuma*, de la famille des Zingibéracées, qui fournissent les deux sortes de zédoaire, qu'on trouve encore dans les officines orientales, mais qui sont inusitées en Occident: la zédoaire ronde ou officinale, et la zédoaire longue. D'après Lanessan, *op. cit.* s. v., la première provient du *Curcuma aromatica* Salisb. et la seconde du *C. Zedoaria* Rosc.

111. *Ǧillāwz.* Noisette; ici amande de pin.

C'est la graine du grand pin, d'après certains commentaires.

On orthographie plutôt *ǧillawz,* sans *alif;* cf. I. B. 357 et 502, Bkl., Alm. s. v. etc. Sur les différentes leçons de ce mot et sa signification, cf. supra n° 64. Le grand pin, cultivé pour son fruit dans les régions méditerranéennes, est le *Pinus pinea* L. ou pin pignon, mais il n'est pas spontané au Maroc et l'amande du pin d'Alep, consommée sur place par les indigènes, ne fait l'objet, à notre connaissance, d'aucun commerce. L'amande du grand pin est appelée *fustaq* « pistache » ap. ARq. 699.

CHAPITRE DE LA LETTRE *DĀL*

112. *Dār ṣīnī.* Cannelle de Chine.

C'est *al-qirfat al-ġalīẓa* « la cannelle épaisse ».

Dār ṣīnī est persan et signifie « bois, ou écorce, de Chine »; cf. I. B. 841, Bkl. s. v. Le mot *qirfa,* vulg. *qarfa,* a, en arabe, le même sens général d'écorce. On verra, infra n[os] 291 et 369, les mots *naǧab* et *salīḫa* avec des signification analogues. La question des cannelles est très compliquée; un fait certain, c'est que chez les auteurs arabes, *dār ṣīnī* répond au κιννάμωμον et *salīḫa* au κασσία de Diosc. I, 12 et 13. Le premier était une écorce conservant du bois, ou simplement des fragments ligneux, et le second, une écorce fistuleuse. On serait tenté de faire de celle-ci la cannelle de Ceylan des modernes, écorce du *Cinnamomum Zeylanicum* Br., et de celle-là, la cannelle de Chine, écorce du *C. aromaticum* Nees, mais il est douteux que les Anciens aient connu la cannelle de Ceylan. Alm. s. *dār ṣīnī,* dit qu'on l'appelle au Maroc *el-qarfa l-ḥārra* « cannelle brûlante », et que c'est la cannelle giroflée. Or, ce qu'on connaît sous ce nom, à l'heure actuelle, est l'écorce

dite de Culilawan, fournie par un autre *Cinnamomum* originaire des Moluques, indépendamment des cannelles giroflées américaines! On voit combien les indications fournies par les Arabes, sont peu claires. Ajoutons que Ġas. fait du *dār ṣīnī* l'écorce de l'arbre à la noix muscade!

113. *Dār šīšaʿān* — Aspalathe de Dioscorides.

C'est *el-gendūl.*

On trouve ici le mot persan *dār* « bois », que les Arabes ont souvent employé en composition dans des expressions analogues. Sérapion, ap. Guig. 142, et Bkl. s. v. citent une opinion, suivant laquelle *dār šīšaʿān,* dans l''Irāq, est un grenadier sauvage. I. B. 842 en fait l'équivalent de l'ἀσπάλαθος de Diosc. I, 19. On a déjà vu, supra n° 19, le synonyme populaire *gendūl,* qui désigne, dans toute l'Afrique du Nord, des arbrisseaux épineux appartenant aux genres *Genista, Cytisus, Calycotome.* Au Maroc, ce mot nous a paru s'appliquer aux espèces *Genista ferox* Poir., *G. tridens* Cav., *G. tricuspidata* Desf., *Calycotome villosa* L., *C. intermedia* Lam. Alm., s. *dār šīšaʿān,* dit que le *gendūl* est répandu dans la campagne de Fès, vers Sefrou, et qu'il ne faut pas le confondre avec un autre *gendūl,* dit *zaʿfarānī* « safrané », que les modernes classent dans la catégorie des stupéfiants, le premier étant seulement astringent. Il doit s'agir d'un genet à spartéine, peut-être de *Sarothamnus barbarus* Jahand. et Maire, très voisin du *Geniste scoparia* Lam. (*Spartium scoparium* L.).

114. *Dūqū.* — Carotte et diverses ombellifères.

C'est *al-ǧazar al-barrī* « la carotte sauvage ».

Dūqū est arabisé du grec δαῦκος qu'on trouve dans Diosc. II, 133 et III, 69, appliqué à des genres différents: là, synonyme de καυκαλίς (*Caucalis orientalis* Bieb.?), ici, répondant à d'autres ombellifères. Littré fait des trois sortes de *daucus* de Pline XXV, 64, l'*Athamanta cretense* L., l'*Ammi majus* L. et le *Daucus carota* L. Les auteurs arabes du Moyen-Age, Bkl. s. v., I. B. 983, à la suite de Zhw., ont appliqué le mot *dūqū* à la graine du *Daucus,* et la raison en est donnée par Leclerc (*note* ap. ARq. 237): c'est parce que Diosc., à l'article δαῦκος ne parle que des propriétés de la graine. Par contre, chez Dwd. et Alm., comme ici, il s'agit de la plante elle-même. On a vu, supra n° 71, qu'on appliquait déjà cette expression si vague de « carotte sauvage » au *bahman;* il y en a d'autres exemples. Le synonyme *safannārīyat ad-dawābb* « carotte des bestiaux », indiqué par ARq. l. c., laisse penser qu'il s'agit cependant ici des nombreuses espèces sauvages du genre *Daucus* de Linné; on a signalé au Maroc: *D. carota* L., *D. crinitus* Desf., *D. maximus,* Desf, *D. muricatus* L., *D. hispanicus* Maire = *Caucalis hispanica* Lamk. etc.; cf. Br. Bl. Maire 214, R. Maire 187. Sur la carotte cultivée, cf. supra n° 93.

115. *Dardār.* — Orme, Frêne.

On l'appelle *šaǧarat al-baqq* « arbre aux moucherons »; il est connu.

Dardār est persan, et passé en arabe avec le sens général d'orme qu'il a en Orient; c'est le πτελέα de Diosc. I, 95. Par contre, en Occident, c'est le frêne, ainsi que l'indique déjà Avicenne (cf. note de Leclerc, ap. I. B. 861), confirmé par Bkl. s. v., qui dit que les fruits de cet arbre ressemblent à des « langues de passereaux », *lisān al-ʿaṣāfīr,* et qu'il porte en *ʿaǧamīya* le nom de *frasno.* ARq. 241 répète la même expression, qu'on retrouve aussi dans la *Tuḥfa,* infra n° 243. Seul I. B. l. c. fait exception, et sa description du *dardār* se rapporte à l'orme, appelé en ʿIrāq, *šaǧarat al-baqq* « arbre aux moucherons », selon la traduction de Leclerc: « parce qu'il porte des vésicules pareilles à des coloquintes (*ḥanẓal*), remplies de liquide, à la dessication desquelles il sort des moucherons ». *Baqq* a effectivement ce sens (cf. Dozy s. v.), alors qu'au Maġrib il signifie « punaise »; cf. infra n° 447. Le frêne (Oléacées) a été signalé au Maroc par le prof. Maire, *op. cit.* 188, sous les espèces *Fraxinus exyphylla* F. B. et *F. xantoxyloides* Wall., à Fès, à Taza, dans le Moyen et le Haut-Atlas; il indique, pour le premier, le nom berbère d'*asseln,* et, pour le second, celui de *touzzelt,* dans l'Ourika.

116. *Dubbāʾ.* — Courge.

C'est *al-qarʿ* et on l'appelle *al-yaqṭīn.*

Tous ces mots sont bien connus, mais la difficulté réside dans l'identification des espèces auxquelles ils se rapportent, et qui varient avec les pays. On trouvera ap. Guig. 58, la synonymie orientale des Cucurbitacées. Dans les lexiques, *dubbāʾ* est traduit par « courge » ou « citrouille ». I. B. 851, ARq. 242, Zhw., Bkl. s. v. font de *qarʿ* l'équivalent populaire de *dubbāʾ,* correspondant, ap. I. B. 1752, au κολοκύνθα ἐδώδιμος de Diosc. II, 127. Mais ARq. est plus précis: « C'est la courge longue *al-qarʿat aṭ-ṭawīla;* dans le Maġrib, on lui donne le nom de courge de Salé (vulg. *gerʿa slāwīya*) ». C'est, ajoute Leclerc, en note, la *Cucurbita lagenaria* de Forskal, à fleurs blanches, « calebasse » ou « courge bouteille ». La courge de Salé est toujours connue au

Maroc, et très facile à reconnaître, tant par sa couleur d'un blanc verdâtre très clair, que par sa forme. Mais le terme de *qarʿ* s'applique à un grand nombre d'espèces de forme et de saveur très différentes de celles du genre *Cucurbita,* notamment à la *C. Pepo,* aux multiples variétés, distinguées par des épithètes spéciales; cf. note de Salmon, p. 20. Au contraire, le terme de *dubbā'* paraît de signification plus restreinte; Forskal a fait une variété *Cucurbita Lagenaria Dubba,* définie par « *fructu ovato ampliore* ». Quant à *yaqṭīn,* tous les auteurs reconnaissent que c'est le nom arabe générique des plantes « qui ne peuvent se soutenir elles-mêmes, comme le liseron » (I. B. 2317); « qui étendent leurs rameaux sur la terre, comme *al-biṭṭīḫ* (melon, *Cucumis Melo* L.) et spécialement *ad-dubbā'*» (Alm. s. v.). Mêmes explications ap. Bkl. et Ġas., qui fait de *yaqṭīn* un genre (*ǧins*), autrement dit une catégorie naturelle, dans sa classification botanique.

117. *Dulb.* Platane; ici Chêne-liège (?)

C'est *ad-dalam.*

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, n° 115, pour le *dardār,* l'identification du *dulb* n'est pas bien nette chez les auteurs arabes. Ils en font bien l'analogue du *čanār* des Persans, qui désigne le platane (cf. I. B. 875), mais celui-ci ajoute: « Je n'en ai vu, ni en Espagne, ni au Maġrib ». Quant au *dalam,* dont la vocalisation est indiquée par Ġas. s. *dulb,* il est cité ap. ARq. 240. Leclerc dit n'avoir pas rencontré ailleurs ce mot de *dalam.* C'est pourtant le terme courant au Maroc, chez les montagnards, au dire d'Alm., qui cite comme référence Ġas. Ce dernier fait du *dalam* un arbre répandu dans le pays des Ġzāwa et des Ġumāra: « Avec son écorce, dit-il, on fait des ruches d'abeilles, et c'est elle qu'on étend comme des tapis sur le territoire sacré qui entoure le sanctuaire de Sayyidī ʿAbd as-Salām b. Mašīš, au Ǧabal al-ʿAlam. » D'après W. Marçais, *op. cit.* 301, s. *dlem,* c'est de liège qu'il s'agit! Le platane n'a pas encore été signalé au Maroc, à notre connaissance.

118. *Dam al-aḫawayn.* Sang-dragon.

On appelle *šayyān* l'arbre qui le produit; d'autres désignent ainsi sa gomme; d'autres son suc exprimé. Le peuple, au Maġrib, le nomme *aš-šayyān*; on le trouve dans les terrains bas (*aḥwāḍ*).

Dam al-aḫawayn signifie « le sang des deux frères »; on dit en langue vulgaire *demm el-aḫwa*; cf. ARq. 250, qui cite le synonyme *šayyān,* mot persan, ainsi que l'indique Bkl. s. *dam al-aḫawayn;* id. ap. I. B. 882 et 1378. Il s'agit du sang-dragon, gomme résine d'un beau rouge, provenant d'arbres divers: en Orient, le *Calamus draco* Willd. et le *Pterocarpus draco* L.; en Occident, le *Dracaena draco* L. ou dragonnier, gros arbre des Canaries. L'identification du « sang de dragon » des Anciens a donné lieu à de longues controverses; on admet généralement que la substance appelée « cinabre des Indes » par Pline XXIX, 8, et XXXIII, 38, est le sang-dragon des modernes, alors que notre cinabre (sulfure rouge de mercure) est, comme on l'a vu supra n° 54, le *minium* des Anciens; cf. Matth. ap. Diosc. V. 69, la note de L. Leclerc ap. I. B. 1132, et aussi Guig. 149. Au Maroc, « le peuple, dit ʿAlamī, donne le nom de *demm el-aḫwa* à des fragments rouges, durs, à l'aspect d'éponge, qu'on trouve sur le bord de la mer. » C'est bien ce qu'a signalé dans sa liste de drogues (cf. Bibliogr.) le Dr. L. Raynaud, reprod. *in* Gatt. et Perrot, *op. cit.,* et indiqué comme un tubipore polypier importé d'Orient (?). On vend effectivement chez les droguistes marocains des fragments violacés de l'espèce *Tubipora musicalis* (détermination de Mr. R. Dollfus), sans préjudice du véritable sang-dragon oriental, tout comme on vend, sous le même nom de *sunbul,* la mousse d'arbre et le rhizome de la valériane du Népaul.

119. *Durūnǧ.* Doronic.

Fragments de bois aux racines noueuses et dures, cendré au dehors, blanc au dedans, n'existant pas chez nous où on l'importe de l'Orient.

Le mot *durūnǧ* s'écrit *dūrunǧ* ap. I. B. 862 et ARq. 245, l'orthographe de la *Tuḥfa* étant celle de Zhw., Bkl., Ġas. et Alm. C'est l'arabisation du persan *durūng,* et les botanistes en ont tiré le nom de genre *Doronic*; cf. Littré s. v. Il s'en faut cependant que l'espèce principale, le *D. pardalianches* L., dont l'épithète signifie « étrangleur de panthères » (πάρδος ἄγχειν), corresponde à la première sorte d'Aconit de Diosc. IV, 72, caractérisée par cette même épithète, malgré que Matth. prétende avoir empoisonné des chiens avec la racine de Doronic. A l'époque de Ġas. (fin du XVI^e^ s. J. C.), on importait à Fès, de la Chine et de l'Inde, cette racine qui, dit-il, ressemble au gingembre, mais, au milieu du siècle dernier, Alm. prétendait qu'elle était inconnue au Maroc. Il n'existe en effet que le *Doronicum atlanticum* Chabert = *D. scorpioides* Coss., signalé récemment dans le Moyen Atlas par Br. Bl. Maire, 233, mais nous n'avons pas connaissance de son utilisation en thérapeutique indigène.

120. *Duhn ḥall.* Huile de Sésame.

On trouve aussi avec un *ḥ*. C'est l'huile d'*as-simsim,* c'est-à-dire d'*al-ǧulǧulān.*

On écrit plutôt *duhn al-ḥall,* avec l'article. La première leçon est celle d'I. B. 963, ARq. 818 et Bkl. s. *simsim*; la seconde, celle de Zhw. s. v. L'huile de sésame est désignée dans les ouvrages de médecine arabe sous le nom de *salīṭ,* plus souvent que l'huile d'olives; cf. I. B. 499, Bkl. l. c. On retrouvera au n° 367 les deux termes qui désignent ici le sésame.

121. *Daḫš.* If.

Il est connu et appelé chez les Berbères *adġam.*

Meyer et Salmon n'ont pas compris le mot *daḫš,* qu'on rencontre généralement sous la forme *ṭaḫš* avec ط ; cf. I. B. 1453 (d'après Ġāfiqī). C'est ainsi qu'il faut rectifier le mot *tarek* ap. Batt. Trab., *Flore,* 398. Ces termes sont arabisés du latin *taxus,* cf. Pline XVI, 20, τάξος ap. Diosc. IV, 75, qui désigne l'if, *Taxus baccata* L., arbre signalé au Maroc par le prof. Maire, *op. cit.* 142. Sur *ṭaḫš* et ses variantes, cf. *Etym. maġr.* n° 14, *note.* Quant à *adġam,* c'est un mot que nous n'avons pas encore entendu, ni rencontré dans les ouvrages de linguistique berbère, mais il est bien attesté par nos manuscrits.

122. *Dand.* Croton.

C'est *ḥabbat al-mulūk* « la graine des rois » ; elle est connue; c'est un purgatif violent et il ne convient pas de l'absorber seule, mais de la corriger par l'*ihlīlaǧ* (myrobalan) et la *kaṯīrā* (gomme adragante) ; il ne faut pas en abuser.

Dand est persan, cf. Freyt s. v. Il est cité par I. B. 886, avec le synonyme *ḫirwaʿ ṣīnī,* « ricin de Chine », le croton appartenant, comme le ricin, à la famille des Euphorbiacées et ayant des graines de forme analogue. L'autre synonyme, *ḥabb* ou *ḥabbat al-mulūk,* n'a, au contraire, rien de caractéristique et s'applique également aux fruits de l'*Euphorbia lathyris* L. ou épurge (cf. I. B. 2056, ARq. 359, Bkl. et Alm. s. v.) et à la cerise principalement; cf. infra n° 254 et 334. Le Dr. L. Raynaud a signalé, en 1901, dans sa liste des drogues employées à Mogador (cf. Bibliogr.), les graines du *Croton Tiglium* L. sous le nom de *ḥabbat al-malik.*

CHAPITRE DE LA LETTRE *HĀ'*

123. *Hilyawn.* Asperge.

C'est *es-sekkūm.*

On a déjà vu ces mots supra, n° 27. *Hilyawn* est arabe, (cf. Bkl. s. v.), et nous le vocalisons comme le font Bkl. et Ġas., la prononciation vulgaire indiquée par Salmon p. 32, étant «*heiloun*». *Sukkūm* (vulg. *sekkūm*) est cependant le seul mot courant au Maroc, en berbère comme en arabe, pour désigner l'asperge sauvage, dont les pousses vertes, qui constituent un excellent amer, apéritif et stomachique, sont vendues au printemps sur tous les marchés.

124. *Hindabā'.* Chicorée.

Dans la langue du peuple on l'appelle *tifāf* [var. *et-tilfāf*].

Hindabā' est arabisé du grec ἴντυβος, latin *intubus,* Pline XX, 29-32, devenu l'épithète d'une des espèces de chicorée, *Cichorium Intybus* L. ou chicorée sauvage, l'espèce cultivée portant l'épithète d'*endivia,* français *endive,* dérivé du même mot latin; cf. Henri Leclerc, *Légumes,* 213. Toutefois, *hindabā'* répond ap. I. B. 2263, au σέρις de Diosc. II, 125, qui est le nom de la chicorée en général. On ne peut douter cependant qu'il s'agisse des espèces sauvages, car le synonyme *tifāf,* qui est berbère, s'applique, au Maroc comme en Algérie, à diverses Chicoracées comestibles ou fourragères: scorzonère, laiteron (*Sonchus* sp.), chicorée, etc. Sur ce mot, qu'on trouve écrit *tīfāf* ap. Alm., *tilfāf* ap. ARq. 255, et qui serait le pluriel d'un mot *tafaft,* cf. Han. Ltx. I, 171; Huyghe s. v. et E. Laoust, *M. centr.* 175.

125. *Hiyūfārīqūn.* Hypericum.

C'est la graine d'*al-ḫašḫaš al-aswad* « le pavot noir ».

Hiyūfārīqūn ap. I. B. 2265, *hūfārīqūn* ap. Bkl., Dwd. Alm., est arabisé d'ὑπερικόν, Diosc. III, 153; *hypericon,* Pline XXVI, 53-54, dont les deux espèces seraient, pour Littré, l'*Hypericum crispum* L. et l'*H. Coris* L., sans préjudice des autres espèces du même genre, correspondant à l'*androsemon,* à l'*ageraton* etc., de Pline. L'espèce officinale est l'*H. perforatum* L. ou millepertuis, qui jouissait jadis d'une grande réputation comme vulnéraire.

L'*H. pubescens* Bois. (*tomentosum* L.) a été signalé au Maroc (cf. Jahand. 59), mais nous ne l'avons jamais vu utilisé en médecine indigène. Quoi qu'il en soit, son assimilation avec la graine du pavot noir (*Papaver somniferum nigrum* L., cf. supra n° 40) ne se rencontre pas ailleurs que dans la *Tuḥfa*, et ne peut guère se justifier que par la ressemblance de ses graines avec celles que laisse échapper, à maturité, la capsule du millepertuis.

126. *Hilīlağ*. Myrobalan.

C'est *al-iğğāṣ al-hindī* « la prune indienne »; il y en a trois sortes: jaune, noire et rouge de Caboul.

On a déjà vu, supra n° 43, l'emblic, une des espèces de myrobalans, ces fruits laxatifs si réputés de la pharmacopée indoue, introduits par les Arabes dans la thérapeutique du Moyen-Age occidental. Ils portaient chez eux le nom d'*ihlīlağāt*, sing. *ihlīlağ* ou *halīlağ*. Les auteurs varient sur leur nombre; al-Baṣrī, ap. I. B. 2261, en décrit quatre; ARq. 253, cinq, qu'Alm. surnomme « les cinq frères »: *amlağ, balīlağ* (belliric) et les trois *ihlīlağ* proprement dits: jaune, noir et de Caboul (ou chébule). Il est important d'indiquer que les myrobalans du Moyen-Age ne correspondent nullement au μυροβάλανος des Anciens (Diosc. IV, 154, Pline XII, 46), qui est le fruit du *Moringa aptera* Gaert., la noix de *bān* (vulg. *ben*) des Arabes; cf. I. B. 226 et infra n° 382. Ils proviennent, l'emblic excepté, de plantes de la famille des Combrétacées, du genre *Terminalia: T. bellerica* Roxbg., *T. chebula* Retz., *T. tomentosa* W. A.; cf. Joret II, 228 et 643. Le myrobalan noir, appelé aussi indien, ne serait que l'espèce jaune, ou myrobalan citrin, arrivée à maturité. Ġas. s. v. dit qu'on trouve ce dernier chez les droguistes de Fès, et que c'est le plus employé. On ne rencontre plus l'un et l'autre qu'assez rarement aujourd'hui.

127. *Harnuwa*. Fruit de l'Agalloche.

On l'appelle *el-flīfla* [var. *felfla*].

I.B. 2253, dit que *harnuwa* ou *qarnuwa* est le fruit de l'arbre qui fournit le bois odoriférant le *'ūd* (s. ent. *al-qumārī*, cf. infra n° 308), le parfum à brûler, par excellence, des Orientaux, appelé communément, et à tort, par les Européens «bois d'aloès». C'est l'agalloche, *Aloexylum Agallochum* Lour., d'autres espèces pouvant donner, d'ailleurs, un produit presque identique. Le fruit ressemble à un petit grain de poivre, d'où le nom d'*al-fulayfila*, vulg. *flīfla* (ARq. 258; Alm. s. *harnuwa*), diminutif de *fulful* « poivre ». Il va de soi

qu'un nom populaire aussi peu précis puisse s'appliquer à d'autres graines de forme analogue; c'est ce que dit I. B. 1701, de l'Ammi, *nānuḫa*, et du Vitex, *fulful aṣ-Ṣaqāliba* « poivre des Esclavons », ibid. 1700.

128. *Hudhud*. Huppe.

C'est un oiseau connu que les Arabes de la campagne nomment *et- tebbīb* [rest.].

Hudhud est une onomatopée s'appliquant à tous les oiseaux qui roucoulent ou gémissent: colombe, huppe en particulier; cf. Lane s. v. Quant au nom populaire de la huppe, *tebbīb*, usité au Maroc, il est noté aussi en Algérie par Cherb. s. v., (on trouve également *tabīb* ap. Dozy s. v.). Le caractère d'oiseau magique de la huppe, *Upupa epops* L. est bien connu, et s'appuie sur le Coran (XVII, 20). Elle existe au Maroc; cf. Am. Lynes, *op. cit.* p. 59; P. Bédé n° 62.

CHAPITRE DE LA LETTRE *WĀW*.

129. *Wağğ*. Acore et faux Acore.

C'est la racine d'*as-sūsan al-aṣfar* « le lys jaune ».

Wağğ viendrait du sanscrit *vacha*, d'après Leclerc, ap. I. B. 2270, par l'intermédiaire du persan; cf. Lane s. v. On trouve ap. ARq. 259, Dwd. et Alm. s.v., le synonyme *ikūr* (que nous vocalisons ainsi d'après Sanguinetti, *op. cit.*), *aykar* pour Leclerc, arabisation d'ἄκορον, Diosc. I, 2, *acoron*, Pline XXV, 100. L'acore des Anciens ne paraît pourtant pas correspondre à notre « acore vrai », qui est l'*Acorus Calamus* L. (Aroïdées), produit de substitution du véritable roseau odorant, le *Calamus aromaticus* (cf. infra n° 349). On trouvera dans Matth. ap. Diosc. l. c., de longs développements sur cette question. Son acore est notre « iris-faux-acore », comme celui d'Alm., qui dit: « les droguistes l'appellent encore *'anbar* ». On a vu, supra n° 28, que sous ce nom d'ambre, on vend au Maroc les rhizomes d'*Iris*: *I. germanica* (bleu) *I. florentina* (blanc), auxquels on peut donc ajouter l'*I. pseudacorus* L. (jaune), signalé d'ailleurs vers Kenitra; cf. Br. Bl. Maire 175, R. Maire 158.

130. *Wadaʿ.* Cauri.

Il est connu.

On écrit *wadaʿ* ou *wadʿ*, vulg. *ūdaʿ*, mot qui a le sens de « coquillage marin ». Dozy, s. v. dit que c'est spécialement un coquillage bigarré, en forme de grain de café, et qu'on le nomme « porcelaine de mer »; cf. aussi I. B. 2272 et ARq. 116. C'est le « cauri », coquille d'un mollusque marin gastéropode prosobranche du genre *Monetaria* (*Cypraea* L.), qui, dit Bkl., s. v., « sert à compléter les poids, et qu'on appelle aussi *šanǧ* »; cf. infra n° 459. En Afrique, on emploie surtout l'espèce *M. annulus.*

131. *Waral.* Varan.

En langage populaire, c'est *reḍḍāʿt el-bqar* « la téteuse de vaches », et, dit-on, la grande espèce de lézards (*wazaġ*).

Le terme populaire est *waran*; cf. Lane, Dozy, s. v. L'expression *reḍḍāʿ el-bqar* est indiquée par Alm., s. *waral,* comme usitée par beaucoup de Maġribins. Le peuple accuse les lézards, comme d'ailleurs les couleuvres, de tarir le lait des vaches en les tétant; cf. note de Salmon p. 32.

La seconde partie de l'article de la *Tuḥfa* est tirée d'Avicenne (*Canon.* II s. v.). Le *waral* est appelé *guaril* dans la traduction latine des Juntes, 1608, et *guaral* dans Léon, *op. cit.* III, 454. Le mot est passé dans la nomenclature zoologique pour former le genre *Varanus* et la famille des *Varanidés,* dans le sous-ordre des Sauriens. On a distingué le *Varanus niloticus,* ou aquatique, du *V. arenarius,* ou du désert, qui répond à une des espèces de « crocodile terrestre » des Anciens, et peut-être à leur scinque; cf. infra n° 385. Ce que les indigènes du sud algéro-marocain appellent *waran,* à l'heure actuelle, est le *Varanus griseus* Daud. (*V. Scincus* Merr = *V. arenarius* Dum.), grand saurien dépassant souvent 1 m., et dont la chair est comestible; cf. Doumg., *op. cit.,* p. 219.

132. *Wāsima.* Isatis de Dioscorides.

C'est [la feuille] de l'arbre *an-nīl.*

On trouve généralement *wasma* (I. B. 2291; Ġas. s. v.) ou *wasima,* sans *alif* (ARq. 267, Bkl. s. v.). Nous avons rétabli le mot *waraq* « feuille », indiqué par tous les auteurs, mais la question de l'identification de l'« arbre » *an-nīl* reste toujours controversée; cf. note de Leclerc ap. ARq. 400. Le *nīl* actuel, qui est l'indigo, *Indigofera tinctoria* L., n'est pas celui des Arabes du Moyen-Age; ap. I. B. 2244, le terme de *nīlaǧ* (cf. infra n° 292), synonyme de *nīl,* correspond à l'ἰσάτις de Diosc. II, 180, *glastum* de Pline XXII, 2, *guède* de Matth. ap. Diosc. l. c., *Isatis tinctoria* L. ou pastel. Aussi, Leclerc, ap. I. B. l. c., traduit-il *wasma* par « carthame, pastel, indigo »! On trouvera le premier, infra n° 306, mais aucun des deux autres n'est cultivé, à notre connaissance, au Maroc, et l'indigo dont se servent les teinturiers, *nīla,* provient de l'Inde et de l'Egypte; cf. W. Dufougeré, *op. cit.* p. 135.

133. *Wars.* Divers.

C'est une substance rouge qu'on importe du Yémen [var. d'Orient] et qui ressemble au safran pilé. Ce nom désigne aussi la pierre qu'on trouve dans la vésicule biliaire du bœuf.

Wars est cité, avec son double sens, ap. I. B. 2283, ARq. 268, Bkl., Ġas. et Alm. s. v. La plante est le *Memecylon tinctorium* L., arbre de la famille des Melastomacées, qui pousse aussi bien dans l'Inde qu'au Yémen, et dont les feuilles fournissent une matière colorante jaune, qui sert notamment à la préparation de la teinture en « rouge d'andrinople ». M. Meyerhof, *op. cit.* n° 530, fait de *wars hindī* la *Rottlera tinctoria* Roxbg., arbrisseau de la famille des Euphorbiacées, qui croit dans l'Asie tropicale et l'Insulinde; on recueille sur ses fruits une poudre rouge connue sous le nom de *kamala.* Le *Memecylon* est désigné dans la même liste par l'expression *nīla ṣīnī.*

En Occident, ainsi que l'indique I. B. 628, *wars* désigne le calcul biliaire du bœuf, qu'on trouve encore chez certains droguistes marocains.

134. *Warašān.* Colombe, Ramier.

C'est un oiseau que le peuple nomme *āzṭūṭ* (ms. A. *waṭwāṭ*).

Warašān est cité par I. B. 2284, ARq. 271, Zhw. et Alm. s. v.; ce dernier dit que c'est un oiseau intermédiaire entre la poule et le pigeon, et qu'au Maġrib on l'appelle *azṭūṭ;* Leclerc ap. I. B. l. c., *note,* dit *zaṭūṭ.* C'est le même mot qu'on retrouve, sous la forme *azḍūḍ,* dans les parlers berbères du Maroc central, ap. E. Laoust p. 121, avec le sens de « palombe ». Il s'agit de la colombe-ramier, *Columba palumbus* L., cf. Am. Lynes *op. cit.* 67. Il y a donc lieu d'éliminer la leçon *waṭwāṭ,* terme qui s'applique à l'hirondelle et également à la chauve-souris; cf. Dozy, Lane s. v.

135. *Wuššaq*. Gomme ammoniaque.

C'est la gomme d'*el-kelh* « la férule », et on l'appelle *el-fāsūh*.

Cf. supra n° 29.

136. *Wabar*. Poil.

Il est connu.

al-'Alamī est le seul des auteurs auxquels nous nous référons habituellement, qui, à la suite de Dāwūd, consacre un article au poil, en tant que produit employé en médecine. Il s'agit spécialement, dit-il, du poil de chameau et de celui de lièvre.

137. *Ward*. Rose.

Voir à son chapitre. Il y en a de plusieurs espèces: rouge, jaune et blanche.

C'est la classification de Ġas. s. v., qui distingue la rose rouge *qānī* «pourpre », la blanche *kāfūrī* « couleur de camphre », et la jaune. La rose rouge sèche, en boutons floraux, est l'objet d'un important commerce dans tout le Sud Marocain. Il s'agit des variétés de la *Rosa centifolia* L., et notamment de la *R. damascena*, qui sert à la fabrication de l'eau distillée de roses et à diverses préparations cosmétiques et médicales; cf. E. Perrot, *op. cit.* 158. J. Gatt. 88.

CHAPITRE DE LA LETTRE *ZĀ'*.

138. *Zanbaq*. Jasmin et huile de jasmin.

C'est *el-yāsmīn* « le jasmin ».

Il y a beaucoup d'incertitude chez les auteurs arabes, et, par suite, chez les lexicographes, concernant la signification du mot *zanbaq*, qui est persan, et traduit par Freytag: « *oleum jasmini; aliis, jasminum album* »; id. ap. Lane s.v. C'est le premier des deux sens qu'on trouve ap. I.B. 1129, ARq. 295, Zhw. et Bkl. s. v.; cependant, l'expression *duhn az-zanbaq* figure ap. I. B. 916 et ARq. 421, comme si *zanbaq* signifiait jasmin. Leclerc fait observer

que les Anciens ne connaissaient pas la plante, mais seulement l'huile, citée par Diosc. I, 46 sous le nom de ἴασμη « unguent, dit Matth., fait par un Perse des fleurs de violier blanc ». Chez la plupart des auteurs, le jasmin utilisé pour cette préparation est le jasmin blanc, *Jasminum officinale* L., mais Dwd. s. v. en fait l'espèce jaune, *J. fruticans* L. ou sauvage; cf. infra n° 205. Aujourd'hui, le nom de *sambac*, dérivé du mot précédent, est appliqué comme épithète à une autre plante odoriférante, *Nyctanthes Sambac* L. (*Mogorium Sambac* Lamk.) ou jasmin d'Arabie, mais qui vient également aux Indes et appartient à la même famille des Jasminées.

139. *Zaranbād*. Zerumbet.

Racine d'une plante qui ressemble à *as-su'd* (le souchet), mais en plus gros, et avec moins d'odeur; sa couleur est intermédiaire entre le jaune [var. le jaunâtre] et le blanc.

La vocalisation *zaranbād* est celle de Bkl. s. v., mais on trouve aussi *zarunbād*, et, en dialecte vulgaire de l'Egypte, *zarunba*, au dire d'Alm. s. v. Le mot s'apparente au persan *zaranb* et *zurunbād*. Nous avons dit, supra n° 110, que plusieurs auteurs ont confondu zérumbet et zédoaire; au Moyen Age, c'est le cas de Sérapion, cf. Guig. 544; à l'époque moderne, de Lémery, *op. cit.* s. v., qui donne le nom de zerumbet à la zédoaire ronde. Leclerc, ap. I. B. 1907, fait de la première de ces substances une des espèces du *Curcuma*, le *C. zerumbet*, mais on le rattache plutôt au genre *Zingiber*: *Z. zerumbet* Roxbg. (*Amomum zerumbet* Jacq.); cf. Lanessan, *op. cit.* s. v. La première partie de l'article ci-dessus est tirée d'Avicenne, *op.cit.* (*trad.* II, n° 745).

140. *Zarāwand*. Aristoloche.

C'est *al-buruzṭum*.

Zarāwand est persan et répond, ap. I. B. 1099, à l'ἀριστολοχία de Diosc. III, 4, *aristolochia* de Pline XXV, 54, dont les Anciens distinguaient plusieurs espèces, d'après les caractères du rhizome, entre autres une espèce dite « longue » et une autre dite « ronde », identifiées par Littré, la première avec *Aristolochia parvifolia* Sibth., la seconde avec *A. pallida* Willd. On trouve toujours ces deux types de racines chez les droguistes marocains sous le nom de *buruzṭum*. C'est là un mot dont on rencontre de nombreuses variantes: *burušṭum*, *buruštam*, et *šağarat Rustam* ap. ARq. 272, et I. B. l. c., *šağarat umm Rustam* ap. Zhw. etc. *Rustam* est le nom d'un héros persan. L'orthographe maġribine attestée par Ġas. et Alm. est celle donnée ici. La pro-

nonciation marocaine courante est *berreztom*. Les espèces du genre *Aristolochia* signalées au Maroc par les botanistes sont: *A. longa* L. et sa sous-espèce *paucinervis* Batt.; *A. boetica* L. et *A. pallida* Willd.; cf. Br. Bl. Maire 178.

141. *Zūfā' yābis.* Hysope de Diosc.

Herbe dont les rameaux s'étalent à la surface du sol; ses feuilles ressemblent à celles d'*az-za'tar* (thym); elles sont très minces, d'odeur agréable, de goût amer. Il y en a une espèce de montagne et une de jardin. Elle est connue des gens qui pratiquent la médecine.

142. *Zūfā' raṭba* [sic]. Suint.

C'est la laine en suint.

Les Arabes ont confondu, dans leur traduction des médecins grecs, les deux mots ὕσσωπος, Diosc. III, 27; *hyssopus*, Pline XXV, 87, hysope, (de l'hébreu *êzôb*), d'une part, et οἴσυπος, Diosc. II, 67; *oesypus*, Pline XXIX, 10, signifiant « suint », d'autre part. Ils ont arabisé ces termes en *zūfā'*, et distingué ces deux substances si dissemblables, par les épithètes de *yābis* « sec », pour l'hysope, et de *raṭb* « humide » pour le suint; cf. notes de Leclerc, ap. I. B. 1136-1137 et ARq. 277-278. La confusion se serait poursuivie même chez les Grecs du Moyen-Age, qui copièrent les Arabes!

Le mot *zūfā'* est connu des herboristes de Fès, d'après Ġas. et Alm. s. v., comme désignant une Labiée de la tribu des Saturéiées; il y aurait une espèce sauvage et une cultivée. Rappelons que Fraas et, après lui, Littré, font de l'hysope de Pline un origan, l'hysope officinale étant étrangère à la Grèce. Cette plante existe au Maroc dans le Haut-Atlas; cf. Lit. et Maire, *op. cit.* p. 19.

L'article ci-dessus sur l'hysope est imité de celui d'Isḥāq b. 'Imrān, ap. I. B. l. c.

143. *Zanǧabīl.* Gingembre.

On l'appelle dans le langage du peuple *skenǧbīr*.

Zanǧabīl semble au premier abord l'arabisation du grec ζιγγίβερις, Diosc. II, 151, mais ce mot est, d'après Boisacq, *op. cit.* s. v., dérivé du pâli *singivera*, sanscrit *çriṅgavera*, ap. Joret II, 205, persan *šankalīl*. Il s'agit là d'une substance que les Grecs tiraient, dit Diosc. l. c., de l'Arabie troglo-

dytique et de l'Inde, par l'intermédiaire, sans doute, des caravaniers arabes, et dont l'usage dans la thérapeutique remonte, chez les Arabes, à une époque reculée.

Le mot populaire est souvent écrit avec un *alif* initial: اسكنجبير, p. ex. dans les mss. F. et T. de la *Tuḥfa* et dans le ms. d'Alger d'ARq. (cf. trad. Leclerc n° 274, *note*), indiquant la prononciation *skenǧbīr*, qui est courante au Maroc. On trouve chez tous les épiciers les deux formes, avec et sans écorce, du rhizome du *Zingiber officinale* Rosc. (*Amomum Zingiber* L.) importé d'Orient.

144. *Zāǧ.* « Vitriols » en général.

Ses catégories sont nombreuses: blanche, c'est *al-qalqadīs*; jaune, c'est *al-qulquṭār*; verte, c'est *al-qalqant*; rouge, c'est *aṣ-ṣūrī*. La meilleure est la verte d'Egypte, ensuite la blanche.

Zāǧ dérive du persan *zāg*; cf. Lane s. v.; on forme un pluriel *zāǧāt* « les vitriols» — *atramenta* des Latins. L'article ci-dessus est imité d'Avic., *Canon* II, s. v. Leclerc, dans ses notes ap. I. B. 1080 et ARq. 283, a montré que ce mot de *zāǧ* répondait, chez les Arabes, avec diverses épithètes, à ce qu'on nomma en chimie, jusqu'au siècle dernier, les « vitriols », nom générique des sulfates, mais que son sens s'est restreint aujourd'hui à celui de sulfate de fer ou couperose verte. Au Maroc, où il est employé dans la tannerie et la teinturerie, il est appelé *bārūdīya*; cf. L. Brunot, *op. cit.* s. v. Les autres vitriols sont appelés plutôt *tūtīya* (sur ce mot, cf. infra n° 403). Quant au sens exact des différentes catégories de *zāǧ* indiquées ci-dessus, la question reste controversée. Ces substances figurent ap. Diosc. V, 74 à 78, sous les noms de χαλκάνθον, χαλκίτις, μίσυ, μελανθερία et σῶρυ, mais il est difficile de savoir ce que les Anciens désignaient par ces mots. Les deux premiers, à cause du radical χάλκος sont souvent identifiés avec le sulfate de cuivre, mais χαλκάνθον a répondu, dans certains cas, au sulfate de fer; cf. Hoefer *op. cit.* I, 132. Le nom de *ṣūrī*, d'après Bkl., vient de *Ṣūr* (Tyr); on l'a appliqué aussi à la « rubrique » dite *syricum*; cf. M. Berthelot, *La Chimie au Moyen-Age*, I. 318. Enfin, le mot *qulquṭār* a donné au XVI[e] s., avec Paracelse, le « colcothar », qui n'est plus un vitriol, mais un produit de calcination de la couperose verte, un peroxyde de fer. Les couleurs blanche, jaune et rouge de ces divers vitriols provenaient de leurs impuretés.

145. *Zirnīḫ.* Arsenic.

C'est un minéral; il y en a du blanc, du jaune et du rouge.

Zirnīḫ, vulg. *zernīḫ*, serait, d'après les lexicographes, un mot arabisé,

apparenté au persan *zarnah*; cf. Lane s. v.; mais il est possible que ces mots dérivent tous deux du grec ἀρσενικόν, Diosc. V. 80, lat. *arsenicum,* Pline XXXIV, 56, qui désigne généralement chez les Anciens l'orpiment (*auri pigmentum*), arsenic jaune ou trisulfure d'arsenic. L'autre sel du même métalloïde connu des Anciens est le réalgar, bisulfure d'arsenic, arsenic rouge, que Diosc. V, 81, nomme σανδαράκη. Telle est la « sandaraque » des alchimistes du Moyen-Age, et ce n'est que par analogie grossière de couleur, que les Arabes ont appelé *sandarūs* la gomme-résine du *Thuya articulata* L. = *Callitris quadrivalvis* Vent., à laquelle est réservé aujourd'hui le nom de sandaraque. Berthelot a montré que le nom d'arsenic s'appliquait aussi à l'« arsenic blanc », l'acide arsénieux obtenu par grillage de ces sulfures. L'arsenic métallique fut même connu des alchimistes grecs, qui le désignaient comme un second mercure, celui qu'on tirait de la sandaraque, par opposition au mercure tiré du cinabre; cf. *Introd. à la chimie des Anciens, op. cit.* p. 99 et 239. On rencontre la mention de l'arsenic blanc ap. Avic. (trad. II, 49), article dont l'auteur de la *Tuḥfa* s'est inspiré. On retrouvera l'arsenic infra n° 460.

146. *Zuǧāǧ.* Verre.

On l'obtient en chauffant ensemble des graviers et des cendres de plantes alcalines (*al-qily*).

On orthographie *zuǧāǧ, ziǧāǧ* ou *zaǧāǧ,* cf. Freyt, Lane s. v. Le mode de préparation du verre indiqué ici remonte à une haute antiquité. Là où l'on ne disposait pas, comme en Egypte et en Syrie, de carbonate de soude naturel ou natron, (on a vu supra n° 92, *note,* que c'est ce sel qui correspond au nitre des Anciens), on recourait à la calcination de plantes riches en soude ou en potasse. C'est ainsi qu'il faut comprendre le mot *al-qily,* vulg. *qalī* (d'où vient le mot « alcali » en français, et celui de *kalium,* ancien nom du potassium). Alors que la plupart des lexicographes traduisent *qily* par « potasse » ou « soude », Freyt. glose ainsi: « cendres qui proviennent de la combustion des salicornes et herbes analogues »; cf. infra n° 341. Les proportions indiquées par Dwd. s. v. pour la fabrication du verre sont d'une partie de *qily* pour moitié de sable blanc pur. Pline XXXVI, 66, indiquait: une partie de sable pour trois de *nitrum.*

147. *Zanǧafūr.* Cinabre.

On le fabrique avec du mercure (*zi'baq*) et du soufre, mais c'est

également un minéral, ainsi qu'on s'accorde à le reconnaître, et il coule avec un peu de soufre dans les mines de mercure (*zāwaq*).

Tous les mss. de la *Tuḥfa* orthographient *zanǧafūr* avec un و à la dernière syllabe, comme ap. ARq. 284, alors que la leçon sans و se rencontre ap. I. B. 1132 et Dwd. s. v. On a vu, supra n° 54 et 118, que le cinabre des Anciens, κιννάβαρι, Diosc. V, 69, représentait des substances diverses, n'ayant de commun que la couleur rouge-sang avec le cinabre des modernes, sulfure de mercure. Ce dernier répond à ce que l'antiquité connut sous le nom de *minium;* cf. supra n° 54 et la note de Leclerc ap. I. B. 1132. Déjà chez Ibn Ǧulǧul (Xᵉ s.), que cite I. B., *l. c.,* il y a l'indication très nette de la préparation du cinabre au moyen du soufre et du mercure (*zi'baq*), préparation dont l'invention, d'après M. Berthelot, *La Chimie au Moyen-Age, I,* 18, se placerait entre le IIᵉ et le VIIIᵉ siècle. Sur les deux dénominations du mercure données par la *Tuḥfa,* cf. infra n° 149.

148. *Zinǧār.* Vert-de-gris.

Il se forme dans les mines de cuivre; c'est le plus estimé, mais on le fabrique également.

Zinǧār dérive du persan *ǧangār,* et répond, ap. I. B. 1131, à l'ἰὸς ξυστός de Diosc. V, 51; cette expression, qui signifie « rouille détachée », fait allusion au procédé de préparation, qui s'est perpétué, du vert-de-gris du commerce, ou verdet, par l'action du vinaigre — ou encore du marc de raisin en fermentation — sur des lames de cuivre, d'où l'on détachait ensuite le sous-acétate ou acétate basique de cuivre, *aerugo* de Pline XXIV, 26. Mais d'autre part, le même nom de *zinǧār,* vulg. *zenǧār,* s'applique aujourd'hui au vert-de-gris naturel, carbonate basique de cuivre, qui se forme par la seule action de l'eau ou de l'air humide. Quant au produit minéral, c'est le sous carbonate natif, ou malachite.

149. *Zi'baq.* Mercure.

On l'extrait de sa mine et de son minerai, au moyen du feu.

Tous nos mss. portent زيبق mais l'orthographe classique est *zi'biq* ou *zi'baq*; cf. Lane s. v.; on trouve aussi *zaybaq.* L'étymologie de ce mot est rapportée au persan *ǧīvah.* Quant au terme populaire de *zāwaq,* qui désigne le mercure (cf. supra n° 147), c'est lui qui a donné le dérivé *zwāq* «peinture», en raison de l'emploi des sels de mercure, aux couleurs solides, dans l'art de la

décoration. La double origine de ce métal est déjà indiquée ap. Avic., *trad.* II, 47, dans les mêmes termes que ceux de la *Tuḥfa*: «*Argentum vivum aliud est purgatum ex minera sua, et aliud extrahitur ex lapidibus minerae suae cum igne*»; cf. aussi I. B. 1143. « Le mercure, dit Bkl. s. *zi'baq*, est importé au Maġrib des mines d'Espagne ». On sait que la principale d'entre elles porte le nom d'Almaden, hispanisation de l'arabe *al-ma'din*, vulg. *ma'den* « mine ».

150. *Zift.* Poix.

Il y en a deux sortes: l'une, noire, tirée de la pierre et liquide, et l'autre, de montagne, qui découle du pin, *aṣ-ṣanawbar.*

La question des poix, résines et goudrons végétaux et minéraux est étonnamment compliquée par la confusion qui règne dans les termes employés par les Anciens et les Arabes, et par leur correspondance imparfaite avec l'acception moderne des mêmes mots. A l'inverse de la plupart des auteurs, Avicenne excepté (*trad.* II, 2, c. 546), celui de la *Tuḥfa* a réuni dans un même paragraphe la poix d'origine végétale, telle que nous la définissons actuellement, et ce qu'au siècle dernier on appelait encore poix minérale, c-à-d. une sorte de bitume moitié liquide, le malthe, correspondant au πισσάσφαλθος de Diosc. I, 84. Les autres substances décrites par Diosc., aux chapitres 78 à 85, sont: pour les minérales, ἄσφαλτος et νάφθα; pour les végétales, les deux poix liquide et sèche, πίσσα ὑγρά et ξηρά, et l'huile de poix πισσέλαιον. Chez les Arabes, on trouve les trois termes de *zift* (cf. ci-dessus), de *qār* ou *qīr,* du grec κήρος qui signifie cire, mais qu'I. B. 1067 dit être appliqué par quelques autres à la poix liquide, enfin de *kufr* ou *qafr,* mot dérivé du persan, cité ap. I.B. 1818, 1956 et ARq. 476, avec le sens général de bitume. Or, pour ne citer que Matthiole, on voit un mot *kepsen* ou *kapse,* mauvaise lecture de *qafr,* correspondre au πισσέλαιον de Diosc.! Mais, ces confusions viennent des Arabes eux-mêmes. *Qār* ap. Bkl. (s. *zift*), est la poix sèche ou poix noire, obtenue par cuisson de la poix liquide; chez Dwd, c'est un bitume semi liquide; pour ARq. 758, c'est le synonyme de *zift.* Les articles du *Ḍiyā an-nibrās* éclairent un peu la question. Alm. s. *qār,* dit: « C'est le bitume *qafr,* en général, substance minérale naturelle; telle est l'opinion des médecins grecs et arabes; mais pour les Francs (*Afranǧ*), et ceux des traducteurs des médecins arabes qui les suivent aujourd'hui, les substances appelées par eux *zift* et *qār* sont végétales, et répondent au français « poix »... A l'article *qafr*: « Ce mot, chez les médecins francs, s'applique à quatre substances: 1° le naphte; 2° l'huile de pierre appelée au Maroc *el-gāz* (le pétrole); 3° le malthe, nommé aussi « baume de momie » (cf. infra n° 263); 4° le *qafr al-yahūd* « bitume des Juifs », substance noire, brillante, légère, facile à émietter, qu'on trouve dans le sol ou à la surface de l'eau, et que les Européens appellent asphalte. » Enfin, à l'article *zift,* al-'Alamī poursuit: «Il est connu à Fès sous ce nom et on l'appelle blanc des vaisseaux. » C'est notre « poix navale », composée de poix noire, goudron et brai sec, en proportions variables. Le mot « blanc » est mis ici par antiphrase. Pline XVI, 21, indique le même procédé pour calfater les navires.

Il résulte de tout ceci, que chez les anciens auteurs arabes, seul le mot *zift* répondait d'une manière certaine à la poix végétale, πίσσα de Diosc. Rappelons que la poix s'obtenait chez les Anciens par un procédé voisin de celui qu'on emploie encore de nos jours dans les exploitations forestières, où elle est un sous-produit de la fabrication de la térébenthine. On chauffait dans des fours des fragments de pin (sur cet arbre, cf. infra n° 298); le premier produit qui s'écoulait « *primus sudor* » dit Pline — ce que Littré traduit à tort par « poix vierge » — était le *cedrium,* nous dirions aujourd'hui le goudron; cf. P. Delaunay, *Belon nat.* 72; R. Massy, *op. cit.* cf. Bibliographie. La résine qui coulait ensuite constituait la poix proprement dite; jetée dans des chaudrons de cuivre, elle était épaissie au moyen de vinaigre. Léon l'Africain, *op. cit.* III, 463, parle de la préparation de la poix au Maroc dans les premières années du XVI^e^ siècle. Le four dans lequel on jetait des menues branches de pin ou de genévrier (sic), avait la forme d'un entonnoir, et le produit s'écoulait dans un vase. C'est, en réalité, la préparation des divers goudrons, telle que les indigènes l'effectuent encore aujourd'hui; cf. capitaine Coursimault, *Hespéris,* 1921, p. 223.

151. *Za'farān.* Safran.

Il est connu; le meilleur a une odeur pénétrante, des poils (sic) épais; il est d'un rouge vif. Cette variété a été plantée chez nous, à Marrakech, mais elle s'est écartée du type primitif. L'espèce la plus estimée est celle qu'on importe du Sous et qu'on nomme *Zeddūtī.*

Za'farān, au dire de Ġas. s. v., est un mot étranger à l'arabe; il est persan, d'après Freyt. et a fini par passer dans la plupart des langues européennes modernes, au lieu du terme de *crocus,* employé par le Moyen-Age (*croc* ap. Platear, n° 328). C'est le κρόκος de Diosc. I, 25, connu et cultivé depuis une haute antiquité, puisqu'il est mentionné dans l'*Iliade,* XIV. 348. Il est cité en Espagne par Bkl. et Zhw. s. v., avec de nombreux synonymes; Ġas. dit: « Il est abondant à Tolède et, chez nous, au Tadla, dans la province de Marrakech, mais il est rare à Fès dans nos jardins. » Le safran vendu par les épiciers du Maroc vient en partie du Sous; ils

connaissent la variété indiquée par la *Tuḥfa* et cultivée par les Idā u Zeddūt, tribu située au S. E. de Taroudant; une variété provient de la grande tribu des Sektāna. Il s'agit du *Crocus sativus* L., dont on récolte les styles trifides, appelés *ḫuyūṭ* « fils » ou *šaʿr* « poils », *pili* dans la traduction latine d'Avic., *op. cit.* II, 129. Sur la sophistication du safran, cf. note de Salmon, p. 36.

152. *Zuʿrūr*. Aubépine, Azérolier et genres voisins.

On l'appelle en langage populaire *tuffāḥ el-muzzāḥ*.

Zuʿrūr serait arabisé du persan, d'après Freyt. s. v. « C'est, dit le *Qāmūs*, le fruit d'un arbre, ressemblant au *nabiq* (jujube) ». Ainsi que le fait remarquer Leclerc, ap. ARq. 121 et 296, *notes*, « le *zaʿrūr* des Arabes correspond au néflier, à l'azérolier et à l'aubépine. » I. B. 1112, en citant les deux espèces décrites par Diosc. I, 133, μέσπιλη et ἀρωνία, dit que c'est à celle-ci que répond le *zuʿrūr*. Il s'agit du *Crataegus Azarollus* L., l'azérolier, dont le nom dérive manifestement du mot arabe précédent; cf. Littré *Spt. or.* s. v. Clém. Mullet, ap. Aw. *trad.* I, 250, identifie le « *zaʿrūr* » avec l'alisier *Aria* (*Sorbus*) *torminalis* L., arbre qui a été signalé dans le Moyen-Atlas. Alm. s. *zuʿrūr*, donne le synonyme populaire *admām*, qui est le nom berbère de l'aubépine, *Crataegus oxyacantha* et esp. voisines, dans une grande partie du Maġrib; voir la note de Leclerc ap. ARq. 38. E. Laoust cite *admām* au Maroc central, *op. cit.* 168. Le genre *Crataegus* y est représenté par les espèces *C. monogyna* Jacq. et sa sous-espèce *heterophylla* Dipp., *C. laciniata* Urc.; cf. Jahand. 70, Br.-Bl. Maire 194.

Alm. indique aussi le synonyme *šaǧar al-muzzāḥ*, expression voisine de *tuffāḥ al-muzzāḥ*, qu'on reverra infra n° 274, avec la variante *muṣṣaʿ*. A Marrakech, on appelle *mzāḥ* un fruit analogue; enfin, on trouvera infra n° 293, le même terme appliqué par Bkl., sous la forme مصح, au fruit du jujubier! Tous les végétaux dont il est question ici ont le caractère commun d'être des arbustes épineux et de produire des fruits rouges et arrondis, à pulpe jaune, rappelant grossièrement la forme et la saveur de la pomme (*tuffāḥ*).

153. *Zabad al-baḥr*. Alcyonium de Diosc.

Il y en a cinq sortes.

Cet article ne traduit que le début de celui de Diosc. V, 94, qu'on trouve plus complet ap. Avicenne, *trad.* II, 2, c. 612, et ap. I. B. 1086. L'ἀλκυόνιον des Grecs, *alcyonium* de Pline, XXXII, 27, représentait des mélanges variés

d'algues et de polypiers rejetés par la mer. Aujourd'hui, l'expression *zabad al-baḥr* « écume de mer », est synonyme, au Maroc, de *lisān al-baḥr*, « langue de mer », qui est l'os de seiche, *Eusepia officin.* L. En Europe, l'écume de mer désigne un hydrosilicate naturel de magnésie; cf. P. Delaunay, *Belon nat.* 55, note.

154. *Zayt al-unfāq*. Omphacium de Diosc.

C'est l'huile d'olives.

155. *Zayt al-Falasṭīn*. « Huile de Palestine ».

C'est l'huile d'olives vertes, qui ne sont pas arrivées à maturité.

L'auteur de la *Tuḥfa* a certainement fait une confusion. Le mot *unfāq* ne peut correspondre qu'à l'ὀμφάκινον des Grecs, Diosc. I, 28, *omphacium* de Pline, XII, 60, qui est l'huile extraite d'olives non mûres, encore blanches. C'est bien le sens que donnent Avic., *trad.* II, 531; I. B. 114 et ARq. 297. Mais, il faut reconnaître que, chez plusieurs auteurs, l'« huile de Palestine » répond à la même définition. I. B. 1146, fait de cette expression le synonyme de *zayt rikābī*, autre appellation de l'« omphacine »; il en est de même de Bkl., qui, pourtant, dit aussi (note en dehors du *ǧadwal*, s. *zayt rikābī*) : «Les gens d'Egypte l'appellent huile de Palestine, et on dit que c'est une huile lavée à l'eau jusqu'à ce qu'elle blanchisse et se dépouille de sa couleur ».

Enfin, Ġas., s. *zaytūn*, la fait venir de l'olivier sauvage — *oleaster* —, au Maroc *zebbūǧ*, et dit que son nom de *rikābī* vient de ce qu'elle est mêlée (*murakkab*) d'huile et d'herbes! On trouvera d'autres étymologies de ce mot ap. I. B. 1146. ARq. 298, dit: « On l'appelle chez nous (à Alger?), huile des Ṣanhāǧa ».

156. *Zuwān* [var. *zuwāl*]. Ivraie.

Plante connue; c'est elle qui pousse avec les céréales (*zarʿ*).

Le mot *zuwān* s'écrit aussi *zawān* et *ziwān*, d'après le *Qāmūs*. Pour Abū Ḥanīfa, ap. Bkl. s. v., c'est un mot arabe du dialecte du Nejd. Il répond, ap. I. B. 1139, à l'αἶρα de Diosc. II, 93; *aera* de Pline, XVIII, 44: « son grain est très petit et renfermé dans une enveloppe piquante; dans le pain, il cause très promptement des vertiges. » C'est donc l'ivraie enivrante *Lolium temulentum* L., mais il n'est pas douteux que, chez les Arabes, le terme de *zuwān* réponde à d'autres espèces de *Lolium*, et même à d'autres

genres de Graminées. La plupart des auteurs, comme Abū Ḥanīfa, ap. I. B. 1139, Zhw. et Bkl. s. v., en font le synonyme de *šaylam* (cf. infra n° 448), mais les deux graines sont différentes pour Dwd., qui fait de *zuwān* une graine noire, amère, sans doute la nielle des blés, *Agrostemma Githago* L. A Rabat, le nom de *zwān* ou *zwāl* est appliqué aujourd'hui à la graine du *Phalaris Canariensis* L. ou alpiste des Canaries, qu'on donne aux oiseaux. Leclerc, ap. ARq. 299, indique que la graine de *Phleum* est vendue à Constantine pour le même usage.

157. *Zabād.* Civette ; ici : Confection.

C'est *al-ġāliya.*

Zabād, mot qu'on a tendance à rapprocher de *zabad,* cité supra n° 153, avec le sens d'écume ou de sueur, désigne, ap. I. B. 1091 et Dwd. s. v., le produit onctueux, dont le nom arabe a donné le français *civette* « sueur d'un animal qui ressemble au chat sauvage ». Il s'agit des espèces *Vivera Zibetha* L. et *V. Civetta* L., petits mammifères carnassiers, spéciaux, le premier à l'Asie, le second à l'Afrique tropicale, et chez qui on recueille une matière grasse, au parfum musqué très violent, déposée dans des poches périnéales. La civette ne semble pas avoir été connue des Anciens et Matth. n'en parle qu'à propos du musc, ap. Diosc. I, 20 ; elle est citée par Léon l'Africain, *op. cit.* III, 444. Quant au synonyme populaire *ġāliya,* nous croyons qu'il faut ajouter, comme Alm. s. v., l'adjectif *ḥayawānīya* « animale ». La *ġāliya* proprement dite est une de ces drogues composées, à base de noix de galle (d'où peut-être son nom) et de musc, introduites par les Arabes dans la matière médicale ; cf. infra n° 366 et 379 ; c'est la « galle muscate » de Platearius, *op. cit.* 535. La formule donnée par Avic., *trad.* IV, 7, 1, n° 22 renferme une trentaine de substances.

158. *Zabīb.* Raisin sec.

Le meilleur est le gros charnu.

La prononciation vulgaire est *zbīb.* C'est le σταφις de Diosc. V, 4, l'*uva passa* de Pline, XXIII, 12 ; passes ou passerelles du Moyen-Age ; cf. Platear. 937. Le commerce des raisins secs est important dans le Nord du Maroc ; Fès est le centre de ce trafic, alimenté par les Ǧbāla. Le mot ملحم *mulḥim* « charnu » a été lu مالح *māliḥ* « salé » par Salmon.

159. *Zumurrud.* Émeraude.

C'est une pierre qu'on trouve dans les mines d'or et d'argent ; elle est une thériaque contre tous les poisons liquides ou en poudre.

Cet article, et celui qui suit au n° 162, sont analogues à la citation du *Livre des pierres* du pseudo-Aristote, qu'on trouve ap. I. B. 1123. Beaucoup plus que l'*Histoire naturelle* de Pline, les ouvrages de minéralogie attribués à Aristote ont servi de guide aux Arabes. Le mot *zumurrud,* comme la plupart des noms de pierres précieuses, est arabisé du persan ; il semble, au premier abord, dériver du grec σμάραγδος, mais ce mot serait lui-même d'origine étrangère, cf. Boisacq, *op. cit.* s. v.

160. *Zanǧabīl al-kilāb.* Persicaire âcre ; ici Piment.

C'est *al-fulful ar-rūmī* « le poivre grec », rouge, que l'on sème dans les maisons et les jardins.

Chez Avic. (*trad.* II, 146) et I. B. 1126, qui le reproduit, *zanǧabīl al-kilāb* (vulg. *klāb*) « gingembre des chiens », répond à l'ὑδροπέπερι de Diosc. II, 155, qui est le *Polygonum hydropiper* L., persicaire âcre ou poivre d'eau, expression qui traduit celle de *fulful al-mā'* ; cf. Avic. l. c. Mais, ap. ARq. 302, on trouve un synonyme différent, *fulful rūmī,* comme dans la *Tuḥfa,* et la suite de l'article montre qu'il s'agit d'une plante n'ayant de commun avec la précédente que sa saveur poivrée. Il s'ensuit qu'il faut traduire ici — et de même ap. ARq. — par « piment ». Les indigènes marocains cultivent, en effet, dans leurs jardins, le *Capsicum annuum* L., aux gros fruits écarlates, Solanée qui, pour De Candolle, est originaire du Brésil ; mais on connaît aussi au Maroc, sous le nom de *felfel Merrākšī* « poivre de Marrakech », le petit piment à saveur si forte, fruit du *C. frutescens* L., appelé en France « poivre de Cayenne ».

161. *Zahrat an-nuḥās.* Fleur de cuivre.

C'est son écume, et la plus estimée est la blanche.

Leclerc, ap. I. B. 1134 bis, rend cette expression par « vert-de-gris », comme supra n° 148 pour *zinǧār.* Cependant, elle correspond à un autre dérivé du cuivre, au χαλκοῦ ἄνθος de Diosc. V, 48, « qui se produit lorsqu'on le fond et qu'on verse de l'eau par dessus ». Ce que Pline XXXIV, 24,

appelle *flos aeris* « fleur d'airain », est un peu différent: « On la tire du cuivre déjà fondu, qu'on porte dans d'autres fourneaux; l'action active des soufflets fait naître dans le métal des écailles semblables à de la balle de millet. » ARq. 301, n'y voit que des scories, *tawābil*. Bkl. s. v. cite une opinion suivant laquelle ce serait le *qalqadīs* (cf. supra n° 144), c-à-d. le vitriol bleu. C'est aussi l'avis de M. Berthelot, *la Chimie au Moyen-Age* I, 31 et 37, à cela près, que *flos aeris* est indiqué dans le ms. qu'il étudie, comme synonyme de *chalcantum*, sulfate de cuivre, plus ou moins basique. Cependant, plus loin, p. 319, dans la traduction de Razès, *chalcantum* figure dans une liste, indépendamment de *flos aeris!* Il semble donc bien que ce mot et, par suite, sa traduction arabe, réponde à plusieurs dérivés du cuivre, différents les uns des autres.

162. *Zabarǧad.* Topaze.

Variété d'émeraude.

Cf. supra n° 159. On traduit souvent *zabarǧad* par chrysolite, comme ap. Lane s. v., mais la chrysolite des modernes — ou péridot — est différente de celle des Anciens, qui désignaient sous ce nom diverses pierres précieuses jaunes et brillantes.

CHAPITRE DE LA LETTRE *ḤĀ'*.

163. *Ḥāšā'.* Thym.

On l'appelle *za'tar al-ḥamīr* « sariette d'ânes » [var. *al-ḥimār* « d'âne »; *al-ǧabal* « de montagne »].

Za'tar, ou *ṣa'tar* comme infra n° 299, paraît dériver de *satureia,* Pline XIX, 50, qui a donné en français *sarriette.* Toutefois, ce mot, chez les Latins, pas plus que son dérivé arabe, ne désigne généralement le genre *Satureia* des botanistes, mais plutôt celui d'*Origanum* (cf. I. B. 1398), et, avec certaines épithètes, des genres voisins, de la même famille des Labiées. C'est le cas du thym, *ḥāšā'*, mot qui, chez I. B. 548, répond au θύμος de Diosc. III, 37, *thymus* de Pline, XXI, 31, et a pour synonyme populaire, en Andalousie, *ṣa'tar al-ḥamīr.* Dwd. et Alm. donnent la variante *ḥimār* au Maġrib. Nous avons entendu, dans la banlieue de Rabat, appeler *za'ter el-ḥmīr* le

Thymus Broussonetii Bois., cette magnifique espèce de thym, qu'on désigne aussi par le diminutif *z'ītra.* Le mot de *za'tar,* tout court, s'applique davantage au *T. Bleicherianus* Pom., spécial au Maroc, comme le précédent, ainsi qu'à l'*Origanum compactum* Benth.

164. *Ḥaraqiyās.* Euphorbe.

C'est *umm al-lubayna,* en arabe.

Ḥaraqiyās est pour *ḫaraqiyās,* cf. I. B. 2302; c'est l'arabisation de χαρακίας, terme qui désigne, ap. Diosc. IV, 159, l'espèce nommée par lui «mâle», et par d'autres « amydaloïde », parmi les sept espèces de « tithymâles ». Ce mot est rendu chez les Arabes par *yattū'āt* (cf. infra n° 210), groupe de plantes à latex vésicant, et surtout euphorbes. Linné a créé une espèce *Euphorbia Characias,* mais elle n'est pas représentée au Maroc. L'expression *umm al-lubayna,* vulgairement *umm el-lbīna* « la mère du — c.-à-d. celle qui produit — le petit lait», s'applique à toutes les espèces d'euphorbes, à l'exception des espèces productrices de résine: *Euphorbia resinifera* Berg. (*E. officinarum* L. ?), puis, secondairement, *E. Beaumierana* Coss. et Hook, et *E. echinus* d°, la première croissant vers Demnat et le Tadla, les autres au Sous; elles portent le nom de *šeǧret el-ferbyūn;* cf. infra n° 323.

165. *Ḥamāmā.* Ἄμωμον de Diosc.

C'est une plante dont le bois est rouge, qui a une bonne odeur et une fleur [var. couleur] jaune d'or.

D'après I. B. 695, *ḥamāmā* répond à l'ἄμωμον de Diosc. I, 14; c'est l'*amomi uva* de Pline, XII, 28, produit « d'une vigne indienne sauvage à feuilles rousses », et différent des *cardamomum* et *cinnamomum* du même auteur; ibid. 29 et 30. La difficulté commence avec l'identification de ce produit; on peut suivre, ap. Matth. p. 41, une longue discussion sur l'*amomum*: «Le meilleur est celui d'Arménie, de couleur tirant sur le doré, le bois rougeâtre, sentant très bon ». Littré ap. Pline, l. c., adopte l'identification de Sprengel: *Cissus vitiginea* L. = *Vitis repanda* Wight (Ampélidées). On a mis en avant l'*Amomum racemosum* Lam. = *A. cardamomum* Willd. Les auteurs maġribins: ARq.. Ġas., Alm., sont muets sur le *ḥamāmā,* qui semble avoir été mentionné ici uniquement d'après l'autorité d'Avic. (*trad.* II, 49).

166. *Ḥuḍaḍ.* Λύκιον de Diosc.

C'est *al-ḥawlān* de la Mecque.

I. B. 680, fait de *ḥuḍaḍ* l'équivalent du λύκιον de Diosc. I, 114, *lycion* de Pline, XII, 15 et XXIV, 77, médicament de l'Inde, utilisé en collyre, extrait d'une plante épineuse sur laquelle on a beaucoup discuté. Les Arabes distinguaient trois espèces de *ḥuḍaḍ*: 1° l'indienne, dans laquelle on a vu le cachou, produit de l'*Areca catechu* Willd., palmier de l'Asie tropicale; 2° l'arabique, qui était le véritable *ḥuḍaḍ*, servant à préparer le collyre nommé *kuḥl ḥawlān,* du nom d'une tribu du Yémen; 3° une dernière espèce, tirée du *Berberis*. Ġas. et Alm. s. v. et ARq. 314, parlent du «*ḥawlān* de la Mecque», qu'on trouve chez les droguistes, et le premier ajoute que c'est le suc du *curcuma,* ou celui qu'on obtient par une seconde expression des feuilles d'aloès, une fois qu'on en a tiré le *ṣabir* (aloès); cf. infra n° 294. Il est évident que dans l'ignorance où l'on était de la nature exacte du *lycium* des Anciens, tiré d'une plante qui n'avait avec le *lycium* des modernes (sur lequel, cf. infra n° 312), que de vagues analogies, on a substitué au produit original, dans le collyre en question, des substances astringentes diverses; cf. P. Guig. 205. Ibn al-Ḥaššā', cité ap. Simonet, 66, dit que l'arbre qui produit le *kuḥl ḥawlān* existe au Maġrib et est appelé *arġīs.* C'est le nom du *Berberis* (cf. supra n° 18) mais nous n'avons pas connaissance que ce produit soit encore usité au Maroc.

167. *Ḥurf.* Cresson alénois.

Il est nommé *aṯ-ṯuffā',* et on l'appelle *ḥabb er-ršād* en langage populaire.

Ḥurf répond, ap. I. B. 655, au κάρδαμον de Diosc. II, 149, qui est le *nasturtium* de Pline XIX, 44-50; *nasitort* du traducteur de Matth. p. 337. Ce n'est pas le genre botanique actuel *Nasturtium,* sur lequel cf. infra n° 337, mais le genre *Lepidium,* vulgairement « passerage ». *Ḥabb er-ršād* « la graine du droit chemin, ou de la bonne voie » désigne, dans tout le Maġrib, les petites graines rouges du *L. sativum* L. ou cresson alénois, panacée de la médecine populaire des Arabes; cf. *Méd. du Prophète, op. cit.* 62, où le Dr. Perron a lu à tort « *thaka* » pour *ṯuffa.* Ce terme est, au dire d'Abū Ḥanīfa, ap. I. B. l. c. et Bkl. s. *ḥurf,* un mot arabe du Hedjaz.

168. *Ḥimmaṣ al-amīr.* Tribulus terrestris.

C'est *al-ḥasak.*

Chez I. B. 669 et Bkl. s. v., *ḥasak* répond à l'espèce terreste du τρίβολος de Diosc. IV, 14, *tribulus* de Pline XXI, 58, *chaussetrape* du traducteur de Matth., (l'espèce aquatique étant la *Trapa natans* L.). I. B. et Bkl. l. c., et ARq. 316, disent qu'en Andalousie et au Maġrib, l'expression populaire est *ḥimmaṣ al-amīr* « pois-chiche de l'émir » — on trouve aussi *al-ḥamīr* « des ânes ». Le mot *ḥasak,* qui a le sens en arabe de plante à fruits piquants (on appelle à Rabat *ḥusayka* le fruit de certaines espèces de luzerne), a, en effet, chez Ġas., une acception très générale, mais la description que donne cet auteur se rapporte bien au *Tribulus terrestris,* de la famille des Zygophyllées. Il est commun au Maroc; cf. Jahand. 58, R. Maire 177.

169. *Ḥiltīt.* Asa foetida; ici résine de Thapsia.

C'est la gomme de l'*anǧudān.*

Ḥiltīt est ainsi vocalisé ap. Lane s. v. On trouve *ḥaltīt,* lecture de Leclerc, ap. I. B. 688, et aussi *ḥantīt.* « C'est, dit Alm., un nom connu chez les droguistes de Fès, et désignant la gomme du *maḥrūt* (cf. infra n° 255), c-à-d. de la racine de l'*anǧudān* ». Nous avons parlé en détail de cette plante, supra n° 14; c'est la férule de *'aṣā* en Orient, mais les auteurs maġribins l'identifient avec le *Thapsia.*

170. *Ḥandaqūqā.* Mélilot et genres voisins.

C'est l'*azrūd* [var. *nuwwār az-zūrd*] que l'on trouve dans les prés humides.

Ḥandaqūqā serait copte, d'après Bkl. s. v. On le trouve écrit parfois avec ى final. Quant à sa signification exacte, on a vu, supra n° 4, la confusion qui règne chez les Arabes entre les trois principales espèces de Légumineuses fourragères: trèfle, luzerne et mélilot. ARq. 335 et 612, et Bkl. s. v. font de *ḥandaqūqā* le synonyme de *nafl* (cf. infra n° 285), «en *'aǧamīya: ṭrīflūn,* dit Bkl.» Chez I. B. 718, *ḥandaqūqā* répond au λωτος de Diosc. IV, 106-107, avec ses deux espèces cultivée et sauvage — l'espèce égyptienne, qui est le *Nymphaea lotus* L., étant mise à part. L'identification de ces espèces est malheureusement difficile; si l'on a vu, dans la première, le *Melilotus coeruleus* Desv., la seconde répond à des genres différents, entre autres, le genre *Trigonella;* cf.

P. Guig. 236, qui dit qu'aujourd'hui, en Orient, *ḥandaqūqā* désigne le *Trifolium pratense* L. Quoi qu'il en soit, le synonyme *azrūd,* cité ci-dessus, est le nom que donnent les herboristes du Maroc aux fruits du mélilot, appelés en Algérie *šnān;* cf. ARq. 2 et 66, notes. Nous avons adopté la leçon *azrūd,* qui est courante dans les parlers marocains, mais, chez les auteurs: I. B. 61bis, ARq. 66 et 135 (rectifié d'après le texte d'Alger), Bkl., Alm. s. *ḥandaqūqā,* on lit *azūrd.*

Les principales espèces de mélilots signalées au Maroc sont: *Melilotus sulcata* Desf., *M. segetalis* Sev., *M. indica* All; cf. Jahand 62, Br. Bl. Maire 198.

171. *Ḥummāḍ.* Rumex en général, Oseilles sauvages.

C'est *al-ḥummayḍa.*

Ḥummāḍ dérive de la rac. arabe *Ḥ M Ḍ* « être acide ». I. B. 698 en fait le λάπαθον des Grecs, Diosc. II, 108; *lapathum* ou *rumex* de Pline, XX, 85, correspondant à de nombreuses espèces du genre botanique *Rumex.* Les auteurs arabes (cf. Avic. *trad.* II, 54), se bornent à décrire une espèce cultivée et une espèce sauvage du *ḥummāḍ,* mais, en langage populaire, le doublet *ḥummayḍa* — équivalent du latin *acetosella* — reprend son sens extensif, et s'applique à toutes les catégories d'oseilles sauvages. Alm. s. *ḥummāḍ,* dit qu'à Fès c'est *al-ḥummayḍa* et *silq barrī* « bette sauvage »; on trouvera la même expression infra n° 397. Il y a donc une certaine confusion entre ces termes, et si, pour les espèces cultivées, *ḥummāḍ* désigne habituellement l'oseille, *Rumex acetosa* L., et *silq,* l'épinard, *Spinacia oleracea* L. et la bette, *Beta cicla* L., on entend souvent les campagnards appliquer indifféremment *silq* et *ḥummayḍa* aux diverses espèces de *Rumex* communes au bord des chemins, *R. crispus* L., *R. bucephalophorus,* etc., ainsi qu'à des *Chenopodium.*

172. *Ḥinṭa.* Blé.

C'est *al-qamḥ,* et on l'appelle *al-burr.*

Tous ces mots sont bien connus comme désignant le blé, en général. Lane, s. *ḥinṭa,* dit que le terme propre est *burr.* On ne peut passer sous silence l'analogie entre ce mot et le grec πυρός, Diosc. II, 78 — remarque déjà faite par Leclerc, ap. I. B. 270. Le mot populaire au Maroc est *gemḥ.* Le sens de *ḥinṭa,* ap. Ġas., est très étendu et correspond à celui de céréales panifiables, puisqu'il y range *al-qamḥ, aš-ša'īr* (l'orge), *al-ḥandarūs* (grec χόνδρος épeautre?), *as-sult* et *al-'alas* (cf., sur ces deux mots, infra n°ˢ 386 et 314.)

La question des blés marocains et de leur dénomination a été étudiée en détail par E. Miège, cf. Bibliographie.

173. *Ḥabb ġār.* Graine de laurier.

C'est la graine d'*ar-rand;* elle est connue.

La synonymie du laurier est bien établie par I. B. 1065 et 1619, et ARq. 1065, du moins pour l'Occident, avec les termes de *rand* et *ġār;* cf. infra n° 437. Il s'agit du *Laurus nobilis* L., dont les baies, *baccae lauri* (cf. Pline XV, 39 et XXIII, 80) furent, comme les feuilles, très employées en médecine jusqu'au siècle dernier. Cet arbre a été récemment découvert dans le Moyen-Atlas marocain, à Ksiba, par Mr. L. Emberger. Il existe aussi chez les *Ǧbāla,* vers Tétouan.

174. *Ḥinnā'.* Henné.

Voir à son chapitre.

Le henné, *Lawsonia inermis* L. (Lythrariées), *kopher* des Hébreux, *pouquer* des textes hiéroglyphiques, κύπρος des Grecs, est un des plus anciens produits végétaux employés comme teinture et comme remède. L'Islam lui a fait une place à part dans ses pratiques rituelles ou médicales, et nombre de « *hadiths* » s'y rapportent; cf. Dr. Perron, *Médec. du Prophète,* p. 66. Sur l'identification du κύπρος et du *ḥinnā',* on consultera l'intéressante note de Leclerc, ap. I. B. 719. Au Maroc, le henné est surtout cultivé dans la banlieue d'Azemmour et au Sous, d'où on l'exporte dans tout le pays.

175. *Ḥulba.* Fenu grec.

Voir à son chapitre.

Il s'agit ici encore d'une panacée de la médecine populaire. C'est le τῆλις ou βούκερας de Diosc. II, 95, ce dernier mot faisant allusion à la forme cornue des gousses; *silicia* ou *foenum graecum* de Pline XVIII, 39; *Trigonella Foenum graecum* L. des botanistes. Le Maroc en est un producteur important. Le nom de *ḥulbā* se rattache peut-être au mot *ḥalīb* « lait », faisant allusion aux propriétés galactagogues de cette plante fourragère. C'est la graine qui est employée dans la thérapeutique indigène et dans l'industrie, à cause de son huile. La prononciation populaire est *ḥelba.*

176. *Ḥarmal.* Harmel.

De même.

I.B. 650 cite le mot *ḥarmal* comme répondant à l'expression πήγανον ἄγριον, « rue sauvage » de Diosc. III, 46. Le harmel, qui a donné son nom à l'espèce botanique *Peganum Harmala* L., a été longtemps classé parmi les Rutacées; on le fait rentrer aujourd'hui dans la famille des Zygophyllées. C'est une plante des steppes, qui jouit d'une réputation ancienne d'herbe magique et de panacée. Sa graine, vendue chez tous les épiciers du Maroc, est à la base de la plupart des fumigations thérapeutiques ou magiques pratiquées par les indigènes.

177. *Ḥanẓal.* Coloquinte.

On l'appelle *el-ḥdeğ,* et, en berbère, *taferzīzt* (var. *tafersīt*).

Ḥanẓal répond, ap. I. B. 714, au κολοκυνθίς de Diosc. IV, 171, *colocynthis* de Pline XX, 8, *Citrullus colocynthis* Schr. Le nom populaire, que Bkl. vocalise *ḥidğ* (la prononciation courante est *ḥdeğ*), serait, d'après I. B. 648, appliqué au fruit de la coloquinte n'ayant pas encore passé au jaune, mais il ne nous a pas semblé que cette distinction ait cours aujourd'hui au Maroc, où cette cucurbitacée sauvage abonde dans les régions sablonneuses, et est toujours très employée. Quant au synonyme berbère, on entend généralement *taferzīst,* mot signalé par E. Laoust, *M. et Ch.* p. 166, dans ses intéressants récits sur les maladies et leurs remèdes, à l'article *asemmīd* (blennorragie), et par E. Destaing, *op. cit.*: *aferzīz, taferzīzt, tiferzīzt.* A noter l'extension du mot *ḥdeğ,* qui désigne aujourd'hui, à Rabat, le fruit du *Solanum Sodomeum,* plante épineuse, d'origine américaine, naturalisée au Maroc.

178. *Ḥabba ḫaḍrā'.* Fruit du faux pistachier.

C'est le fruit du *buṭm.*

Même texte ap. I. B. 570 et ARq. 332. Leclerc traduit *buṭm* par térébinthe, τέρμινθος de Diosc. I, 76; *terebinthus* de Pline XIII, 12. Ici donc, *ḥabba ḫaḍrā'* « graine verte », ne désigne pas la pistache proprement dite, fournie par le *Pistacia vera,* L., fruit que l'auteur de la *Tuḥfa* (cf. infra n° 321) dit, en effet, importé d'Orient, mais celui d'un pistachier indigène. Au Maroc existent *P. terebinthus* L. et *P. atlantica* Desf. répondant au nom de *buṭm,* vulg. *bṭom,* car la troisième espèce marocaine, *P. lentiscus* (sur laquelle cf. infra n° 329), n'a pas de fruit comestible. Le *P. atlantica* est l'espèce la plus répandue dans le « domaine maurétano-steppique » des prof. Braun-Blanquet et Maire, *op. cit.* 14; son fruit a un goût un peu acide; le *P. terebinthus* a été signalé dans l'Atlas (*ibid.* 206; R. Maire 178) mais l'usage thérapeutique de la « graine verte » nous a paru inexistant au Maroc.

179. *Ḥamāḥim.* Grand basilic.

C'est le *ḥabaq* à larges feuilles.

La synonymie des *aḥbāq,* plur. de *ḥabaq,* « basilic » en général, mais, souvent aussi, autres genres de Labiées odoriférantes, est fort compliquée. Clém. Mullet, traducteur d'Ibn al-'Awwām, *op. cit.* II, 79, *note,* n'en énumère pas moins de onze catégories, désignées, pour la plupart, par des épithètes: *qaranfulī* « giroflé », *turunğānī* « citronelle », etc.; cf. supra n° 72. Celui dont il est question ici, est appelé par lui *ğamğamī,* que Dozy s. *ḥabaq,* rectifie en *ḥamāḥimī.* Bkl. s. v. et Isḥāq b. 'Imrān, ap. I. B. 704, donnent comme synonyme *ḥabaq nabāṭī* « basilic nabathéen »; il est à fleurs blanches, à grandes feuilles, et est cultivé dans les jardins. Cette description répond à la grande espèce de basilic, *Ocimum Basilicum* L. Sur les autres espèces, cf. infra n^{os} 327 et 443.

180. *Ḥabb al-qilqil.* Cassia Tora (?)

C'est la graine de la grenade sauvage, *ar-rummān al-barrī.*

Les expressions *ḥabb al-qilqil* ou *qulqul* (lecture de Leclerc) ap. I. B. 579 et 1822, et ARq. 329, désignent les graines d'une plante qui paraît appartenir à la famille des Légumineuses. Un nom voisin, celui de *qilqilān,* vulg. *qīqlān,* répond, au Maroc, au cassier, *Acacia Farnesiana* Willd; cf. la note de l'un de nous, ap. Bulit, *op. cit.* p. 327. Et pourtant, le texte de la *Tuḥfa* est corroboré par un article d'Alm. s. *qilqil*: « graine de la grenade sauvage, ressemblant à la graine de lin, donnant à la cuisson une matière grasse et molle »; c'est ce que dit le *Minhāğ ad-dukkān* « Guide de l'officine », ouvrage bien connu, du juif égyptien Kūhīn al-'Aṭṭār (XIII[e] siècle). On a rencontré, supra n° 113, et on trouvera aussi, infra n° 271, cette expression de « grenade sauvage » appliquée à une autre plante, et il y a lieu de remarquer, avec Leclerc (ap. I. B. 2147), que les Arabes semblent avoir ainsi caractérisé, dans plusieurs cas, des végétaux n'ayant avec le *Punica Granatum* que des affinités éloignées. Leclerc, d'après la description des auteurs arabes, pense qu'il s'agit ici de la graine d'une de ces plantes du genre *Cassia,*

de l'Arabie ou de l'Inde, aux si nombreuses espèces, dont beaucoup sont douées de propriétés purgatives. Ce serait la *C. Tora* Forsk., dont les graines, pulvérisées et torréfiées, servent à falsifier le café; mais ce produit est inconnu aujourd'hui chez les droguistes marocains. On retrouvera *ḥabb al-qilqil,* infra n° 335.

181. *Ḥiṣrim.* Verjus.

C'est le raisin qui n'est pas mûr.

Même définition chez tous les auteurs: *ḥisrim* répond, ap. I. B. 679, à l'ὀμφάκιον de Diosc. V, 8, une des catégories de l'*omphacium* de Pline, XXIII, 2, celui qui est tiré du raisin vert, le verjus.

182. *Ḥabb al-kulā.* Graine d'Anagyris.

C'est la graine qui est importée d'Egypte et a la forme du rein.

D'après I. B. 558, ce que l'on connaissait à son époque en Egypte sous le nom de *ḥabb al-kulā* « graine du rein », n'était autre que la plante nommée en grec *anaġūris* (*Anagyris foetida* L.; cf. supra n° 9). Voici ce que dit Alm. s. v.: « Ce sont de petites graines, en forme de rein, très répandues chez les droguistes égyptiens; j'en ai acheté, mais ne les ai pas trouvées décrites dans la matière médicale européenne, à cause de leur peu d'intérêt. » Aujourd'hui, la graine d'*Anagyris* n'est pas connue sous ce nom des droguistes marocains.

183. *Ḥašīšat az-zuǧāǧ.* Pariétaire; Soude.

C'est *tāsra* et on l'appelle *al-ḥurrayq.*

L'auteur a réuni ici deux *ḥašīšat az-zuǧāǧ* « herbe au verre », de caractère fort différent: 1° la plante qui, ap. Avic. *trad.* II, 343, I. B. 671, Bkl. et Ġas. s. v., doit son nom à l'emploi qu'on en fait pour nettoyer les vases de verre. Elle répond à l'ἑλξίνη ou περδίκιον de Diosc. IV, 81; *helxinè* et *perdicium* de Pline XXII, 20, la pariétaire, *Parietaria officinalis* L. C'est à elle seulement que peut s'appliquer le synonyme ci-dessus, *al-ḥurrayq,* que l'on a vu, supra n° 10 et 104, désigner l'ortie, *Urtica urens* L., et, avec l'épithète *amlas* « lisse », le lamium, le galeopsis, la mercuriale, enfin la pariétaire. 2° la plante dont les cendres servent à la fabrication du verre, et dont il a été question, supra n° 38, sous le même nom berbère de *tāsra,* qui désigne des Chénopodiacées: *Traganum nudatum* Desf., *Salsola vermiculata* L. etc.

184. *Ḥazāz aṣ-ṣuḫūr.* Lichen.

C'est la plante qui se trouve sur les rochers humides ainsi que la mousse *al-ḫazz.*

Même texte ap. Bkl. s. v. et ARq. 337. Dans l'expression *ḥazāz aṣ-suḫūr* « dartre des rochers », on retrouve l'équivalent du grec λειχήν Diosc. IV, 48; lat. *lichen,* Pline XXVI, 10. Il a été question, supra n° 59, d'espèces de lichens croissant sur les arbres. On consultera a. s. des lichens du Maroc: Br. Bl. Maire 154; R. Maire 137, et le n° du 30 Déc. 1924 des *Mem. soc. sc. nat. Maroc.*

185. *Ḥazūnā* (?) *Irisā.* Rhizome d'Iris (?).

« Le lys bleu » *as-sūsān al-azraq.*

Cet article, qui n'existe que dans le ms. T., est douteux. *Ḥazūnā* seul est en rubrique, mais ce terme, qu'on ne rencontre nulle part, rapproché du suivant, suggère l'hypothèse d'une transcription défectueuse de l'expression ῥίζωμα ἴριδος, rhizome d'iris, produit connu dans la matière médicale, et dont il a été question dans les mêmes termes, supra n° 28.

186. *Ḥalazūn.* Escargot, limace, etc.

C'est *el-bebbūš.*

On trouve aussi *ḥalazūm,* infra n° 459. Ces mots rappellent le grec ἕλιξ, lat. *helix* « roulé en spirale »; un adjectif *ḥalazūnī* a le sens en arabe d'« hélicoïdal ». Comme les Anciens, les Arabes ont réuni sous un très petit nombre de rubriques, souvent imprécises, l'ensemble considérable des mollusques. *Ḥalazūn* répond, ap. I. B. 690, aux κοχλίαι de Diosc. II, 9; *cochleae* de Pline IX, 51, et comprend les Gastéropodes avec ou sans coquille, appelés vulgairement escargots (de terre ou de mer), limaçons et limaces. Pour Dwd. et ARq. 334, le sens de *ḥalazūn* est encore plus étendu, et il embrasse les mollusques appelés par les Arabes *šanǧ* (cf. infra n° 459), *wada'* (cf. supra n° 130) et *ṣadaf* (cf. infra n° 300), c.-à-d. des Gastéropodes et des Pélécypodes. Le synonyme populaire *bebbūš* — on dit aussi *bābūš,* comme ap. ARq.

l. c. — désigne, au Maroc, les escargots, et souvent les limaces, *sensu lato*. Simonet, *Glos.* p. 27, rattache ces mots au roman hispanique *baboso* (*bavosus* « baveux »).

187. *Ḥayy al-ʿālam.* Sempervivum; ici Cotylédon.

C'est *ṣaḥīfat al-mulūk.*

Ḥayy al-ʿālam « le vivant de l'univers » est l'équivalent de l'ἀείζωον de Diosc. IV, 84-86; *aizoon* de Pline, XXV, 102, rendu par le latin *sempervivum*, dont les botanistes ont fait un genre de la famille des Crassulacées. Toutefois, cette expression s'applique non seulement à la Joubarbe, qui est, chez les Arabes, la grande espèce du *ḥayy al-ʿālam*, mais aux genres *Sedum* et *Cotylédon*. Alm. dit: « On trouve cette plante à Fès dans les tuiles du pourtour de la cour intérieure des maisons et sur les auvents des boutiques », et il confirme l'expression déjà indiquée par Ġas., de *ṣaḥīfat al-mulūk*. Salmon l'a rendue par « le feuillet des rois », mais la comparaison avec l'article *muṣayfiqāt* (cf. infra nº 277), où cette expression figure également, précise son sens d'« écuelle des rois ». Elle se rapporte au genre *Cotylédon* (*Umbilicus*), caractérisé par ses feuilles arrondies et légèrement concaves, en forme de plat creux ou d'oreille. Sur les différentes espèces de *Cotylédon* au Maroc, cf. Br. Bl. Maire, 192; R. Maire 167.

188. *Ḥirbāʾ.* Caméléon.

C'est *tātā*, et, en langage populaire, *el-būya* (var. *el-lbūya* T.).

Ḥirbāʾ est le nom arabe classique du caméléon, cité par I. B. 662 et 740; il désigne spécialement le mâle de cet animal ap. ARq. 348, et les lexicographes, Freyt., Lane, s. v. d'après le *Qāmūs*. Les synonymes populaires sont seuls employés au Maroc, notamment *tātā*, cité avec ى bref par Alm. s. v. et avec ة par ARq. l. c. Mr. Laoust, *M. cent.* 128, orthographie *ṯaṯa*. Quant à *būya*, on le trouve mentionné par Dozy, avec les variantes *el-lbūya* et *umm el-būya*.
Le caméléon du Maroc est l'espèce *Cameleo vulgaris* Daud.

189. *Ḥabb az-zalam.* Tubercules du souchet comestible.

C'est *ḥabb ʿazīz* « graine précieuse ».

A l'article *zalam* (nº 1120), I. B. explique que ce qu'on nomme à tort la « graine » de ce végétal est un tubercule souterrain. Ibn Wāfid dit

qu'on l'apporte du pays des Berbères; cf. I. B. 559. L'expression *ḥabb al-ʿazīz* est indiquée, comme synonyme, au paragraphe suivant. Mêmes renseignements ap. ARq. 319 et Alm. s. v. La description permet de reconnaître les tubercules amylacés, reliés seulement par des prolongements filiformes leur donnant l'aspect de petites noisettes, fournis par le *Cyperus esculentus* L., et très goûtés en Egypte et même en Espagne. Nous n'avons rencontré jusqu'à présent sur les marchés indigènes que les tubercules du *C. rotundus* L. (ar. *suʿd*).

190. *Ḥabb ʿarūs.* Cubèbe.

C'est *al-kabbāba.*

On trouve généralement *ḥabb al-ʿarūs* « la graine du marié »; cf. I. B. 576, Bkl., Alm. s. v. Quant à *kabbāba*, on écrit aussi *kubbāba*, et les deux mots également sans *tašdīd*, d'après Bkl. C'est de là que paraît dériver le nom du cubèbe, *Piper Cubeba* L. F., produit introduit dans la pharmacopée occidentale par les Arabes, qui l'importaient des Iles de la Sonde. Mérat et de Lens, *op. cit.* indiquent bien un mot κούβεβα et disent que les Grecs ont connu le fruit sans soupçonner la plante, mais il doit s'agir d'un terme de basse époque, et rien ne prouve qu'on n'a pas affaire à la transcription d'un mot arabe, venu peut-être lui-même d'un mot des langues de l'Inde ou de l'Insulinde. La question se complique de l'identification fautive, faite par les premiers traducteurs arabes, du *kabbāba* avec le καρπήσιον de Galien et aussi le fruit du *Ruscus aculeatus* (petit houx, μυρσίνη ἄγρια de Diosc. IV, 141); cf. à ce sujet P. Guig. 133, et la note de Leclerc ap. I. B. 1879. Au Maroc, le cubèbe était déjà connu au XVI[e] siècle, avec son synonyme *ḥabb al-ʿarūs*, et Ġas. dit qu'on l'appelait à Fès *kabbāba al-hindīya* « cubèbe indien ». On le trouve toujours chez les droguistes.

191. *Ḥabb al-faqd.* Fruit du Vitex Agnus castus.

C'est *angārf* en berbère.

Ḥabb al-faqd a le sens de « graine de la perte », s. ent. « des facultés génésiques ». C'est l'explication donnée par ARq. 325; cf. aussi I. B. 575, note de Leclerc. Il s'agit de la graine du *Vitex Agnus castus* L., que l'on a vue, supra nºs 7 et 81, sous son nom marocain de *ḫerwāʿ*, avec le synonyme berbère *angārf* désignant l'arbuste lui-même. La réputation anaphrodisiaque

de cette graine, que nie J. Gattefossé, 103, — il en fait au contraire un aphrodisiaque — date de l'Antiquité; cf. Diosc. I, 116; Pline XXIV 38.

A signaler, ap. ARq. l. c., et dans le texte d'Alger p. 61, les mauvaises lectures الحرق et الحراف pour *angārf*.

192. *Ḥirdawn.* Stellion.

On l'appelle en langage vulgaire *ikeǧdūr*.

On écrit plus correctement *ḥirḏawn;* cf. Lane s. v. Dozy vocalise *ḥardawn.* Ap. I. B. 660 « *hardoun* » — lecture de Leclerc — répond au *stellion* des Anciens (Aristote, *Hist. des anim.* IX, 1; Pline, XXIX, 28), lézard dont les modernes ont fait le genre *Stellio*, caractérisé par la forme épineuse et la disposition verticillée des écailles caudales, très différent du *gecko,* avec lequel l'identifie Littré, ap. Pline s. v. La plupart des auteurs arabes, après Avic. (*trad.* II, 399), indiquent le synonyme populaire *ḍubb* — prononcé *ḍobb* — qui, au Sahara algéro-marocain, désigne effectivement l'*Uromastix acanthinurus* Bell., lézard de palmier ou « fouette-queue »; cf. J. Strohl, *Bul. soc. géo. Alger* 1923. Les indigènes le mangent; cf. ARq. 726. Ce n'est cependant pas cette espèce qui répond exactement au mot berbère *ikeǧdūr* de la *Tuḥfa; iǧdedder* chez les Ait Ndīr, cf. E. Laoust *M. cent.* 128; *igeǧder* chez les Ida ou Semlāl, ap. Destaing, *Tachelḥīt du Sous,* p. 170: « gros lézard bariolé noir, jaune, rouge ». Nous avons pu, avec l'aide de Mr. R. Dollfus, l'identifier avec *Agama Bibroni* Dum., genre voisin du précédent, lézard appelé « *boulam* » dans le Sud algéro-marocain, d'après J. Strohl; cf. ci-dessus. Au Sous, le *ḍubb* des Arabes, c-à-d. l'*Uromastix*, est nommé en berbère *auǧǧīm.* La leçon *ḥarūd* d'A. Meyer (ms. A.) est à rejeter; c'est le castor, *hārūd* avec ة ap. I. B. 556.

193. *Ḥawar.* Peuplier blanc.

C'est *aṣ-ṣafṣāf al-abyaḍ.*

Ḥawar, vulg. *ḥawr* en Syrie et en Egypte (cf. Lane s. v.), est cité ap. I. B. 724, sous la forme *ḥawwar,* comme répondant au λευκή de Diosc. I, 93, désignant le peuplier blanc, *Populus alba* L. Le *Qāmūs* dit qu'on l'appelle *al-bayḍā'.* On peut donc rattacher le mot *ḥawar* à la racine arabe *Ḥ. W. R.* exprimant l'idée de blancheur.

Il s'en faut pourtant que l'identification de ce mot, et de son synonyme populaire *aṣ-ṣafṣāf al-abyaḍ,* avec le peuplier, soit partout admise. Chez les auteurs et les traducteurs règne entre les termes de *ḥawar, ḫilāf* (cf. infra n° 412) et même *našam* (cf. infra n° 281), une confusion analogue à celle que

l'on a vue, supra n° 115, à propos de *dardār,* orme ou frêne, suivant le cas. Ici, la principale raison vient de ce que le synonyme populaire indiqué en regard de ces noms classiques, est celui de *ṣafṣāf,* qui, du moins dans l'Afrique du Nord, s'applique indifféremment aux deux genres voisins, Saule et Peuplier, de la même famille des Salicinées. A l'article *ḥawar,* Alm. écrit: « Parmi ses espèces est le *ḫilāf,* qui est le *ṣafṣāf...* »! Chez Ibn al-ʿAwwām, *trad.* I, 375, *ḥawar* est synonyme de *našam,* que Clém. Mullet dit correspondre avec certitude aux *Populus alba et nigra,* le *ṣafṣāf* répondant, de son côté, au *P. tremula.* Mais on verra, infra n° 281, *dardār* employé comme synonyme de *našam*! La description assez complète du *ḫilāf* ap. I. B. 815, permet à Leclerc de l'identifier avec le saule, et de réserver le nom de *ḥawar* au *Populus alba,* alors que l'expression *ḥawar rūmī* s'applique au *P. nigra,* l'ἄιγειρος de Diosc. l. c. C'est lui qui fournit, en effet, une résine que les Anciens, et après eux Avicenne, ont prise pour le succin, ou ambre jaune, opinion que combat Ibn al-Bayṭār.

Au Maroc, *ṣefṣāf* est le nom du *P. alba, sensu lato.* Le prof. Maire *op. cit.* 154, signale la forme berbérisée *aṣafṣāf* appliquée, à Azrou, au *Salix atrocinerea* Brot.

194. *Ḥāǧ.* Alhagi Maurorum.

On l'appelle *al-ʿāqūl,* et c'est *šawk al-ḥamīr* « l'épine des ânes ».

Il n'y a ici aucun doute sur l'identification de *ḥāǧ,* mot passé dans le langage botanique moderne sous le nom de genre *Alhagi,* dédoublant le genre *Hedysarum* (sainfoin) de Linné, dans la famille des Légumineuses. L'espèce type est nommée *Alhagi Maurorum* D. C. = *Hedysarum Alhagi* L; c'est un arbrisseau épineux de l'Asie Mineure et de l'Egypte, où il est appelé *ʿāqūl*; cf. I. B. 535. Sous ces climats, il fournit une manne laxative, connue dans le commerce sous le nom de manne de Perse, ou *ter engebīn*; cf. Joret, II, 171, et infra n° 259.

Au Maroc, où cette plante est inconnue, le synonyme *šawk al-ḥamīr,* vulg. *šūk el-ḥmīr* est appliqué à diverses Carduacées.

CHAPITRE DE LA LETTRE *ṬĀ'*.

195. *Ṭabāšīr.* Concrétions du bambou; ici Ivoire calciné.

Cendres de l'ivoire calciné jusqu'à devenir blanc.

L'auteur a pris le produit avec lequel on falsifie le *ṭabāšīr* pour cette substance elle-même. Le mot est hindou et signifie « manne de bambou »;

cf. Joret, II, 654. Il s'agit d'une matière cristalline, qui se concrète dans les entrenœuds des tiges de bambou, notamment *Bambusa arundinacea* Willd; elle est très anciennement connue, et certains ont cru y voir le véritable σάκχαρον de Diosc. II, 75; cf. note de Leclerc, ap. I. B. 1447. La sophistication au moyen d'os ou d'ivoire calcinés est citée par Ġas. et Alm. s. v. Ce dernier dit qu'on donne aussi le nom de *ṭabāšīr* à la craie en Orient; cf. la note de Leclerc ap. I. B. 390, et Guig. 445.

196. *Ṭīn*. Argile.

Ses espèces sont nombreuses; la meilleure est *al-maḫtūm* « la sigillée », puis *al-armanī* « l'arménienne ».

Il s'agit ici des argiles médicamenteuses, qui jouirent d'une grande vogue pendant l'Antiquité et le Moyen-Age, surtout comme antitoxiques. La terre sigillée ou « rubrique de Lemnos » (peroxyde de fer hydraté), est citée ap. Pline, XXXV, 14, sous le nom de *sphragis* (σφραγίς, sceau), en raison du cachet dont on marquait les pastilles confectionnées avec cette terre. Alm. s. v. dit que certains droguistes en faisaient encore de son temps en Egypte, et y traçaient des signes analogues à des ciseaux. Sur la bibliographie de la terre sigillée, cf. P. Delaunay, *P. Belon nat.* II, 33. Quant à la terre, ou bol, d'Arménie, elle répond à la *sinopis* de Pline, *ibid.* 13, du nom de la ville de Sinope; c'est une argile ferrugineuse, voisine, comme composition, de la précédente: « La meilleure, dit Alm., est la dorée, douce au goût, onctueuse au toucher; elle abonde au Caire d'où j'en ai rapporté.»

Dans le ms. de Bkl. de Rabat, on lit, s. *ṭīn armanī*: « C'est *al-anǧabār*, et, en langue *'aǧamīya*, *buwālo* (bol)...; la terre de Fès, tirée du Ǧabal Afirlo(?) près du Wādī Sbū (Oued Sebou) la remplace dans tous ses emplois.» Le copiste indique en note que le nom de cette montagne lui est inconnu; sans doute, n'est-il plus usité. Il est à penser que le terme *anǧabār*, qu'on trouve aussi ap. ARq. 394, se rapporte à l'utilisation de cette argile dans les appareils à fractures; cf. supra n° 50.

197. *Ṭīn Naysābūr*. Terre de Nichapour.

C'est le *ṣalṣāl* blanc.

La terre de Nichapour, dans le Khorasan, était le type des argiles blanches, comestibles, dont l'usage est toujours répandu au Maroc, notamment dans le Sud, même en dehors des années de disette. Alm. indique le synonyme *ṣanṣāl*, qu'on trouve aussi ap. Beaussier, *Dict.* s. v. Le mot régulier est *ṣalṣāl*, cité ap. ARq. 399. On vend sous ce nom, chez les épiciers du Maroc, des pains d'une argile blanchâtre, qui sert à enduire les planchettes des écoliers indigènes.

198. *Ṭīn qīmūliya*. Terre cimolée.

C'est *ġāsūl ar-rās*.

Il s'agit ici des terres saponifères, du genre de la κιμωλία de Diosc. V, 133, *cimolia* de Pline XXXV, 57, ainsi nommée du nom de l'île de Cimolos, l'une des Cyclades. D'après I. B. 1492, citant Ibn Ḥassān, la terre de Siǧilmāsa (ancienne capitale du Tafilelt), était d'une extrême blancheur et très appréciée. ARq. 355, indique le synonyme de *ṭafl*, et de *ġāsūl* en Occident, et Leclerc ajoute en note, que le « *thefl* » est importé du Maroc en Algérie. Le *ġāsūl er-rās*, vendu aujourd'hui par les épiciers, est le plus souvent une argile d'un gris foncé, ou rouge à reflets bleus; on l'emploie surtout au bain, et les femmes s'en enduisent les cheveux pour les dégraisser.

199. *Ṭarāṯīṯ*. Orobanchées, Balanophorées.

Les Arabes l'appellent *aṭ-ṭurṯūṯ* [var. *ṭurṭūt* T. R.]

Ṭaraṯīṯ est le pluriel de *ṭurṯūṯ*, ainsi vocalisé ap. I. B. 1460, d'après Abū Ḥanīfa; c'est le nom générique de plantes parasites ayant la forme d'une tige dressée, souvent phalliforme, d'où les expressions populaires de *'āṣī rebbo* «qui se révolte contre son maître, c. à d. Dieu», de *zobb el-arḍ* «phallus de la terre» etc.; cf. Alm. s. v., I. B. l. c., ARq. 407 (sauf la mauvaise lecture رب). Les premiers traducteurs arabes ont fait correspondre le *ṭurṯūṯ* à l'ὑποκιστίς de Diosc. I, 109; *hypocisthis* de Pline, XXV, 31 (*Cytinus hypocistis* L., pour Littré), parasite de la racine du ciste, mais, les deux plantes étant traitées dans le même article de Diosc., il s'est produit des confusions entre ciste et hypociste chez certains auteurs comme Bkl., Dwd. s. *liḥyat at-tays*, et ARq. l. c.; cf. la note de Leclerc. Le *ṭurṯūṯ* lui paraît répondre au *Cynomorium coccineum* L. (Balanophorées), « champignon de Malte», pour l'espèce médicinale, l'espèce comestible pouvant être la *Phelipoea lutea* Desf., consommée, ainsi que l'espèce *P. violacea* Desf. (Orobanchées), par les indigènes du Sud algéro-marocain. La description de Ġas., s. *ṭarāṯīṯ*, paraît concerner le *Cynomorium*, abondant dans les sables maritimes, à Rabat et à Mogador (J. Gatt. p. 100 indique le synonyme berbère *afdād*),

à côté des grandes orobanches. Sur ces plantes, cf. Br. Bl. Maire, 225; Jahand. 95, et 105.

200. *Ṭarḫūn.* Estragon; ici Persil.

Plante du type d'*al-karāfis,* qu'on appelle, dans le parler d'Alger et de Tlemcen, *el-m'adnūs,* et, dans celui du Maġrib extrême, *el-beršīl* [var. *bersīl* A.]; il est connu.

Ṭarḫūn désigne aujourd'hui en Orient l'estragon, *Artemisia Dracunculus* L. La question de l'étymologie du mot *estragon* est bien exposée ap. Littré *Spt. or.* s. v. Dérive-t-il de *ṭarḫūn,* terme arabisé du persan, qu'on trouve déjà dans Razès (X^e^ s.), ou l'un et l'autre proviennent-ils du grec δράκων? Il y a bien, ap. Diosc. II, 161, un δρακόντιον, et, ap. Pline XXIV, 91, un *dracontium,* mais ces termes répondent à d'autres plantes, notamment un *Arum,* l'*A. dracunculus,* le *lūf* des Arabes; cf. infra n° 237. Alm. s. v. indique les confusions qui se sont produites chez les auteurs comme Avic. et Dwd., avec le *taraxacum* et même le pyrèthre. L'estragon étant inconnu au Maroc, l'auteur de la *Tuḥfa,* à la suite de Ġas., indique comme synonyme ce qui est en réalité un succédané, le persil *m'adnūs,* (cf. supra n° 82), genre du groupe des « *karāfis* » — vulg. *krāfes* —, désignant l'ache des marais, *Apium graveolens* L., devenue, par la culture, le céleri. Quant à *beršīl,* forme arabisée de πετροσέλινον, cf. Dozy s. بطرشيل et Simonet s. *perrixin.*

201. *Ṭuḥlub.* Lemna et divers.

C'est *al-ḫazz* « la mousse », qui est à la surface de l'eau.

Ṭuḥlub répond, ap. I. B. 1451, au φακός de Diosc. IV, 83, *lens palustris* de Pline XXII, 70, *Lemna minor* L., qu'ARq. 391, rend par *'adas al-mā'* « lentille d'eau ». Cependant, le mot *ḫazz,* que l'on a déjà vu, supra n° 184, avec le sens de « mousse », a une signification plus étendue. « C'est, dit Alm. s. *ṭuḥlub,* ce qui se forme sur les pierres et analogues, au voisinage de l'eau. » Bkl. en considère plusieurs espèces, dont une marine, et dit que celle qui pousse sur les pierres ressemble à des cheveux et n'a pas de tige. Il s'agit donc d'algues vertes et surtout de Spirogyres.

202. *Ṭarfā'.* Tamarix.

C'est *tāmešt* en langue berbère; [les meilleurs espèces sont la blanche et la jaune T.].

Il a été question, supra n° 23 et n° 106, du *Tamarix* à galle; il s'agit ici d'autres espèces: *T. gallica* L., *T. gaetula* Batt. (*T. speciosa* Ball), *T. africana* Poir. Le *ṭarfā* correspond, ap. I. B. 1455 et Bkl. s. v., au μυρίκη de Diosc. 1, 99, *myrice* ou *tamarix* de Pline, XIII 37, que la plupart des auteurs sauf ARq. 392, distinguent nettement de l'*aṯl.* Ce dernier répond, ap. I. B. 17, à l'ἄκακαλις de Diosc. I, 101, *brya sylvestris* de Pline l. c. et XXIV, 42, *Tamarix orientalis* Forsk. Alm. s. *ṭarfā',* dit qu'il est connu à Fès sous ce nom, et que les fourniers s'en servent, en l'appelant *'arīš* « la petite branche ». Quant au mot berbère *tāmešt,* il est bien attesté par tous nos mss., avec ou sans *alif* à la première syllabe, et il ne s'agit pas d'une mauvaise lecture de *tammayt,* mot signalé par E. Laoust, *M. et Ch.* 49, au Sous.

La seconde partie de l'article ci-dessus ne figure que dans le ms. T. et nous paraît douteuse.

203. *Ṭalq.* Talc. Mica.

Il est appelé *kawkab al-arḍ* « étoile de la terre ». C'est une pierre fissile, brillante, nommée *ḥaǧar aṭ-ṭalq.*

On a vu, supra n° 49, l'expression *ḥaǧar aṭ-ṭalq* appliquée, avec le sens de « pierre d'accouchement », à l'*aetite* des Anciens. Le mot *ṭalq,* qui figure ici, désigne le talc des modernes, silicate hydraté naturel de magnésie, confondu souvent avec le mica blanc, substance d'aspect analogue, mais de composition différente, où l'alumine est associée à la silice. Leclerc, ap. I. B. 1472, y ajoute l'amiante. Littré, *Spt. or.* s. v., dit que le mot *ṭalq* se rencontre déjà dans l'alchimie de Géber: « *Talcum vox esse arabica creditur, significans stellulas micantes* », dit la traduction latine. Mais les lexicographes arabes prétendent que c'est un mot arabisé; cf. *Taǧ* s. v. On trouve en effet, en persan, la forme *talk,* avec le même sens; cf. Handjeri s. v. Il semble bien que la « pierre spéculaire », *specularis* de Pline XXXVI, 45, qui venait surtout d'Espagne, réponde au talc. Matth., dans son commentaire de Diosc. V, 130, s'élève, au contraire, contre l'identification du talc avec la pierre de Samos, dont on usait, comme de l'aetite, pour empêcher l'avortement.

CHAPITRE DE LA LETTRE *YĀ'.*

204. *Yanbūt.* Caroubier, Acacia(?)

Plante du type du *ṭalḥ,* appelée en berbère *amrād;* son fruit est nommé *tarīlt* (*tīzalt* T. *tabrīlt* F.) et les Arabes lui donnent le nom de *ḫarrūb el-ma'z* « caroube de chèvres ».

Yanbūt est arabe, d'après I. B. 764; on peut rattacher ce mot à la racine *N. B. T.*, qui exprime l'idée de croissance d'une plante; mais de quelle plante s'agit-il ici? D'un arbre ou arbuste épineux, avec des graines contenues dans des gousses, comme l'acacia ou l'espèce sauvage du caroubier, *Ceratonia Siliqua.*, L., arbre qui, comme les végétaux xérophiles méditerranéens, prend, lorsqu'il est broûté, un aspect trapu, des feuilles rudes, des rameaux piquants; tels sont les seuls éléments certains qu'on puisse tirer des descriptions contradictoires des auteurs. Chez I. B. l. c. et 2320, ARq. 420, et Bkl. s. v., c'est le « caroubier nabathéen », appelé en Syrie « caroubier des chèvres ». Abū Ḥanīfa, ap. I. B. l. c., en distingue deux espèces, l'une, arbustive, dont Leclerc fait l'*Anagyris* (cf. supra nº 9); l'autre, arborescente, qui semble répondre, soit au caroubier (cf. Lane s. *yanbūt*, et infra nº 423), soit à un acacia. On a vu, supra nº 46, le mot *ṭalḥ*, cité avec ce sens. En outre, le synonyme berbère *amrād* est indiqué par E. Laoust, dans les dialectes de l'Anti-Atlas, sous diverses formes, comme désignant un acacia à gomme, sans doute *Acacia gummifera* Willd. Il ne reste donc que le syn. *tarīlt*, leçon du ms. A., que nous avons adoptée parce qu'elle figure ap. ARq. l. c., mais que nous n'avons pas rencontrée ailleurs. Nous hésitons à lire *tuzzalt*, nom d'un frêne chez les Ourika (cf. R. Maire, 189), car on s'expliquerait mal la confusion avec le caroubier, bien connu au Maroc sous les noms de *tikīda* dans la *tašelḥīt*, et de *slīġwa* dans les parlers arabes et berbères du Centre et du Nord marocains; cf. E. Laoust, *M. Centr.* 168; *Sous* 140; Destaing *op. cit.* s. v.

205. *Yāsamīn.* Jasmin.

Il est connu; ses espèces sont au nombre de trois: rouge, jaune et blanche.

Yāsamīn, qui serait persan, d'après Bkl. s. v., est la forme littéraire, la forme vulgaire étant *yāsmīn*, désignant le jasmin, dont il a été question supra nº 138, avec ses deux espèces blanche et jaune. Sulaymān b. Ḥassān, ap. I. B. 2298, prétend qu'il y en a une bleue, et Ġas. une noire! C'est la blanche qui est, dit-il, la plus répandue à Fès.

206. *Yāsamīn barrī* [var. *al-barbar* A.] Clematis flammula.

On l'appelle en berbère *azenzū*, et, en arabe, *en-nār el-bārda* « le feu froid ».

Cet article paraît inspiré de celui d'Idrīsī (XIIᵉ s.), cité par I. B. 1506, qui indique les mêmes expressions populaires *yāsmīn berrī* «jasmin sauvage», en arabe, et *ayzenzū* en berbère; il y ajoute celle de *'ašbet en-nār* « herbe au feu », en roman hispanique *yerba de fūqo* (*yerva de fuego*; cf. Simonet *Glos.* 614), qu'on trouve déjà ap. Bkl. s. *yāsamīn*. Elle correspond à la deuxième espèce de κλήματις de Diosc. IV, 7, seconde espèce de *smilax* de Pline, XXIV, 49, *Clematis vitalba* L. et *C. flammula* L. des modernes. Cette dernière est commune au Maroc, dans l'Atlas (cf. Br. Bl. Maire, 184), et nous l'avons trouvée à Ouezzan; son nom de « feu froid » est dû à ses propriétés vésicantes. Sur *azenzū* (*zanzū* ap. ARq. 422), cf. E. Laoust, *M. et Ch.*, 483.

207. *Yabrūḥ.* Mandragore.

C'est *al-luffāḥ* sauvage [var. des terres en friche T.] et on l'appelle en berbère *tāryāla*. On dit que sa racine a l'aspect d'une forme humaine, mais on se fondera, s'il plait à Dieu, sur ce que je dis au début.

Luffāḥ est généralement le nom du fruit de la mandragore, *yabrūḥ* étant celui de la plante, ou plutôt de la racine; cf. I. B. 2034 et 2300, ARq. 424, Bkl. et Ġas. s. v. Ce sont les termes classiques. Alm. dit qu'au Maroc, c'est *bayḍ al-ġūl* «les œufs de goule», et en berbère *tāryāla*, mot qui a le sens d'ogresse également; cf. E. Laoust *M. et Ch.* 499; Bkl. appelle ce fruit *tuffāḥ al-ǧinn* « pomme du génie ». La mandragore, *mandragora* ou *circaeum* de Pline, XXV, 94, μανδραγόρας de Diosc. IV, 71, avec ses deux soi-disant espèces mâle et femelle, était, comme on sait, la plante magique par excellence du Moyen-âge, et son histoire a suscité de nombreuses publications; cf. P. Delaunay, *Belon nat.* 62.

Au Maroc, on vend toujours sur les marchés indigènes la racine de l'espèce *Mandragora autumnalis* Spr., abondante à Rabat dans les cimetières et au bord des chemins.

208. *Yaḏqu(h).* Sureau Hièble.

C'est *al-ḫābūr* [var. *ḫabūrī* T.].

I. B. 2305 prend soin de donner l'orthographe يذقه et il dit que c'est le nom latin (c.-à-d. roman espagnol) de la petite espèce de l'ἄκτῆ de Diosc. IV, 169, c-à-d. le χαμαὶ ἄκτη; c'est le *Sambucus Ebulus* L., sureau hièble, ou Yèble, castillan *yezgo*; cf. Simonet, 611. La grande espèce est le *ḥamān*,

Sambucus nigra L. (cf. infra, nº 427), et c'est à elle que Ġafiqī, ap. I. B. 821, applique le synonyme vulgaire *ḥabūr*. Zhw. s. *ḥama aktī* (sic), semble, au contraire, comme ci-dessus, faire de *ḥābūr* le nom populaire du sureau en général, mais Alm. l'indique à son tour comme synonyme de *rtem* (genêt, *sensu lato*) ! A Rabat, c'est le genêt d'Espagne, *Spartium junceum* L., cultivé dans les jardins; l'adjectif *ḥābūrī* désigne communément la couleur jaune d'or, qui caractérise bien mieux cette plante que le sureau. Quoi qu'il en soit, les deux espèces de *Sambucus* ont été signalées dans l'Atlas par le Dr. Maire, *op. cit.* 201.

209. *Yadra.* Lierre.

C'est *al-ġāliba* en langage vulgaire; il est bien connu.

I. B. 2304bis, écrit يذرة avec *d*; c'est le latin *hedera*, Pline XVI, 62, qui est le nom du lierre, *Hedera helix* L., signalé infra nºˢ 240 et 345. Quant au synonyme vulgaire, il a été diversement écrit; nous avons adopté la leçon *ġāliba*, indiquée par Dozy, d'après le *Vocabulista* de Schiaparelli; elle signifie « la victorieuse », allusion à l'extension prise par le lierre, plante qui envahit tout. Les Anciens distinguaient la forme de lierre qui s'étale à terre, par opposition à celle qui grimpe aux arbres; c'est de la première qu'il s'agirait ici; la deuxième est traitée à l'article *Qissūs*.

210. *Yattū'.* Plantes à latex.

Ce mot s'applique à toutes les plantes qui secrètent un latex âcre, comme *al-furbiyūn* « l'euphorbe », et les plantes analogues.

Cette définition est celle de Razès, ap. I. B. 2302, et d'Avic. *trad.* II, 428. Les sept *yattū'āt* (telle est l'orthographe de Bkl.) répondent aux sept espèce de τιθυμάλος de Diosc. IV, 159, dont on a déjà vu l'espèce dite *characias*, supra nº 164. Il sera question d'autres euphorbes et plantes à latex, infra nºˢ 227, 249, 267, 304, 313, 323 et 449.

211. *Yarbaṭūn.* Peucedanum et genres voisins.

C'est la plante que les Arabes nomment *el-kuleyḫa* (var. *kuleyḫ* T. F.).

On trouve plus souvent *yarbaṭūr*, cf. I. B. 2310, et Sérapion ap. Guig. 240, ou *yerbaṭūra*, cf. I. B. 176, et Ġas. s. v., « nom latin, c-à-d. de la langue *'ağamīya* parlée en Andalousie ». Il s'agit là, comme l'a montré Leclerc, de l'arabisation du roman hispanique *ervato*, dérivé du latin *herbatum* (*herbatulum* pour Simonet, 616). C'est le nom espagnol du peucedan πευκέδανος, Diosc. III, 76, *peucedanum*, Pline XXV, 70, genre d'Ombellifères peu répandu au Maroc. Le synonyme populaire *kuleyḫa*, diminutif de *kelḫ* « férule », s'applique à des genres voisins, et nous l'avons vu désigner chez les Za'īr l'*Hippomarathrum Libanotis* L. = *Seseli Libanotis* Koch. Or, une des espèces du λιβανωτίς de Diosc. porte, ap. I. B. 2051, le nom de *yarbaṭūr sāḥilī* « peucedan des plaines — ou des rivages ». Il y a là un rapprochement intéressant à signaler.

CHAPITRE DE LA LETTRE *KĀF*.

212. *Kāfūr.* Camphre.

Il est connu; le meilleur est celui à odeur pénétrante [var. le mâle], blanc, odoriférant.

Kāfūr est un mot arabisé; cf. Lane s. v.; on trouve le même terme en persan et en turc pour désigner le camphre, dont le nom français dérive de l'arabe, sans doute par l'intermédiaire du castillan *alcanfor*. « C'est, dit 'Alamī, la gomme d'un arbre de l'Inde, et il est connu à Fès sous ce nom de *kāfūr* ».

L'arbre est le *Cinnamomum Camphora* Nees = *Laurus Camphora* L., qui croît en Chine et au Japon. C'est de là qu'on tirait le camphre, d'une façon exclusive, et ce furent les Arabes qui l'introduisirent dans la matière médicale d'Occident. Le camphre est signalé par Avic. *trad.* II, 133, et Sérapion, ap. Guig. 298; cf. aussi Bkl. s. v. Nous avons rendu l'adjectif *riyāḥī* par son sens ordinaire d'« odoriférant », mais il y a lieu de remarquer que, chez les auteurs précités, c'est le nom d'une des espèces de camphre; cf. la longue note de Leclerc ap. I. B. 1868, sur les variantes de ce mot *riyāḥī*, et les explications diverses qui en ont été données.

213. *Kankar* Acanthe; ici Artichaut.

C'est *al-ḫaršaf al-bustānī* « l'artichaut cultivé ».

Kankar est arabisé du persan *kangar;* cf. I. B. 1976; on trouve aussi *kanğar* ap. ARq. 489 et Bkl. s. v. Ce mot répond à l'ἄκανθος

de Diosc. III, 17; *acanthus* de Pline, XXII, 34; *branche ursine* de Platear. 167, et du traducteur de Matth. p. 390. L. Leclerc (*note* ap. I. B. l. c.) a montré que les Arabes ont conclu de l'espèce sauvage d'artichaut, à laquelle se rapporte la description des Anciens, à l'espèce cultivée. *Ḫaršaf* — on trouve aussi *ḥaršaf* avec *ḥ*, notamment ap. Bkl. et Dwd. — semble donc être le nom générique de l'artichaut chez les auteurs arabes; cf. I. B. 658. Aujourd'hui, ce mot, que le peuple prononce *ḫoršef*, a un sens plus restreint, et s'applique plutôt, au Maroc, à l'espèce *Cynara Cardunculus* L., le cardon, cultivé pour ses feuilles, ou « côtes ». A Tanger, on l'appelle encore, comme jadis en Andalousie, *qannārīya*, mot qu'on trouve ap. I. B. et Bkl. l. c., et qui paraît venir du grec κινάρα. L'artichaut proprement dit, *Cynara Scolymus*, simple variété de l'espèce précédente, où le capitule s'est développé par la culture aux dépens des feuilles, est appelé vulgairement dans tout le Maroc, *qôq*, nom des objets en boule, comme une pelote de corde ou une pomme de pin. A Fès, on vend sous le nom de *qôq dyāl afzān* (mot berbère cité ap. I. B. 658), les capitules de l'espèce sauvage de *C. Scolymus*, artichaut succulent, fréquent dans la banlieue de Rabat au printemps, avec ses belles fleurs bleues. Les capitules de l'espèce sauvage de *C. Cardunculus*, plus petits, allongés, munis de longues épines, sont appelés *qôq dyāl el-ḫoršef.*

214. *Kundur.* Encens.

C'est *al-lubān*. Le plus estimé est le mâle, le blanc, qui a la forme de la perle et est particulier aux pays de l'Inde et de la Syrie.

Kundur est, d'après Ibn Samǧūn, ap. I. B. 1974, un mot persan, qui répond à l'arabe *lubān*. Cependant, Lane s. v. le rattache au grec χόνδρος, grain; on disait χόνδρος λιβάνου « grain d'encens ». Mais, d'un autre côté, le mot λιβάνος, Diosc. I, 70, duquel on a voulu faire dériver le français « oliban », viendrait lui-même, d'après Boisacq, d'un mot sémitique se rattachant à la racine *L. B. N.* « être blanc », l'encens, lorsqu'il s'écoule, présentant, la blancheur du lait; cf. Henri Leclerc, *op. cit.* Quoi qu'il en soit, il s'agit là d'un produit que l'ancienne Egypte, puis l'Antiquité gréco-romaine, tiraient de l'Arabie et de la Somalie. Pline, XII, 30 à 32, s'étend sur la culture de l'arbre à encens et la récolte de la précieuse substance. Le nom de mâle vient, selon lui, de la forme de scrotum qu'affectent, en se soudant, les larmes d'une des meilleures qualités d'encens. On sait aujourd'hui qu'il provient de diverses espèces du genre *Boswelia,* Térébinthacée-Burseracée, mais surtout du *B. Carterii* Birdw., qui fournit une qualité d'encens particulièrement aromatique et transparente; cf. Joret I, 356. L'encens est appelé au Maroc *ḥaṣālbān* « encens en grain »; cf. Alm. s. v.; consulter aussi W. Marçais, *op. cit.,* p. 265.

215. *Kutaytīna.* Petit lin.

C'est *el-fettāša* dans le peuple [var. chez les Arabes].

Kutaytīna, vulg. *ktītna,* est le diminutif de *kattān,* lin. La description que Ġāfiqī, ap. I. B. 1887, donne de deux plantes de ce nom, n'a pas permis à Leclerc de se prononcer avec certitude. Antérieurement, ap. ARq. 498, il avait fait de « *koutitna* » le lin. Il semble, cependant, que dans le genre botanique *Linum,* aux espèces si nombreuses, il s'agisse ici d'un lin sauvage à petites fleurs. Une note marginale du ms. de Bkl. de la Bibliothèque de Rabat, s. بزر الكتان traite d'une espèce à fleurs jaunes « que certains appellent *kutaytāna* ». C'est, sans doute, une des variétés du *L. strictum* L., identification que donne, d'après Letourneux, le *Voc. syn. et polygl., op. cit.* s. v. Nous n'avons pas encore rencontré le synonyme *fattāša* «la chercheuse» (nom donné aussi à de petites lampes ou à des étincelles), ni entendu ce mot pour désigner un lin. On a signalé au Maroc, en dehors de l'espèce précédente et du lin cultivé, notamment en Chaouia, les espèces *L. angustifolium* Huds., *Munbyanum* L., *austriacum* et *tenue* Desf.; cf. Jahand. 58, R. Maire 177.

216. *Kahrabā'.* Succin.

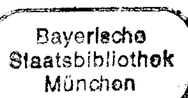
C'est *al-miyāl al-aṣfar.*

Kahrabā' (on trouve ap. Alm., la variante populaire à Fès, avec *Q* initial), est un mot arabisé du persan *kah-rubā* « tire-paille »; cf. Avicenne *trad.* II, 2, c. 371, et I. B. 1983. C'est l'ἤλεκτρον des Grecs, déjà signalé dans l'Odyssée IV, 73, et dont il est question ap. Diosc., à propos du peuplier; cf. supra n° 193. L'ambre jaune, ou succin, était regardé comme la résine de cet arbre, solidifiée par l'action de l'eau de la mer ou de certains fleuves; cf. aussi Pline XXVII, 11-12, qui dit l'ambre produit par une sorte de pin. L'ambre jaune est bien une résine de conifères, mais fossile, de la période crétacée ou de l'époque tertiaire. Quant à l'expression *al-miyāl al-aṣfar,* «*miyāl* jaune», c'est la leçon de notre ms. F. et d'un ms. du *Tāǧ al-mulūk* d'Ibn al-Ḥāǧǧ at-Tilimsānī (XIV^e^ S.) de la Bibliothèque de Rabat. Les éditions égyptiennes de cet ouvrage portent منيال, et on trouve, ap. ARq. 438, *māyl* (vérif. *in* texte Alger), que Leclerc dit n'avoir pas relevé ailleurs. Nous n'avons rencontré aucun de ces synonymes ap. Bkl. et 'Alamī, mais l'arabe mauritanien connait *meyyāla* « grosse boule d'ambre jaune »; cf. A. Reynier, *Méthode*, p. 134.

217. *Kamāfīṭūs.* Teucrium Chamaepitys.

Son sens est *ṣanawbar al-arḍ* « pin de terre ».

Même texte ap. I. B. 1965, avec la variante *ḥāmāfīṭus* au n° 748. C'est


Bayerische Staatsbibliothek München

la transcription de χαμαίπιτυς Diosc. III, 157; *chamaepitys,* Pline XXIV. 20, *ive muscate* de Matthiole p. 517. Alm. donne comme synonyme populaire au Maroc, *šendgūra,* mot déjà cité par ARq. 453, et bien connu pour désigner le *Teucrium Chamaepitys* L. = *Ajuga Iva* Schreb., et sa sous-espèce *A. pseudo Iva* Rob. et Cast. C'est une panacée de la médecine populaire; cf. la note de l'un de nous ap. Bulit, *op. cit.* p. 334.

218. *Kamādariyūs* — Teucrium Chamaedrys.

C'est *al-qasṭān.*

Les Arabes ont transcrit par *kamādariyūs* le grec χαμαί δρῦς « chêne de terre », Diosc. III, 96; *chamaedrys,* Pline XXXIV, 80, *Teucrium Chamaedrys* L. ou germandrée. On a vu, supra n° 90, le synonyme populaire *qasṭān,* corruption de κέστρον, déjà appliqué à des genres voisins: *Betonica offic.* L., *Nepeta Apulaei* Ucr. etc.

219. *Kākanǧ* — Alkékenge, et genres voisins.

C'est *el-lahw* en berbère, et on l'appelle *'inab aṯ-ṯa'lab* « le raisin du renard ».

Cet article est imité de celui qu'I. B. 1589, consacre au *'inab aṯ-ṯa'lab,* nom générique d'une série de plantes, à fruits en forme de baies rouges ou noires, appartenant généralement à la famille des Solanacées. Le mot *kākanǧ* est d'origine persane, et c'est de lui que dérive le français «alkékenge» (cf. Littré *Spt. or* s. v.), désignant l'espèce *Physalis Alkekengi* L., vulg. coqueret. Cette plante correspond à la deuxième espèce du στρύχνος de Diosc. IV, 67, appelée aussi ἀλικάκαβον, *halicacabus* de Pline XXI, 105. Pour I. B. l. c., *ḥabb al-lahw* « graine de la joie », est berbère, et désignait, en Andalousie et au Maġrib, la variété « mâle » ou cultivée du *kākanǧ;* la variété sauvage était appelée *ġāliba.* En outre, il existe une espèce soporifique du *'inab aṯ-ṯa'lab,* répondant à la troisième esp. de Diosc. IV, 68, στρύχνος ὑπνωτικός *morion* ou *moly* de Pline XXI, 105, qui est, pour Sprengel, la *Physalis somnifera* L. = *Withania somnifera* Dunal. On connaît bien au Maroc cette dernière espèce, aux baies rouges, sous les noms de *lahū, bellehū, ḥabb ellehū,* et c'est ce mot déformé qu'on trouve ap. Dr. Mauchamp, *La sorcellerie au Maroc* p.p. 246-251 et 291. L. Leclerc, ap. ARq. 378, a lu *ḥabb el-haoua* « graine d'air »! L'édition d'Alger porte الهو, ce qui n'a aucun sens. Il s'agit du mot *lahw,* qui n'est pas berbère mais arabe, et se rapporte sans doute, dans l'expression ci-dessus, aux propriétés hilarantes du fruit, au début

de son action. Reste le *'inab aḏ-ḏi'b* « le raisin du chacal », que l'on verra plus loin, n° 310; c'est la morelle noire, *Solanum nigrum* L. et variétés voisines, qui répond à la première espèce de Diosc. IV, 66, στρύχνος κηπαῖος. Son curieux synonyme *bū qnīna,* var. *baqnīn, baqnīnū, moqnīna,* est mentionné par ARq. l. c. et 651. Dozy a cité, d'après un des mss. de Bkl. dont il disposait, la forme exacte اوبة قنينة = *uva canina,* dont les mots précédents nous paraissent être des corruptions. *Uva canina* correspond pour le sens à *'inab aḏ-ḏi'b*; cf., de l'un de nous, *Etym. maġr.*, op. cit., n° 58.

220. *Kam'a.* — Truffe.

C'est *et-terfās.*

Kam'a est le nom d'unité du collectif *kam',* dont le pluriel est *akmu'.* C'est le nom classique des tubercules souterrains du type de la truffe, et répondant, ap. I. B. 1964, à l'article ὕδνον de Diosc. II, 109, *tuber* de Pline XIX, 11-12. Mais ici, il ne s'agit pas des véritables truffes, et notamment de l'exquise truffe blanche de Cyrénaïque dont parle Pline, et que Littré, dans sa traduction, identifie avec le *Tuber niveum* Desf. Le terme de *terfās,* cité par Bkl. s. *kam'a,* et par I. B. 411, comme berbère (c'est encore le latin *tuber;* cf. *Etym. maġr.* n° 15), désigne le champignon hypogé, à chair blanchâtre, avec des bandes brun clair, commun certaines années dans les sables de la forêt de la Mamora — cf. Léon l'Africain, *op. cit.* III, 465 — et dont les botanistes ont fait le genre *Terfezia.* L'espèce identifiée par Br. Bl. Maire, 157, est la *T. Leonis* Tul. C'est là, au dire de G. Salmon, *note* p. 41, une médiocre nourriture, malgré son prix souvent élevé. Les Juifs en sont pourtant très friands.

221. *Kummatrā.* — Poire.

C'est *bū-rgība* [var. *bū rqība*], et on l'appelle *el-ingāṣ* [var. *el-inǧāṣ* F. R.].

Kummatrā est arabe; c'est le nom classique de la poire, répondant ap. I. B. 1963, à l'ἄπιον de Diosc. I, 132; *pirum* de Pline, XV, 15-16. On a vu, supra n° 45, qu'*inǧāṣ* (pour *iǧǧāṣ*), était, à l'origine, le nom de la prune, sens qu'il a encore ap. I. B. 21, mais déjà ap. Bkl. s. *kummatrā, inǧāṣ* désignait la poire. Alm. indique la forme *en-nǧāṣ* en langage vulgaire de Fès. On dit maintenant *lingāṣ;* cf. W. Marçais, *op. cit.,* 459. Ġas parle de l'espèce *eš-šetwī* « d'hiver », qui pousse dans les bois, et dit qu'il en a vu dans la

forêt de la Ma'mūra (Mamora), près de Salé. Les botanistes ont fait de cette espèce le *Pirus Mamorensis* Trab. Quant à l'expression *bū rgība* ou *bū rqība* « la poire au petit cou », nous ne l'avons pas rencontrée ailleurs; on dit habituellement au Maroc *bū 'awīd* (cf. E. Laoust, *M. centr.* 163) et *bū 'awīda* « la poire au petit bout de bois », pour désigner les petites poires qu'on vend, au début de l'été, sur le marché de Rabat.

222. *Kirsanna.* Ervum Ervilia et genres voisins.

C'est *el-ğulbān,* et on l'appelle *kerfāla.*

Kirsanna est l'orthographe classique indiquée par le *Tāğ* s. v. Chez I. B. 1912, ce mot répond à l'ὄροβος de Diosc. II, 102; *ers* de Pline, XVIII, 38; *Ervum Ervilia* L., ervilier ou orobe officinale, dont les graines sont parfois confondues sous le nom de jarosse avec celles d'une Légumineuse voisine, le *Lathyrus cicera* L. En Espagne, le nom arabe de l'orobe s'est maintenu sous la forme *alcarcena;* cf. Dozy, *Glos.* s. v. Les confusions sont nombreuses chez les auteurs arabes entre les diverses Légumineuses alimentaires; Alm. lui-même donne le nom de *ğulbān* comme synonyme de *kirsanna,* et, ailleurs, de *māš* (*Phaseolus Mungo*). Au Maroc, comme en Algérie (cf. ARq. 211), *ğulbān* est le pois, *Pisum sativum* L. Quant à *kerfāla,* écrit ap. Dozy avec *q* et qui désignerait la vesce, *Vicia sativa* L., on trouve ce mot mentionné par M. Michaux-Bellaire, *Arch. Mar.* XVII, 197 (*kerfalla*). Cette plante sert chez les *Ğbāla* à nourrir les taureaux et les mules de labour, tout comme le « *kersanna* »; on emploie, en outre, ses graines pour confectionner une sorte de purée à l'huile. Les deux mots ne seraient donc pas synonymes, mais nous avons la preuve que les Européens les confondent souvent pour désigner l'*Ervum Ervilia.*

223. *Kabār.* Câprier.

On l'appelle en berbère *taylūlt* [ou *taylullut*].

L'orthographe classique *kabar,* sans *alif,* est attestée par tous les lexicographes; c'est un mot dérivé du persan; cf. Lane s. v. La forme vulgaire est *kubbār, kabbār* ap. Dozy, mot qui semble issu du grec κάππαρις, Diosc. II, 169; lat. *capparis,* Pline XIII, 44, encore que Boisacq se montre réservé sur l'origine du mot grec, qui lui parait exotique. Il s'agit du *Capparis spinosa* L., le câprier, commun dans toute l'Afrique du Nord. Le synonyme berbère *taylūlt* est indiqué avec des variantes par E. Laoust, *M. et Ch.* 512, mais il y a confusion avec un nom analogue donné à la jusquiame. Par contre, nous

ne savons à quelle autre plante appelée *kabār,* G. Salmon fait allusion dans sa note, p. 42.

224. *Kurunb.* Chou.

Il est connu et possède la propriété suivante: si une femme, après les rapports sexuels, porte le poids de deux drachmes de graine de chou concassée, le germe se corrompt et est expulsé.

Kurunb est l'orthographe classique, cf. Lane s. v.; on trouve aussi *kiranb;* la prononciation populaire est *krunb.* C'est l'arabisation, en passant par le nabathéen, du grec κράμβη, Diosc. II, 116, lat. *brassica,* le chou cultivé, *Brassica oleracea* L., avec ses variétés nombreuses, sur lesquelles, cf. Aww. *trad.* II, 156. Les indications de la *Tuḥfa* sur les propriétés de la graine de chou sont tirées d'Ibn Māsawayhi ap. I. B. 1909, et on les retrouve ap. Ġas. s. v.

225. *Kundus.* Identification douteuse; ici Saponaire.

Il y a des divergences à son sujet: la vérité est que c'est une plante du type du *tiğīğešt,* en langage vulgaire. C'est une racine noire au dehors, jaune au dedans. On dit que si on fait cuire son suc jusqu'à ce qu'il soit comme du goudron, et qu'on en enduise les flèches, elles deviennent empoisonnées. Cette racine est un des poisons mortels.

Les divergences dont il est question proviennent de ce qu'en traduisant Galien, Ḥunayn b. Isḥāq (Honein) a rendu par *kundus* le στρούθιον des Grecs, Diosc. II, 157, *radicula* de Pline XIX, 18 et XXIV, 58 (pour Littré, *Gypsophilla compressa* L.). I. B. 1179 et 1975, repousse cette identification et dit que ce qui correspond au *struṭiyūn* est ce que les Berbères nomment تاغيغشت, et qui leur sert à laver la laine. Il s'agit donc ici de deux plantes, dont seules les racines se ressemblent et sont pareillement sternutatoires; mais le *kundus* ne parait pas saponifère.

Une chose certaine, c'est que *tāğīğašt,* qu'on prononce plutôt au Maroc *tiğīğešt* (cf. E. Laoust, *M. et Ch.* p. 506), et *tīğešt,* désigne la saponaire, *Saponaria vaccaria* L. et espèces voisines, mais nous ignorons quel est le véritable *kundus,* au suc toxique, renseignement qui figure également ap. Ġas. s. v. et ARq. 434. Serait-ce le cyclamen, dont il est question infra n° 304, le suc de sa racine servant aux Anciens à empoisonner leurs flèches?

226. *Kašūt.* Cuscute.

C'est la plante qui se suspend au lin (*al-kattān*) ; les cultivateurs la connaissent; elle n'a pas de racine.

On trouve aussi *kušūt* et *al-akšūt*, cf. I. B. 1940 et Alm. s. v., ainsi que *kašūtā* ap. Bkl. et Ġas. D'après Littré, *Spt or.* s. cuscute, ces mots arabes dériveraient d'un mot grec κασύτας (?), mais I. B. l. c., citant Ibn Samǧūn, dit que *kušūta* appartient au dialecte du Sawād ('Irāq).

On a affaire ici à l'espèce *Cuscuta epilinum* Weih., signalée au Maroc par Jahand. 90. Il a été question des autres espèces de cuscute, supra n° 31.

227. *Kurunk.* Ricin; ici Calotropis procera.

Les gens du Dar'a l'appellent *tawarzā* [ou *tūrzā*].

Kurunk ne figure dans aucun des auteurs que nous citons généralement, sauf Alm., s. *ḫirwa'*, qui écrit: « Quelques médecins disent que c'est الكرنك; il y en a une espèce qui a du latex.» *Krank* est bien le nom du ricin à Tanger, à El-Ksar, à Rabat, et, d'après E. Laoust, *M. et Ch.* 505, on dit *kernük* chez les Guerouan. L'auteur de la *Tuḥfa* parle certainement de l'espèce à latex, car, infra n° 313, on trouve le même texte sous la rubrique *'uššār*, nom de l'Asclépiade, *Asclepias procera* L. = *Calotropis procera* R. Br.; cf. note de Leclerc ap. I. B. 1544, et Guig. 237. Or, l'un des noms de cet arbuste au Sahara algérien est *Kurunka*, ou *Karanka*, d'après Foureau, *op. cit.*, et, d'autre part, on trouve ترزى cité par el-Bekri (éd. de Slane, *texte*, p. 179), comme le nom d'un arbre du Soudan dont la description concorde avec celle du *Calotropis procera*. On sait aujourd'hui qu'il existe aussi dans l'extrême Sud Marocain.

228. *Kizmazak.* Galle du Tamarix.

C'est *takkawt*.

Cf. supra n° 23 et 106.

229. *Kammūn.* Cumin.

Il y en a de plusieurs espèces: le noir du Kerman, qui est *es-sānūǧ*, en langage populaire, le persan, le syrien et le nabathéen.

Cet article est inspiré d'Avicenne, *trad.* II, 2, c. 139. *Kammūn* est un mot sémitique passé en grec sous la forme κύμινον Diosc. III, 59; lat. *cuminum*, Pline XX, 57, désignant le cumin, *Cuminum Cyminum* L., ombellifère originaire du Turkestan, et qui fut de bonne heure importée en Syrie et en Egypte; cf. Joret, I, 76. Toutefois, le nom de « cumin sauvage » a été donné par les Anciens à des genres divers, et des confusions se sont produites chez eux et chez les Arabes. Ap. I. B. 1967, le cumin d'Ethiopie de Diosc. est devenu le cumin du Kerman, que la plupart des auteurs identifient avec la nigelle, ar. *šūnīz*, vulg. *šānūǧ* et *sānūǧ*; cf. infra n° 454. C'est ce qu'on trouve ap. Alm., bien que Bkl. ait fait deux espèces différentes du cumin noir (nigelle) et du cumin du Kerman (*Zygophyllum desertorum* pour Sanguinetti, *op. cit.*).

La deuxième espèce du cumin dont parle la *Tuḥfa*, ou cumin de Perse, serait pour ARq. 427, le véritable cumin, le *bāsilīqūn* ou royal, terme rendu en arabe par *mulūkī*, mais Alm. fait de ce dernier l'équivalent de *nānūḫa* (Ammi)! Il faut remarquer, d'ailleurs, que les déterminations d'ARq. à cet article sont fautives; cf. la longue et intéressante note de Leclerc sur cette question singulièrement embrouillée par les auteurs successifs.

230. *Kuzbara.* Coriandre.

C'est *el-quzbūr*, avec *qāf*, dans le langage populaire.

Kuzbara, ou *kuzbura* serait un mot arabisé; cf. Lane s. v. On l'orthographie aussi avec *s: kusbara;* cf. I. B. 1933. La prononciation populaire *quṣbūr* avec *ṣ*, courante au Maroc, est citée par Ġas. et Alm. Il s'agit du *Coriandrum sativum* L. ou coriandre, κόριον et κορίανον des Grecs, Diosc. III, 62, cité par Pline XX, 82, avec ses propriétés magiques, dont la croyance s'est perpétuée au Maroc jusqu'à nos jours; cf. note de Salmon, p. 43. Au point de vue commercial, le Maroc est grand producteur de coriandre (25 à 40.000 quintaux annuellement, dont les 9/10e récoltés en Chaouia).

231. *Kaff aḏ-ḏi'b.* Identification douteuse: Gentiane, Dauphinelle?

Les Arabes l'appellent *az-zurrayqa* « la petite bleue ».

L'expression *kaff aḏ-ḏi'b* « patte de chacal » ne se rencontre qu'ap. I. B. 1952; il en fait le synonyme de *ǧanṭiyānā* «gentiane», mot que l'on a vu, supra n° 102, appliqué à la racine de la *Gentiana lutea*. On pourrait croire, dans ces conditions, qu'il s'agit ici d'une des espèces de gentiane à fleurs bleues, mais les quelques représentants de ce genre découverts au Maroc appar-

tiennent à la flore du Haut-Atlas; cf. Lit. et Maire, *op. cit.* p. 14-17. Il est plus vraisemblable de voir ici une plante plus commune, à feuilles palmées comme celle de beaucoup de Renonculacées (comparer *kaff aḏ-ḏi'b* avec les expressions ci-dessous n° 232), et à fleurs bleues comme celles du genre *Delphinium.* On a signalé au Maroc: *D. peregrinum* D. C. ssp. *halteratum* Sibth. et Sm., *D. Cossonianum* Batt., *D. Balansae* Coss., *D. pentagynum* Lamk. etc; cf. R. Maire, 163.

232 *Kaff al-hirr.* Renoncule.

On dit aussi *kaff as-sabu'*, et on l'appelle *nuwwār el-mdīlka* dans le parler des gens de Fès.

Kaff al-hirr « patte de chat », et *kaff as-sabu'* « patte de lion » — on dit aussi *kaff aḍ-ḍab'* « patte d'hyène » — sont des expressions citées ap. I. B. 1947-48, comme s'appliquant à la renoncule, et faisant allusion à la forme de ses feuilles. On trouve ces mots ap. Alm. avec le synonyme *nuwwār el-mdīlka* à Fès, analogue à *medlūk*, cité par Ġāfiqī ap. I. B. l. c. (*madlūka* dans le ms. de Rabat), « qui signifie frotté, poli, à cause du brillant et du poli de sa fleur ». A Rabat, *nuwwār el-mdīlka* désigne le *Ranunculus chaerophyllus* L., très commun au début du printemps. Les propriétés caustiques des feuilles de la renoncule, déjà signalées par Pline XXV, 109, sont bien connues des indigènes. C'est le βατράχιον de Diosc. II, 171.

233. *Kaff Maryam.* Divers; ici Rose de Jéricho.

On l'appelle *šaǧarat aṭ-ṭalq* [var. *šaǧarat Maryam* A.]; elle a la propriété, si une femme en mal d'enfant boit de sa macération, de provoquer l'accouchement rapide, par la permission de Dieu — qu'Il soit exalté — et de calmer les douleurs. Voici sa description: elle pousse dans les rochers [var. au désert R.] et n'a pas de feuilles; arrivée à son déclin, elle se contracte, comme se resserre la patte du sacre sur sa proie, mais, si on la met dans l'eau, la voilà qui s'ouvre et s'étale; si on l'en retire, elle se contracte à nouveau. Les Arabes l'appellent *el-kmīša.*

L'expression *kaff Maryam* « main de Marie », s'applique à plusieurs plantes à feuilles palmées, mais désigne ici la rose de Jéricho, *Anastatica hierochuntica* (Crucifères); cf. I. B. 1953. L'expression *šaǧar* ou *šaǧarat aṭ-ṭalq* (cf. infra n° 451), est citée par Bkl. et Alm. s. *šaǧar Maryam,* avec le même sens; leur description en fait foi. Mais il n'en est plus de même de l'expression *šaǧar* ou *šaǧarat Maryam,* que l'on a vue, supra nos 1, 25 et 62 répondre successivement à l'absinthe, à la matricaire et à une « quintefeuille » (potentille?). Alm., en indiquant que c'est la seconde acception qui a cours au Maġrib, n'en cite pas moins un passage d'un *Kašf ar-rumūz,* identique au texte de la *Tuḥfa* (cf. notre Introduction p. IV), où *šaǧar Maryam* est synonyme de *kumaiša* « la petite serre », c-à-d. de la rose de Jéricho. I. B. dit qu'on trouve aussi cette plante au Maġrib dans les campagnes et la vallée de Siǧilmāsa (Tafilelt). Il doit s'agir de l'*Asteriscus pygmaeus* Coss.

234. *Kirmadānah.* Daphne Gnidium.

C'est la graine d'*al-maṯnān.*

Kirmadānah est un mot persan, et Ibn Samǧūn, ap. I. B. 1916, explique qu'il a le sens de « graine de ver ». Il correspond au κόκκος κνίδιος, fruit de la θυμελαία de Diosc. IV, 167, *thymelaea* de Pline XIII, 35, dont on fait généralement le *Daphne Gnidium* L. ou garou; cf. note de Leclerc ap. I. B. l. c. On verra, infra n° 268, le terme de *maṯnān,* vulg. *metnān,* appliqué à cette plante. Leclerc, ap. I. B. 2087 et ARq. 523, *notes,* fait observer qu'en Algérie il désigne aujourd'hui plutôt les passerines, c-à-d. les espèces du genre botanique *Thymelaea.* Il ne paraît pas qu'il en soit de même au Maroc où l'espèce la plus répandue, *T. hirsuta* L., est appelée *el-ftītīša.*

235. *Kasantiyūn.* Xanthium.

C'est *al-badinǧān al-barrī* « l'aubergine sauvage ».

Nous rétablissons *kasantiyūn,* au lieu de la mauvaise lecture de Salmon *kītūn.* C'est l'arabisation du grec ξάνθιον, Diosc. IV, 133, figurant ap. I. B. 1946, sous la forme *kaṣantiyūn,* avec le synonyme *badinǧān barrānī* « aubergine étrangère ou sauvage ». Il s'agit du genre *Xanthium,* de la famille des Ambrosiacées, et surtout du *X. strumarium* L., vulg. lampourde ou petit glouteron, au fruit comme une grande olive. Le nom de ξάνθιον vient de l'emploi qu'en faisaient les Anciens dans la teinture en jaune. Le genre *Xanthium* est représenté au Maroc, mais nous n'avons jamais rencontré cette plante chez les droguistes indigènes, et l'auteur a dû la mentionner ici uniquement d'après l'autorité d'I. B.

Sur la relation du français *aubergine* et de l'arabe *badinǧān,* mot dérivé du sanscrit par l'intermédiaire du persan, cf. Henri Leclerc, *Légumes,* 130; Dozy *Glos.* s. v.; Joret II, 253, *note.*

236. *Karm.* Vigne.

C'est *šağarat al-ʿinab* « l'arbre du raisin ».

Les lexicographes arabes rattachent *karm* à la racine *K. R. M.*, allusion à la générosité de la vigne « qui n'a pas d'épines pour piquer celui qui cueille ses fruits », et dont le jus pousse l'homme aux sentiments altruistes; cf. *Tāğ*, s. v. Bkl. dit: « C'est *ad-dāliya* (la vigne), dont le suc exprimé se nomme *al-ḫamr* (le vin); le mot *karm* s'applique à l'espèce cultivée. » Ce terme désigne aujourd'hui le figuier, en langage courant, dans une grande partie du Mağrib, et la figue est appelée *karmūṣ*.

CHAPITRE DE LA LETTRE *LĀM*.

237. *Lūf.* Arum.

C'est *irnī* [var. *el-bqūqa* A.], et une autre espèce est appelée *al-qulqās* dans le dialecte des gens d'Egypte.

I. B. 2047, distingue trois espèces du *lūf* des Arabes: la première répond aux deux espèces du δρακόντιον de Diosc. II, 160-161, dont Sprengel fait l'*Arum Dracunculus* L. et l'*A. italicum* L.; la deuxième correspond à l'ἄρον de Diosc. II, 162, celui qu'on appelle « pied de veau » et, en Syrie « *lupha* », d'après la traduction de Matthiole; ce serait pour I. B. l'*irna* des Berbères; Sprengel en fait l'*Arum vulgare*. La troisième espèce enfin, l'ἀρίσαρον de Diosc. II, 163, serait l'*Arum Arisarum* L. = *Arisarum vulg.* Kunth.

Au Maroc, la question est moins compliquée. Le mot *irnī* ou *airnī*, dont les différentes formes dialectales sont données par E. Laoust, *M. et Ch.* 513, désigne les diverses espèces indigènes d'*Arum* et d'*Arisarum* signalées par Br. Bl. Maire p. 172: *Arum hygrophilum* Bois. subsp. *maurum*, *A. italicum* L., *Arisarum vulgare* L., *A. simorrhinum*, dont les tubercules sont utilisés en temps de disette. Sur cette nourriture et les accidents qu'elle cause, cf. Ġas. s. v., E. Laoust l. c. et L. Raynaud, p. 73, *note*. Le terme *d'el-bqūqa*, indiqué comme variante, ne figure que dans le ms. A.; c'est un mot des parlers algériens, et il est cité par ARq. 503. Quant à *qulqās*, c'est l'*Arum Colocasia* L. = *Colocasia Antiquorum* Schott., la colocase, bien identifiée en Egypte par Prosp. Alpin et Forskal; cf. note de Leclerc ap. I. B. 1821. On la trouve déjà citée dans Hérodote comme un tubercule alimentaire; toutefois, il y a eu confusion avec la « fève égyptienne », tubercule du lotus d'Egypte, *Nymphaea Nelumbo* L., dont la racine portait également le nom de

κολοκασία, cf. Diosc. II, 99, Pline XXI, 51. A l'article *qulqās*, Alm. écrit: « Les gens de Fès l'appellent *al-qazqāz* », et, à l'article *lūf*: « Il est inconnu chez nous à Fès; je l'ai vu dans des jardins d'Egypte avec des fruits allongés, de la grosseur d'un melon, à l'intérieur desquels est une sorte de feutrage ». C'est bien ce tissu réticulé qu'on nomme en Egypte *lūfa*, dont on fait des frottoirs de bain, mais il est le produit d'une toute autre plante: *Luffa Ægyptiaca* Mill. (Cucurbitacées). Sur *qulqās*, qu'on retrouvera infra n° 392, cf. *Etym. mağr.*, n° 44.

238. *Lubnä.* Styrax liquide.

C'est *al-mayʿa as-sāʾila.*

Même article ap. ARq. 513, Dwd. et Alm. s. v. L'étymologie de *lubnä* semble identique à celle de *lubān*, indiquée supra n° 214. Quant au mot *maʿya*, on l'a vu supra n° 58, comme synonyme populaire d'*isṭurak*, «storax» ou styrax sec. Il s'agit ici du produit liquide, répondant, ap. I. B. 2196, au στάκτη de Diosc. I, 62, préparation à base de myrrhe (cf. infra n° 265), mais qu'on tire aujourd'hui du *Liquidambar orientalis* Mill.; cf. Joret I, 353. Ġas. et Alm. disent que la *mayʿa* est connue à Fès, où on la trouve sous les deux formes: liquide et coagulée.

239. *Lāzuward.* Lapis lazuli.

C'est une pierre bleue, un minéral connu.

Lāzuward ou *lāzaward* est un mot arabisé du persan *lağward;* cf. Lane s. v.; c'est de lui qu'est venu le français « azur »; cf. Littré, *Spt. or.* s. v. Leclerc a montré, ap. I. B. 2000, *note*, que les traducteurs de Diosc. V, 65, ont rendu l'expression λίθος ἀρμένιος, *armenium* de Pline, XXXV, 28, par *lāzuward;* cf. ARq. 51 et 361. Or, la pierre d'Arménie est indiquée comme une pierre bleue, friable, qu'on considère aujourd'hui comme l'« azur de cuivre », variété de sous-carbonate de cuivre natif. Le *lāzuward* est, au contraire, une pierre dure, le *lapis-lazuli* des modernes, silicate complexe d'alumine, de soude et de chaux, combiné au soufre, qu'on prépare aussi artificiellement. Il répond au κύανος de Diosc. V, 66, *cyanos* de Pline XXXVII, 38. Le *lam* initial du mot *lāzuward* a été pris pour l'article et le terme populaire est *el-āzward;* cf. ARq. 71; *ḥağar al-āzward* ap. Bkl. s. v.

240. *Lablāb.* Plantes volubiles; Liseron, lierre, etc.

On l'appelle en berbère *tanesfalt*, et en arabe *el-luwwāya.*

Lablāb répond, ap. I. B. 2004, à l'ἑλξίνη κισσάμπελος de Diosc. IV, 35, qui est le liseron commun, *Convolvulus arvensis* L. On donne au Maroc le nom de *luwwāya* — pour *lawwāya* « celle qui s'enroule », au *C. althaeoïdes* L., et, en général, à toute plante volubile, ainsi que l'indiquent Ġas. et Alm. s. *lablāb*. La grande espèce est le lierre; cf. supra n° 209 et infra n° 345. Quant au mot berbère, il est lu *tāsūflāt* ap. ARq. 505 (in ms. Alger تاسوفالت), mais Leclerc cite ce terme sous réserve, en indiquant celui d'*adafāl* comme usité en Grande Kabylie. Alph. Meyer, *in* ms. A. de la *Tuḥfa*, a adopté la leçon d'ARq. Notre ms. F. donne انشفل et le ms. R. تنشفلت ; il est clair qu'il s'agit du mot *tanesfalt*, cité par Destaing 171, et E. Laoust *M. et Ch.* 490 et 517, avec des variantes et le sens de Convovulus, Smilax etc., suivant les régions. En Orient, *lablāb* est le nom d'un grand haricot ornemental à fleurs violettes, *Dolichos Lablab* L.; cf. Guig. 333.

241. *Lādan*. Ladanum.

Ambre qu'on trouve dans les boutiques des droguistes.

Lādan est assez souvent écrit avec *ḏ*; c'est le cas de Bkl., Dwd., Ġas. et Alm. s. v. Il s'agit du λάδανον de Diosc. I, 110, *leda* ou *ladanum* de Pline XII, 37, résine qui exsude de plusieurs espèces de cistes: *Cistus creticus* L., *C. ladanifolius* L.; celle du *C. salvifolius*, commun au Maroc, aurait été elle même utilisée. Les auteurs arabes reproduisent les indications des Anciens, concernant la récolte de cette substance en faisant passer les chèvres dans les fourrés de cistes; la résine s'attache à leurs poils. Ġas. dit qu'on l'appelle à Fès *lāḏān ʿanbarī* « ladanum ambré ». C'est ce qui nous a permis d'adopter la leçon عنبر du ms. T., au lieu de غبر qu'on trouve *in* F. et A., et qui est la cause d'un contre-sens d'A. Meyer.

242. *Lisān al-ḥamal*. Plantain.

C'est *el-meṣṣāṣa*.

Lisān al-ḥamal « langue d'agneau », est la traduction du grec ἀρνόγλωσσον, Diosc. II, 120, lat. *plantago*, Pline XXV, 39, français *plantain* en général, (le *Plantago Psyllium*, sur lequel cf. supra n^{os} 55 et 69, étant à part). L'expression populaire *el-meṣṣāṣa* « celle qui suce », est citée partout; cf. ARq. 502, Bkl. s. v.; Ġas. et Alm. l'indiquent comme usitée à Fès; le premier ajoute la curieuse expression *berd u-slām* « froid et salut »; le second dit qu'il s'agit de la petite espèce du *lisān al-ḥamal* (sans doute le *Plantago Coronopus* L.). Sur les nombreuses espèces de plantains du Maroc, cf. Jahand. 101, Br. Bl. Maire 226.

243. *Lisān al-ʿaṣāfīr*. Fruit du frêne.

C'est le fruit du *dardār*.

On a vu l'expression *lisān al-ʿaṣāfīr* « langue de passereaux », supra n° 115. On trouve aussi le singulier *al-ʿuṣfūr* ap. ARq. 507, Dwd. et Alm. s. v. I. B., au n° 2025, fait observer que c'est le fruit du frêne, *šaǧarat ad-dardār*, et non pas celui de l'orme, *šaǧarat al-baqq*, bien que, comme on l'a vu, les deux expressions soient synonymes en Orient pour désigner l'orme. Alm. dit qu'à Fès, le fruit du frêne est appelé aussi *lisān aṭ-ṭayr* « langue d'oiseau ».

244. *Luʾluʾ*. Perles.

C'est *al-ǧawhar*.

De ces deux mots bien connus, le premier est le terme classique pour désigner la perle, grec μαργαρίτης, Diosc. II, 4; lat. *margarita*, Pline, IX, 54; le second a le sens, en langue classique, de pierre précieuse ou joyau, mais il est couramment employé au Maġrib comme synonyme du précédent (cf. ARq. 514), et même l'a remplacé; cf. Alm. s. v.

245. *Lakk*. Laque.

[Substance qui] tombe de l'athmosphère sur les plantes, et se concrète; elle est bien connue; voir à son chapitre.

On trouve *lakk* et *lukk*, ce dernier mot étant cité dans le *Qāmūs* comme indiquant la laque elle-même, et le premier, la plante qui la fournit(?). Ces mots sont arabisés du persan *lāk*, lui-même d'origine indienne; cf. Littré, *Spt. or.* s. *laque*. Comme pour la manne (cf. infra n° 259), les Arabes ont cru à la condensation d'origine athmosphérique de ce produit sur les branches de certains végétaux. On sait aujourd'hui que la laque est une résine exsudée, sous l'influence de la piqûre d'un insecte hémiptère, par différentes espèces des genres *Ficus, Rhamnus, Butea, Mimosa,* etc. Elle est de couleur jaune ou rouge, et différente de la laque noire d'Extrême Orient, fournie par les plantes du genre *Rhus;* cf. Guig. 424. Alm. s. v. dit qu'on en vend chez les droguistes de Fès et qu'on en fait des sautoirs. Le mot *lukk* est couramment employé pour désigner la cire à cacheter; cf. Dozy s. v.

246. *Lisān at-ṯawr.* Buglose; Bourrache.

Plante connue; sa feuille est rugueuse et grise, sa fleur bleue.

Lisān at-ṯawr « langue de taureau » est la traduction du grec βούγλωσσον, Diosc. IV, 123, *buglossos* de Pline, XXV, 9, dont les commentateurs ont fait la buglose des modernes, *Anchusa italica* L. Mais, comme le fait observer Leclerc, ap. I. B. 2023, le même nom est donné aujourd'hui à la bourrache, *Borrago officinalis* L. C'est bien de cette dernière qu'il s'agit ap. Bkl. dont le ms. de Rabat indique, s. *lisān at-ṯawr,* le synonyme ابوخريش (sic) en Ifrīqiya! Quoi qu'il en soit, cette expression se rapporte au caractère rugueux des feuilles de ces Borraginées. A Fès, d'après Ġas., on dit *lisān el-ʿarḍ,* qui a le même sens de « langue de bœuf ». A Rabat, *lsān el-bger* désigne aussi l'*Echium* ou « vipérine », et la bourrache est plutôt appelée *el-ḥurrayša* « la hérissée ».

247. *Liḫnīs aġriyā.* « Lychnis sauvage ». Identification douteuse.

C'est *al-ḫuzāma.*

Nous rectifions ainsi les mauvaises lectures de Meyer et Salmon. Il s'agit du λυχνὶς ἄγρια de Diosc. III, 98, *lychnis sylvestris* de Pline XXI, 98, mentionné par I. B. 2019. Les commentateurs des Anciens en font le *Githago segetum* Desf. = *Agrostemma Githago* L. = *Lychnis Githago* Lam., la nielle des blés, aux fleurs d'un beau rose violacé. Elle appartient à la famille des Caryophyllées, et c'est dire que sa ressemblance est lointaine avec la plante bien connue au Maroc sous le nom de *ḫuzāmā* ou *ḫuzāmā,* mot qui désigne les fleurs de la *Lavandula officinalis* Chaix, importée de Provence et vendue chez tous les droguistes indigènes. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que les descriptions d'I. B. 791, Aw. *trad.* II, 284, et Dwd. s. *ḫuzāmā,* ne correspondent guère à la lavande.

248. *Luṣayqā.* Cynoglosse et divers.

On l'appelle *uḏn al-arnab* « oreille de lièvre », *uḏn al-ġazāl* « oreille de gazelle », *amīr aš-šaʿr* « émir des poils »(?), *anf al-ʿiǧl* « nez de veau », et *šayḫ aṭ-ṭaʿām* « cheikh des mets ».

Luṣayqa dérive de la racine *L.Ṣ.Q.,* qui exprime l'idée de se coller, s'accrocher; on le trouve, avec la plupart des synonymes indiqués ci-dessus, ap. ARq.

82 et I. B. 35. La description qu'en donne ce dernier est tirée de Ġāfiqī, et répond au κυνογλώσσον de Diosc. IV, 24, *cynoglossos* de Pline, XXV, 41, Cynoglosse, genre de la famille des Borraginées. ARq. l. c. ajoute aux synonymes précédents l'expression *ḫudnī maʿak* «prends-moi avec toi», et Alm. celle de *ḥabbnī b-ez-zezz* « aime-moi de force », mais elles désignent aussi d'autres plantes à fruits pourvus d'aiguillons crochus qui s'attachent aux vêtements: bardane (*Lappa minor* D. C.); gratteron (*Galium aparine* L.), etc.; cf. I. B. 349. C'est à elles que se rapportent certains synonymes parmi ceux indiqués dans la *Tuḥfa,* et qui s'appliqueraient difficilement au Cynoglosse officinal, plante à odeur vireuse et à saveur fade. Sur les espèces marocaines du genre *Cynoglossum,* consulter Jahand. 92; Br. Bl. Maire, 218.

249. *Lāʿiya.* Euphorbe; ici Euphorbe officinale.

C'est *šaǧarat al-furbiyūn* « l'arbre à euphorbe », et on l'appelle en berbère *tīkīūt.*

La leçon *lāʿiya* est celle du *Qāmūs*; elle a été adoptée par Ġas. s. v., alors qu'on trouve *lāġiya* ap. I. B. 2001, (id. *in* ms. Rabat). Alm. indique l'une et l'autre et y ajoute la leçon *lāʿba,* d'après Dwd. C'est, dit-il, une des sept *yattūʿāt* (cf. supra n° 210). La description de cette espèce d'euphorbe chez Ġāfiqī, ap. I. B. l. c., et Ġas. s. v., s'applique imparfaitement à celle qu'on désigne en berbère sous le nom de *tīkīūt,* et qui est l'euphorbe cactoïde du Maroc, *Euphorbia resinifera* Berg. = *E. officinarum* L., productrice de la gomme-résine appelée *furbiyūn* (cf. infra, n° 323). On trouve *tākūt* ap. I. B. 399 et 1673, « nom berbère de l'euphorbe dans le Maghreb extrême et de la « graine » de tamarisc dans le Maghreb moyen ». Le nom de la galle du *Tamarix articulata* est *tākawt* ou *takkawt,* (cf. supra n^os 23, 106 et 228). L'euphorbe est appelée *tīkūt* ap. Bkl. s. *furbiyūn.* Le terme exact est *tīkīūt,* cité par E. Laoust, *M. et Ch.* 504, *Sous* 140; Br. Bl. Maire, 205. L'euphorbe officinale, dont le nom est rapporté à Euphorbus, médecin de Juba, roi de Mauritanie, est l'εὐφόρβιον de Diosc. III, 80; *euphorbia* de Pline, XXV, 38. On confond souvent sous le même nom le végétal et son produit.

250. *Lawlā.* Olivier.

C'est l'olivier *šaǧarat az-zaytūn,* que Dieu a mentionné dans son Livre, et le Prophète — sur lui soient la prière et le salut — a dit: Mangez de l'huile et oignez vous en, car elle vient d'un arbre béni.

Lawlā n'est autre que le latin *olea*. On ne retrouve cette curieuse rubrique, à peine modifiée, qu'ap. Ġas., s. *šağarat lāwlā*, paragraphe qui termine son ouvrage, et dont le texte, analogue à celui de la *Tuḥfa*, parait avoir servi de modèle à son auteur. Mr. Laoust, *M. et Ch.* 466, a rapproché *lawlā* d'une forme *āleo* employée par les Touaregs Ahaggar, mais il n'est pas possible d'inférer de la présence de ce mot, en tant que rubrique dans un glossaire comme la *Tuḥfa*, à l'existence d'une forme aussi proche du latin dans les parlers du Maroc. Ġas. a dû, vraisemblablement, la puiser, comme tant d'autres, dans quelque ouvrage andalou ou oriental, son but, comme celui d'Alm., étant d'expliquer à ses compatriotes les mots rares de la matière médicale classique, et d'en donner l'équivalent en dialecte marocain.

CHAPITRE DE LA LETTRE *MĪM*.

251. *Musṭakā*. Gomme Mastic.

On l'appelle *'ilk ar-rūm* « gomme des Grecs » ; [var. *rūmī* « grecque »] ; c'est la gomme d'un arbre comme le lentisque *aḍ-ḍarw*.

Musṭakā est arabisé du grec μαστίχη, Diosc. I, 75, gomme utilisée comme masticatoire, provenant du lentisque *Pistacia Lentiscus;* cf. aussi Pline, XII, 36 et XXIV, 28. Toutefois, cette gomme n'est abondante et exploitable qu'en Orient, et c'est des îles grecques, d'où le nom de *'ilk ar-rūm*, ap. Bkl., ou *al-'ilk ar-rūmī* ap. I. B. 2139, et notamment de Chio, que vient le Mastic le plus apprécié. Il est toujours utilisé au Maroc, comme parfum et épilatoire, par les indigènes aisés, et on le connait sous le nom abrégé de *meska;* cf. Alm. s. v.

252. *Māmīrān*. Chélidoine(?)

C'est l'« herbe aux hirondelles » *baqlat al-ḫaṭāṭīf;* ce sont des racines minces et jaunes; c'est une plante connue.

Māmīrān est persan, d'après Dozy s. v.; Ġāfiqī, ap. I. B. 1525, dit que les Grecs appellent cette plante *ḫalīdūniyūn* ou « herbe à l'hirondelle ». C'est, en effet, le sens de χελιδόνιον, Diosc. II, 176, *chelidonium,* Pline XXV, 50, *Chelidonium majus* L, dont le nom vient d'une légende selon laquelle les hirondelles rétablissent la vue de leurs petits au moyen de cette plante, « et même, assurent quelques-uns, quand ils ont les yeux crevés! »

Cependant, Guig. *op. cit.*, 502, dit que le « *marmīrān* », corruption de *māmīrān* en Orient, n'est pas la chélidoine, mais une drogue de l'Inde fournie par le *Coptis Teeta* Wall., Renonculacée de l'Himalaya. Au Maroc, la chélidoine n'a pas encore été signalée, et la plante nommée « herbe aux hirondelles », que Ġas. signale comme croissant aux environs de Fès, ne semble pas s'y rapporter.

253. *Marzanğūš*. Marjolaine.

C'est *el-merdeddūš* et on l'appelle *merdeqūš*.

Dozy, *Glos.* p. 174, a montré que ces mots, arabisés du persan *murdeğūš* (cf. Lane s. v.), dérivent, en dernière analyse, du latin *amaracus*, Pline XXI, 33; grec ἀμάρακον ap. Diosc. III, 40 (ἀμάρακος ap. Théoph. VI, 7. 14), désignant la marjolaine, *Origanum Majorana* L., dont le nom français reconnaitrait la même étymologie; cf. Littré s. v. A. Rabat comme à Fès, on dit *merdeddūš,* cf. Ġas. et Alm. s. v., pour désigner la marjolaine, qu'on vend à l'état frais, au printemps, sur tous les marchés.

254. *Muḫayṭ* [var. *muḫayṭā* T. R.] Fruit du Sébestier.

On l'appelle, en langage vulgaire, *ḥabb el-mulūk* « le fruit des rois », et on le nomme aussi *qarāsiya*.

Muḫayṭ, ainsi orthographié ap. Dwd. et Alm., est écrit avec *ā* final ap. I. B. 2095, ARq. 235 et Ġas. s. v. Il répond à l'arbre appelé *sapistān* en persan, cf. I. B. 1157, et Bkl. s. *muḫayṭ,* c-à-d. au *Cordia Myxa* L. ou sébestier. Cet arbre de Syrie et d'Egypte porte des fruits de couleur jaune à l'aspect de cerises — d'où les expressions ci-dessus de *ḥabb el-mulūk* et de *qarāsiyā* (κεράσιον); cf. infra n° 334. Les Grecs les ont connus sous le nom de μύξον, pl. μυξα, Diosc. I. 187, latin *myxa,* Pline XIII, 10; on en a trouvé jusque dans les tombeaux égyptiens; cf. Joret I, 124.

255. *Maḥrūṯ*. Racine de la Ferula Asa foetida, ici du Thapsia.

C'est la racine du *diryās*.

On trouve aussi *maḥrūt,* avec ت final, ap. I. B. 158, Bkl. ms. de Rabat, Ġas. etc. Le mot *anğudān* correspondant, comme on l'a vu, supra n° 14, à la férule d'*Asa foetida* en Orient, et ayant été identifié avec le *Thapsia,*

berbère *diryās,* par les naturalistes arabes occidentaux, c'est à la racine de cette dernière plante que l'auteur de la *Tuḥfa* devait forcément rapporter le *maḥrūṯ,* comme l'a fait aussi Ġas. l. c.

256. *Murdāsanǧ.* Litharge.

On l'appelle *el-murtaq;* il en est une dorée et une autre argentée; la première est la plus estimée.

Murdāsanǧ est arabisé du persan *murdāsang,* dont le sens, dit Alm. s. v. est « pierre brûlée »; il indique les deux leçons *murtaq* et *murtak,* celle-ci plus répandue ; cf. aussi I. B. 2114, ARq. 523 et Bkl. s. v. Ces mots désignent la litharge, λιθάργυρος de Diosc. V. 62, dont le nom est dû à l'apparence brillante, semi-cristalline, que donne à cet oxyde de plomb une fusion incomplète. C'était déjà, chez les Anciens, un sous-produit de l'extraction de l'argent des galènes. Quant au qualificatif de dorée ou argentée, (*chrysitis* et *argyritis* de Pline, XXXIII, 35), il n'implique nullement la présence d'or ou d'argent, mais indique seulement la couleur des deux variétés de litharge, due, dans le second cas, à un refroidissement brusque de la masse métallique, et, dans le premier, à un refroidissement lent.

257. *Muqīl azraq.* Bdellium (?)

C'est la gomme du *dūm,* et on dit que c'est ce que le peuple nomme *taunderst.*

Tous nos mss. portent *muqīl;* on trouve habituellement *muql;* cf. I. B. 2157, ARq., Lane s. v. On a déjà vu, supra n° 61, ce mot désignant la gomme du *dūm,* qui n'est pas le « *doum* » de l'Afrique mineure, *Chamaerops humilis* L., mais celui d'Egypte, *Cucifera thebaïca* D. C. Le fruit du *dūm* porte aussi le même nom de *muql,* et parfois l'arbre lui-même, source de confusions; cf. I. B. 967; le nom de *muql Makkī* « moql de la Mecque », désigne généralement le fruit; cf. I. B. 2158. Quant à l'expression *muql azraq* «moql bleu», elle ne peut se rapporter qu'à la première des deux sortes — bleue et noire — indiquées par ARq. 520, (article *Bdellium* de Leclerc). Les Arabes ont, en effet, identifié leur *muql* avec le βδέλλιον de Diosc. I, 69, *bdellium* de Pline, XII, 19, gomme d'un arbre de la Bactriane, qui croît aussi en Arabie et dans l'Inde. Les Anciens n'ont pas connu l'arbre lui-même, le *Balsamodendron Mukul,* qui, d'après Joret, II, 654, est déjà mentionné dans la Bible sous le nom de *bedollach.* Il existe aussi un *bdellium* d'Afrique, produit gommo-résineux d'un arbre commun en Mauritanie, le *Balsamodendron africanum* Arn. (cf. M. Labrande, *Ann. Musée col. de Marseille,* 1925).

Quant au mot populaire d'allure berbère, nous n'en avons pas moins de cinq leçons différentes, en y comprenant celles de deux mss. de la Bibliothèque de Rabat. Nous avons adopté la leçon *taunderst,* qui figure dans une étude sur les pratiques médicales des indigènes de Figuig, par le Dr. J. Mathieu, (*Maroc-Médical,* 1908), avec le sens, en berbère, de « résine du pin d'Alep », substance que les Arabes appellent *umm en-nās.* Tel est le produit de substitution du *bdellium,* inconnu au Maroc! Quant au fruit du palmier « *doum* » de l'Afrique mineure, il est nommé *el-ġāz,* et nous n'avons pas connaissance que le produit gommeux, d'ailleurs peu abondant, qui en exsude, ait une appellation spéciale.

258. *Miyūfizaǧ.* Staphysaigre.

On l'appelle *zbīb el-ǧbel* « raisin de montagne », et c'est *ḥabb-er-rās* « la graine de la tête », en langage populaire.

I. B. 2201, dit que *miyūfizaǧ* est persan et a le sens de « raisin sec de montagne ». On trouve aussi *miyūbazaǧ* ap. ARq. 326 et Bkl., qui disent que c'est un mot syriaque. C'est, en réalité, le persan *maywizag,* « petit raisin sec ». Il correspond au σταφὶς ἀγρία « raisin sec sauvage » de Diosc. IV, 150; *astaphis* ou *staphis agria* de Pline XXIII, 13, *Delphinium Staphysagria* L., dont la graine pilée était déjà employée par les Anciens pour détruire la vermine de la tête; le nom de *ḥabb er-rās* que lui ont donné les Arabes, et qui est courant à Fès, d'après Ġas., rend compte de cette propriété.

259. *Mann.* Manne.

Rosée [rest.] qui descend sur les palmiers et autres arbres et s'y concréte; on l'importe, et elle est nommée *at-taranǧubīn.*

Les lexicographes rapportent le français *manne* au grec μάννα, mais ce mot semble dériver lui-même de l'hébreu, quoique l'explication citée par Littré s. v. et tirée de l'Exode, XVI, vers. 5, suivant laquelle des Juifs, en voyant tomber la manne dirent: *man hu* « qu'est-ce? » — d'où le nom lui resta — ait l'allure d'une de ces étymologies populaires auxquelles se complaisent les Orientaux. La manne étant un produit des régions déser-

tiques de l'Asie antérieure, il y a lieu de croire que le mot *mann* appartient en propre aux langues sémitiques. Quoi qu'il en soit, l'article de la *Tuḥfa,* où il est question d'une manne de palmiers, rappelle un passage analogue d'Ibn al-Ǧazzār ap. I. B. 408, se rapportant au Sud Tunisien. On a vu, supra n° 194, la manne laxative fournie par le *Ḥāǧ* (*Alhagi Maurorum* D. C.); c'est à cette manne qu'on donne en Perse, selon Joret, II, 171, le nom de *ter-engebīn* « miel de rosée ». Toutefois, ce terme est appliqué par divers auteurs aux mannes liquides en général; cf. Lémery *op. cit.* et Dechambre, *Dict.* s. v. On croit que la manne des Hébreux était produite par un tamarix. Les auteurs grecs et latins ont seulement parlé de ce qu'ils nomment «manne d'encens», cf. Diosc. I, 72; Pline XII, 32, l'«encens menu» des apothicaires, cf. Platear. 854, miettes détachées par le frottement.

On a cru longtemps que les mannes étaient élaborées dans l'air et tombaient sur les arbres où elles se concrétaient (cf. note de Leclerc ap. I. B. 2177), alors qu'elles sont une exsudation de quelques végétaux dans certains climats, souvent sous l'influence de la piqûre d'une cochenille. Sur les différentes espèces de manne, on consultera Joret l. c. et D. Luciani, *Le frêne à manne,* in *Travaux de l'office nat[l] des mat. premiers véget.,* notice n° 23, Nov. 1926.

260. *Mūm.* **Cire.**

C'est *aš-šam'*.

Mūm est d'origine persane, d'après le *Qāmūs.* On trouve le même texte que dans la *Tuḥfa* ap. I. B. 2193; ARq. 547; Bkl. et Ġas. s. v. « C'est *aš-šam'* qu'on fabrique avec les rayons (littéralement « chambres » *buyūt*) dans lesquelles pondent les abeilles ». Il s'agit de la cire κηρός Diosc. II, 76; *cera* de Pline XXI, 49, et XXII, 55. On dit aujourd'hui, au Maroc, *šma'* pour «cire» et *šem'a* pour « bougie ».

261. *Marmāḥūr.* **Μάρον de Diosc.; divers.**

C'est la plante médicinale nommée en langage populaire *el-mārū.*

On trouve aussi *marmaḥūr* ap. Bkl. et Alm. s. v., ainsi que d'autres variantes; cf. I. B. 2109, note de Leclerc. Il s'agit du μάρον de Diosc. III, 42, *maron* de Pline XII, 53, dont le terme de *mārū* parait être issu, plante au sujet de laquelle les auteurs arabes ont particulièrement erré à la suite d'Avic. (*trad.* II, 2, 464), qui décrit, à l'article *mārū,* toutes les espèces du marrube comprises à l'article πράσιον de Diosc. III, 102. ARq. 539, donne comme

synonyme *ḍawmarān,* qui est le nom d'une menthe; cf. infra n° 330. Dans le même ordre d'idées, il faut citer l'expression منديونة « *mentha buena* » de Zhw.; cf. Dozy, *Glos.* p. 157. Sérapion enfin, dit que c'est une mélisse; cf. Guig. 352!

On fait généralement du *marum* des Anciens le *Teucrium Marum* L. ou germandrée maritime, plante des régions méditerranéennes. Le nom de *mārū* est passé aussi dans la terminologie botanique pour désigner une espèce d'*Origanum,* l'*O. maru* L., plante du Levant. Ni l'une ni l'autre n'ont été signalées au Maroc, où, cependant, le nom de « *māro* » est connu dans la région Nord. Alm. dit que le *mārū* se rencontre à Fès dans les jardins. Simonet, *Glos.* 388 en fait une sauge, *Salvia tingitana* Etl.(?).

262. *Marqašīta.* **Pyrites.**

On l'appelle « pierre de lumière » à cause de son utilité pour la vue; ses espèces sont l'aurique, l'argentique, la cuivrique et la ferrique.

Marqašīta serait arabisé du persan *marqašīṯa,* d'après Littré, *Spt. or.* s. v., et a donné le français marcassite. Dozy dit: « forme araméenne, en syriaque *maccašīta,* mais d'origine incertaine. » *Marqašīta* répond, ap. I. B. 2116, au grec πυρίτης (s. ent. λίθος), Diosc. V, 100, latin *pyrites,* Pline XXXVI, 30, signifiant, au début, « toutes pierres qui font feu étant frappées » (Matth. ap. Diosc.), puis, « la pierre dont on retire le cuivre » (Diosc. l. c.); enfin les divers sulfures métalliques; cf. P. Delaunay, *Belon nat.* p. 48, note. De son côté, Bkl. écrit: « C'est *al-būrīṭis;* elle a des espèces nombreuses, une d'or, une d'argent, une de cuivre, et chacune contient du soufre ». Seul le fer n'est pas nommé, et c'est pourtant au seul sulfure naturel de fer que le mot marcassite est actuellement réservé. Le texte de la *Tuḥfa* est inspiré de celui d'Avicenne, (*trad.* II, 2, c. 471), et analogue à celui d'ARq. 531.

263. *Mūmiyā.* **Momie.**

Il y en a de deux sortes, une, minérale, de la consistance de la poix, et une autre, humaine, qu'on trouve dans les tombeaux de la période préislamique.

Mūmiyā dérive de *mūm,* cire, que l'on a vu plus haut, et a donné le français momie, cf. Littré, *Spt. or.* s. v., mais avec un sens plus restreint. Il a été déjà question du « baume de momie » supra n° 150, répondant au

πισσάσφαλθος de Diosc., le malthe des modernes, mais l'auteur de la *Tuḥfa* parle également, à la suite d'I. B. 2190, ARq. 535 et Bkl s. v., de la véritable « mumie » du Moyen-Age, appelée aussi *mūmiyā qubūrī* « mumie des tombeaux », « que l'on rencontre abondamment en Egypte, préparation dont les anciens Grecs (sic) enduisaient leurs morts pour les conserver ». La *mūmiyā* des Arabes fut donc, au début, le mélange de bitume et d'aromates divers: encens, aloès, myrrhe, d'après Bkl., et autres substances (sur lesquelles cf. Joret I, 322) servant aux embaumements. Dans la suite, on fut moins scrupuleux et des cadavres non embaumés furent utilisés par des trafiquants; cf. P. Delaunay, *Belon nat.* II, 42-43.

A propos de la *mūmiyā* minérale, Alm. raconte qu'il en coule des montagnes des Berbères, à l'Ouest de la ville de Miknāsat az-Zaytūn (Meknès). Il s'agit certainement des gisements du Tselfat, d'où on tire aujourd'hui de petites quantités de pétrole.

264. *Māmīṯā.* Glaucium.

C'est le suc extrait d'une plante médicinale de bonne odeur, amère au goût, de couleur entre le jaune et le rouge [var. le gris poussière A. F.].

On trouve partout *māmīṯa*, avec *ṯ*; c'est un mot d'allure syriaque. Il répond, ap. I. B. 2059, au γλαύκιον de Diosc. III, 84, *glaucium* de Pline XXVII, 59, dont les graines et les feuilles pilées fournissaient un collyre apprécié dans les maladies des yeux. La difficulté vient de ce que les auteurs ne s'accordent pas sur la nature exacte de cette plante. Le synonyme de « sésame noir » donné à sa graine par Isḥāq b. 'Imrān, ap. I. B. s. v., est sans doute la cause de la confusion d'ARq. 548, qui fait du *māmīṯā* le sésame. Alm., reproduisant Ibn al-Ḫaššā', dit que le *māmīṯā* existe au Maġrib, mais que le collyre sec nommé *šiyāf māmīṯā* (*sief memithe* de Platearius) est importé d'Orient. Pour Guigues, 359 et 502, c'est le *Glaucium corniculatum* Curt. = *Chelidonium Glaucium* L. ou pavot cornu, mais, dans ces conditions, le *māmīṯā*, au lieu de répondre au γλαύκιον de Diosc., devrait correspondre à son μήκων κερατῖτης, IV, 66, ainsi que l'indique Cl. Mullet ap. Aw. *trad.* II, 291. Au Maroc, existent les *Glaucium corniculatum* Curt. et *luteum* Scop., mais ils sont, croyons-nous, inusités.

265. *Murr.* Myrrhe.

C'est une gomme rouge qui nous est apportée d'Orient avec l'aloès socotrin; elle est connue.

Malgré l'analogie entre le mot *murr* et le grec μύρον « parfum liquide » (cf. Littré s. myrrhe), il est plus vraisemblable, eû égard à l'origine de ce produit résineux, tiré de l'Arabie et des régions voisines, et connu depuis une haute antiquité, de rattacher son nom à la racine sémitique qui évoque l'idée d'amer, hébr. *môr*, aram. *mūrā*, conformément aux vues de Boisacq s. v. Diosc. I, 67 décrit la myrrhe sous le nom de σμύρνα, dont il existe huit espèces, parmi lesquelles l'une, nommée πεδιάσιμος, donne par expression la στακτή ou styrax liquide. On a vu, supra n° 238, que ce produit était tiré aujourd'hui du *Liquidambar orientalis.* La myrrhe proprement dite, myrrhe en larme, résine rougeâtre, friable, demi-transparente, est fournie par le *Balsamodendron myrrha* Nees, et quelques espèces voisines, de la famille des Térébinthacées; cf. Joret II, 355. A Fès, dit Alm., on l'appelle *murr ḥiǧāzī* « myrrhe du Hedjaz ».

266. *Maġnāṭīs.* Fer magnétique, Aimant.

C'est la pierre qui attire le fer.

Même texte ap. Avic. *trad.* II, 2, c. 470, et I. B. 2150. *Maġnāṭīs* est arabisé de μαγνῆτις (s. ent. λίθος), Diosc. V, 105; *magnes lapis* de Pline XXXIV, 42 et XXXVI, 25, magnétite ou aimant des modernes, variété d'oxyde de fer qui existe en masses considérables dans certaines contrées et a été employé de toute antiquité en thérapeutique. Le synonyme populaire au Maroc est *ḥǧer el-mess;* c'est ainsi qu'il faut lire le mot écrit الماس (qui signifierait « diamant »), dans la traduction Leclerc d'ARq. 545, erreur qui a été rectifiée dans l'édition d'Alger.

267. *Māzariyūn.* *Daphne Mezereum* L.; ici *D. Laureola* L.

C'est *al-adrār* (sic), et on l'appelle, en arabe, *ad-dufaylīya*; sa feuille ressemble à celle du petit laurier-rose, du type de la feuille d'amandier. Sa racine est rouge et contient un latex âcre.

Māzariyūn serait arabisé du persan; c'est un mot qui figure déjà dans le *Manṣūrī* de Razès, et qui est passé dans le vocabulaire de la matière médicale occidentale sous le nom de *Mezereum* (cf. Littré *Spt. or.* s. v.), pour désigner la χαμελαία de Diosc. IV, 167, *chamelaea* de Pline XXIV, 82, *Daphne Mezereum* L. = *D. oleoides* Schr., qui diffère du *D. Gnidium* (cf. ci-dessous) par ses fleurs roses ou rouges, son fruit rouge vif, ses feuilles ovales lancéolées; c'est le faux-garou, bois-gentil, ou lauréole femelle des campagnards. Toutefois, des confusions se sont produites: « Les Ara-

bes, dit Matth. ap. Diosc. l. c., appellent confusément la chamelée et la thymelée *mezereon,* duquel iaçoit qu'ils facent deux espèces, le blanc et le noir; toutefois ils mêlent la laureole parmi, de sorte qu'ils brouillent le tout, si bien qu'on n'en saurait rien comprendre de sûr et de certain ». L'excuse des Arabes est que Pline leur a donné l'exemple d'une confusion identique (XIII, 35). La « lauréole » dont il s'agit, est le *D. Laureola* L. ou lauréole « mâle », à fleurs verdâtres, à fruits rouge-foncé presque noirs; cette espèce existe au Maroc, comme le *D. Gnidium;* cf. Br. Bl. Maire, 210, Jahand. 182. Le synonyme *adrār,* qui est berbère et a le sens de « montagne », est déjà cité par I. B. 992; c'est ce qu'indique aussi une intéressante note du ms. de Rabat de Bkl. s. *māzariyūn:* « Dans la langue des Maṣmūda, c'est *al-adrār,* et on le trouve devant le Ǧabal Daran (H^t-Atlas), dans le pays appelé Tūāt, et aux environs de Tīnmall, dans la province de Marrakech ». De son côté, Alm. donne l'explication du mot *adrār,* d'après 'Abd ar-Raḥmān al-Fāsī (XVII^e s.) : « C'est ce qui est connu chez les droguistes de Fès sous le nom de *līlī wadrār...* le sens de *alīlī* est *difla* « laurier-rose », et celui de *wadrār, ǧabal* « montagne »; d'autres disent qu'en arabe c'est *ad-dufayla* (sic) « le petit laurier rose », et Alm. ajoute que l'écorce de cette plante est dite, en médecine moderne, « écorce de garou. » L'écorce vraie de garou vient, en réalité, du *D. Gnidium,* mais on la remplace par celle des autres espèces de *Daphne.* Pour conclure, le *māzariyūn* de la *Tuḥfa* répond, au Maroc, au *D. Laureola* L., *daphnoides* de Pline XXIII, 80.

268. *Maṯnān.* *Daphné Gnidium? Thymelaea* sp.?

Plante du type d'*al-māzariyūn*; c'est un des végétaux des régions littorales, connu sous ce nom par les Arabes. Parmi ses propriétés est celle d'avoir été éprouvé contre l'hydropisie et le ballonnement, c'est le remède le plus efficace contre l'eau jaune (sic.) Le malade en prendra le matin à jeun, après l'avoir pulvérisé et tamisé. La quantité à absorber va de deux *miṯqāl* à un seul pour les sujets faibles; après l'avoir pétri avec du miel, on en fera des pilules que l'on avalera. Le malade mangera de la viande de mouton mâle rôtie, et ne boira de l'eau, pendant le temps susdit, qu'en petite quantité, et après l'avoir fait bouillir. Ce sera merveilleux, s'il plait à Dieu!

On a vu, supra n° 234, le mot *maṯnān* appliqué au *Daphne Gnidium,* espèce voisine de celle décrite au paragraphe ci-dessus, et caractérisée par ses fleurs blanches, ses baies plus grosses, en grappes, de couleur verte, puis noirâtre, avec une pulpe rouge, ses feuilles linéaires lancéolées. C'est la thymélée des Anciens, le sain-bois ou garou des modernes. Alm. indique comme synonyme le mot *aṣ-ṣāṣ* en berbère, prononcé avec une sifflante intermédiaire entre *ṣ* et *z*; il figure aussi ap. ARq. 518 et 528 sous la forme *el-lezzāz* (lecture de Leclerc). On dit *el-lzāz* à Rabat, où cette plante est apportée au marché par les femmes de la campagne, et employée pour teindre la laine et la soie en jaune ou en brun-noir (avec addition de sulfate de fer). Cependant, Leclerc fait observer qu'en Algérie le mot *metnān* désigne aujourd'hui les passerines, c-à-d. le genre *Thymelaea* des botanistes. L'espèce commune autour de Rabat, *T. hirsuta,* est utilisée comme purgatif sous le nom d'*el-ftītīša,* diminutif de *fettāša* « la petite chercheuse — ou veilleuse?» Nous avons entendu le même mot chez les herboristes, à Meknès, Casablanca et Marrakech.

269. *Marāra.* Fiel.

Il y en a de plusieurs sortes; le meilleur contre la taie qui obscurcit la vue, et contre son affaiblissement, est le fiel de grue, *marārat al-kurkī,* puis celui de taureau, et, en général, le fiel des animaux. Si l'on en mélange un peu avec du miel et du suc de fenouil, et qu'on l'instille dans l'œil, l'obscurité de la vue disparait, et cela combat la cataracte *nuzūl al-mā'.*

Nous traduisons *ḥayawān* par « animaux »; il s'agit du fiel des quadrupèdes, comme le disent plus explicitement Avic. *trad.* II, 2, c. 254, et I. B. 2118. Bkl. mentionne comme ci-dessus le fiel de grue. Quant à l'utilité de la bile au début de la cataracte, elle est signalée par tous les auteurs. A. Meyer n'a pas compris l'expression *nuzūl al-mā'* dans sa traduction de la *Tuḥfa.*

270. *Maybuḫtaǧ.* Rob de raisin.

C'est le *rubb* de raisin.

Maybuḫtāǧ est arabisé du persan *may puḫtah* qu'I. B. 220, traduit par *maṭbūḫ al-'inab* « raisin cuit », et, au n° 1571, par *'aqīd al-'inab* « coagulum de raisin »; id. ap. Alm. s. v. Le synonyme *rubb,* qui parait aussi d'origine persane (cf. Littré, *Spt or.* s. v.), a donné, dans la pharmacopée médiévale, le mot « rob », pour désigner les sucs de fruits épaissis par cuisson avant qu'ils aient fermenté. Actuellement, au Maroc, au moins chez les Ǧbâla, le sens de *rubb* s'est étendu à des préparations où entre le jus de raisin fermenté; cf. l'intéressant article de E. Michaux-Bellaire in *Quelques tribus... op. cit.* p. 219.

271. *Muǧāt.* *Glossostemon Brugieri* D. C.

C'est la racine d'*ar-rummān al-barrī* « le grenadier sauvage ».

On a vu, supra n° 180, à l'article *ḥabb al-qilqil,* cette expression appliquée à la graine d'un « grenadier sauvage » qui n'a avec le *Punica Granatum* L. qu'une analogie relative, puisqu'il s'agit d'une Légumineuse (pour Leclerc, la *Cassia Tora* Forsk.) Alm. dit que le *muǧāt* est la racine du *qilqil,* mais nous n'en sommes pas plus renseignés, l'un et l'autre étant inconnus au Maroc. Le Dr. Rouyer, in *Descr. de l'Egypte,* E. M. XI, 452, écrit: « racine blanchâtre, mucilagineuse, charnue, et d'une odeur aromatique; elle est nutritive et aphrodisiaque; on la prend en substance ou on en fait un sorbet qui doit se boire chaud; cette racine vient des Indes ». Schweinfurth l'a identifiée avec *Glossostemon Bruguieri* D. C., de la famille des Bythneriacées (proche des Malvacées et Tiliacées). C'était la base d'une préparation reconstituante la « *Revalenta arabica* » du Dr Dubarry, qui eut son heure de succès au milieu du siècle dernier; cf. la note de M. Meyerhof, *op. cit.* n° 136.

272. *Marsīn.* Myrte.

C'est *al-ās;* voir sous ce vocable.

Marsīn est arabisé du grec μύρσινη, Diosc. I, 128, lat. *myrtus,* Pline XV, 35-38; cf. Dozy s. v. Nous n'avons trouvé ce mot qu'ap. ARq. 550, parmi les auteurs que nous citons habituellement. Il s'agit du *Myrtus communis* L., déjà signalé sous le synonyme *ās,* qui est classique; cf. supra n° 11.

273. *Marmār.* Albâtre; ici marbre.

C'est *ar-ruḫām.*

On trouve *marmur* ap. Ġāfiqī; cf. Simonet, *Glos.* s. v. C'est le grec μάρμαρος (s. ent. λίθος) « pierre brillante », lat. *marmor,* Pline XXXVI, *passim.* Ce mot est cité, ap. I. B. 2117, comme répondant à l'ἀλαβαστρος de Diosc. V, 90, *lapis alabastrites* de Pline, XXXVI, 12, l'albâtre, variété de carbonate de chaux, comme le marbre, mais plus tendre et moins facile à polir; il en existe des carrières au voisinage du Maroc, près de Tlemçen. Le synonyme populaire *ruḫām,* qui figure ap. I. B. 1040, est le terme courant pour désigner le marbre et l'albâtre au Maroc.

274. *Muṣṣaʿ* Divers.

C'est le fruit du grand *ʿawsaǧ* épineux.

Le mot *muṣṣaʿ* a déjà été cité supra n° 152, sous la forme *muzzāḥ;* la permutation de ز et ص n'est pas rare (*zaʿtar* et *ṣaʿtar*); celle de ع et ح l'est davantage (*dellāḥ* « pastèque » pour *dullāʿ* en est un exemple). L'orthographe *muṣṣaʿ* est donnée par les mss. de Bkl. consultés par Dozy; celui de Rabat porte مصح C'est, d'après tous les auteurs, le fruit du *ʿawsaǧ,* mais on verra, infra n° 312, que ce terme s'applique à beaucoup d'arbrisseaux épineux; cf. note de Leclerc ap. I. B. 2140. La description du fruit en question « rouge écarlate, gros comme un pois chiche, avec une graine comme celle de la morelle » donnée par Bkl. et ARq. 532, peut s'appliquer au fruit du lyciet, mais plutôt à celui de l'aubépine, *Crataegus* sp. Pour Dwd. et Alm., c'est le fruit de la ronce, *ʿullayq;* Bkl. en fait, à Saragosse, le nom du fruit du jujubier sauvage, *nabiq.* Pour Cl. Mullet, ap. Aw. I, 380, c'est celui du nerprun, *Rhamnus cathartica* L., enfin, pour Leclerc, ap. I. B. l. c., le fruit du *Mespilus cotoneaster* L., mais ces deux derniers arbustes, d'ailleurs non épineux, sont rares au Maroc.

275. *Masḥaqūniya.* Scories de verre.

C'est l'écume de verre.

Masḥaqūniya parait être à Dozy un mot d'origine grecque; il a plutôt une allure syriaque. On rencontre dans Guy de Chauliac (cf. la note de Leclerc ap. I. B. 2129), *masacumia,* avec le sens de « verre mal cuit », et *massacuma* dans Matheus Silvaticus, ap. Du Cange, *Glos.* s. v., désignant plutôt un émail ou vernis céramique de couleur verte, composé de plomb, limaille de cuivre et silex. La traduction « scories de verre » adoptée par L. Leclerc est justifiée par un passage du *Minhāǧ ad-dukkān* de Kūhīn al-ʿAṭṭār, édit. du Caire p. 187.

276. *Murrī.* Garum.

Il est fabriqué avec de nombreux simples et des racines, comme le sirop de racines; ses propriétés sont multiples.

D'après Dozy s. v., *murrī* dérive du grec ἁλ-μυρίς « sau-mure », lat. *muria;* on trouve aussi *murī,* p. ex. ap. Bkl. Ce mot correspond, ap. I. B. 2111 bis, au γάρον de Diosc. II, 31; *garum* de Pline, XXXI, 43, « préparé autrefois avec un poisson nommé *garus*... le meilleur se fait avec le

scombre. » C'était, explique-t-il, le liquide issu de la macération dans le sel des intestins de ce poisson, et on l'employait comme sauce pour relever le goût des viandes. Chez Bkl. s. v. et ARq. 525, il est question d'autres préparations d'origine végétale, où entrent les céréales, comme le blé et l'orge, macérées dans le sel.

277. *Muṣayfiqāt.* Cotylédon.

C'est *ṣaḥīfat al-mulūk.*

Muṣayfiqāt est le pluriel du diminutif du mot *miṣfaqa,* figurant ap. Dozy s. سفق avec le sens, au Maġrib, de « cymbales », et qui désigne le genre *Cotyledon* (*Umbilicus*), vulg. « écuelle d'eau », de la famille des Crassulacées. On a vu, supra n° 187, le sens de l'expression *ṣaḥīfat al-mulūk,* qui doit être traduite par « l'écuelle des rois ». On trouve *musāfaq* ap. I. B. 1855, à l'art. *qūṭūlīdūn,* répondant au κοτυληδών de Diosc. IV, 87.

CHAPITRE DE LA LETTRE *NŪN.*

278. *Nisrīn.* Rose musquée; ici Églantine.

Les Berbères [var. le peuple] l'appellent *tiġfert.*

On trouve en persan *gūlnasrīn,* désignant, d'après Dozy, « une rose blanche, petite et à cent feuilles ». Mais, chez les Arabes, le terme de *nisrīn* s'applique généralement à la rose sauvage, *Rosa canina* L., cf. Aw. *trad.* I, 377 et I. B. 2222, bien que ce mot désigne aujourd'hui encore, dit Leclerc, la rose musquée, la rose de Damas, et même une liliacée à bulbe, sorte de jonquille(?); cf. ARq. 590. ʿAlamī dit qu'à Fès, c'est une rose blanche connue sous le nom de *nesrī.* En tout cas, le synonyme berbère *tiġfert,* signalé par E. Laoust, *M. et Ch.* 490; *M. centr.* 169; *Sous,* 140, avec *ḫ* au lieu de *ġ,* est le nom de l'églantine (et de l'églantier).

279. *Nāranǧ.* Orange; ici Cédrat.

C'est *ez-zenbuʿ*, en langage populaire.

Nāranǧ est arabisé du persan *nārang;* cf. Lane s. v., d'après le *Qāmūs.* Sur le passage au français *orange,* par chute de l'*n,* consulter Littré, *Spt. or.* s. v. Ibn al-ʿAwwām, *trad.* I, 297, citant l'*Agriculture nabathéenne,*

dit que c'est un arbre indien. C'est, en réalité, l'Extrême-Orient qui est le pays d'origine de l'oranger; il se répandit, au début du IIe s., dans l'Inde, d'où les Arabes l'importèrent dans l'Asie antérieure et l'Egypte. Il fut acclimaté dans le Sud de l'Europe à la suite des Croisades; cf. Henri Leclerc, *Fruits,* p. 236.

Dans sa traduction d'Aw., Cl. Mullet réunit l'oranger, *Citrus Aurantium* L., et le bigaradier, espèce à fruits amers, *C. vulgaris* Risso. L. Leclerc, ap. I. B. 2204 et ARq. 611, traduit *nāranǧ* par «orange», et cite, avec le même sens, le terme populaire *lārenǧ.* Aujourd'hui, comme l'indique Alm., ce mot désigne le fruit avec le jus duquel « on acidifie les olives à Fès ». Or, cette préparation se fait toujours au moyen de l'orange amère. C'est bien à elle que s'applique au Maroc le terme de *lārenǧ*; cf. W. Marçais, *op. cit.* p. 455. L'orange douce y est connue, comme en Algérie, sous le nom de *letčīn,* qui rappelle l'origine chinoise de ce fruit, et son importation par les Espagnols ou les Portugais (présence du *č*). Quant au synonyme *zanbūʿ* ou *zunbūʿ*, il est indiqué par Dozy comme d'origine berbère(?), avec le sens de cédrat, *Citrus medica* Risso. Pour Cl. Mullet l. c., c'est le pamplemousse, *C. decumana* Willd. On a vu le cédrat, supra n° 21, sous le nom populaire de *trunǧ;* quant au pamplemousse, il est inconnu au Maroc.

280. *an-Nadd al-aswad.* Parfum à brûler composé.

Il est fabriqué et importé de la ville du Prophète — sur lui la prière et le salut! — c'est un parfum à brûler merveilleux, composé d'ambre, musc et bois d'agalloche *al-ʿūd al-qumārī.*

Le mot *nadd* ou *nidd* serait arabisé; cf. Lane s. v. Il désigne la composition aromatique indiquée ci-dessus, avec des variantes. ARq. 599, donne le synonyme *baḫūr Makka* « parfum à brûler de la Mecque », mais l'expression ci-dessus « ville du Prophète » se rapporte à Médine. Le *nadd aswad* « *nedd* noir » est connu des droguistes marocains et n'est pas l'encens, comme le dit Salmon, p. 54, *note;* il est vrai, qu'ap. Dozy, on trouve cités l'ambre et l'aloès; le mot *nadd* aurait donc le sens général d'aromate.

281. *Našam.* Peuplier, Orme, Frêne.

C'est *ad-dardār.*

Nous avons parlé, supra n° 193, du *našam,* avec le sens de peuplier blanc, qu'il a, ap. Aw. *trad.* I, 375, et nous avons dit également quelle était, à propos

du mot *dardār* (cf. supra n° 115), la confusion qui régnait chez les auteurs entre les termes qui désignent le frêne et l'orme. Leclerc, ap. ARq. 604, fait observer que l'orme est appelé *našam* en Algérie, et en Orient *dardār*, alors que ce dernier mot désigne le frêne en Occident! Voici ce que dit Ġas. s. *našam:* « Quelques-uns en font le noyer *šaǧarat al-ǧawz*, d'autres le *ṣufayrā* (cf. supra n° 2). Tous ces arbres sont des espèces (*naw'*) du *našam*, mais, en réalité, l'arbre de ce nom est le noyer blanc, connu chez nous, à Fès; ses feuilles sont arrondies, blanches au dedans, vertes au dehors. A la place des fleurs sont des mèches (*fatā'il*) qui sortent à la floraison; les feuilles naissent avant les fleurs et il n'y a pas de fruits. Cet arbre pousse dans les ravins (*ḫanādiq*), au bord des eaux ».

Cette description fait penser à un peuplier. Jamais nous n'avons entendu appeler *našam* l'abricotier, comme le dit Salmon, p. 54, *note;* c'est partout *šeǧret el-mešmāš*.

282. *Nammām.* Ἕρπυλλος de Diosc., Serpollet, Menthe(?)

On l'appelle *ṣandal al-aḥwāḍ* « santal des plates-bandes »; c'est l'espèce sauvage.

Le mot *nammām*, dit Leclerc ap. ARq. 600, est un sujet de confusions chez les auteurs arabes; l'origine de ces erreurs remonte à Diosc. II, 121, qui réunit sous une même rubrique deux σισύμβριον, à savoir: une Labiée, qu'il appelle serpollet sauvage, ἕρπυλλος ἄγριος, et menthe aquatique, et, d'autre part. une Crucifère, le *Sisymbrium* des modernes. C'est ainsi que le terme de نمام, ap. ARq. l. c., est synonyme de *ḫīrī* «giroflée». Cependant, la majorité des auteurs l'applique à des Labiées: pour I. B. 2233, c'est ce qui correspond au véritable ἕρπυλλος de Diosc. II, 39, le serpollet, *Thymus Serpyllum;* pour Dwd., Ġas. et Alm., c'est la menthe *na'nā'* (au Maroc *Mentha viridis*; cf. ci-dessous). Le synonyme *ṣandal* est cité ap. Bkl. (ms. de Rabat) comme usité à Fès. Il sera également question du *nammām* infra n° 378. Sur l'étymologie de ce mot, qui dériverait du verbe نم « répandre son parfum au loin », cf. Gaud. Demomb. *Syrie,* p. 27, *note.*

283. *Na'nā'.* Menthe.

On l'appelle *ḥabaq an-na'nā'.*

On trouve *na'na'* et *na'nā'* comme ci-dessus; cf. Dozy s. v. Chez I. B. 2227, ce mot répond à l'ἡδύοσμος de Diosc. III, 35, *mentha* de Pline, XIX, 47, que Cl. Mullet, ap. Aw. II, 275, et Leclerc, ap. I. B. l. c., disent correspondre à la *Mentha sativa* L. En réalité, toute cette question des menthes chez les Anciens est bien confuse. En Orient, le terme de *na'na'* est appliqué par Guig. à la *Mentha piperita* L. Au Maroc, c'est, d'une façon exclusive, la *Mentha viridis* L. à feuilles glabres, cultivée en grand pour parfumer le thé, boisson nationale à l'heure actuelle. Quant à l'expression *ḥabaq an-na'nā'* — on trouve ap. ARq. 364, la variante *ḥabaq bustānī* — elle montre bien le sens général de ce mot *ḥabaq,* que l'on a vu, supra n[os] 72 et 179, avec d'autres épithètes; on ne saurait le rendre ici par « basilic », et il a simplement le sens de plante odoriférante, spécialement Labiée.

284. *Nānūḫa.* Ammi, Ptychotis; ici Menthe.

Plante connue; c'est le *fūdanǧ* de montagne.

Nānūḫa, qu'on trouve aussi avec *u,* ap. Bkl. et Ġas., est mis pour *nānḫawāh,* forme indiquée par I. B. 2202, ARq. 586, Dwd. et Alm. s. v. « C'est un nom persan qui signifie « désireux du pain », comme si cette plante excitait à manger quand on la met sur la pâte. ». Elle répond à l'ἄμμι de Diosc. III, 61, *ammi* de Pline, XX, 58, que les Arabes rendent par « cumin d'Ethiopie » et « cumin royal »; cf. supra n° 229. P. Guigues, ap. Sérapion, 390, l'identifie avec l'*Apium Ammi* Urb. = *Sison Ammi* L.; c'est l'*ammi veterum* des officines. Au Maroc, dans la région de Rabat, nous avons trouvé le terme de *nānūḫa* appliqué au *Ptychotis ammoides* Koch = *P. verticillata* Duby, appelé ailleurs du nom berbère d'*aṭrīlāl;* cf. supra n° 51. Quant au mot *fūdanǧ,* c'est le nom générique des menthes (cf. infra n° 325), et il est surprenant de le voir appliqué ici à une ombellifère.

285. *Nafal.* Trèfle, Luzerne, Mélilot; ici Mélilot.

Plante connue; une de ses espèces est nommée *al-'azrūd.*

On a vu, supra n° 170, le mot *nafal,* indiqué par ARq. 335, et Bkl. comme synonyme d'*iklīl al-malik* et de *ḥandaqūqa,* termes qui répondent principalement au mélilot. La description, citée par I. B. 2231, d'une plante qui s'étale à terre, correspond davantage à une luzerne. Dwd. et Ġas. font de *nafal,* comme l'auteur de la *Tuḥfa,* et, semble-t-il, avec raison, une sorte de terme générique des papilionacées fourragères. A remarquer ici, la modification du mot *'azrūd,* qui s'écrit avec l'article arabe et un ع initial; il en est de même dans un de nos mss. de Ġas., s. *nafal.*

286. *Nārǧīl.* Noix de coco.

C'est la noix d'Inde.

Nārǧīl est arabisé du persan *nārgīl,* qu'on retrouve dans le mot narguilé, « la capsule qui renferme le tabac dans cet appareil étant primitivement une noix de coco » ; cf. Littré, *Spt. or.* s. v. D'après Henri Leclerc, *Presse médicale,* 1^{er} juillet 1925, la première mention du cocotier dans la matière médicale remonte à la fin du IX^e s., à Sérapion (l'ancien), qui fit connaître les propriétés de la « noix indienne ». On l'a confondue avec le *muql,* fruit du palmier-doum (cf. supra n° 257), alors que c'est celui du *Cocos nucifera* L.

287. *Nārmušk.* Balauste.

C'est *ǧullanār ar-rummān* « la fleur de grenade », et c'est celle qui tombe.

Nārmušk, dit Isḥāq b. 'Imrān, ap. I. B. 2205, est persan, et a le sens de « musc de grenade ». Pour la majorité des auteurs, c'est l'équivalent de ce qu'on a vu, supra n° 94, sous le non de *ǧullanār,* répondant à ce qu'on nommait « balauste » dans la pharmacopée médiévale, et dont on faisait à tort la fleur du grenadier mâle, arbre qui n'est aucunement à sexes séparés. Le nom du grenadier chez les Grecs, ῥοία, Diosc. I, 127, a été rattaché à la rac. ῥέω « couler », en raison de la facilité avec laquelle tombent ses fleurs et ses fruits (?) ; cf. Henri Leclerc, *Fruits,* p. 247. P. Guigues 391, signale que Sprengel fait de *nārmušk* l'*Ignatia amara* L. = *Strychnos Ignatii* Lam., la fève de St-Ignace. En tout cas, le mot et la chose sont aujourd'hui inconnus des droguistes marocains.

288. *Nīlūfar.* Nénuphar.

On l'appelle « le commerçant » *at-tāǧir,* parce qu'il ouvre sa fleur le jour et la referme la nuit ; sa fleur est jaune et il pousse dans les marais.

On trouve aussi *naylūfar* et *naynūfar;* cf. le long article de Lane s. v.; c'est un mot arabisé du persan, qui serait composé des mots *nīl* (indigo) et *nūfar,* autre nom du nénuphar, qui s'est d'ailleurs conservé en vulgaire et est passé dans le langage botanique moderne. A l'origine, selon Littré, *Sp. or.,* il se serait agi du nénuphar bleu (*Nymphaea coerulea* L.), à racine comestible, commun en Egypte, en Perse et dans l'Inde. Quoi qu'il en soit, le mot *nīlūfar* répond, ap. I B. 2243, à la deuxième espèce de νυμφαία de Diosc. III, 132, et de *nymphaea* de Pline, XXV, 37, celle à fleur jaune, « de la grandeur d'une rose ». Quant au synonyme *at-tāǧir,* vulg. *tāǧer,* il est appliqué à d'autres plantes dont les fleurs se ferment la nuit, ainsi que le dit ARq. 113, à propos de l'*adriyūn* (chrysanthème pour Leclerc).

Le nénuphar, *Nuphar luteum* Smith, commun en France, et signalé en Algérie, n'a pas encore été mentionné par les botanistes au Maroc.

289. *Našāštaǧ.* Amidon.

C'est la pulpe du froment (*qamḥ*) ; elle est préparée et on l'appelle *an-našā'.*

Nos mss. portent tous *našāštaǧ;* le mot classique est *našāstaǧ,* arabisé du persan *našāstah* ; cf. Dozy s. v. Il est cité ap. I. B. 2224, avec son synonyme populaire *našā,* comme répondant à l'ἄμυλον de Diosc. II, 94, *amylum* de Pline, XVIII, 17, l'amidon des modernes.

290. *Nūra.* Chaux.

C'est *al-ǧīr.*

Le terme classique *nūra* s'apparente sans doute à la racine *N. W. R.,* exprimant l'idée de feu, en raison des propriétés de la chaux vive. En langage vulgaire, *nūra* désigne le mélange de chaux et d'arsenic (orpiment), employé par les musulmans pour l'épilation ; cf. Alm. s. v. Quant à *ǧīr,* c'est le terme courant au Maroc pour indiquer la chaux éteinte aussi bien que la chaux vive. En Orient, on dit *kils;* cf. Guig. 268.

291. *Naǧab.* Cannelle.

C'est *as-salīḫa.*

Naǧab a le sens général d'écorce d'arbre ; les lexicographes précisent même la signification, qui est celle d'« écorce intérieure », synonyme, *liḥā* « liber ». I. B. 2213, dit qu'on applique spécialement le mot *naǧab* à l'écorce de canelle aromatique « *salīḫat aṭ-ṭīb* ». Leclerc, dans une note très documentée, ap. I. B. 1205, a montré qu'on ne pouvait faire dériver *salīḫa* (pour *sulayḫa*) du grec ξυλική, mais qu'il s'agissait d'un mot arabe. Il est, en effet, apparenté à la racine *S. L. Ḫ.,* exprimant l'idée de dépouiller, ôter une enveloppe.

Peut-être, comme le dit Guigues 141, cette cannelle était-elle, comme de nos jours, l'écorce réduite à la couche libérienne, *qirfa* étant la branche entière? Quoi qu'il en soit, *salīḫa* correspond, ap. I. B. l. c., au κασία de Diosc. I, 12, *casia* de Pline, XII, 43, cannelle chez les traducteurs, par opposition au cinnamome des Anciens; cf. supra n° 112. Comme on l'a vu, les Anciens n'ont connu que l'écorce du *Cinnamomum aromaticum* Nees = *Laurus Cassia* L., qui fournit la cannelle de Chine. L'Arabie en était le marché dans l'Antiquité, de sorte que Diosc. a pu lui en attribuer la provenance; cf. aussi la note de Leclerc, ap. I. B. 841.

292. *Nīlağ*. Pastel; ici Indigo.

C'est le *nīl* des teinturiers.

Nīlağ est apparenté au persan *nīlah;* on trouve *nīlanğ* ap. ARq. 588, mais la rectification a été faite dans l'édition arabe d'Alger, qui porte *nīlağ*. Ainsi qu'on l'a vu, supra n° 132, à l'article *wāsima,* les premiers auteurs arabes ont confondu l'*isatis* des Anciens, qui est le pastel, *Isatis tinctoria* L., avec l'indigo. C'est ce que dit très clairement Ġāfiqī, ap. I. B. 2244, en expliquant que le *nīl* de Diosc. (c-à-d. l'*Isatis*) est connu en Espagne, mais peu employé, et que le *nīl* des teinturiers est la plante nommée *'iḏlim* (*nīl* indien, ou du Kerman, pour Idrīsī), dont la description correspond à l'indigo, *Indigofera tinctoria* L. L'indigo, en tant que produit, a été pourtant connu des Anciens; il figure ap. Diosc. V, sous le nom d'ἰνδικόν, et, ap. Pline XXXV, 27, sous *indico,* de *indicum,* c-à-d. bleu indien; cf. Joret, II, 271.

Au Maroc, on dit *nīla,* cf. Alm. s. v., mot appliqué aussi à l'outremer artificiel.

293. *Nabiq*. Jujube.

C'est le fruit du *sidr*.

On trouve aussi *nabaq* et *nabq,* d'après Abū Ḥanīfa, ap. Bkl. s. v. La prononciation populaire au Maroc est *nbeg*. Dozy dit que c'est le fruit de l'alisier *Aria* (*Sorbus*) *torminalis* L., ce qui correspond, sans doute, à ce que dit Bkl., à savoir, qu'à Saragosse on l'appelle مصع *muṣa',* et que c'est le fruit d'une sorte de *zu'rūr,* (cf. supra n°s 152 et 274). Mais la très grande majorité des auteurs fait de *nabiq* le fruit du jujubier sauvage, *Zizyphus Lotus* L., ar. *sidr.,* vulg. *sedra,* bien connu dans toute l'Afrique du Nord. Il n'est pas impossible, ainsi que le montre Henri Leclerc, *Fruits,* 253, que l'arbre des Lotophages, dans l'Odyssée, soit le jujubier, mais ce λώτος ne correspond guère aux trois plantes herbacées désignées sous ce nom par Diosc. IV, 106, 107 et 109, dont il a été question, supra n° 170, à propos du mélilot. I. B. 718 et 2050, prend nettement parti contre l'identité du λώτος et du *sidra* et fait de l'arbre des Lotophages le micocoulier; cf. l'intéressante note de L. Leclerc qui suit le second article. On trouvera, infra n° 302, la mention du fruit de l'espèce cultivée du jujubier, *Zizyphus vulgaris* Lam. = *Rhamnus Zizyphus* L., sous le nom de *'unnāb,* avec le synonyme populaire *zefzūf,* diminutif *zufayzaf,* cité par Guig. 271. C'est aussi le mot usité à Fès d'après Alm. Il y a lieu de le rapprocher du grec ζίζυφον, qu'on trouve dans Galien, et du latin *zizypha,* désignant chez Pline XV, 14, les jujubes. Le mot français dérive du latin (cf. Littré s. v.), mais en est-il de même du mot arabe (?) vis-à-vis du grec?

Les botanistes ont adopté le terme de *Zizyphus* pour désigner un genre, qui a détaché de l'ancien genre *Rhamnus* de Linné, les espèces épineuses. Le mot *nabiq* a fourni le nom d'espèce *Zizyphus Napeca* Lam. = *Rhamnus spina Christi* L.

CHAPITRE DE LA LETTRE *ṢĀD*.

294. *Ṣabir suquṭrī*. Aloès de Socotora.

Il est bien connu.

On trouve aussi *ṣabr*. En Espagne, dit Dozy, on prononçait *ṣibar,* d'où le castillan *acibar*; au Maroc, on dit *ṣîber*. Tous les auteurs citent l'espèce *suquṭrī* « de Socotora » comme la meilleure, et ce nom est resté dans la matière médicale moderne, pour désigner une des espèces africaines du genre *Aloe* (Liliacées). L'aloès a été bien connu des Anciens; ap. I. B. 1388, *ṣabr* répond à l'ἀλόη de Diosc. III, 22, *aloe* de Pline, XXVII, 5, désignant la plante et le suc extrait de ses feuilles et concrété. Le nom d'aloès en Europe, comme celui de *ṣābra* au Maġrib est appliqué à tort à l'agave, *Agave americana* L. (Amaryllidacées), très répandu au Maroc, et sans propriétés thérapeutiques. Enfin, l'expression « bois d'aloès » est également fautive, et désigne le bois d'agalloche, dont il sera question infra n° 308.

295. *Ṣābūn*. Savon.

Voir à son chapitre.

Ṣābūn parait arabisé du latin *sapo,* mot qui figure dans Pline, XXVIII, 51, qui dit que le savon a été inventé dans les Gaules pour rendre les

cheveux blonds; il se préparait avec du suif de chèvre et des cendres de hêtre, et comportait deux espèces, une molle et une liquide. On trouve ap. I. B. 1383, l'indication des principaux emplois médicinaux du savon chez les Arabes. Bkl. s. v. parle de « disques » de savon qu'on fabriquait en Syrie. Aujourd'hui, cette substance n'est plus utilisée par eux que pour l'usage externe, sous forme de savon mou de potasse, et l'on a vu, supra n° 92, qu'il entre dans la composition du *yaṭrūn,* mixture contre la gale, fabriquée généralement par les juifs marocains.

296. *Ṣamġ ʿarabī.* Gomme arabique.

C'est la gomme du *ṭalḥ.*

On a vu, supra n° 46, l'arbre qui fournit cette gomme, le *ṭalḥ,* qui, dans le Sud marocain, répond à l'*Acacia gummifera* Willd. et, en Egypte, à l'*Acacia spirocarpa* Haechst. = *Mimosa gummifera* Forsk. En Orient, la gomme arabique est tirée aussi d'autres espèces comme le *qaraẓ, Acacia vera* Willd. = *Mimosa nilotica* L. Elle est souvent remplacée chez les droguistes par la gomme du Sénégal, plus dure et de couleur plus foncée, produite en abondance par l'*A. Sénégal* W. = *A. Verek* Guil. et Perr.

297. *Ṣandal.* Santal.

C'est un bois qu'on tire de l'Orient; il y en a du jaune, du rouge et du blanc.

Ṣandal est arabisé du persan *sandal* (avec س), dérivant lui-même, d'après Littré s. v., du sanscrit *čandana;* cf. aussi Joret II, 651; il a donné en français sandal, forme encore employée par Leclerc dans ses traductions d'I. B. 1418 et ARq. 613; on dit aujourd'hui santal. Le produit officinal, ou bois de santal, provient du *Santalum album* L., arbre de l'Inde et de l'Insulinde, usité dans ces contrées comme parfum à brûler et comme médicament, de temps immémorial. Il a été introduit par les Arabes dans la pharmacopée occidentale, et les trois espèces qu'ils ont décrites sont encore admises aujourd'hui. Toutefois, l'espèce rouge ne provient pas du genre *Santalum;* elle est fournie par le *Pterocarpus Santalinus* L. F. (Légumineuses), congénère de l'arbre au sang-dragon. On appelle parfois, à tort, « bois de santal » la variété noire du bois d'agalloche. Alm. dit qu'on trouve chez les droguistes de Fès les trois sortes de bois de santal; la plus employée est la jaune.

298. *Ṣanawbar.* Pin.

On l'appelle en berbère *tāydā.*

L. Leclerc, dans deux remarquables notes, ap. I. B. 1417 et 1581, a mis un peu de clarté dans la question des termes désignant les conifères chez les Arabes, compliquée par les méprises des traducteurs ou commentateurs anciens et modernes Leur excuse est que les botanistes eux-mêmes jugent inextricable la terminologie des Anciens consacrée au même objet; cf. P. Delaunay, *Belon nat.* 75.

Ṣanawbar est proprement le fruit du pin, le στρόβιλος de Diosc. I, 74, mais ce terme de *ṣanawbar* s'applique aujourd'hui au pin lui-même, en général. Cependant, la difficulté réside en ceci, qu'I. B. rend: 1° par *tannūb,* le πίτυς de Diosc., *pinus* de Pline XVI, 16, *Pinus pinea* L., ou pin pignon, cultivé pour son amande (cf. supra n° 111); 2° par *arz,* le πεύκη de Diosc., *picea* — ou, pour d'autres, *pinaster* de Pline — qui serait, dans le premier cas, le *Picea excelsa* Link = *Abies excelsa* Poir., et, dans le second, le *Pinus sylvestris* ou le *P. Cembra* L. Or, dans l'Afrique du Nord, *arz* est le cèdre, *Cedrus atlantica* Man. Quant au mot *tannūb,* il n'est connu que des lettrés. Sprengel en fait un pin à petits cônes (*P. orientalis*?), le *ṣanawbar* étant un pin à grands cônes, pour lui le *P. halepensis* L.

C'est bien au pin d'Alep, le moins rare au Maroc, que s'applique le mot *ṣanawbar,* vulg. *ṣnōber,* mais, dans les régions montagneuses où il croit, c'est plutôt le nom berbère de *tayda* qu'on lui donne. Ainsi que l'a déjà indiqué Schuchardt, *op. cit.* p. 20, ce mot est à rapprocher du latin *teda,* qui est le nom de la sixième espèce de résineux de Pline XVI, 19, le pin dont on faisait des torches *taedae,* et qui parait être un pin riche en résine comme le *P. Mugho* Mill. On trouve le mot *tayda* dans la plupart des dialectes berbères du Maġrib central et septentrional: Kabylie (cf. Huyghes s. pin); Rif (cf. C[t] Just. d°), Moyen-Atlas (E. Laoust, *M. centr.* 168).

299. *Ṣaʿtar.* Sarriette, Origan, Thym.

C'est *az-zaʿtar,* avec un *z.*

On a vu, supra n° 163, ces mots, leur origine et leur signification étendue. Gas. s. v., fait de *ṣaʿtar* un terme générique embrassant une grande partie des Labiées: *ḥāšā* (thym), *mardaddūš* (marjolaine) *ḥalḥāl* (stoechas) etc. A Rabat, on vend sous le nom de *zaʿtar,* l'*Origanum compactum* Benth; à Meknès, le *Thymus Bleicherianus* Pomel. Le Dr. Maire a signalé à Azrou l'*Origanum virens* Hoffm. et Link.

300. *Ṣadaf.* Coquillages, Nacre, Huitre perlière.

C'est *al-maḥār al-baḥrī* « le coquillage de mer ».

Ṣadaf a le sens, en classique, de coquillage, spécialement de coquillage à nacre et à perles; en vulgaire, au Maroc, il signifie «nacre»; les coquillages y sont appelés *maḥrār*. Chez I. B. 1393, l'article *ṣadaf* répond aux chapitres 4 à 7 du livre II de Diosc., où il est question, d'après Matth., des pourpres πορφύραι, groupe confus de mollusques tinctoriaux, des « cornes de mer » ou buccins κήρυκες, gastéropodes comme les précédents, enfin de pélécypodes: les moules μύακες (*Mytilus* sp.), les tellines τελλίναι (*Donax* sp.) et les chames χῆμαι (*Scrobicularia* et genres voisins); cf. P. Delaunay, *op. cit.* p. 246 et suiv. Quant aux espèces qui produisent les perles, elles sont nombreuses parmi les pélécypodes; les Anciens ont surtout connu la *Margaritifera concha* = *Meleagrina margaritifera* L., qui fournit la perle fine et la « nacre de perle »; on la pêche surtout dans l'Océan Indien. Il a été question de la perle, supra n° 244.

CHAPITRE DE LA LETTRE *'AYN*.

301. *'Āqirqarḥā.* Pyrèthre.

C'est *tigenṭast* [var *tagantist* T.] en langage populaire.

'Āqirqarḥā est, d'après Dozy s. v., un mot d'origine araméenne, et il ne faudrait pas y voir l'expression arabe signifiant « drogue aux ulcères », comme le ferait croire le synonyme *'ūd al-qarḥ al-maġribī* « bois à blessure du Maghreb », cité ap. I. B. 1507, comme usité à Damas. Chez lui, *'āqirqarḥā* correspond au πύρεθρον de Diosc. III, 71, mais la description de cette plante chez les Anciens montre qu'il s'agit d'une Ombellifère, différente par conséquent de l'*Anacyclus Pyrethrum* L. (Composées). Celui-ci, par contre, répond bien au *tigenṭast* des Berbères. Sur ce mot et ses variantes dialectales: *tāġendest, tīġenṭast*, etc., cf. Dozy s. v. Nous avons trouvé, surtout chez les auteurs andalous, sauf Bkl., les formes avec *ġ*; les auteurs magribins comme Ġas., Alm., ARq. 652, donnent les formes avec *k et g*. Ce mot désigne la racine de pyrèthre d'Afrique, vendue chez tous les droguistes du Maroc.

302. *'Unnāb.* Jujube.

C'est *az-zafzūf*.

Cf. supra n° 293.

303. *'Unṣal.* Scille.

On l'appelle *baṣal al-fa'r* et *al-išqīl, baṣal al-ḫinzīr* et *baṣal Fir'awn.*

Tous ces synonymes figurent supra n° 31. On consultera, sur l'appellation berbère de la scille, *agufāl,* le n° 49 des *Etym. maġr., op. cit.*

304. *'Arṭanīṯā.* Cyclamen; ici Saponaire.

C'est *tiġīġešt* en berbère.

Chez I. B. 1251, *'arṭanīṯā* correspond à deux plantes: 1° l'une, d'Orient, qui répond au λεοντοπέταλον de Diosc. III, 94, dont on fait le *Leontice leontopetalum* L. (Berberidées); 2° l'autre, existant en Occident, le cyclamen, *Cyclamen europaeum* Desf. = *C. africanum* Bois.-Reut., dont le nom arabe a persisté dans la pharmacopée médiévale (onguent d'*arthanite*), et désigne encore aujourd'hui en Espagne, le cyclamen (*artanita*). On s'explique ce qui s'est passé, quand on sait que la racine de *Leontice,* riche en saponine, porte le nom de « saponaire du Levant », et qu'il en est de même du rhizome du cyclamen; cf. Henri Leclerc, *Presse médicale,* 31 Mars 1926. Les Arabes, après la conquête de l'Espagne, ont donné à la plante d'Occident le nom de celle d'Orient. A leur tour, les auteurs marocains ont indiqué comme succédané du Cyclamen, qui faisait défaut dans leur pays: soit une racine à saponaire, la *Saponaria vaccaria* L. et espèces voisines, appelée en berbère *tiġīġešt,* comme on l'a vu supra n° 225, soit une racine constituant, comme celle du cyclamen (appelé par ARq. 159, *baḫūr Maryam* « parfum de Marie »; cf. supra n° 89), un parfum à brûler. C'est ce qu'a fait aussi Alm., en donnant comme synonyme de *'arṭanīṯā,* le mot *serġīna* ou *taserġint* (*Corrigiola telephiifolia* Pourr.), appelé « parfum des Berbères ».

305. *'Aṣā 'r-rā'ī.* Polygonum; Equisetum.

Le peuple l'appelle *bū 'aggād.*

Cet article est encore un sujet de confusions. *'Aṣā 'r-rā'ī* signifie « le bâton du berger », et on pourrait croire qu'il s'agit, comme pour la *virga pastoris* des modernes (*Cephalaria pilosa* Schrad., Dipsacées), d'une plante à tige rigide et consistante. Or *'aṣā 'r-rā'ī* correspond, ap. I. B. 1547, au πολύγονον de Diosc. IV, 4, renouée de Matth., pour l'espèce « mâle », dont on a fait le *Polygonum aviculare* L., l'espèce femelle étant regardée comme un *Equisetum* ou prêle. Cette dernière plante peut, à la rigueur, justifier

l'expression ci-dessus, qui ne saurait, par contre, s'appliquer au *Polygonum aviculare,* espèce rampante (vulg. « trainasse »). Aussi, ARq. 670, ajoute: « J'en ai vu qui disaient que c'était une férule (*kalḫ*) ». Le synonyme *bū 'ag-gād* est lui-même à double entente; il signifie «bâton noueux» et on peut aussi bien l'appliquer avec le sens de bâton qu'avec celui de nœud. C'est cette seconde acception qui correspond à la description, donnée par Ġas., d'une plante qui étale à la surface du sol des filaments longs, portant de nombreux nœuds, avec de petites fleurs blanches tirant sur le rose, caractères, en effet, du *P. aviculare.*

306. *'Uṣfur.* Carthame.

Voir à son chapitre.

Il sera question de cette plante, infra n° 348.

307. *'Anbar.* Ambre.

Il est certain qu'il sort des sources qui se trouvent dans la mer; il en est qu'on trouve dans le ventre des poissons; le plus estimé est le blanc et le jaune.

Il a été question de l'ambre jaune ou succin, supra n° 216. L'autre espèce est l'ambre gris, qui n'a de commun avec la précédente, que le nom. C'est, effectivement, malgré qu'Avicenne le nie, le produit de l'intestin d'un animal marin, un coprolithe spécial au véritable cachalot (*Physeter* sp.), qu'on trouve flottant en pleine mer, ou rejeté sur les rivages fréquentés par ces cétacés: Insulinde, Chine, Madagascar, côte des Somalis, Antilles et même côte atlantique du Maroc. Il est très apprécié des riches marocains qui se servent de boules d'ambre gris, montées sur argent, pour parfumer le thé.

308. *'Ūd.* Bois d'Agalloche.

Il en est de treize sortes; la meilleure est celle de l'Inde, puis l'espèce dite *as-samandūrī* [var. *al-mandālī* A.] puis, *al-'ūd al-qumārī* [var. de l'Oman T.], noir, qui s'enfonce dans l'eau.

'Ūd a le sens général de bois, et, spécialement ici, de bois odoriférant employé comme parfum à brûler, ainsi qu'on l'a vu supra n° 280. Il s'agit des différentes sortes décrites par Avicenne, et reproduites par I. B. 1603, de l'ἀγάλλοχον de Diosc. I, 21, qu'on identifie avec l'*Aquilaria Agallocha*

Roxb. (Thyméléacées), arbre de l'Inde (tamoul: *agalichandana*), qui fournit le bois nommé à tort « bois d'aloès », employé comme encens, à cause de sa résine. Il était connu des Hébreux et figure dans la Bible sous les noms d'*ahaloth* et d'*ahalim*, cf. Joret, II, 653. Une autre espèce, l'*A. secundaria* D. C. = *A. malaccensis* Lam., donne le « bois d'aigle ». D'après Avic. (ap. I. B. l. c.), l'épithète *samandūrī* vient de *Samandūr*, ville du Sofāla de l'Inde (ancien port indien près de Bombay; cf. *Encycl. Islam*, art. *Sofāla* par G. Ferrand); la variante *mandālī* semble justifiée davantage par ce que dit Yāqūt (*Mu'ǧam al-buldān* s. مندل) de la qualité du « bois » qu'on en tire; quant à l'espèce dite *qumārī*, c'est la plus connue; son nom vient de celui d'une localité de l'Insulinde, d'après Ibn Baṭṭūṭa (*trad.* IV, 242) et, d'après Yāqūt (*ibid.* s. v.), de l'Inde. On consultera sur cette question l'article de G. Ferrand in *Journ. asiat.*, Nov. Déc. 1907.

309. *'Afṣ.* Noix de galle.

Voir à son chapitre; la meilleure est la verte.

'Afṣ a, en arabe, le sens d'« astringent »; c'est le nom donné à la noix de galle κηκίς de Diosc. I, 123, *galla* de Pline XVI, 9 et XXIV, 5, considérée comme le fruit d'une espèce de chêne, par les Anciens et les Arabes, et dont une variété, verte, petite et ridée, portait le nom d'ὀμφακῖτις, mot rendu ap. Bkl. par *ḥiṣrim*, comme pour le verjus; cf. supra n° 181. Alm. dit que c'est un produit que l'on vend chez les épiciers de Fès, et qui sert à faire de l'encre. On sait que l'on distingue, dans la droguerie, la noix de galle, en blanche et noire (appelée aussi verte ou bleue). L'une et l'autre sont produites par la piqûre d'un insecte hyménoptère sur le *Quercus lusitanica* Lamk. var. *infectoria* A. D. C., ou chêne à galles, mais la galle blanche est celle qui est cueillie seulement après la sortie de l'insecte issu de l'œuf déposé dans le bourgeon par l'insecte piqueur. Le *Q. lusitanica* existe au Maroc, mais les galles vendues par les épiciers marocains sont importées de Syrie, pour la plupart. Voir aussi, infra n° 387.

310. *'Inab aṯ-ṯa'lab.* Morelle noire.

Voir à son chapitre; on l'appelle aussi *'inab aḏ-ḏi'b* et *bū qnīna* [var. *muqnīn, bū qnīn, bū muqnīna*].

Cf. supra n° 219.

311. *'Ullayq.* Ronce.

C'est une plante du type d'*al-'awsağ*.

'Ullayq, vulg. *'allīg*, dérive du verbe عَلَّقَ accrocher; c'est la plante épineuse qui se suspend à tout ce qu'elle approche. Elle répond, ap. I. B. 1578, au βάτος de Diosc. IV, 33, *rubus* de Pline XVI, 71 et XXIV, 73 (dont l'églantier est, selon lui, une espèce), la ronce, *Rubus fructicosus* L. L'article ci-dessus est analogue à celui d'ARq. 657, et Leclerc traduit: «C'est une sorte de buisson », rendant ainsi le mot *'awsağ*, pris dans son sens le plus général, ainsi qu'il le précise dans d'autres notes, ap. I. B. 2140 et ARq. 661. Voir aussi: supra n° 274 et infra n° 388.

312. *'Awsağ.* Lycium.

On l'appelle *ġerdeg* [var. *ġerteg* T.] ; ses espèces sont au nombre de trois: blanche, noire [var. jaune T.] et rouge.

'Awsağ, dont il vient d'être question au paragraphe précédent, est pris ici dans un sens plus restreint; c'est, ap. I. B. 1602, le ῥάμνος de Diosc. I, 102, *rhamnos* de Pline (qui le range aussi parmi les ronces), avec deux espèces seulement, au lieu de trois dans Diosc., que les Arabes ont imité. L'identification de ces espèces est malaisée, comme on l'a vu supra n° 166, à propos du lycium. La 1° est, pour Sprengel, le *Lycium europaeum* Desf.; la 2° (1° de Pline), à feuilles plus blanches, serait le *L. afrum* L. et, pour Littré, le *Rhamnus saxatilis* L.; enfin, la 3° de Diosc. (2° de Pline), à feuilles plus noires, serait un *Rhamnus*, *R. oleoïdes* L. pour Littré, *R. Paliurus* L. = *Paliurus australis* R. et Sch. pour Sprengel. Le synonyme *ġerdeg*, qu'on trouve ap. I. B. 1632 et ARq. 661, sous la forme غرقد, et qui serait arabe, s'appliquerait à la première espèce, le « grand *'awsağ* ». Leclerc rectifie la leçon l'I. B., et dit que *ġardaq* désigne bien, en Algérie, le *Lycium afrum*. La prononciation marocaine est *ġerdeg*.

Dans le genre *Lycium* (Solanées), les espèces suivantes ont été signalées au Maroc: *L. intricatum* Bois; *L. halimifolium* Mill. = *L. vulgare* Dunal, le 1° dans les régions steppiques, le 2° dans le Haut-Atlas; cf. Br. Bl. Maire, 223; R. Maire 196.

313. *'Uššar.* Calotropis procera.

Arbre du Dar'a qu'on nomme *kurunk*, ou encore *tawarzā*.

Cf. supra n° 227.

314. *'Alas.* Ζέα de Diosc. (Blé) ; ici Seigle.

On l'appelle en berbère *adkūīn*.

Ap. I. B. 1083 et 1580, *alas* correspond au ζέα de Diosc. II, 82; *zea* de Pline, XVIII, 19-20, qui comprend, chez Diosc., deux espèces, l'une simple, l'autre à grains « enclos deux à deux dans leur balle », comme le dit Matth. p. 264. Il semble qu'il ne puisse y avoir de doute, et qu'il s'agisse des deux espèces d'épeautre appelées par les modernes *Triticum monococcum* et *T. dicoccum*. Cependant la traduction que donne Leclerc du même article de Diosc. ap. I. B. 1582, indique une espèce à deux grains et une à trois, dont Leclerc fait la grande épeautre, *Triticum Spelta*, et l'engrain, *T. monococcum!* Nous croyons qu'il faut rétablir « à un et à deux grains », comme on le trouve dans le ms. d'I. B. de la bibliothèque de Rabat. Bien plus, Leclerc a cru pouvoir corriger I. B. et lire اشقالية « *espelta* », au lieu de اشقالية *išqāliya*. Or, l'un de nous a montré, in *Etym. maġr.* n°s 24 et 26, qu'il fallait rétablir cette seconde leçon, qui se rattache au latin *secale* « seigle », en s'appuyant sur un texte marocain où l'on trouve comme synonyme de *'alas*, le mot *tišentīt*. nom berbère du seigle, avec des variantes dialectales. La *Tuḥfa* apporte un nouvel argument à cette thèse, car le synonyme *adkūīn*, que nous n'avions rencontré nulle part ailleurs, a été « entendu » par le prof. Maire, *op. cit* 149, dans le Haut-Atlas (Ourika), et identifié avec le seigle, *Secale cereale*. M. E. Miège a signalé (*Bul. soc. Sc. nat. Maroc*, 30 Nov. 1924) le terme de « *Chekalia* » comme employé par les indigènes pour désigner l'engrain dans les contrées où cette espèce est cultivée: confins du Rif et zone nord du Ġarb. La même identification avait déjà été indiquée par Cl. Mullet, dans un article du *Journ. Asiat.* (Mars-Avril 1865) sur *Les noms des céréales chez les Anciens et les Arabes*. On voit combien cette question de la détermination linguistique des céréales panifiables, déjà esquissée supra n° 172, et qu'on retrouvera infra n° 386, présente de complexités. On s'en rendra compte également en consultant l'opuscule de J. et Ch. Cotte sur *Les blés dans l'Antiquité classique*, Paris, Baillière, 1912.

315 *'Andam.* Bois de Sappan.

C'est l'arbre du *baqqam*, et on dit aussi que c'est le sang-dragon (*dam al-aḫawayn*).

'Andam serait arabe, et *baqqam* arabisé du persan بقم ou بكم ; cf. Lane s. v.; Leclerc, ap. I. B. 314, *note*, fait observer qu'il ne faut pas confondre ce dernier mot avec *buqqum*, qui désigne la noix métel, *ǧawz*

māṯil, (cf. supra n° 100), tandis que *baqqam* est le nom du bois de Sappan, ou brésillet des Indes, bois tinctorial fourni par le *Caesalpinia Sappan* L. On le remplace aujourd'hui par le « bois du Brésil » ou de Pernambouc, fourni par le *C. echinata* L.

Quant au sang-dragon, il en a été question supra n° 118.

316. *'Aqīq.* Cornaline.

C'est une pierre dont les espèces sont nombreuses; la plus estimée est la rouge.

Cet article est imité de celui d'Aristote (?) que cite I. B. 1565. *'Aqīq* est, chez les Arabes, le nom générique d'un groupe de quartz-agates, dont l'espèce rouge est, sans doute, le *corneolus* des Anciens, cornaline mâle des lapidaires; cf. Cl. Mullet, *Essai sur la minéral. arabe* in *J. Asiat.* 1868, p. 157. On range aujourd'hui la cornaline dans le groupe des chalcédoines, pierres composées de silice amorphe et de quartz cristallisé coloré par des oxydes métalliques.

317. *'Ilk al-anbāṭ.* Résine du térébinthe.

C'est la gomme du *buṭm.*

L'expression *'ilk al-anbāṭ* « gomme des Nabathéens », est citée par Isḥāq b. 'Imrān, ap. I. B. 1581, comme désignant la résine du pistachier *šağarat al-fustaq* (*Pistacia vera* L.); cf. infra n° 321. C'est aussi l'opinion d'Ibn al-Ğazzār et d'Ibn Ğulğul ap. Bkl s. v., mais l'auteur de la *Tuḥfa* se range ici à l'avis de Razès et d'Abū Ḥanīfa, qui font de *'ilk al-anbāṭ* la gomme du *buṭm* (*P. terebinthus* L. et, au Maroc, *P. atlantica* Desf.; cf. supra n° 178). ARq. 671, cite les deux opinions. C'est la « résine dure » de P. Belon, qui la distingue ainsi de la résine liquide (ou térébenthine de Chio) et du mastic (cf. supra n° 251), qu'elle remplace, d'ailleurs, comme masticatoire. Seule, la gomme mastic est l'objet d'un commerce au Maroc.

CHAPITRE DE LA LETTRE *FĀ'*.

318. *Fāwaniyā'.* Pivoine.

On l'appelle *'ūd aṣ-ṣalīb* « le bois de la croix » et, en dialecte populaire d'Andalousie, *ward al-ḥamīr* « la rose des ânes ».

Fāwaniyā, ou *fāwiniyā* ap. Dozy, est arabisé du grec παιωνία Diosc. III, 140, lat. *paeonia,* Pline XXV, 10, français pivoine, *Paeonia officinalis* L. Les expressions populaires ci-dessus sont citées ap. I. B. 1606, ARq. 692 et 708. Alm. dit que la première est usitée à Fès, et qu'on dit aussi *ward az-zawān* « rose des prostituées », expression qu'on trouvera plus loin n° 413, appliquée à la guimauve.

Comme espèce sauvage du genre *Paeonia,* nous n'avons trouvé signalée par les botanistes du Maroc que *P. coriacea* Boiss. dans le Moyen-Atlas.

319. *Fāğiya.* Fleur du henné.

C'est la fleur du henné, et toute fleur odorante est appelée *fāğiya.*

Article imité d'Abū Ḥanīfa; cf. I. B. 719 et 1658: « On dit d'une plante افغى *afğa,* quand elle se met à fleurir, mais on a désigné spécialement par ce nom la fleur du *ḥinnā'* ». Sur le henné, cf. supra n° 174.

320. *Fuṭr.* Champignons.

C'est *al-fuqqā'* [var. *fuggā'* R.].

Fuṭr répond, ap. I. B. 1687, au μύκης de Diosc. IV, 78; « C'est, dit le *Qāmūs,* un genre de *kam'a* » (Lane traduit par *fungus*), et le *Tāğ al-'arūs* ajoute: « blanc, large, dont le nom vient de ce que la terre se fend انفطر pour le produire ». Le sens de *fuqqā',* de فقع « éclater », est analogue. Ce mot est classique, lui aussi, sous les formes *faq'* et *fiq',* avec le sens spécial de mauvais champignon (cf. Belot, Kaz., s. v.), mais, en Occident, la forme vulgaire est *fuqqā',* qu'on trouve déja dans Bkl.; cf. aussi ARq. 704, et la note de Leclerc ap. I. B. l. c. On dit au Maroc *fuggā',* orthographe donnée par Ġas. s. v., pour tous les champignons, sans distinction de qualité.

321. *Fustaq.* Pistache.

Importé d'Orient.

On trouve aussi *fustuq;* ces mots sont arabisés du persan *pištah;* cf. Lane s. v. Quant à leur relation avec le grec πιστάκια, Diosc. I, 140, lat. *pistacia,* Pline XIII, 10, étant donné l'habitat du *Pistacia vera* L., arbre de l'Asie antérieure, il semble que l'origine étrangère du mot grec soit plus vraisemblable, comme le pense Littré s. v., que l'hypothèse inverse. *Fustaq*

désigne, ap. I. B. 1681, l'arbre et son fruit. ARq. 699, dit : « Ce n'est pas ce que nous connaissons sous ce nom, qui est le fruit du grand pin. » On voit ici un nouvel exemple d'application par les Arabes du nom d'un produit d'Orient à un succédané d'Occident, la pistache, comme le dit Alm. s. v., étant inconnue à Fès chez les droguistes. Sur les diverses espèces du genre *Pistacia* et leurs produits, cf. supra, n^{os} 178 et 317.

322. *Fū*. Grande valériane ; ici Eryngium.

C'est *al-qirṣa'na.*

On se trouve ici en présence d'une erreur, indépendamment de celle qui résulte des mauvaises lectures de *fū* qui figurent dans les traductions de A. Meyer et de Salmon. *Fū* est le φοῦ de Diosc. I, 10, *phu* de Pline XXI, 80, désignant la grande valériane ou « nard sauvage », espèce sur laquelle on n'est pas d'accord ; la *Valeriana officinalis* L. est, en effet, la petite valériane, et, d'autre part, la grande espèce des jardins, à laquelle les botanistes ont donné le nom de *Valeriana Phu* L., ne croît pas en Grèce. D'un autre côté, le mot *qirṣa'na,* qui se rattache à la racine *Q R Ṣ* (sens de pincer), répond, ap. I. B. 1754, à l'ἠρύγγιον de Diosc. III, 21, *erynge* et *eryngion* de Pline, XXII, 8-9, *Eryngium* sp., vulg. panicaut ou chardon Roland, de la famille des Ombellifères. Il en existe de nombreuses espèces au Maroc (cf. Jahand. p. 73), et Alm. donne le nom de *šawka zarqā'* « épine bleue » à l'espèce *E. triquetrum* Vahl., d'aspect si caractéristique en été, après la moisson. On dit au Maroc *qerṣa'na.* La relation synonymique indiquée ici entre les mots *fū et qirṣa'na* est déjà dans Ġas., mais sous forme dubitative.

323. *Furbiyūn*. Résine d'Euphorbe.

Substance connue ; voir à son chapitre.

Furbiyūn, comme on l'a vu supra n° 249, est, au Maroc, le nom de la gomme de l'*Euphorbia resinifera* Berg. et espèces voisines ; la plante est appelée *šeǧret el-ferbyūn.* Sa description est exactement donnée par Ġāfiqī ap. I. B. 1673. En Egypte, dit Alm., on appelle cette résine *al-lubānīya al-maġribīya* « l'encens magribin ». Sur ce produit, cf. E. Jahandiez, *Rev. gle de Botanique,* 1921.

324. *Farāsiyūn*. Marrube.

On l'appelle *merriyūt* en langage populaire.

Farāsiyūn est arabisé de πράσιον, Diosc. III, 102, *prasion* et *marrubium* de Pline, XX, 39, le marrube, *Marrubium vulgare* L., dont le nom latin s'apparente, par l'intermédiaire du roman hispanique, à la forme vulgaire *merriyūt,* usitée dans tout le Maġrib, avec des variantes, sur lesquelles, cf. Dozy s. v. et Simonet, *Glos.* p. 340. Alm. dit qu'à Fès on l'appelle *merriyūt el-ǧrāyḥīya* « marrube des chirurgiens », eû égard à ses propriétés. Sur le genre *Marrubium* au Maroc, cf. R. Maire 194 ; Br. Bl. Maire, 221.

325. *Fūdanǧ*. Menthe et genres voisins.

Il en est de plusieurs espèces : la fluviale, qui est dite *tīmiǧǧā,* la terrestre, appelée *flayyū,* et la montagnarde, *nānūḫa.*

On a vu, supra n° 284, à propos de la troisième espèce, *nānūḫa,* qui est une ombellifère, quelle était ici l'imprécision du mot *fūdanǧ,* arabisé du persan *fūtanǧ;* cf. Lane s. فوتنج. Leclerc, ap. I. B. 1712, traduit par « marrube, pouliot, calament » ! L'espèce sauvage (ou terrestre), le γλήχων de Diosc. III, 30, *pulegium* de Pline XX, 54, est la *Mentha Pulegium* L., le « pouliot », termes apparentés à celui de *flayyū,* vulg. *fleyyo;* sur les variantes de ce mot, cf. Dozy s. v., Simonet, *Glos.* p. 42. Quant à la première espèce, dont I. B. l. c., et après lui Ġas, font le synonyme de *ḏawmarān* (cf. infra n° 330), le mot vulgaire *tīmiǧǧā* a été adopté par le botaniste Cosson, auteur du *Compendium florae atlanticae* (Paris 1881-87), pour désigner une espèce marocaine du genre *Mentha,* la *M. timija* (sic) ; cf. R. Maire, 192.

326. *Fuwwa*. Garance.

Voir à son chapitre.

Fuwwa correspond, ap. I. B. 1710, à l'ἐρυθρόδανον de Diosc. III, 143, *erythrodanus* et *rubia* de Pline, XIX, 17 et XXIV, 56, la garance, *Rubia tinctoria* L. ; ARq. 695, l'appelle *fuwwat aṣ-ṣabbāġīn* « garance des teinturiers » ; Alm. dit qu'on la connait à Fès sous ce nom et qu'on en plante dans la banlieue de Marrakech. Les Berbères la nomment *tarūbya;* sur les variantes de ce mot, cf. E. Laoust, *M. et Ch.,* p. 520.

327. *Faranǧamušk.* Divers.

C'est *al-ḥabaq ar-raqīq* « le basilic (?) mince ».

Faranǧamušk est ainsi vocalisé ap. Lane s. *ḥabaq*; c'est un mot persan qui signifie « musc d'Europe — littéralement des Francs ». Il est cité avec des variantes par I. B. 1676, comme répondant à l'ἄκινος de Diosc. III, 44, *acinos* de Pline, XXI, 52, dont Littré a fait un thym, *Thymus Acinos* L. = *Calamintha Acinos* Benth., et Sprengel, un basilic, *Ocimum pilosum* L. On a vu, supra n^os^ 72 et 179, combien cette question des *aḥbāq* est peu nette. Pour ARq. 124, 317 et 714, comme pour I. B. l. c., *faranǧamašk* (lecture de Leclerc) est synonyme de *ḥabaq qaranfulī* « basilic giroflée »; c'est aussi l'avis de Clém. Mullet, ap. Aw. II, 79. On n'a pas signalé au Maroc, à notre connaissance, l'espèce *Calamintha Acinos,* mais le *C. Clinopodium* Benth. = *Clinopodium vulgare* L., appelé parfois « basilic sauvage ».

328. *Fāšir.* Bryone.

C'est la racine de la *luwwāya,* en langage populaire.

On trouve *fāšir* et *fāširā;* c'est un mot d'origine syriaque; cf. Dozy s. v. Chez I. B. 1654, *fāširā* répond à l'ἄμπελος λευκή de Diosc. IV, 176, *vitis alba* et *bryonia alba* de Pline XXIII, 16, couleuvrée du traducteur de Matth., dont la description correspond à celle de la bryone, *Bryonia dioica* L. Quant au synonyme *luwwāya* «celle qui s'enroule», on l'a vu, supra n° 240, appliqué au liseron et, en général, à toutes les plantes volubiles, mais ici, l'indication de la racine utilisée en thérapeutique montre qu'il s'agit de la bryone. Les fruits rouges de cette plante sont confondus avec d'autres, au Maroc, sous le nom de *'inab* (vulg. *'aneb*) *aḏ-ḏi'b*; cf. infra n° 310.

CHAPITRE DE LA LETTRE *ḌĀD.*

329. *Ḍarw.* Lentisque.

Végétal connu; voir à son chapitre; on l'appelle en berbère *tīdekt.*

On trouve *ḍarw* et *ḍirw*; la prononciation courante est *ḍrō.* Ce mot désigne partout le lentisque, *Pistacia Lentiscus* L., dont il a été question supra n° 251. C'est le σχῖνος de Diosc. I, 65, *lentiscus* de Pline, XVIII, 61.

Quant au synonyme berbère, il est bien attesté par trois de nos mss., avec de légères variantes. Leclerc le cite en note, ap. ARq. 725, sous cette forme *tīdekt.* E. Laoust, *M. et Ch.* 490, et *Sous,* 140, donne *titkt* chez les Ntifa, et *tidešt* chez les Ait Nḏīr (*M. centr.* 168). Alm. dit que le *ḍarw* est si abondant au Maġrib, que les fourniers s'en servent pour cuire le pain; cf. aussi une intéressante note de Salmon, p. 68.

330. *Ḍawmarān.* Menthe à feuilles rondes.

C'est la plante nommée dans le parler du peuple de Marrakech *tīmiǧǧā.*

On trouve aussi *ḍawmirān* et *ḍaymirān.* Ce mot est indiqué par I. B. 1442 et 1712, comme désignant l'espèce aquatique du *fūdanǧ,* avec son synonyme *tīmiǧǧā,* cité supra n° 325, qui est appliqué, à Marrakech et dans le Haut-Atlas, à la *Mentha timija* Coss., sous-espèce de la *M. rotundifolia* L. Pour ARq. 694, c'est l'espèce montagnarde du *fūdanǧ* qui est nommée *ḍawmarān;* ceci explique peut-être l'identification avec la lavande stoechas, qu'on trouve dans certains lexiques comme Kaz. Enfin, Ġas. s. *fūdanǧ,* indique, comme synonyme de *ḍawmarān,* le mot berbère *timerṣāt,* nom de la *M. rotundifolia* (*timersidi* ap. R. Maire 192).

331. *Ḍafda'.* Grenouille, Crapaud.

C'est *el-ǧrān;* l'espèce la plus estimée est la terrestre, grande, jaune, puis la verte qui vit sur les arbres.

Ḍafda', plur. *ḍafādi'* répond, ap. I. B. 1439, au βάτραχος de Diosc. II, 25, *rana* de Pline VIII, 48, désignant la grenouille, et confondant souvent avec elle le crapaud. Ainsi que le fait observer Leclerc, c'est le collectif *ǧrān,* nom d'unité *ǧrāna,* qui est appliqué vulgairement à la grenouille, *Rana* sp.; le terme de *ḍafda'* étant réservé au crapaud, *Bufo* sp. A ce point de vue, le texte d'ARq. 724, où le *ḍafda'* correspond à l'espèce terrestre, et le *ǧrān* à l'espèce aquatique, est plus précis que celui de la *Tuḥfa.* La grenouille commune au Maroc est la *Rana esculenta* L. var. *ridibunda* Pallas; les espèces du genre *Bufo* sont: *B. viridis* Laur., *B. vulgaris* Laur. et surtout *B. mauritanicus* Schleg., grande espèce tachée de rouge foncé, tout à fait caractéristique; cf. Pellegrin, *op. cit.* p. 319.

332. *Ḍab'.* Hyène.

On l'appelle en berbère *ifis.*

On trouve aussi *ḍabu'* ap. Dozy s. v., et *ḍab' 'arǧā'* « hyène boiteuse », ap. I. B. 147, vulgairement *al-'arjā',* comme l'indique Alm., en raison de sa démarche spéciale, due à l'inégalité de ses membres antérieurs et postérieurs. Il s'agit de la hyène rayée, *Hyaena striata* et *H. vulgaris* des auteurs, commune dans toute l'Afrique du Nord. Le synonyme berbère *ifis* est cité par E. Laoust, *Sous,* 89; *Destaing, op. cit.* s. v. et *Mélanges Basset,* II, p. 245; il est le même en Kabylie; cf. Huyghe s. v. On le trouve sous la forme *iesef* dans Léon l'Africain III, 443.

CHAPITRE DE LA LETTRE *QĀF.*

333. *Qanṭuriyūn.* Centaurée.

C'est la « houpette de serpent » *quṣṣet el-ḥayya* en langage populaire.

Qanṭuriyūn est arabisé de κενταύριον de Diosc. III, 7, *centaurion* et *lepton* de Pline XXV, 31, nommé aussi « fiel de la terre », *l'Erythraea Centaurium* Pers. ou petite centaurée, *qanṭuriyūn ṣaǧīr* ap. B. 1840, appelée, dit Leclerc, en Algérie, مرارة الحنش « fiel de serpent ». L'expression indiquée ici, et citée par Alm. s. v., est partout employée au Maroc; on prononce *goṣṣt l-ḥayya.*

334. *Qarāṣiyā.* Cerise.

On l'appelle *ḥabb al-mulūk* « le fruit des rois ».

On trouve aussi *qarāsiyā* avec س; cf. ARq. 736, Bkl., Ġas. s. v. On a déjà vu, supra n° 254, ces termes appliqués au fruit du sébestier. Il s'agit ici de la cerise, dont le nom, en arabe comme en français, dérive du grec κεράσιον, plur. κεράσια, Diosc. I, 129; lat. *cerasium,* Pline XV, 29, fruit du *Cerasus vulgaris* Mill. (Rosacées). Sur l'histoire de la cerise, consulter Henri Leclerc, *Fruits,* p. 14. Bkl. s. v. cite la cerise comme cultivée en Espagne. Alm. dit qu'on l'appelle à Fès *ḥabb al-mulūk* et qu'elle y est apportée de la ville de Sefrou.

335. *Qilqilān.* Cassia Tora?

C'est *ḥabb al-qilqil.*

On a vu, supra n° 180, que l'*Acacia Farnesiana* Willd., ou Cassier, était désigné au Maroc sous le nom vulgaire de *qīqlān,* pour *qilqilān,* mais, en Orient, ce nom s'applique à d'autres genres de Légumineuses. Leclerc, ap. ARq. 329, vocalise *qulqul* et traduit par *Dolichos cuneifolius* Forsk., mais, plus tard, ap I. B. 1822, il rétablit *qilqil,* et rend ce mot par *Cassia Tora* Forsk. Ce produit est inconnu des droguistes marocains.

336. *Qātil abīhi.* Arbousier.

C'est le végétal qui est nommé en berbère *asāsnū* et en arabe *al-lanǧ.*

Cf. supra n° 97.

337. *Qurrat al-'ayn.* Sium; ici Cresson.

C'est *el-gernūneš* en langage populaire.

Qurrat al-'ayn « fraîcheur de l'œil », est une expression qui répond, ap. I. B. 1751, au σίον de Diosc. II, 120, *sium* de Pline, XXII, 41, dont on a fait la berle, *Sium latifolium* L. (Ombellifère). Malgré l'autorité de Ġāfiqī, ap. I. B. l. c., qui prétend que c'est par erreur qu'on identifie cette plante avec « celle qui est appelée dans le langage barbare *el-qernūneš* ou *agernūn* », on trouve la même synonymie ap. ARq. 752, et Alm. qui orthographie *gernūneš.* L'un de nous a montré in *Etym. maġr.* n° 48, que ce terme dérive d'un pluriel roman *acriones.* En tout cas, *gernūneš* désigne aujourd'hui, dans toute l'Afrique du Nord, le cresson de fontaine, *Nasturtium officinale* L. (Crucifères). Quant aux diverses espèces du *Sium* (réparties à l'heure actuelle dans d'autres genres), elles sont généralement connues sous le nom de *ziyyāta,* et on vend, notamment au marché de Rabat, l'*Helosciadium (Sium) nodiflorum* Koch; cf. infra n° 446.

338. *Qurṭumān.* Avoine.

C'est *al-ḥarṭān.*

Qurṭumān est persan, d'après I. B. 775, qui donne comme synonyme *ḥarṭāl,* répondant au βρόμος de Diosc. II, 87, *avena* de Pline, XVIII, 44, l'avoine,

Avena sativa L. Cette avoine d'Europe n'existe pas dans l'Afrique du Nord, où on ne connait que l'espèce *A. algeriensis,* qui a été importée au Maroc au moment de l'occupation française et y est cultivée depuis. On l'appelle généralement *ḫorṭāl.*

339. *Qarmān* (?). Indéterminé.

C'est une plante du type de celle qui donne la patate *al-baṭāṭā.*

Cet article, qui n'existe que dans le ms. T., est douteux, et parait dû à une adjonction du copiste. *Qarmān* ne figure dans aucun des auteurs que nous citons habituellement; c'est sans doute un mot altéré. Quant à *baṭāṭā,* vulg. *bṭāṭa,* c'est le nom donné partout à l'espèce *Batatas littoralis* Choisy = *Convolvulus Batatas* L., plante d'origine américaine, existant aux Açores, et qui était déjà cultivée par les indigènes de la côte Atlantique du Maroc au début de ce siècle; cf. Gattef. *op. cit.* p. 97.

340. *Qardamānā.* Carvi.

C'est *al-karawiya.*

L. Leclerc a montré, ap. ARq. 739, et I. B. 1722 et 1747, *notes,* que les Arabes, trompés par l'analogie des sons, ont pris le κάρδαμωμον de Diosc. I, 5, *cardamomum* de Pline, XII, 29, pour le καρδαμαντική ou ἄγριον κάρδαμον de Diosc. I, 147, qui est une Crucifère, problablement un *Lepidium,* et en ont fait un « carvi sauvage », *karawiya barrīya;* cf. aussi Guig. 100. La synonymie de *qardamānā* et de *karawiya* s'est poursuivie chez Ġas. et Alm., mais les droguistes indigènes marocains ne connaissent que *karawiya* pour désigner le *Carum Carvi* L., cultivé surtout dans la région de Meknès. On trouvera le cardamome, infra n° 342.

341. *Qily.* Cendres de plantes alcalines.

C'est *šabb armās.*

Nous avons cité *qily,* vulg. *qalī,* supra n° 146, et expliqué sa signification originelle de « cendre de plantes alcalines ». L'expression *šabb* (vulg. *šebb*) *armās,* n'a pas été comprise par A. Meyer. L. Leclerc, ap. ARq. 754, s'est borné à la traduire par « alun d'*armas* », sans pouvoir en préciser le sens. On a vu, supra n° 38, qu'*armās* est synonyme de *qaṭaf* (vulg. *guettaf),* qui désigne des Salsolacées, comme l'*Atriplex halimus* L.; Foureau, *op. cit.* s. v., indique les variantes *aremmas* dans l'Aurès, *aramas* ou *arimas* chez les « Touaregs », Schuchardt, *op. cit.* p. 24, rapproche ce mot berbère du grec ἄλιμος. Enfin, la plupart des auteurs donnent le synonyme *šabb al-'uṣfūr* ou *al-'aṣāfīr* « alun de passereaux »; cf. I. B. l. c., Bkl. s. v. etc., mais ces mots pourraient être une déformation populaire de *'uṣfur* (carthame; cf. supra n° 306), en raison de l'emploi du *qily* comme mordant de la teinture fournie par cette plante; (cf. l'article de E. Wiedemann in *Encycl. Islam* s. *al-Ḳily,* où il y a lieu de remplacer « safran » par « safran bâtard », synonyme de carthame).

342. *Qāqulla.* Cardamome.

Il y en a un petit et un grand; tous deux sont importés d'Orient et on les trouve dans les boutiques des droguistes.

Le ms. A. porte *qāqīla* et le ms. F. *qāqila,* avec la note marginale suivante: « On l'appelle *qā'qulla* ». Cette orthographe est celle d'ARq. 739 et Alm. s. v.; Ġas. écrit *qā'qullā.* On trouve ap. I. B. 1722 et 1725, *qāqulla* et *qāqullā.* Ce dernier mot serait nabathéen, d'après l'ouvrage connu sous le nom de *Mā lā yasa',* et Leclerc l'applique au *Bunias Cakile* L. = *Cakile maritima* Scop. (Crucifères). Au Maroc, *qāqulla,* prononcé en effet *qā'qulla,* est bien le cardamome, avec ses deux espèces dont la grande, cardamome de Ceylan, est le fruit de l'*Eletteria major* Smith., et la petite, cardamome du Malabar, espèce courante chez les droguistes, provient de l'*E. repens* = *E. cardamomum* Maton = *Amomum repens* Sonnerat (Zingiberacées).

343. *Qunbura.* Alouette.

C'est *al-qūba'* en langage populaire; c'est un oiseau connu.

On trouve ap. Lane, s. v., *qunbur* et *qunbura,* formes qui paraissent dissimilées de *qubbar.* Ces mots répondent, ap. I. B. 1848, au κορυδαλλός de Diosc. II, 48, *cochevis* du traducteur de Matth., qui est l'alouette huppée, *Galerida* sp., mais le synonyme populaire *qūba',* qui est employé partout au Maġrib, et cité par ARq. 746, Bkl. et Alm., désigne aussi l'alouette commune, *Alauda arvensis* L.

Sur les alouettes et cochevis du Maroc, cf. P. Bédé, *op. cit.,* n^os^ 104-105 et 114-121.

344. *Qirṭās.* Papier.

C'est *al-kāğiṭ*; il est d'origine indienne.

Qirṭās est arabisé du grec χάρτης, lat. *charta,* désignant d'abord la feuille de papyrus (cf. Diosc. I. 115), puis le papier. « Quand on parle du *qirṭās,* dit I. B. 1778, on entend celui qui se fabriquait autrefois en Egypte avec le *bardī* (papyrus; cf. supra n° 84)». Abū l-'Abbās an-nabātī, ap. I. B. 257, décrit cette fabrication: on fendait la tige en deux, du haut en bas, puis on divisait ces deux moitiés en fragments que l'on collait les uns aux autres sur une planchette, avec de la colle tirée du *nymphea;* on en enduisait également la surface et on laissait sécher; une fois secs, on les battait à petits coups et ils prenaient la consistance du papier. C'est ce produit qu'on employait en médecine, soit tel quel, soit brûlé, pour en saupoudrer les plaies. Tel est le sens de l'expression *kāğiṭ hindī,* citée ap. ARq. 160; c'est la cendre du *qirṭās.* Aujourd'hui, *kāğiṭ* signifie uniquement papier.

345. *Qissūs.* Lierre.

On l'appelle « le grand *lablāb* »; c'est une plante de montagne; elle a des feuilles triangulaires, consistantes; elle ressemble à la *lawwāya;* ses fleurs sont blanches, de la forme de celles du jasmin, donnant des baies rouges, en grappe, grosses comme des grains de poivre; arrivées à maturité, elles noircissent et deviennent épineuses. On dit que cette plante est du type de la *'ušba rūmīya,* que les gens prennent avec profit contre un grand nombre de maladies procédant de la pituite et des humeurs froides.

Qissūs est arabisé du grec κισσός Diosc. II, 175, *cissos* ap. Pline XVI, 62, mot passé dans la terminologie botanique pour désigner le genre *Cissus* de Linné, mais qui s'applique ici au lierre, *Hedera helix* L. (Araliacées), comme on l'a vu, supra n^os^ 209 et 240. C'est spécialement le lierre qui grimpe aux arbres et est appelé, ap. I. B. 1786, *ḥabl el-msākīn* « corde des pauvres ». Il est, au point de vue botanique, identique au lierre qui s'étale à terre, mais on a remarqué que le lierre provenant de semis était grimpant, alors qu'on n'obtenait qu'un lierre rampant au moyen de boutures. Quant au terme de *lawwāya,* vulg. *luwwāya,* on l'a vu, supra n^os^ 240 et 328, désigne le liseron et la bryone; c'est l'appellation commune des plantes volubiles. Il faut noter, enfin, la grande analogie, que nous avons signalée dans l'Introduction, entre l'article ci-dessus et celui d'ARq. 770, notamment au sujet de la mention de la *'ušba rūmīya.* Cette expression, dans laquelle le mot *rūmīya* semble devoir être traduit par « européenne », son sens populaire actuel, au lieu de « grecque », qui est son acception ancienne, s'applique à la salsepareille, vulg. *'ušba* « l'herbe médicale par excellence », dont la racine a joui pendant les derniers siècles, pour le traitement de la syphilis, d'une réputation qui n'est pas encore perdue chez les indigènes marocains. On trouve toujours chez les droguistes indigènes les racines de salsepareille, mais, comme le fait observer E. Perrot, *op. cit.* p. 125, *note,* c'est le plus souvent de la salsepareille d'Europe, *Smilax aspera* L., qui n'a ni l'activité, ni, par contre, la cherté des espèces américaines: *S. Officinalis* H. B. K., *S. medica* Cham. et Schlecht etc. Le *Smilax aspera* est fréquent au Maroc; il est à remarquer que son nom berbère *tanesfalt* est le même que celui du lierre et du liseron; cf. supra n° 240.

346. *Qaṭā.* Perdrix catha.

C'est *tiğīnāḍ* en berbère; c'est un oiseau connu.

Qaṭā est classique, et ce nom serait, pour l'auteur du *Tāğ,* une onomatopée: صوتها القطقطة C'est un oiseau dont il est souvent parlé dans la littérature arabe; il est mentionné ap. I. B. 1814. Les naturalistes ont adopté ce nom pour désigner une espèce du genre *Pterocles,* dans la famille des Anatidés, *P. alchata* ou *Ganga Cata.* Nous pensons que تجيناض *tiğināḍ* doit être lu *tigernāḍ* (au lieu de la mauvaise lecture نختباض *noḫtabāḍ* d'A. Meyer); ce serait une forme du pluriel du mot *agernīḍ,* nom cité par E. Laoust, *Sous* 93, de la perdrix des sables *Pterocles Ganga* = P. *alchata caudacutus* Gm., et aussi de l'espèce voisine, *P. arenarius.* Sur ces perdrix, cf. Am. Lynes, *op. cit.* 250; P. Bedé n° 221.

347. *Qiṯṯā'.* Concombre; ici Courge.

C'est *el-qar'a* en langage populaire.

Le mot *qiṯṯā'* est classique et s'applique au concombre, *Cucumis sativus,* mais surtout à la variété que Delile, dans sa flore d'Egypte, appelle: *C. sativus β. fructu flavo majore,* (*C. sativus Qatte* de Forsk.), par opposition à l'espèce « *fructu minore* », qui est le *ḫiyār.*

La synonymie des Cucurbitacées, chez les Arabes comme chez les Anciens, est assez compliquée. Leclerc, dans une longue note ap. I. B. 303, soutient l'opinion de Fraas contre celle de Sprengel, et fait du σίκυς de Diosc. II, 128, le concombre. En tout cas, le synonyme *qar'a,* prononcé *ger'a,* est, au Maroc, comme on l'a vu supra n° 116, le nom du genre *Cucurbita* « courge », aux multiples variétés que distinguent des

fruits très différents de forme, de couleur et de saveur. Les concombres sont connus à Rabat sous le nom de *ḫyār* et de *feggūs*, ce dernier mot désignant l'espèce *Cucumis flexuosus* L. ou concombre serpentin. Le melon, *Cucumis Melo* L., πέπων de Diosc. l. c., est appelé *beṭṭīḫ*. Il y a donc une erreur dans l'article ci-dessus. D'ailleurs, Alm. fait de *faqqūs* فقوس le synonyme populaire à Fès de *qiṯṯā'*, et la description de Ġas. s. v est tout à fait concordante.

348. *Qurṭum.* Carthame.

C'est *al-'uṣfur.*

On trouve aussi *qirṭim;* cf. Freyt., d'après le *Qāmūs;* ce serait un mot arabisé; quant à *'uṣfur,* malgré la présence du ع, il se rattache à la racine *Ṣ F R,* qui exprime l'idée d'« être jaune », allusion aux propriétés de cette plante. *Qurṭum,* ap. I. B. 1761, répond au κνίκος de Diosc. IV, 18, *cnicus* de Pline, XXI, 53, qui comportait deux espèces; une, sauvage, qui serait le *Carthamus lanatus* L. = *Kentrophyllus lanatus* D. C. (cf. Guig. 309), l'autre, cultivée, le *C. tinctorius,* carthame ou safran bâtard. C'est une plante de la famille des Carduacées, très anciennement connue dans l'Inde (cf. Joret II, 279), et en Egypte, où on la cultive toujours en grand. Ġas. s. v. dit que le carthame est cultivé à Fès et sert à faire du fard pour les femmes.

349. *Qaṣab aḏ-ḏarīra.* Κάλαμος ἀρωματικός de Diosc.

C'est une drogue indienne.

Cette expression, qui signifie « roseau à parfum », traduit celle qui figure chez les Anciens: κάλαμος ἀρωματικός Diosc. I, 17; *calamus odoratus,* Pline XII, 47, canne odorante de Matth. p. 44, sur la nature de laquelle les commentateurs ont longuement discuté; cf. note de Leclerc ap. I. B. 1799. C'étaient des tiges rousses, noueuses et creuses, à moelle blanchâtre, visqueuse une fois mâchée, de saveur amère et astringente. Déjà, à l'époque de Matth., on ne connaissait plus le véritable produit, et on lui substituait la racine d'un Acore, qui prit, par la suite, le nom d'*Acorus Calamus* L. On a rapporté successivement le *Calamus aromaticus* à l'*Andropogon Nardus* L., puis à la *Gentiana Chirayta* Roxb., plantes de l'Inde, mais ces opinions sont aujourd'hui abandonnées, et, ce qu'on vend sous le nom de « roseau odorant », est le rhizome de l'*Acorus Calamus,* ou Acore vrai, dont il a été question supra n° 129. Nous n'en avons pas rencontré chez les droguistes marocains, qui ne connaissent que le rhizome d'iris.

350. *Quṣṭ.* Costus.

Dans la langue littéraire, on écrit ce mot avec un *kāf*; l'espèce la plus estimée est la blanche.

Quṣṭ ou *kusṭ* s'apparente au grec κόστος, Diosc. I, 15; *costus,* Pline XII, 25. C'étaient des racines aromatiques, dont les Anciens décrivaient trois espèces: une blanche, d'Arabie, qui était la meilleure, une noire, de l'Inde, enfin une troisième espèce, jaune, de Syrie. On doute cependant que le *costus* des Anciens soit celui des auteurs modernes, genre de la famille des Zingibéracées, originaire de l'Inde, comme le *Costus speciosus* Willd vulg. « canne d'Inde », ou de l'Amérique tropicale. On pense que le « *radix costi aromatici* » qui entrait dans la composition de la thériaque, venait d'une plante de l'Himalaya, le *Saussurea Costus* D. C. = *Aucklandia Costus* Falc. (Composées). Ainsi que la plupart des auteurs arabes, Ġas. s. v. distingue un costus amer et un doux, qui est l'officinal, aromatique, à écorce épaisse et blanche, qu'on trouve, dit-il, en abondance chez les droguistes de Fès. Il doit s'agir de la « cannelle blanche », écorce du *Canella alba* Murr. (Magnoliacées), arbre des Antilles, appelée parfois costus doux. Le costus âcre est identifié avec le *Drimys Winteri* Forst. de la même famille.

351. *Qaranful.* Girofle.

C'est le fruit d'un arbre de l'Inde.

Qaranful est arabisé de καρυόφυλλον, Diosc. II, 153, et désigne, ap. I. B. 1748, le girofle, « constitué par des fruits (sic) et des ramilles qui nous viennent de l'Inde », dit Isḥāq b. 'Imrān. Ġas. s. v. fait une comparaison plus juste avec des boutons de myrte. Le giroflier est, en effet, une Myrtacée originaire de l'Insulinde: *Eugenia aromatica* H. Bn. = *Caryophyllus aromaticus* L. Ses fleurs, cueillies avant leur épanouissement et desséchées, constituent les « clous de girofle ». Les Marocains s'en servent beaucoup, sous le nom de *'ūd en-nuwwār* « le bois à fleurs », comme condiment, et pour parfumer le lait.

352. *Qiṭrān.* Goudron.

Il en est de plusieurs espèces; le meilleur est le fluide, *ar-raqīq.*

On trouve aussi *qaṭrān* ap. Lane s. v. C'est ce mot, peut-être arabisé du persan *katīrān,* qui a donné le français goudron; cf. Littré, *Spt. or.* s. v.

I. B. 1317, traite du goudron à propos de l'arbre *šarbīn* (cf. infra n° 458), correspondant, d'après lui, au κέδρος de Diosc. I, 89, arbre « d'où l'on tire la *cedria* », mot qu'I. B. rend par *al-qiṭrān*. Il semblerait qu'on doive en conclure que la *cedria* est le goudron de cèdre, mais la description de Diosc. laisse un doute, car il parle aussi d'un « cèdre épineux », de petite taille, qui a les fruits pareils à ceux du genévrier. Cela ne peut s'appliquer qu'au *Juniperus oxycedrus* L. ou, comme le veut Sprengel, au *J. phoenicea* L. Dans sa traduction d'ARq. 954, Leclerc avait rendu *šarbīn* par « oxycèdre », en expliquant son opinion par une savante note; dans la traduction d'I. B. l. c., il substitue « cèdre », tout en reconnaissant que la deuxième espèce de Diosc. est un genévrier. Sur cette question, devenue presque insoluble, cf. P. Delaunay, *Belon nat.* 71.

Quoi qu'il en soit, on vend au Maroc, sur les marchés, deux sortes de goudrons végétaux indigènes: un fluide, qui vient de l'arbre dit *al-arz*, vulg. *erz*, c-à-d. le cèdre, *Cedrus Libani*, var. *atlantica* Man., et l'autre, épais, qui vient de l'arbre dit *'ar'ār* (thuya ou genévrier; cf. supra n° 26). Alm. s. *qiṭrān*, l'appelle *buraqī* (sic) « étincelant »; cf. aussi Ġas. s. *ratīnaǧ*. On a vu, supra n° 150, à propos de la poix, la préparation de ces goudrons.

353. *Qinna.* Galbanum.

C'est la gomme d'une plante appelée en langage populaire *tabešniḫt*; c'est la carotte sauvage, et on l'appelle aussi le *qinna* rouge; c'est un parfum à brûler.

Qinna répond, ap. I. B. 1841, au χαλβάνη de Diosc. III, 87, *galbanum* de Pline XII, 56 « produit d'une férule du Mont Amanus en Syrie », *Bubon Galbanum* de Linné. Aujourd'hui, on fait de cette substance le suc concrété d'une plante de l'Iran, *Ferula galbaniflua* B., et de l'espèce voisine, *F. rubricaulis* ou *erubescens*; cf. Joret II, 175. Le galbanum a été connu depuis une haute antiquité et il entrait dans la composition de l'« encens » des Hébreux.

En présence d'un produit étranger au Maġrib, l'auteur a donné, comme il l'a fait pour la plupart des férules d'Orient (Asa, Oppopanax etc.), une identification approchée avec une Ombellifère indigène. Le mot *tabešniḫt* est la forme berbérisée de *bešnīḫ*, *bešnīḫa*, cités par Simonet *Glos.* 430, et dont la relation avec le latin *pastinaca* a été indiquée par Dozy, *Glos.* 240; cf. aussi, de l'un de nous, *Etym. maġr.* n° 72. Dans le Ġarb et à Fès, *bešnīḫa* est bien une « carotte sauvage »; nous l'avons identifié avec l'*Ammi Visnaga* L., vulg. « herbe aux cure-dents », dont les indigènes emploient effectivement à cet usage les pédicelles des ombellules, quand la plante est

desséchée. Le même nom est donné parfois à l'*Ammi majus* L. Quant à l'expression *qinna* rouge, que nous n'avons pas retrouvée ailleurs, nous nous demandons s'il n'y a pas eu confusion avec l'expression « *ǧinā* rouge », qui désigne l'arbouse; cf. supra n° 97.

354. *Qalīmiyā.* Cadmie.

Elle comprend la cadmie d'or et la cadmie d'argent; c'est le résidu qui subsiste après la fusion de l'or et de l'argent.

Qalīmiyā, ainsi orthographié ap. I. B. 1826, est cité ap. ARq. 97, Dwd. et Alm. s. v. avec *ālif* initial, indice d'une prononciation *qlīmiyā*. C'est la corruption du mot *qadmiyā*, qui figure ap. I. B. 1745, comme « nom grec » du précédent. Il s'agit de la καδμεία de Diosc. V, 46; *cadmia* de Pline, XXXIV, 22, dont on distinguait deux catégories: 1° une, naturelle, qui était, soit la calamine, carbonate de zinc, soit l'aurichalcite, carbonate de zinc et de cuivre; 2° une autre, artificielle, recueillie à la partie supérieure des fourneaux où l'on traitait des pyrites renfermant du zinc, et notamment au cours de la fabrication du bronze. Les cadmies étaient donc des oxydes de zinc impurs, qui devaient à la présence de petites quantités d'autres oxydes (cuivre, plomb, arsenic, antimoine, etc.), et à des sulfures, leurs colorations variées. Au Moyen-Age, on les appela «tuties», (cf. infra n° 403). Chez les auteurs des derniers siècles, ainsi qu'il résulte des textes de Dwd. Alm. s. v. et ARq. l. c., le sens du mot *qalīmiya* est très large: « Ce sont les scories de tous les corps en fusion; on les distingue par le nom du métal qui leur est ajouté; ainsi, on dit cadmie d'or, cadmie d'argent ».

Le mot cadmie est devenu chez les modernes le nom de l'oxyde d'un nouveau métal, le cadmium.

CHAPITRE DE LA LETTRE *RĀ'*.

355. *Rāwand ṣīnī.* Rhubarbe de Chine.

C'est un médicament connu, importé d'Orient.

On trouve aussi *rawand*, sans *ālif*; cf. Lane s. رود. Le même mot existe en turc et en persan. Pour Joret II, 147, le rôle de la rhubarbe, *rīvas*, dans les mythes des anciens Perses, est un indice de l'antiquité de son emploi. Les Anciens connurent, à défaut de la plante, dont l'identification exacte remonte au siècle dernier, la drogue nommée en grec ῥᾶ (du nom du

fleuve Volga?) et ῥῆον (de ῥέω ?), cf. Diosc. III, 2, termes dont la parenté linguistique avec les mots précédents est cependant probable. Une espèce, récoltée peut-être sur les bords du Pont-Euxin, fut appelée ῥᾶ ποντική d'où « rhapontic », nom qui devint celui des espèces acclimatées en Europe.

Quant au terme de rhubarbe — ῥα βαρβάρων —, il fut d'abord celui des espèces venues de Chine à travers la Tartarie ou par la voie des Indes, avant de se généraliser. Cette dernière espèce est la rhubarbe de Chine, produite par le *Rheum officinale* H. Bn. dans la Chine du Sud, et le *R. palmatum*, var. *tanguticum* dans la Chine du Nord (on la nomme aussi rhubarbe de Moscovie). Quant à la rhubarbe de Syrie, que certains auteurs, comme Ġas., traitent dans un article spécial, elle ne parait pas différente de celle de Perse, fournie par le *Rheum Ribes;* cf. le long article d'I. B. 1018, consacré à la rhubarbe, d'après le traité d'Ibn Ġumaʿī.

356. *Rāsin.* Grande Aunée; ici Ombellifère.

C'est la racine du *kulayḫ* [et en langage populaire *rāsiyūn* A.](?).

Rāsin est arabisé du persan, d'après le *Qāmūs.* Leclerc écrit *rassen,* ap. I. B. 1017, chez qui ce mot correspond à l' ἑλένιον de Diosc. I, 27, *helenium* de Pline XIX, 29, *Inula Helenium* L. = *Aster Helenium* Scop. (Composées), vulg. grande aunée. Cette plante était potagère chez les Anciens, et l'est encore en Orient, où on l'appelle *zanǧabīl šāmī* « gingembre de Syrie »; cf. I. B. 1127, ARq. 303; c'est peut-être ce qui explique la confusion que fait l'auteur de la *Tuḥfa* entre l'aunée et certaines Ombellifères comestibles, nommées par les Arabes *kulayḫ* « petite férule », dont il a été question supra n° 211. Quant au passage entre crochets [ ], il n'existe que dans un seul ms., et nous l'estimons très douteux. En fait d'aunée, on connait surtout au Maroc l'*Inula viscosa* Ait; cf. infra n° 434.

357. *Rātīnaǧ.* Résine.

C'est *ar-raǧīna,* et c'est la gomme du pin *ʿilk aṣ-ṣanawbar.*

Rātīnaǧ, qu'on trouve avec des variantes comme *ratīnaǧ* sans *ālif,* ap Dozy, et même *ratīlaǧ* avec *l,* ap. Alm., est arabisé du grec ῥητίνη, Diosc. I, 77, lat. *resina,* d'où la forme arabe vulgaire *raǧīna* dérive, par l'intermédiaire du roman hispanique *rešīna,* cité ap. I. B. 1021; cf. Simonet, *Glos.* 487. Il s'agit, dit Bkl., de la gomme et résine des arbres, en général, mais, pour les médecins, spécialement de celle du pin. Il indique, ainsi qu'Alm., le synonyme *qulufūniya* « colophane »; on dit vulgairement au Maroc *qalfūnīya.* C'est, en réalité, le résidu sec de la résine, après distillation.

358. *Rāziyānaǧ.* Fenouil.

C'est *al-basbās.*

Rāziyānaǧ est persan; cf. Freyt. s. v., d'après Avic. Ce terme répond, ap. I. B. 1019, au μάραθρον de Diosc. III, 67, *foeniculum* de Pline, XX, 95; il s'agit ici de l'espèce cultivée, *Foeniculum dulce* Bauh., dont la graine, connue au Maġrib sous le nom de *nāfiʿ,* vulg. *nāfaʿ* « l'utile », est l'objet d'un certain commerce. Quant au mot *basbās,* vulg. *besbās,* c'est le seul employé dans l'Afrique du Nord pour désigner la plante elle-même, et il s'applique surtout à l'espèce sauvage, *F. vulgare* L., différente du fenouil sauvage des Anciens, qui est un *Seseli* (*Hippomarathrum*).

359. *Raṭba.* Trèfle, Luzerne.

C'est *al-faṣṣa,* sous une autre appellation.

Raṭba « l'humide » s'applique, dit I. B. 1044, à la luzerne fraîche *al-fiṣfiṣa,* terme dérivé du persan *isfist,* d'après Lane, dont le synonyme vulgaire *faṣṣa* parait n'être qu'une abréviation. On trouve *fiṣṣa* ap. Dozy s.v. La luzerne sèche se dit en classique *qatt;* cf. I. B. 1738 et Bkl. s. v. L'une et l'autre répondent au grec μηδική (s. ent. πόα) «herbe de Médie»; cf. Diosc. II, 141; lat. *medica,* Pline XVIII, 43, *Medicago* sp. des botanistes, ou luzerne. Au Maroc, *feṣṣa* désigne les espèces cultivées du trèfle et de la luzerne. Les luzernes sauvages ont d'autres noms, notamment celui d'*al-ḥasak,* diminutif *ḥusayka,* (cf. supra n° 108), nom des plantes à fruits piquants, comme le sont ceux de plusieurs espèces les plus communes du genre *Medicago.* Alm. cite le synonyme *birsīm,* employé en Egypte; il s'applique au *Trifolium Alexandrinum;* cf. Guig. 48.

360. *Rāmik.* Confection.

C'est un composé de noix de galle et de drogues aromatiques comme le mastic, le benjoin, etc...

On trouve aussi *rāmak* et *ramik* sans *ālif,* ap. Lane et Freyt.; c'est un mot arabisé du persan. Il a été question, supra n° 157, de ces préparations, analogues à la « galle muscate » des officines du Moyen-Age, et dont il existait de nombreuses formules; Bkl. s. v. en cite une à base d'écorce de grenade; cf. aussi infra n° 379.

361. *Riğl al-ġurāb.* Ptychotis.

Sa feuille est nommée *wādlān* [var. *wāṭlān* T.] en berbère.

Il a été question, supra n° 51, de cette plante, qui, au Maroc, nous parait être le *Ptychotis Ammi* L. = *P. ammoides* Koch., appelé, dans certaines régions, *nānūḫa* (cf. infra n° 284), ou des espèces voisines. Les synonymes berbères donnés ici sont du type en *wa-*, décrit par E. Laoust dans un chapitre spécial de ses *M. et Ch.*, pp. 508-524. L'imprécision de l'expression *riğl al-ġurāb* « pied de corbeau », fait que des plantes diverses ont été décrites sous ce nom; ap. I. B. 1031, elle répond au κορωνόπους de Diosc. II, 123, *coronopus* de Pline XXI, 59, dont Sprengel a fait le *Plantago Coronopus* L., et Fraas le *Lotus ornithopodioides* L. Le *Ptychotis* figure un peu plus loin (n° 1036 d'I. B.), sous la rubrique *riğl al-ʿuqāb* « pied de vautour ».

362. *Riğl al-ḥamām.* Orcanette.

On l'appelle *ḫass al-ḥimār* « laitue d'âne »; ses feuilles sont comme celles de la laitue; sa racine est rouge; en été elle teint la terre; c'est une des plantes de la montagne.

Riğl al-ḥamām « pied de pigeon » répond, ap. I. B. 1344, à l'ἄγχουσα de Diosc. IV, 23, *anchusa* de Pline, XXI, 59, qui est l'orcanette, *Anchusa* (ou *Alkanna*) *tinctoria* L. et genres voisins; cf. note de Leclerc ap. I. B. l. c. L'article ci-dessus est imité de Diosc., en passant par Avicenne, mais il n'y est question que d'une racine « taignant les mains de couleur rouge », dit Matth. p. 541, « *quae tingit cum tangitur in aestate* », d'après la traduction lat. d'Avic. *op. cit.* II, 2, c. 19. A noter la mauvaise lecture de Salmon حُسْن الجمان *ḥusn al-ğumān* « la beauté de la perle », au lieu de خس الحمار. Nous n'avons pas connaissance de l'emploi au Maroc des Borraginées tinctoriales.

CHAPITRE DE LA LETTRE *SĪN*.

363. *Sarmaq.* Arroche.

C'est *al-qaṭaf*, et on l'appelle *baqlat ar-rūm* « légume des Grecs », *ʿušbat al-kilāb* « herbe aux chiens » et *al-baqlat ad-dahabīya* « le légume doré.»

Sarmaq, dit I. B. 1810, est persan; *qaṭaf* est le mot courant, prononcé incorrectement « *guettaf* », qu'on a vu supra n^os^ 38, 47 et 341, désignant l'*Atriplex Halimus* L. Alm. dit qu'il abonde à Marrakech et sert à la confection du *yaṭrūn* végétal, c'est-à-dire à la préparation du savon mou qui entre dans la composition de ce produit (cf. supra n° 92). Pourtant, certains synonymes cités ici montrent qu'il s'agit aussi de l'espèce cultivée, *Artiplex hortensis* L., l'arroche des jardins; il en a été question supra n° 47, à propos de l'épinard, dont elle a tenu la place chez les Anciens; cf. Henri Leclerc, *Légumes*, 200. On trouve aussi *al-baqlat ar-rūmīya* ap. ARq. 761, et *baqla dahabīya*. Cette expression traduit le grec χρυσολάχανον, qui désigne l'arroche ap. Diosc. II, 112.

364. *Sadāb.* Rue.

On l'appelle en arabe *el-fiğel*, et en berbère *awerma*.

Sadāb serait arabisé, d'après Lane s. v. Ce terme, parfois orthographié *sudāb*, répond, ap. I. B. 1166, au πήγανον de Diosc. III, 45, mot qu'on retrouve dans le persan *payğan*, ar. *fayğan*, vulg. *fīğen* et *fīğel;* cf. I. B. 1718; ARq. 712. C'est, d'après Gas. et Alm., le nom donné à Fès à l'espèce sauvage *Ruta montana* L., l'espèce cultivée étant nommée *rūṭa* (*R. graveolens* L.). Quant au synonyme berbère, il est déjà cité ap. Bkl. sous les formes اورمى (ms. de Rabat) et الأرمى (ms. de Leyde, partie moderne). E. Laoust indique *iwermi* (*Sous* 143, *M. centr.* 174), et *iurmī* (*M. et Ch.* 488).

365. *Surangān.* Colchique; ici Iris.

C'est la racine d'une plante du Maġrib, que les Arabes nomment *bū šrīka.*

Surangān ou *sawrangān* est persan, d'après Freyt. s. v. C'est ce mot qu'on retrouve dans le « *surnag* » de la traduction de Léon l'Africain, *op. cit* III, 468. Il répond, ap. I. B. 1249, au κολχικόν de Diosc. IV, 79, *colchicum* de Pline XXVIII, 33, dont on fait généralement le *Colchicum autumnale* L., plus rarement l'*Iris tuberosa* L., comme l'indique Guig. 484. L'expression *bū šrīka* « le père (c-à-d. la plante) à la petite lanière », ne figure dans aucun des auteurs que nous citons habituellement, mais elle est bien connue à Rabat où elle désigne l'*Iris sisirynchium* L.; Salmon a lu à tort, *bū šwīka* « le père à la petite épine ».

366. *Sarḫas.* Fougère.

On l'appelle en berbère *afersīū.*

La vocalisation *sarḫas* est indiquée dans nos mss. de Ġas. et dans celui de Bkl. de la Bibliothèque de Rabat. Ce mot, que Leclerc a lu *saraḫs,* répond, ap. I. B. 1167, à la première espèce de fougère, πτερίς, de Diosc. IV, 178; *pteris* de Pline, XXVII, 55 qu'on identifie avec la fougère mâle, *Aspidium filix mas* Sw. Quant au mot berbère, il est cité par la plupart des auteurs arabes occidentaux avec des variantes: فرسوان ap. ARq. (texte d'Alger), lu *birsiouān* par Leclerc 833; افرسيون ap. Bkl. s. v.; افرسيوا dans un des mss. de Ġas. Ce mot a paru à l'un de nous se rattacher au lat. *filix,* tout comme le kabyle *ifilku*; cf. *Etym. maġr.* n° 19. Ġas. l. c., dit que cette plante abonde dans les montagnes des Ġumāra. Ce ne saurait être la fougère mâle, encore inconnue au Maroc, mais plutôt la fougère aigle *Pteris aquilina* L, commune dans le Nord marocain, où la fougère femelle a été également signalée par C. J. Pitard, *op. cit.,* p. 126.

367. *Simsim.* Sésame.

C'est *al-ǧulǧulān.*

Simsim, ainsi vocalisé par Lane, répond, ap. I. B. 1218, au grec σησάμη Diosc. II, 92; lat. *sesama,* Pline XVIII, 22, mais il s'agit là, comme l'a montré Boisacq, du mot araméen *šumšemā,* l'Orient étant la partie d'origine du sésame. Bkl. dit que *simsim* est arabe et *ǧulǧulān* hindou, avec le sens de coriandre (sic); on serait tenté de voir dans ces mots des onomatopées se rapportant au bruit que font les graines de ces plantes dans leurs enveloppes desséchées (cf. جلجل « clochette », *tintinnabulum parvum* ap. Freyt. s. v.). Le mot *jugioline,* qu'on trouve dans Matth. p. 192, est la corruption de *ǧulǧulān.* Ce terme, comme celui de *simsim,* s'applique à la fois à la plante et à la graine du *Sesamum orientale.* Un autre synonyme est *ḥall* ou *ḫall,* dont il a été question supra n° 120, à propos de l'huile de sésame.

368. *Summāq.* Sumac.

C'est un arbre qui s'élève au dessus du sol d'environ une taille d'homme; ses rameaux ressemblent à des fleurs, tirant sur le rouge, et portent des grappes de fruits rouges, en forme de lentilles, de la grosseur des grains de poivre. On dit qu'il est nommé en berbère *al-award* (?).

On trouve *summāq* et *sammuq* ap. Lane s. v. Ce mot répond, ap. I. B. 1217, au ῥοῦς de Diosc. I, 124; *rhus* de Pline, XIII, 13, qui est le sumac, *Rhus coriaria* L. La description ci-dessus, et notamment la mention des fruits «en forme de lentille, de la grosseur d'un grain de poivre», est tirée de Ġas. s. v. Quant au synonyme berbère, il est douteux; il figure dans un de nos mss. avec ض final; cependant le Dr Maire nous a signalé un nom voisin « *awzard* », recueilli par lui dans le Haut-Atlas et désignant le *Rhus oxyacantha* Cav. Le sumac est également connu au Maroc sous le nom berbère de *tizġa* (sing. *tazeġt*); cf. E. Laoust, *M. centr.,* 168. C'est de l'espèce *R. pentaphylla* Desf. qu'il s'agit généralement. Il en existait, au S. de Rabat, d'assez beaux peuplements, mais une exploitation intensive commence à les raréfier.

369. *Salīḫa.* Cannelle.

On la connait dans les boutiques des épiciers; elle est importée d'Orient. Ce sont des écorces rouges; il y en a de plusieurs sortes; la meilleure est celle dont la couleur est rouge et l'odeur agréable.

Cf. supra n° 291. ARq. 234, et Alm. s. v., disent que c'est *al-qirfa al-ḫašabīya* « la cannelle ligneuse », c.-à-d. la cannelle épaisse, *ġalīẓa,* nom que l'auteur donne au *dār ṣīnī,* cf. supra n° 112. On voit combien la question est peu claire. Alm. indique qu'au Maġrib le mot *salīḫa* désigne par extension « chez les gens qui s'occupent de médecine », le Quinquina, *kinkīnā* (sic).

370. *Sādarwān.* Indéterminé.

C'est un des parfums à brûler; c'est la gomme du vieux chêne et on l'appelle *as-sindiyān.*

Nous orthographions *sādarwān,* comme ap. Bkl., mais sans *ḏ,* au lieu de *sādruān,* lecture de Leclerc. Ibn Wāfid, et Tamīmī, ap. I. B. 1152, disent que c'est un mot persan qui signifie « noir des juges » *aswad al-quḍāt* (l'expression persane, d'après Leclerc, est *sīāh dāverān*), matière ressemblant à de la gomme noire, qu'on trouve dans les troncs creux des vieux noyers. Il a été question, supra n° 74, de cette « gomme de noyer », qui, pour ARq. 838 et 862, est aussi, comme dans la *Tuḥfa,* la gomme du vieux chêne. C'est à cet arbre, et non pas à la gomme, que doit s'appliquer le synonyme ci-dessus *sindiyān,* nom du chêne, dit I. B. 1244, dans le dialecte de Syrie; cf. supra n° 87.

Bkl. s. *sāḏarwān,* dit que « c'est un suc noir au moyen duquel on sophistique le musc; on l'attribue aussi à une crasse (*wasaḫ*) de la racine du vieux lentisque; ce n'est ni une gomme ni une résine, mais une « humidité » (*ruṭūba*) qui coule de certains arbres ». Alm., qui reproduit ces indications, ajoute que cette substance n'a ni odeur ni saveur, qu'elle sert à teindre le bois et la laine filée, et il fait du *sādarwān* l'amadou *aš-šu'l.* On a vu que Leclerc penchait pour un lichen tinctorial. Au Maroc, on n'a signalé jusqu'à présent, comme substance tinctoriale de cette catégorie, que le polypore du *Pistacia atlantica,* appelé *surrat* (nombril) *al-buṭm*; cf. Gatt. *op. cit.* p. 85.

371. *Sulaymān* (?). Indéterminé.

On dit que c'est la graine d'*al-arz* (le cèdre).

Article douteux, figurant dans le ms. F., mutilé dans A. et T., absent dans R.

372. *Sakbīnağ.* Sagapenum.

C'est la gomme d'un arbre que les Berbères nomment *sāğīs*(?).

Sakbīnağ est arabisé du persan *sakbīnah;* cf. Lane s. v.; il répond, ap. I. B. 1200, au σαγάπηνον de Diosc. III, 79, *sagapenum* de Pline, XX, 75, qui désigne la résine jaunâtre, translucide, produite par une férule de l'Iran, sur la nature de laquelle les auteurs, même modernes, varient: *Ferula persica* Willd., *F. Sagapenum,* pour Polack, *F. Szowitsiana* pour Dymock (*Pharmacol. indica* II, 161); cf. Joret, II, 176. Ces Ombellifères étant spéciales à l'Orient, le mot berbère(?) cité ci-dessus ne peut, évidemment, désigner qu'un succédané. Dans la traduction Leclerc d'ARq. 860, on trouve *sāğīs,* et un mot comme *sa'nīn* dans le ms. de Bkl. de Rabat. C'est peut-être simplement une transcription défectueuse du grec.

373. *Sanā.* Séné.

C'est *as-sanā al-ḥaramī* « le séné des Lieux Saints »; il est connu, importé d'Orient.

Il n'y a aucun doute sur la synonymie du séné, cité ap. I. B. 1236, ARq. 823, etc. On dit aussi *sanā ḥaram* et *sanā Makka* «séné de la Mecque». On donne ce nom aux folioles de deux espèces du genre *Cassia: C. lanceolata*

Forsk. et C. elongata Lem. (Légumineuses). Le séné qu'on vend aujourd'hui au Maroc est l'espèce commerciale courante, dite séné d'Alexandrie, fournie par le *C. acutifolia* Delile.

374. *Sirāğ al-quṭrub.* 'Υακινθος de Diosc.; ici Giroflée.

Ce nom s'applique à l'hyacinthe bleue et à l'hyacinthe jaune.

Sirāğ al-quṭrub « la lampe du lutin » — ou du ver luisant (Leclerc ap. ARq. 834, note), est, d'après I. B. 1177, une expression qui s'applique à plusieurs substances de la matière médicale: l'hyacinthe (*al-ḥadaqī*), la lysimaque, le lychnis, la mandragore; en général, dit Alm., toute plante qui brille dans la nuit; c'est donc l'équivalent des mots populaires *fettāša, ftītīša,* que l'on a vu supra n^os^ 215 et 268. Dans ces conditions, nous avons pensé pouvoir rétablir الحدقى « l'hyacinthe », au lieu de الحرير « la soie », lu par A. Meyer *in* ms. A. (le mot est absent de T. et de R. et écrit الحى *in* F.).

Il est question, ap. I. B. 191, de l'ὑακινθος de Diosc. IV, 58, *hyacinthum* de Pline XXI, 97; on ne s'accorde pas à ce sujet: Sprengel y voit l'*Hyacinthus orientalis* L., Littré le *Gladiolus segetum,* d'autres, *l'Iris germanica,* le *Lilium martagon* etc., tant les descriptions des Anciens sont imprécises. Ġas., s. *sirāğ al-quṭrub,* parle des giroflées bleue et jaune, *ḫīrī,* et dit que la première est appelée « la violette nocturne », à cause du parfum qu'elle répand la nuit. La giroflée bleue est une variété de la *Matthiola annua* R. Br., la jaune, le *Cheiranthus Cheiri* L.; cf. infra n° 422.

375. *Sūs.* Réglisse.

C'est *'irq as-sūs.*

Sūs est classique et vulgaire; c'est, dit Abū Ḥanīfa, une plante qui abonde en Arabie. I. B. 1250, l'identifie avec la γλυκύρριζα « la racine douce » de Diosc. III, 5, *glycyrrhizon* de Pline XI, 119, la réglisse, *Glycyrrhiza glabra* L. (Légumineuses). J. Gatt. *op cit.* 87, a vu vendre à Marrakech des racines de réglisse apportées du Sud de l'Atlas. La réglisse des droguistes marocains est généralement d'importation.

376. *Salğam.* Rave, Navet.

C'est *al-lift;* il y en a deux espèces.

Salğam est arabisé du persan *salğam,* d'après Lane. On trouve, ap. I. B. 1338, *šalğam,* répondant à l'article γογγύλη de Diosc. II, 104, *rapum* de

Pline XVIII, 34, la rave, *Brassica rapa* L.; cependant le chapitre de Diosc. qui suit, et concerne le navet βουνίας, *Brassica napus* L., est également cité par I. B. dans le même article. Il s'agit, en réalité, de deux variétés d'une même espèce; cf. Henri Leclerc, Légumes, 144. Le synonyme *al-lift,* vulg. *left,* est le terme courant au Maroc. Les deux espèces dont parle l'auteur sont l'espèce sauvage et l'espèce cultivée, que cite ARq. 166 et 831; la première est pour lui *el-left el-maḥfūr* « le navet qui s'enfonce en terre ». Cette expression est bien connue à Rabat, et désigne un navet allongé, de couleur brunâtre, qui pousse, disent les indigènes, sans autre arrosage que l'eau du ciel, contrairement à l'espèce blanche, courte et renflée, appelée *left beldī* « navet indigène », qui nécessite un arrosage régulier.

377. *Silq*. Bette.

On l'appelle en berbère *tabaytās* [rest].

Dozy, *Glos.* s. *acelga,* a montré que le mot *silq* dérive du grec σικελός lat. *siculus* « sicilien »; c'est le nom que Théophaste et Pline donnent à l'espèce blanche du τεῦτλον, bette ou poirée, *Beta cicla,* ou mieux *sicla* L. (on écrit à tort *cycla*). L'espèce noire, également signalée par Diosc. II, 116, serait la *B. vulgaris* ou betterave, mais, en réalité, ce mot *silq* s'applique, comme on l'a vu supra n° 171, ainsi que celui de *ḥummāḍ,* à diverses espèces communes de *Rumex* ou de *Chenopodium*. Quant au synonyme berbère, il est attesté par une note marginale du ms. d'I. B. de la bibliothèque de Rabat, c'est un exemple de plus à ajouter à la liste des mots empruntés au latin par les Berbères; cf. E. Laoust, *M. et Ch.* 506; G. S. Colin, *Etym, maġr., passim.*

Il est à noter que l'article ci-dessus ne figure que dans le ms. A., où Alph. Meyer a lu *aītīās.*

378. *Sīsanbar*. Σισύμβριον de Diosc. Menthe aquatique?

C'est *an-nammām;* ses feuilles ressemblent à celles de la menthe *na'nā',* sauf qu'elles sont plus larges; son odeur est agréable.

Sīsanbar est arabisé du grec σισύμβριον Diosc. II, 121; lat. *sisymbrium,* Pline XX, 91. On a vu, supra n° 282, que ce nom est aujourd'hui réservé à une Crucifère, alors que Diosc. l'applique aussi à une Labiée, et que la confusion s'est perpétuée chez les Arabes. Le nom de *Mentha sisymbrium* est resté longtemps celui de la menthe aquatique; cf. note de Leclerc ap. ARq. 600. Chez I. B. 1256 et 2236, *nammām* répond à ἕρπυλλος et *sīsanbar*

à la première espèce de σισύμβριον, en somme à des Labiées, mais il ne semble pas que *nammām* soit ici, comme ap. Dwd., Alm. et Ġas., le synonyme de l'espèce de menthe nommée par les Arabes *na'nā'* (au Maroc, *Mentha viridis* L.) L'expression « menthe aquatique » prête d'ailleurs à confusion, d'autres espèces que la *Mentha aquatica* L. poussant dans les terrains humides.

Au Maroc, on connait, pour désigner les « menthes » — *sensu lato* — les termes de *na'nā'* et *fleyyu* (cf. supra n^os^ 283 et 325) et celui de *tīmiǧǧā* (cf. supra n^os^ 325 et 330) — *mšīšṭru* dans le Nord — ces derniers appliqués à la *M. rotundifolia* L. ou à une de ses variétés. Quant au mot *mānta,* loin de concerner la « *nâna* sèche », comme le dit J. Gatt., *op. cit.* 101, il désigne le *Calamintha offic.* Moench. = *Satureia Calamintha* Scheele; cf. R. Maire, 193.

379. *Sukk*. Confection.

Médicament composé de musc — et c'est l'opinion la plus sûre; on dit aussi que c'est une variété d'aromate importée d'Orient.

Il s'agit d'une confection astringente analogue à la *ġāliya* (cf. supra n° 157), dont il existe diverses formules. Celle du *sukk* musqué est indiquée par Isḥāq b. 'Imrān, ap. I. B. 1201, et renferme du *rāmik* (cf. supra n° 360), de l'huile de giroflée et du musc; on en fait des pastilles.

380. *Sulaḥfa*. Tortue.

C'est *al-fakrūn* « la tortue ».

On trouve généralement سلحفاة, mais aussi سلحفى et سلحفا; ce mot dérive, d'après Freyt. et Lane, du persan *sūlāḫ pāy*. C'est le nom classique des diverses espèces de tortues terrestres et marines. Au Maroc, le seul mot usité est le synonyme populaire *fekrūn*; Alm. dit qu'il désigne à Fès la tortue de terre et celle de rivière. Les espèces marocaines les plus répandues sont: pour la 1°, *Testudo iberica* Pallas; pour la 2°, *Clemmys leprosa* Schw.

381. *Sarw*. Cyprès.

On l'appelle *tayḏā* (sic) en berbère.

Sarw est l'orthographe classique (cf. Lane s. v.), mais on trouve en Occident la déformation *sarwal,* par l'influence de l'Espagne; cf. Dozy s. v.;

ARq. 817. Chez I. B. 1168, *sarw* correspond au κυπάρισσος de Diosc. I, 136, *cupressus* de Pline XVI, 60, le cyprès, *Cupressus sempervirens* L. La synonymie du cyprès n'est pas claire chez les auteurs arabes: les uns disent que c'est le *'ar'ar* (Dwd., Alm.), d'autres l'*arz* (Aw. *trad.* I. 265; ARq. 817; Gas. s. v.), c-à-d., dans le premier cas, un genévrier ou un thuya, et, dans le second, un cèdre! Ici, le synonyme berbère est le même qu'on a vu, supra n° 298, appliqué au pin.

Au Maroc, le cyprès a été signalé dans le Haut-Atlas par le prof. Maire, *op. cit.* 142.

382. *Sālīs* (?). Identification douteuse.

C'est la graine de *bān*.

Nous n'avons rencontré chez aucun auteur la rubrique ci-dessus, qui est celle du ms. T. (le ms. F. porte *sāliyūs;* le ms. A. *sīsa'ā*); on pourrait penser à un mot *sasāliyūs* « seséli », qu'on trouve notamment ap. Zhw. Si nous avons adopté le leçon *sālīs,* c'est en raison d'une note de Leclerc, ap. I. B. 226, où il est dit, d'après l'autorité de Garcin de Tassy, que le mot *bān,* qui désigne généralement le *Guilandina Moringa* L. = *Moringa aptera* Gaertn., arbre d'Egypte et d'Arabie (Capparidacées), s'applique abusivement à l'arbre nommé *ḫilāf,* qui est le saule d'Egypte, *Salix aegyptiaca* L. (cf. infra n° 412). Le mot *sālīs* serait, dans cette hypothèse, arabisé du latin *salix,* cas assez rare, dont on a vu déjà un exemple supra n° 209. Cependant, on s'attendrait plutôt à trouver *šāliǧ* ou *sāliǧ* comme en *'aǧamīya;* cf. Simonet 579. Quoi qu'il en soit, la graine de *bān,* dans le sens de fruit du *Moringa,* est bien connue dans la pharmacopée arabe, ainsi que l'huile qu'on en extrait; c'est le « *ben* blanc », le *glans unguentaria* des officines médiévales, *myrobalanus* de Pline XII, 45; βάλανος μυρεψική de Diosc. IV, 154, qu'il ne faut pas confondre avec le myrobalan des Arabes, dont il a été question supra n° 126.

383. *Saraṭān.* Ecrevisse; ici Crabe.

C'est un animal aquatique; on l'appelle *'umm ǧnība* en langage populaire, et il est nommé *a'qreb el-baḥr* « scorpion de mer ».

Saraṭān traduit le grec καρκίνος, lat. *cancer,* avec tous leurs sens dérivés. C'est l'écrevise, *saraṭān nahrī,* et le crabe, *saraṭān baḥrī;* cf. I. B. 1171-1172. Le synonyme populaire *umm ǧnība* « celle qui marche de côté », est cité par ARq. 822. C'est le nom du crabe (variante: *bū ǧnība*) au Maroc.

Alm. dit qu'à Fès on l'appelle *ḥanna 'uqrayša* « grand' mère le crabe »; il en est de même à Rabat. Quant au synonyme *'aqreb el-baḥr,* il répond, ap. I. B. 1568, au σκορπίος θαλάσσιος de Diosc. II, 12, *scorpio marinus* de Pline IX, 74, dont on fait la *Scorpoena scropha* L. (Triglidae), mais ici, l'expression « scorpion de mer » ne peut s'appliquer qu'au crabe.

Au Maroc, l'espèce la plus répandue de crabe d'eau douce est *Telephusa fluviatilis*; dans le cours inférieur du Bū Regrāg, on trouve *Ucca Tangeri* Eydoux. L'écrevisse n'a pas encore été signalée au Maroc.

384. *Samak.* Poisson.

C'est *al-ḥūt*.

Samak est classique; *ḥūt* est le mot vulgaire employé au Maroc pour désigner les poisons en général. Comme l'auteur de la *Tuḥfa,* I. B. 1222, ne consacre qu'un article aux poissons utilisés en médecine, dans lequel il résume les chap. 27 et 29 du livre II, de Diosc. ayant trait au σμαρίς et au κωβιός. Sur ces espèces, cf. P. Delaunay, *Belon nat.* 219-20.

385. *Saqanqūr.* Scinque.

C'est un animal connu; on l'importe d'Egypte.

On trouve aussi *siqanqūr* et *isqanqūr;* c'est un mot arabisé du grec σκίγκος, Diosc. II, 60; lat *scincus,* Pline, VIII, 38 et XXVIII, 30, dont on a fait le genre zoologique *Scincus*, et la famille des Scincidés. Le scinque des Anciens, crocodile terrestre d'Hérodote, était peut-être le varan d'Egypte, dont il a été question supra n° 131; en tout cas, un saurien d'assez grande taille, tandis que le scinque des Arabes est le «scinque des boutiques»: *Lacerta Scincus* L. = *Scincus Officinarum* Saur., espèce qui ne dépasse guère 15 cm. de long. I. B. 1197, cite un long passage d'Ibn Ǧāmi' sur le « *sqinqūr* » et sa préparation. Il passait pour aphrodisiaque et était l'objet d'un important commerce en Egypte; cf. Dwd. s. v.

Au Maroc, les principaux Scincidés qui ont été signalés sont: d'abord, l'*Eumeces Algeriensis* Peters, puis les *Chalcides ocellatus* Forsk. var. *polylepis* Boul.; *C. lineatus* Leuck. et *C. mionecton* Boettg.; cf. J. Pellegrin, *Bull. soc. sc. nat. Maroc,* Déc. 1925.

386. *Sult.* Τράγος de Diosc. (Blé); ici Orge nue.

C'est l'orge sans balle que le peuple appelle *š'īr en-nbī* « orge du Prophète ».

Ap. I. B. 1209, *sult* répond au τράγος de Diosc. II, 86, *tragos* de Pline XVIII, 20. Dans une note très documentée, Leclerc dit qu'il estime avec Saumaise que le *tragus* n'est pas une graine, mais une préparation de blé analogue à ce qu'est l'orge perlé, et conclut qu'on est autorisé à voir dans ce blé une épeautre, c-à-d. un blé à grain vêtu qu'on décortiquerait. ARq. 340, identifie *sult* avec *ḫandarūs* (pour *ḫandarūs*, grec χόνδρος), dont Leclerc fait une épeautre. Il y a peut-être un rapprochement à tenter, au point de vue linguistique, entre *sult* et *spelta*, mot par lequel les traducteurs de Sérapion ont rendu *sult*. Guig. 481, en raison de l'absence de l'épeautre dans l'Egypte romaine, opine pour l'orge mondé. Mais l'un de nous a cité, d'autre part, in *Etym. maġr.* n° 26, des passages d'auteurs marocains d'où il résulte que le *sult* répond, au moins dans certaines régions, à une graine non préparée « qui serait entre le blé et l'orge ». Le *Triticum spelta* L. ou grande épeautre n'existant pas au Maroc, il s'agit sans doute ici d'une orge à grain nu. On donne souvent, en effet, le nom d'« orge du Prophète » indiqué ci-dessus, à ces variétés d'orge, mais l'expression *š'īr en-nbī* ne correspond pas toujours à la même espèce dans les divers pays. En Algérie, il s'agit de l'*Hordeum tetrastichum* var. *celeste* Kornicke, qui existe aussi en Egypte et en Abyssinie; au Maroc, l'« orge du prophète » n'a été rencontrée par Mr. E. Miège, spécialiste de ces questions (cf. Bibliogr.) qu'au Tadla: c'est une espèce nouvelle, qu'il a dénommée *H. macroglumis*, et, d'autre part, il n'a pas retrouvé la même expression appliquée à l'orge sans balle, espèce qui existe dans la région de Marrakech et au Sous.

On voit, par ce qui précède, combien l'analogie qui existe entre la disposition de l'épi dans les blés de la catégorie des épeautres et dans certaines espèces d'orge, a causé de confusions et d'erreurs difficiles à éclaircir aujourd'hui: c'est ce qu'a bien montré Cl. Mullet dans un intéressant article sur les noms des céréales chez les Anciens et les Arabes in *Journ. As.* Mars-Avril 1865.

387. *Sāl (?).* Identification douteuse.

C'est *al-'afṣ* « la noix de galle ».

Nos quatre mss. contiennent bien nettement cette rubrique, qui ne figure ni dans I. B. ni ARq., ni Dwd, ni les auteurs marocains. Nous ne l'avons trouvée qu'ap. Zhw. et, reproduite par Bkl., ap. Dozy s. v. On connait un mot *sayāl*, cité par Lane comme le nom d'un *Acacia*, *A. seyyal* Boiss., qui produit en effet une galle (cf. C. Houard, *les Zoocécidies des plantes d'Afrique, d'Asie et d'Océanie*, I. 340), mais ce n'est pas la galle commune, dont il a été question, supra n° 309, et qui vient du *Quercus infectoria* D. C.

388. *Sanām (?).* Identification douteuse.

C'est *al-'ullayq* « la ronce ».

La rubrique *sanām* figure bien nettement dans les deux mss F. et R. Nous ne l'avons pas trouvée ailleurs. Il y a pourtant dans le *Qāmūs* s. اسنام , la mention du fruit d'une plante nommée *ḥulayya*, rac. *ḥlw*, « qui engraisse la bosse (*sanām*) des chamaux (sic)». *Ḥulayya* a peut-être été la *'ullayq?* Il a été question de la ronce supra n° 311.

389. *Silḫ al-ḥayya.* Dépouille de serpent.

C'est sa dépouille blanche.

L'article *silḫ al-ḥayya* «dépouille de serpent», figure chez tous les auteurs anciens. La peau de la mue de serpent est le γῆρας ὄφεως de Diosc. II, 17; *senecta* ou *exuviae anguis*, à qui on attribuait diverses propriétés; cf. I. B. 1210; ARq. 844 et 873. On en trouve toujours à l'éventaire des droguistes marocains.

390. *Sanfāqiyā (?).* Identification douteuse.

C'est *az-za'farān* « le safran ».

Il s'agit encore d'une rubrique douteuse. *Sanfāqiyā* est la leçon du ms. T.; on lit dans R. *sirqāqiyā;* dans F. *sīdāqiyā*, avec le synonyme *za'farān* dans les trois mss. Seul le ms. A. porte سنداقر هو العلى qu'Alph. Meyer a interprêté *'alaq* « sangsue ». Parmi les très nombreux synonymes cités par Bkl. dans son article *za'farān*, il n'y en a aucun qui se rapproche des leçons ci-dessus.

391. *Sanǧūs (?).* Identification douteuse.

C'est *at-tuffāḥ* « la pomme ».

Même observation que ci-dessus; *sanǧūs* est la leçon des mss. F. et R.; on lit سناجرس dans le ms. T.; l'article manque dans A. Il n'y a rien qui se rapproche de ces lectures parmi les appellations de la pomme en arabe, ou dans les langues auxquelles les glossateurs arabes ont fait des emprunts.

392. *Sīsārūn.* Σίσαρον de Diosc.

C'est *al-qulqās.*

Cf. supra nº 237. Nous restituons *sīsārūn,* au lieu des mauvaises lectures *siyārūn* (T.), *siyāwn* (A.), *siyān* (R.) et *sīḥā* (F.), en raison de ce que dit I. B. 1257: « Quelques traducteurs prétendent que c'est la colocase, mais c'est une opinion erronée. » Le σίσαρον de Diosc. II, 107, *siser* de Pline XIX, 28, est identifié avec le chervis (*Sium Sisarum* L.), mais cette espèce n'est pas représentée dans l'Afrique du Nord. Leclerc a montré, d'autre part, ap. ARq. 866, que c'est par suite d'une erreur d'Avicenne, reproduite par divers auteurs, que le *sīsārūn* a été pris pour « le bois de la nigelle ».

393. *Suqurdiyūn.* Σκόρδιον de Diosc.; ici Ail sauvage.

C'est *aṯ-ṯūm al-barrī* « l'ail sauvage ».

Suqurdiyūn est dérivé du grec σκόρδιον Diosc. III, 108; *scordion,* Pline XXV, 175, qui est, pour Littré, le *Teucrium Scordium* L. (Labiées). Matth. expose dans son commentaire, p. 475, la confusion qui s'est faite avec le mot σκόροδον, nom de l'ail; Avicenne a contribué à la propager et on retrouve la même erreur ap. Dwd., ARq. 864, Alm. et ci-dessus. I. B. l'avait cependant évitée, et il dit, au nº 1331, que *šuqurdiyūn* n'est pas l'« ail des serpents » ὀφιοσκόροδον, mais « l'herbe alliacée », conservatrice des morts. Le *scordium* a joui, en effet, pendant l'Antiquité et le Moyen-Age, de cette réputation de substance antiputride, et il a été notamment employé comme préservatif de la peste.

Le *Teucrium Scordium* n'a pas été signalé au Maroc, mais, il existe dans la région de Tanger, les espèces *T. Scorodona* L. et *pseudo-Scorodona* Desf.; cf. Ball, *Spicilegium,* p. 611. Quant aux « ails sauvages », les plus répandus sont: *Allium nigrum* L., *A. chamaemoli* L., *A. pallens* L., *A. triquetrum* L., *A. vernale* Tineo.

394. *Sālima.* Sauge.

Plante connue sous ce nom dans l'Espagne musulmane; sa feuille ressemble à celle du *ḍarw* (lentisque) [var. *dardār* (frêne)] blanc, et on l'appelle *ašfāqus.*

Le mot *sālima* « salutaire », est parallèle pour le sens au latin *salvia* — de *salvare* « sauver » — nom de la sauge, *Salvia officinalis* L. C'est à

peu près ce que dit Ġas. s. v., en indiquant les variantes *salīma, salāma,* et l'hispanique *šālbiya,* mot qui figure ap. I. B. 1274. La comparaison de la feuille de la sauge officinale avec celle du lentisque est déjà dans Ġas.; la variante « frêne » peut être admise, s'il s'agit de l'espèce *Fraxinus dimorpha* Coss., dont la feuille a, en effet, de l'analogie avec la feuille du lentisque, mais il est possible que les Arabes aient voulu désigner simplement le fruit ailé, appelé souvent, par abus, « feuille de frêne ». Quant au terme d'*ašfāqus,* on a vu, supra nº 30, son origine grecque.

Le genre *Salvia* est abondamment représenté au Maroc; cf. Jahand. 96, Br. Bl. Maire, 220: la *S. officinalis* est cultivée dans les jardins, et on vend sur les marchés, sous le nom de *ḥiyyāṭa* « celle qui recout, cicatrise », la *S. clandestina* L., espèce à feuilles découpées.

395 *Sīrbaǧ* (?). Divers; ici Thym.

C'est *ḥašīšat ad-dāḥis* « l'herbe aux panaris », qui est *ez-zʿītra*

Sīrbaǧ est un mot d'allure persane, que nous n'avons pas rencontré ailleurs; mais *ḥašīšat ad-dāḥis* est une expression connue; on la trouve ap. I. B. 672, répondant à la παρωνυχία de Diosc. IV, 49, qui a le même sens de panaris, et d'où est tiré le nom du genre botanique *Paronychia.* Fraas fait de la plante décrite par Diosc. la *P. serpillifolia* D. C., d'autres le *Polycarpon tetraphyllum* L. Malheureusement, comme toutes les expressions populaires, celle d'«herbe aux panaris» s'applique à des plantes très variées. En France, c'est généralement le *Polygonum aviculare* L. Ici, le synonyme *zʿītra,* diminutif de *zaʿtar* (thym, origan), concerne une Labiée. On l'a vu, supra nº 163, désigner le thym marocain par excellence: *Thymus Broussonetii* Bois.

396. *Silq al-mā'.* Potamogeton.

C'est *ǧār an-nahr* « le voisin de fleuve », et le peuple le nomme *lisān al-ǧarw* (?) « langue de jeune chien »; il nait à la surface de l'eau; sa feuille ressemble à celle du laurier-rose et elle est longue comme elle.

Article analogue à celui qui figure supra nº 105, avec la variante جرو au lieu de جر; ces deux formes sont si voisines graphiquement, qu'on peut penser qu'il s'agit du même mot.

397. *Silq [barrī]*. Rumex en général.

C'est *al-ḥummāḍ*.

Nous croyons devoir rétablir *barrī* « sauvage », après *silq*. On a vu, en effet, supra n° 377, que *silq*, tout court, répond au τεῦτλον de Diosc. (bette cultivée); et supra n° 171, que *ḥummāḍ* correspond à son λάπαθον (patience, oseille). Chez la plupart des auteurs, le synonyme de *ḥummāḍ* est *silq barrī*; cf. ARq. 313, Alm. s. v. Il s'agit des différentes espèces de *Rumex*, vulg. oseille ou épinard sauvage.

398. *Sām abraṣ*. Lézards en général, spécialement Gecko.

C'est *al-wazaġ*.

On trouve aussi *sāmm* et *samm abraṣ* ap. Lane s. v. Le sens de cette expression est « le venimeux lépreux ». Il s'agit d'un animal qui répond, ap. I. B. 1154, au grec σαῦρα, nom générique des lézards ap. Diosc. II, 59, lat. *lacerta*. Dans Avicenne, le sens de *sām abraṣ* et de *wazaġ* parait étendu, puisqu'il dit du *waral* (cf. supra n° 131) : « C'est la grande espèce des animaux du genre du *sām abraṣ* et du *wazaġ* », mais les lexicographes s'accordent pour donner à ces mots un sens plus restreint, celui de gecko (*Tarentola mauretanica* L.) ; cf. Freyt., Lane, Kaz., etc. s. *wazaġ*, et la note de Leclerc ap. ARq. 265. Au Maroc, le gecko est nommé *bū braṣ*.

399. *Suqūlūfandiriyūn*. Ceterach officinarum.

C'est *al-ʿuqrubān*.

On trouve, ap. Bkl., اسقولوفندريون; c'est un nom qui est dû, dit-il, à la ressemblance de cette plante avec le ver nommé سقولوفندريا, dont le sens est « qui a 44 pieds » (sic). C'est en effet le grec σκολοπένδριον La plante répond ap. I. B. 1194, à l'ἀσπλήνιον de Diosc. III, 134; *hemionion* de Pline, XXV, 20, qui, pour Fraas, n'est pas la scolopendre officinale (vulg. « langue de cerf »), mais une autre fougère *Asplenium Ceterach* L. = *Ceterach officinarum* Willd. Le synonyme *ʿuqrubān* est apparenté à *ʿaqrab* «scorpion»; c'est toujours la même comparaison entre la feuille tourmentée et découpée de cette plante, et un animal du type des crustacés ou des arthropodes. Gas. et Alm. disent que le *ʿuqrubān* est commun près de Fès, au Gbel Zālāġ. Le *Ceterach officinarum* a été signalé au Maroc par Jahand. 119; Br. Bl. Maire 164.

400. *Sakanǧubīn*. Oxymel.

Son sens est « vinaigre et miel » en grec (sic).

Sakanǧubīn est arabisé du persan سركا انجبين, de *sirké* « vinaigre » et *engubīn* « miel ». « C'est, dit Alm. une boisson connue; on désigne ici par ce mot tout ce qui est acide et doux ». Il s'agit de l'ὀξύμελι de Diosc. IV, 297, *oxymel* de Pline XIV, 21 et XXIII, 19, dont la thérapeutique ancienne et médiévale fit grand usage, à l'état simple ou composé.

CHAPITRE DE LA LETTRE *TĀ'*.

401. *Tinkār*. Borax.

On l'appelle *liḥām aḏ-ḏahab* « chrysocolle », *liṣāq aḏ-ḏahab* « d° ». et *milḥ aṣ-ṣāġa* « sel des orfèvres ». Il en est de naturel et d'artificiel.

Il a été question, supra n° 92, du borax, à propos du terme de *būraq*, d'où le mot français dérive, mais on a vu qu'il ne s'agissait pas là de borate de soude, mais de carbonate impur, le natron d'Egypte. Ainsi que l'a montré M. Berthelot (*Introd. à la Chimie des Anciens, op. cit.* 263), c'est par ce mot que doit être traduit le terme de *nitrum* des Anciens, le *būraq* des Arabes. Le borate de soude des modernes, ou borax, est rendu par l'arabe *tinkār* (persan *tangār*), qui a donné le mot français *tincal*, aujourd'hui inusité (cf. note de Leclerc ap. I. B. 431), mais il faut prendre garde: 1° que le mot borax a eu jusqu'à ces derniers siècles un sens plus étendu, celui de « fondant », désignant des sels alcalins facilitant la soudure des métaux. 2° que, si les synonymes ci-dessus traduisent exactement le mot chrysocolle, il n'en est pas moins vrai que la χρυσόκολλα de Diosc. V, 64, *chrysocolla* de Pline XXXIII, 26, est tout autre chose que le borax, ainsi que le dit formellement I. B. 2016; c'est un minerai de cuivre, la malachite (carbonate de cuivre). On conçoit combien de confusions et d'erreurs ont pu se produire parmi les commentateurs des textes anciens; cf. M. Berthelot, *la Chimie au Moyen âge*, I. 82, note. Il y a même eu des confusions entre *tinkār* et *zinǧār* (vert-de-gris); cf. Littré, *Spt. or.* s. v.

402. *Tūbāl*. Scories métalliques.

C'est ce qui tombe du cuivre, du fer et autres métaux, quand on les bat.

Tūbāl serait persan, d'après Bkl., et désignerait « l'écorce » (*qišr*) de toute chose; on trouve le même renseignement ap. Freyt. s. v. Ce mot répond, ap. I. B. 438, à ce que les Grecs nommaient λεπίδες « écailles », Diosc. V, 49-50. Le texte ci-dessus est analogue à celui d'ARq., 883.

403. *Tūtiyā.* Oxyde de zinc; ici Vitriols.

Il en est de plusieurs espèces. La plus estimée est la blanche, puis la jaune.

Il a été question, supra n° 354, des « tuties » des chimistes du Moyen Age. Ce sont des oxydes de zinc impurs, renfermant notamment du cuivre, et qui devaient à leurs impuretés leur couleur verte ou jaune; en somme, l'équivalent des « cadmies » des Grecs, au point de vue chimique, bien que physiquement différentes. *Tūtiyā* répond, ap. I. B. 437, au πομφόλυξ de Diosc. V, 46, qui a le sens de bulle et d'efflorescence métallique; c'était le produit de la condensation des vapeurs issues de la cadmie, surtout au cours de la purification du cuivre. Le mot *tūtiyā* dérive peut-être de *tūt* « mure », à cause de l'aspect chagriné et boursoufflé du produit; ce serait le parallèle du mot grec. A l'époque moderne, ainsi qu'on l'a vu supra n° 144, le sens de ce terme s'est étendu aux vitriols. « En Algérie, dit Leclerc, ap. ARq. 884, en entend généralement par *tūtiyā* ou *tūtiyā zergā* le sulfate de cuivre. *Tūtiyā beyḍā* désigne de même le sulfate de zinc. »

404. *Tāfsiyā.* Thapsia.

C'est la gomme de la rue sauvage, *as-sudāb al-barrī*, qui est aussi la rue de montagne *as-sudāb al-ǧabalī.*

On trouve aussi *ṯāfsiyā* avec ث ap. I. B. 440, Dwd. s. v. et sans *ālif* à la première syllabe: *tafsiyā* ap. Freyt. s. v.; c'est le grec θαψία Diosc. IV, 151; *thapsia* de Pline, XIII, 43, *Thapsia garganica* L. L'auteur tombe ici dans l'erreur qu'on trouve déjà chez Razès, Avic. (*trad.* II, 708), et même chez un occidental comme Zhw., où *tāfsiyā* est défini « graine — ou gomme — du *sudāb* ». Ibn Ǧulǧul (ap. Bkl. s. v.) relève cette confusion: « C'est une plante qui croit chez les Berbères aux environs de Fès; ils l'appellent *ad-diryās.* » I. B. 440 et 2321, appuie cette opinion.

Il a été question du *diryās* supra n° 14; consulter aussi la longue note de Leclerc sur le thapsia, ap. ARq. 244.

405. *Tannūb.* Pin.

C'est *aṣ-ṣanawbar aṣ-ṣaǧīr,* « le petit pin ».

Cf. supra n° 298.

406. *Ta'ālīl al-ḥayyāt.* Aubergine.

C'est *al-bādinǧān* « l'aubergine ».

Ta'ālīl al-ḥayyāt a le sens de « verrues de serpents ». Nous n'avons trouvé qu'ap. Ġas. s. v. cette expression appliquée à l'aubergine, *Solanum Melongena* L. Il a été question, supra n° 235, de l'étymologie de ce mot, qui, par l'espagnol *alberengena* et l'arabe-persan *bādingān,* se rattache au sanscrit *vaṅgana;* cf. Joret II, 253; Henri Leclerc, *Légumes,* 130.

407. *Tamr hindī.* Tamarin.

Les gens du Soudan le nomment *bū ṣūṣū* [var. *bū ṣūṣā* F., *waṣūṣū* A.].

L'expression *tamr hindī* figure chez tous les auteurs à la lettre *t*; il ne s'agit pas du mot *ṯamar* « fruit », mais de *tamr* « datte ». Ce terme est passé dans le langage botanique pour désigner le végétal lui-même, le tamarinier *Tamarindus indica* L. (Légumineuses), grand arbre, qui croit aussi dans l'Afrique tropicale. Son fruit est une gousse, renfermant une pulpe appelée tamarin, qui est la partie utilisée par les indigènes, et qu'on expédiait naguère en Europe en grandes quantités, pour entrer dans des préparations laxatives. Quant au synonyme cité ci-dessus, dont une des variantes est d'allure berbère, il est bien attesté par tous nos manuscrits. L'expression *tamr hindī* est celle que connaissent les droguistes marocains, comme à l'époque de Ġas. et d'Alm.

CHAPITRE DE LA LETTRE *ṮĀ'*.

408. *Ṯūm.* Ail.

Il en est de sauvage et de cultivé; l'ail sauvage est nommé *ṯūm al-ḥayya* « ail de serpent »; sa décoction convient contre les piqûres des insectes venimeux et les poisons mortels.

Le mot *ṯūm* répond ap. I. B. 453 au σκόροδον de Diosc. II, 146, *allium* de Pline XIX, 34, qui est l'ail cultivé, *Allium sativum* L., et à l'ὀφιοσκόροδον, dont l'expression *ṯūm al-ḥayya* est la traduction exacte. Quant à l'identification de cette plante, on a vu, supra n° 393, que les Arabes, trompés par l'analogie entre σκόροδον et σκόρδιον, ont confondu le *Teucrium Scordium* (Labiées) avec l'ail sauvage. ARq. 896, fait de ce dernier l'équivalent de l'arabe *kurrāṯ*, qui est le nom du poireau, *Allium porrum* L., mais c'est peu vraisemblable, car le poireau πράσον figure ap. Diosc. II, 143, indépendamment de l'ail.

409. *Ṯīl.* Chiendent.

C'est *an-nağam.*

On trouve aussi *ṯayyīl* ap. Lane s. v. Quant à *nağam*, il est classique et vulgaire (prononcé *nğem*) ; c'est le terme courant au Maroc; cf. Ġas. s. v. Ces mots répondent, ap. I.B. 458, à l'ἄγρωστις de Diosc. IV, 28, *gramen* et *dactylon* de Pline XXIV, 118-119, dont les descriptions s'appliquent à plusieurs genres de Graminées rampantes connues sous le nom de chiendent. Les botanistes ont donné à un de ces genres le nom d'*Agrostis*, mais les véritables chiendents officinaux sont l'*Agropyrum repens* O. B. = *Triticum repens* L. et le *Cynodon dactylon* L. Ce dernier (gros chiendent d'Italie) est abondant au Maroc; cf. E. Perrot, 143; Jahand. 114.

410. *Ṯa'lab.* Renard.

C'est un animal connu; sa chair convient contre les douleurs articulaires.

Article imité d'Avic. (*trad.* II.738) ; cf. I. B. 445. Le renard du Maroc est le même qu'en Algérie, *Vulpes atlantica* Wagn.

CHAPITRE DE LA LETTRE *ḪĀ'*.

411. *Ḫūlanğān.* Galanga.

Racine rouge importée de l'Inde, connue dans les boutiques des épiciers; elle est utile contre les affections des reins et de la vessie; elle arrête l'incontinence d'urine.

On trouve les variantes *ḫalanğān* et *ḫāwlanğān* ap. Freyt s. v.; ce mot serait arabisé du persan; il désigne le Galanga, rhizome de l'*Alpinia officinarum* Hance (Zingibéracées), produit principalement aujourd'hui par la Chine du Sud. C'est le Galanga mineur des officines, drogue introduite dans la matière médicale d'Occident par les Arabes; cf. note de Leclerc, ap. ARq. 906. Au Maroc, où on le trouve chez tous les épiciers, il est nommé *ḫōdenğāl;* cf. Alm. s. v.; Ġas. cite un passage d'Ibn 'Abdūn, suivant lequel cet auteur en aurait trouvé abondamment en Andalousie dans les monts des Ṣaqāliba près de Cordoue. C'est sûrement une erreur.

412. *Ḫilāf.* Saule; Peuplier.

C'est *aṣ-ṣafṣāf.*

D'après Abū Ḥanīfa, ap. I. B. 815, le nom de *ḫilāf* a été donné à cet arbre, parce qu'une branche, entraînée par le torrent, prend racine « la tête en bas — à l'opposé, ar. *ḫilāf* »(?). En Orient, ce mot désigne le saule *Salix aegyptiaca* Forsk. Quant au synonyme *ṣafṣāf*, on a vu, supra n° 193, qu'il répondait tantôt au saule, tantôt au peuplier, genres voisins, de la même famille des Salicinées; cf. aussi infra n° 438.

413. *Ḫiṭmī.* Guimauve.

On l'appelle en arabe *ward az-zawān* «rose des prostituées», et, en berbère, *tībīnṣert* [var. *binṣer* A.] ; elle possède, dit-on, des vertus nombreuses.

On trouve aussi *ḫaṭmī*, ainsi vocalisé ap. Bkl.; cf. aussi Lane s. v. Ap. I. B. 808, ce mot répond à l'ἀλθαία de Diosc. III, 146, *Althaea officinalis* L., la guimauve, et espèces voisines, comme la rose trémière, *A. rosea* Car. On trouve aussi l'expression ci-dessus sous la forme: *ward az-zawānī*, ap. I. B. 1. c. et Ġas. s. v. «Les prostituées, dit ce dernier, se servent de cette fleur pour provoquer l'amitié ou l'inimitié au moyen de sortilèges. » Alm. s. *ḫiṭmī*, dit que c'est *al-ḫubbāza;* ce mot est plutôt appliqué à la mauve, *Malva* sp., genre voisin; cf. infra n° 424. Quant au synonyme *tībīnṣert*, il figure avec س ap. ARq. 914, et est cité par E. Laoust, *M. et Ch.* 490, dans les dialectes de l'anti-Atlas. On le trouve avec ص ap. Bkl. s. *ḫaṭmī* (sic).

414. *Ḫašḫāš.* Pavot.

Il est connu et comprend plusieurs espèces; il en est une sauvage et une cultivée.

Gas s. *ḫašḫāš,* dit que ce nom a été donné au pavot à cause du cliquetis, *taḫašḫuš,* qui font ses graines. Il a été question, supra nº 40, à propos de l'opium, du pavot cultivé de Diosc. IV, 60, μήκων ἥμερος, *Papaver somniferum* L. L'autre espèce (IV. 59), μήκων ῥοιάς, est le *Papaver Rhoeas* L., appelé ap. I. B. 795, *ḫašḫāš manṯūr,* rendant l'expression *papaver erraticum* de Pline XX, 77. Au Maroc, *ḫašḫāš* est le pavot cultivé. Le coquelicot est appelé *ben na'mān;* cf. infra nº 441.

415. *Ḫirwa'.* Ricin.

C'est *awriyūn* en langage populaire, et ce n'est pas ce que le peuple connait sous le nom d'*el-ḫerwa'* (gattilier), dont il a été question à la lettre B.

La question du ricin et du gattilier a été exposée en détail, supra nºˢ 7, 56, 81 et 191. Nous n'y reviendrons qu'à propos du synonyme berbère *awriyūn,* qui figure déjà comme variante au nº 56. On entend plutôt *awriyār* Sur les noms berbères du ricin, souvent confondu avec le sureau, cf. E. Laoust, *M. et Ch.* 514; *Sous,* 140; *M. centr.* 169.

416. *Ḫarrāṭīn.* Lombrics.

C'est *ḥabb al-aḥwāḍ* « la graine des plantes bandes », ver rouge qu'on trouve dans les plates-bandes.

Ḫarrāṭīn, rac. *Ḫ R Ṭ,* sens d'« être façonné au tour », est un pluriel, désignant, ap. I. B. 789, les vers de terre, appelés par Diosc. II, 61, γῆς ἔντερα, lat. *vermes terreni,* c-à-d. les lombrics. Alm. dit que ce sont les vers longs que l'on trouve dans l'argile. A noter ici le sens de *aḥwāḍ,* traduit souvent à tort par « réservoir », et qui désigne aussi bien, au Maroc, les bas-fonds, et notamment les plates-bandes des jardins situées en contre-bas des allées, suivant la coutume des indigènes.

417. *Ḫardal.* Moutarde; ici diverses Crucifères.

C'est la graine de la plante nommée en berbère *bū Ḥammū.*

Ḫardal est le nom classique de la graine de moutarde, plante du type du *ḥurf* (*Lepidium*), dit Lane s. v., et répondant, ap. I. B. 767, au σινᾶπι de Diosc. II, 148; *sinapis* de Pline XIX, 57 et XX, 87. On rattache souvent aujourd'hui au genre *Brassica* les espèces de moutarde rangées auparavant

dans le genre *Sinapis.* Il a été question, supra nº 95, du synonyme *bū Ḥammū* « le père de Ḥammū », à propos de l'*Eruca,* et on a vu que cette expression, ainsi que le mot *kerkāz,* est le nom générique des Crucifères appelées par le peuple « moutardes sauvages », terme qui embrasse de nombreuses espèces des genres *Sinapis, Brassica, Diplotaxis,* etc. Gas. donne à la graine de moutarde le nom d'*aṣnāf;* c'est le mot *sinapis;* on trouve *aṣnāb* ap Bkl. s. *ḫardal;* cf. aussi *Etym. maǧr.* nº 28. La description de cette graine de couleur rouge (qui fonce ensuite), incline à penser qu'il s'agit du *Sinapis nigra* L., espèce de moutarde qui a été surtout employée par les Anciens.

418. *Ḫiyār šanbar.* Cassia fistula.

On l'appelle *al-ḫarnūb al-hindī* « la caroube indienne »; elle est connue; on l'importe d'Egypte.

Le mot *ḫiyār,* qui a le sens de « concombre » en arabe, fait allusion ici à la forme allongée des gousses du canéficier, *Cassia fistula* L. = *Catarthocarpus fistula* Pers., grand arbre de la famille des Césalpiniées, qui croit dans l'Inde, l'Egypte et l'Afrique tropicale. Ce produit constitue la « casse des boutiques » ou « casse en bâtons », dont la partie active est la pulpe renfermée dans les gousses. C'est, là encore, une drogue dont l'introduction dans la pharmacopée occidentale est due aux Arabes, comme cela a eu lieu pour le séné, autre espèce du genre *Cassia,* si riche en produits médicinaux. La casse, que Gas. disait abonder chez les droguistes de Fès, ne s'y rencontrait déjà plus à l'époque d'Alm., qui raconte qu'il en acheta en Egypte où l'on en faisait grand usage.

419. *Ḫuṣā 'ṯ-ṯa'lab.* Orchis.

C'est la plus grande plante du type d'*el-ḥayya u-l-mīyta* « la vivante et la morte », en langage populaire, et on l'appelle en persan *būzaydān.*

Cf. supra nº 80.

420. *Ḫuṣā 'l-kalb.* Orchis.

C'est *el-ḥayya u-l-mīyta.*

L'expression *ḫuṣā 'l-kalb* — vulg. *'l-kelb* — « testicules de chien », rend exactement celle de κυνός ὄρχις de Diosc. III, 124-125, à laquelle elle répond

ap. I. B. 801. Les commentateurs ne s'accordent pas sur les espèces d'*Orchis* décrites dans ces articles: *O. papilionacea* L., *O. morio* L., *O. undulatifolia* Biv.? Sur les Orchidées marocaines, cf. Jahand. 108; Br. Bl. Maire 176; Maire 153.

421. *Ḫunṯā.* Asphodèle.

C'est *el-berwāg.*

Ḫunṯā est classique et répond, ap. I. B. 826, à l'ἀσφόδελος de Diosc. II, 164, *asphodela* et *hastula regia* de Pline XXI, 68, *Asphodelus ramosus* L. pour les commentateurs. Dans sa traduction d'I. B. l. c., Leclerc cite un synonyme berbère تيقليش, variante تيقليليش. A la même place, le ms. de Rabat porte باليونانية سفليس. Nous croyons qu'il faut lire «grec, *sfulīlus*» — pour *asfudīlus.* Les erreurs de lecture de Leclerc sont assez rares pour qu'on les signale. Sur le synonyme populaire *berwāg,* cf. supra nº 83.

422. *Ḫīrī.* Giroflée.

C'est la plante nommée *el-ḫīlī* en langage populaire.

Ḫīrī est ainsi orthographié par Lane; Dozy indique la prononciation maġribine *ḫaylī,* en raison de la présence du خ précédant le ى (Cherbonneau, *J. Asiat.* 1861, II, 362). C'est un mot arabisé du persan, qui répond, ap. I. B. 837, au λευκοίον de Diosc. III, 121, *viola alba* de Pline, violier du traducteur de Matth. p. 490. Les botanistes ont fait avec le mot arabe le genre *Cheiranthus,* et l'espèce *C. Cheiri* L., qui est la giroflée à fleurs jaunes, mais on rapporte aussi le λευκοίον, dont il existait plusieurs espèces de couleur bleue, blanche et rouge, au genre *Matthiola;* cf. note de Leclerc ap. I. B. l. c., et Guig. 315. Alm. cite les synonymes *ḫīlī,* qui est le mot courant au Maroc pour désigner la giroflée cultivée, et *ḥusn Yūsuf* — vulg. *Yūsef* « la beauté de Joseph ».

423. *Ḫarnūb.* Caroube et Caroubier.

On l'appelle *ḫarrūb al-ma'z* « caroube de chèvre », et, en berbère, *tarīlt* (?) [*tīrbīlt* A., *tīrmlīt* F., *tīlbet* R.].

On trouve aussi *ḫurnūb;* c'est un mot à radical quadrilitère, vraisemblablement arabisé, et qui parait s'apparenter au grec κεράτιον (diminutif de κέρας corne, ayant aussi le sens de gousse), Diosc. I, 130; *ceronia* de Pline.

C'est le *Ceratonia Siliqua* L., en français « caroubier », mot qui dérive de la forme populaire *ḫarrūb,* désignant l'arbre et son fruit, la caroube ou carouge; cf. Littré, *Spt. or.* s. v.; notes de Leclerc ap. I. B. 762 et ARq. 920.

Quant à l'expression « caroube de chèvre », on l'a vue, supra nº 204, appliquée au « caroubier nabathéen », qui est le véritable caroubier, mais aussi à d'autres plantes de la même famille des Légumineuses — *sensu lato* — à grosses gousses, comme l'*Anagyris foetida* L., que les chèvres broutent, en effet, malgré sa toxicité. Enfin, le synonyme berbère que nous indiquons ci-dessus est celui qui figure au ms. T. et ap. ARq. 420, mais il n'a pas paru possible d'éliminer les leçons des autres mss., pas plus qu'au nº 204, la leçon d'ARq. n'ayant pas encore été contrôlée par ailleurs, à notre connaissance.

424. *Ḫubbāzā.* Mauve.

C'est *al-ḫubbayz;* voir à son chapitre.

Ḫubbāzā dérive de *ḫubz* « pain », en raison de la forme du fruit de la mauve, ressemblant à un pain arabe; les Européens le comparent plutôt à un fromage. *Ḫubbayz* est un diminutif; on entend aussi au Maroc *ḫobbwīz.* Il s'agit, ap. I. B. 752, de la plante nommée μαλάχη par Diosc. II, 111, *malva* de Pline XX, 84, qui comprend, chez ces auteurs, une espèce cultivée et une sauvage. La première est appelée par les Arabes *mulūkīya,* adjectif qui signifie « royal », mais qui tire sans doute son origine de μαλάχη, tout comme le mot *mulūḫīya,* qu'on a vu supra nº 70; cf. *Etym. maġr.* nº 54. *Ḫubbāzā* serait pour I. B. l. c., le nom de l'espèce sauvage. Alm. indique, en outre, le synonyme *buqqūla* (de *buqūl,* herbes potagères, légumes), fréquemment employé au Maroc.

Les espèces du genre *Malva* les plus répandues sont: *M. rotundifolia* L., *M. hispanica* L., et *M. sylvestris* L., mais les indigènes appellent du même nom des « mauves » appartenant au genre *Lavatera,* telles que *L. trimestris* L., aux fleurs d'un beau rouge, qui croît dans les terres « *tīrs* »; *L. olbia* L., espèce semi-arbustive, enfin *Malope malacoïdes;* cf. Jahand. 54; Br. Bl. Maire 207, R. Maire 179.

425. *Ḫarbaq.* Hellébore des Anciens.

Il y en a un blanc et un noir; on n'en trouve pas chez nous au Maġrib où il est seulement importé.

Ḫarbaq répond, ap. I. B. 772-773, à l'ἐλλέβορος de Diosc. IV, 145-146, *helleborus* de Pline XXV, 21, comprenant deux espèces, l'une, blanche, dont

les commentateurs font le *Veratrum album* L., l'autre, noire, qui serait l'*Helleborus officinalis* Salisb.; Ġas., reproduit par Alm., dit que ces plantes sont abondantes « dans les environs de *Malīliya* (Melilla), à l'Est du Ǧabal ar-Rīf ». Jusqu'à présent, ni le *Veratrum,* ni l'*Helleborus,* n'ont été signalés au Maroc.

426. *Ḫarrūb as-Sūdān.* Noix de kola.

C'est [le fruit[nommé *al-gūru* [*al-kūras* A.; *tīkūras* F.]; il n'a été mentionné par aucun des Anciens, mais un des modernes a attiré l'attention sur lui. Sa nature est chaude et sèche; il a pour propriété de soulager la fatigue et de donner bonne haleine quand on boit de l'eau après en avoir pris; il fait digérer, resserre le ventre, est aphrodisiaque, réjouit et chasse le sommeil. C'est un des mets recherchés de la table des rois.

L'expression *ḫarrūb as-Sūdān,* « caroube du Soudan », est citée par ARq. 927, avec un texte voisin de celui de la *Tuḥfa,* mais plus résumé. Le mot *gūr* est déjà mentionné auparavant, au n° 468 du *Kašf ar-rumūz,* comme synonyme de *muql azraq* (bdellium bleu pour Leclerc). Il existe bien dans l'Afrique intertropicale, et notamment en Mauritanie, un arbre qui fournit cette résine, le *Balsamodendron africanum* Arn., dont il a été question supra n° 257, mais son fruit n'a aucune ressemblance avec une caroube. Cette question, restée insoluble pour Leclerc, a pu être résolue, grâce à l'article que Ġas. a consacré au *ḫarrūb as-Sūdān,* et dont ARq., aussi bien que l'auteur de la *Tuḥfa,* se sont manifestement inspirés. *Gūr* doit être lu *gūru;* c'est le nom de la noix de kola, fruit du *Sterculia acuminata* Pal. Beauv., (ou, plus exactement ici *Cola nitida* Vent.) dans la plupart des dialectes du Soudan. Pour plus de détails, consulter l'article que l'un de nous a consacré à ce point d'histoire de la matière médicale, in *Hespéris,* 1° trim. 1928.

427. *Ḫamān.* Sureau; ici Genêt d'Espagne.

C'est *al-ḫābūr.*

Comme on l'a vu, supra n° 208, *ḫamān* répond, ap. I. B. 821, à la grande espèce de l'ἀκτῆ de Diosc. IV, 169, qui est le *Sambucus nigra* L. On trouve d'ailleurs ap. Zhw., le synonyme شبوقة ; c'est le *sauco* des Espagnols, l'espèce à laquelle Ġāfiqī, ap. I. B. l. c., donne spécialement le nom de *ḫābūr,* mot qui s'applique généralement, au Maroc, au genêt d'Espagne, *Spartium junceum* L. Malgré leur différence, le sureau et le ricin sont assez souvent con-

fondus par les indigènes, si l'on en juge par la fréquence de la mention chez les auteurs du même mot berbère pour les désigner: *ḫairuari* ap. Huyghe 823, *wairūrūd* ap. E. Laoust, *M. centr.* 169; *warūrī* au Sous; ibid., *M. et Ch.* p. 514.

CHAPITRE DE LA LETTRE *ḎĀL.*

428. *Ḏanab al-ḫayl.* Equisetum.

Le peuple l'appelle *ḥell u-rbeṭ* « délie et attache ».

L'expression *ḏanab al-ḫayl,* vulg. *ḏenb el-ḫeyl* «queue de cheval», répond, ap. I. B. 1000, à l'ἵππουρις de Diosc. IV, 52, *equisetum* de Pline XXVI, 83, *Equisetum* sp. ou prêle. On trouve aussi *ḏanab al-faras* ap. ARq. 937 et Alm. On a vu, supra n° 305, que le nom de *'aṣā 'r-rā'ī* « bâton du berger », avait été appliqué à l'*Equisetum,* mais nous n'avons rencontré chez aucun autre auteur, ni entendu, l'expression *ḥell u-rbeṭ.*

Au Maroc, l'espèce commune est l'*E. ramosissimum* Desf.; cf. Br. Bl. Maire, 141.

429. *Ḏurrāǧ.* Francolin; ici oiseau non déterminé.

On l'appelle en langage populaire *ṭayr gebbāṣ* « oiseau plâtrier ».

On trouve généralement chez les lexicographes *durrāǧ* avec د et sans ى cf. Lane s. v.; c'est l'orthographe donnée ap. I. B. 867, ARq. 252, et Alm. Il y a eu confusion ici avec le mot *ḏarārīḥ* « cantharides », qui figure en rubrique dans les mss. T. et F.; Alm. et ARq. l. c. donnent comme synonyme de *ḏurrāǧ: summān*; c'est le nom de la caille *Coturnix* sp., appelée au Maroc *semmān,* mais Leclerc fait observer que *durrāǧ* indique habituellement le francolin, *Francolinus bicalcaratus ayesha* Hart.; cf. Am. Lynes, *op. cit.* 74, et P. Bedé, n° 225. En tout cas, aucun de ces oiseaux ne fait son nid avec de l'argile, justifiant le nom d'oiseau plâtrier ». Le francolin est appelé dans la région de Rabat *ḥmār el-ḥǧel* « l'âne des perdrix », à cause de son cri.

430. *Ḏi'b.* Loup; ici Chacal.

Animal carnassier connu.

Le mot *ḏi'b* répond, ap. I. B. 1016, au λύκος de Galien (*De medic. simpl.* lib. XI); *lupus* de Pline XVIII, 34, qui est le loup d'Europe, *Canis lupus*

L. Actuellement, le mot *ḏīb*, dans l'Afrique mineure, désigne le chacal, *Canis anthus* F. Cuvier.

CHAPITRE DE LA LETTRE *ẒĀ'*.

431. *Ẓilf al-ma'z.* Sabot de chèvre.

C'est le sabot brûlé [var. il est connu F.]; il convient contre [l'alopécie], si on l'additionne de vinaigre.

L'article manque dans le ms. T.; il est réduit au titre dans le ms. A., enfin, le nom de la maladie contre laquelle le produit ci-dessus est indiqué, est incompréhensible; il faut très probablement rétablir *dā' at-ṯa'lab* « le mal du renard », c-à-d. l'alopécie, comme on le trouve dans presque tous les auteurs: I. B. 2078, ARq. 938, qui ont d'ailleurs tiré ce passage de Diosc. II, 40.

432. *Ẓilf al-ḥimār wa'l-faras.* Sabot d'âne et de cheval.

Ils facilitent l'accouchement, en fumigations.

433. *Ẓilf ḥimār al-waḥš.* Sabot d'âne sauvage.

Si on le fait brûler et qu'on en prenne en potion, il convient contre le mal de tête; mélangé à l'huile, on en enduit les écrouelles *ḫanāzīr*.

Articles imités de ceux des Anciens sur le même sujet; la dernière partie est tirée de Diosc. II, 40. Il est question de l'âne ap. I. B. 711-712 et ARq. 346. L'âne sauvage ou onagre, *Equus asinus* L., a été signalé dans le Sahara oriental.

CHAPITRE DE LA LETTRE *ĠAYN*.

434. *Ġāfit.* Eupatoire; ici Aunée.

C'est *terhalā*.

Chez I. B. 1618, *ġāfit* répond à l'εὐπατόριον de Diosc. IV, 37; *eupatoria* de Pline XXV, 29, plante sur la nature de laquelle on a beaucoup discuté.

S'agit-il de l'*Agrimonia Eupatoria* L. (Rosacées), ou de l'*Eupatorium cannabinum* L., la plante dite « Eupatoire d'Avicenne » (Composées)?; cf. la note de Leclerc, qui prend nettement parti pour la première opinion, ap. I.B. l. c. Ce dernier explique que les médecins du Maġrib extrême et de l'Ifrīqiya ont remplacé cette plante par celle « appelée en berbère *terhelān*, et qui n'est autre que le *ṭubbāq*. » Ce mot désigne, ap. I. B. 1448, la grande espèce de κόνυζα de Diosc. III, 119, dont on a fait l'*Inula viscosa* Ait., l'aunée visqueuse (Composées). C'est bien cette plante qui est connue au Maroc sous le nom de *terhalā*, indiqué par Alm., s. *ṭubbāq*, et vocalisé *terrahla* dans un de nos mss. de Ġas.; Alm. cite, en outre, le synonyme *magramān*.

L'aigremoine, l'eupatoire et l'aunée ont été signalées au Maroc, mais les deux premières sont des plantes de montagne relativement rares, alors que la dernière est très commune et vendue sur tous les marchés.

435. *Ġārīqūn.* Agaric.

Drogue connue. C'est quelque chose de gris-bleu que l'on trouve dans l'intérieur du cèdre (*arz*); il ressemble au cœur de palmier (*ǧummār*); c'est une substance ténue, de faible densité.

On trouve aussi *aġārīqūn*, notamment ap. ARq. 40 et Bkl. s. v.; c'est le grec ἀγαρικόν de Diosc. III, 1; *agaricum* de Pline XVI, 13, qui désigne l'*Agaricus officinalis* L. = *Polyporus offic.* Fr. Dans une note, ap. I. B. 1622, Leclerc dit que Sprengel fait de l'espèce mâle des Anciens l'*Agaricus driynus*(?), et de l'espèce femelle le *Boletus Laricis* Jacq. Dans le ms. de Bkl. de la bibliothèque de Rabat, on lit s. *aġārīqūn*: « Au Maġrib, on le trouve au Ǧabal Šabūka, dans les forêts de cèdres.» Nous ne savons pas encore de quelle espèce il s'agit.

436. *Ġubayrā'.* Sorbier; ici Cotoneaster (?).

C'est *tīzġā* en berbère.

Ġubayrā' (rac. *Ġ. B. R.* exprimant l'idée de poussière) répond, ap. I. B. 1627, à l'ὄυα de Diosc. I, 136, *sorbus* de Pline XV, 23, *Sorbus domestica* L., le sorbier ou cormier (Rosacées). Chez les auteurs arabes, le mot *ġubayrā'* a des sens variés: c'est le sébestier (*Cordia myxa* L.) ap. Aw. *trad.* I. 302, d'après Cl. Mullet; le pouliot (*Mentha Pulegium* L.) pour Dozy, citant l'article *fūdanǧ* de Bkl.! Ce dernier auteur a cependant un article *ġubayrā'* où il est question d'un arbuste qui se rapproche de celui dont Ġas. donne la description: « Il a des feuilles velues, paraissant poussiéreuses, des fleurs

blanches tirant sur le jaune, des fruits rouges, arrondis comme de petites noisettes, au goût de pomme, mais avec de l'astringence et de l'amertume ». Le nom de *tizġā*, qui est bien attesté, ne parait guère différent du mot berbère qu'on a vu supra n° 368, et qui est l'appellation la plus courante du sumac, *Rhus pentaphylla* Desf., au Maroc. La description ci-dessus ne saurait pourtant lui convenir, mais pourrait s'appliquer aux espèces du genre *Cotoneaster* signalées dans l'Atlas, *C. nummularia* F. et M., et *C. Fontanesi* Sprach.; cf. Br. Bl. Maire 194; R. Maire 170.

437. *Ġār*. Laurier.

C'est le laurier, *ar-rand*. Sa graine est nommée *ḥabb ġār*, et, en langage populaire, c'est *ʿaṣā Mūsā* « le bâton de Moïse ».

Ġār répond, ap. I. B. 1619, au δάφνη de Diosc. I, 90, qui est le *Laurus nobilis* L., dont il a été question, supra n° 173, à propos de sa graine. Le synonyme *rand* est cité partout, et c'est sous cette rubrique que Ġas. traite du laurier et de ses usages: il dit qu'on le cultive à Fès dans les jardins, dans la mesure où il est usité en médecine. Alm. mentionne sa fréquence au Ġabal al-ʿAlam.

438. *Ġarab*. Saule, Peuplier.

Les médecins sont en désaccord à son sujet, et l'opinion authentique est que c'est le *ṣafṣāf*.

Ġarab est classique, et répond, ap. I. B. 1631, à l'ἰτέα de Diosc. I, 117, *salix* de Pline XVI, 68, dont il décrit plusieurs espèces. On a vu, supra n^os^ 193 et 412, que le synonyme *ṣafṣāf* s'applique également au saule et au peuplier, arbres de la même famille des Salicinées. L'article ci-dessus résume celui de Ġas., dont la description se rapporte à un peuplier.

439. *Ġāz*. Fruit du palmier nain.

Il est bien connu; c'est le fruit du palmier nain (*dūm*), et on dit que la gomme de celui-ci est le *muqīl* bleu.

Nous n'avons rencontré nulle part, en rubrique, chez les auteurs où nous puisons des références, ce terme de *ġāz*, qui est le mot employé au Maroc pour désigner le fruit du palmier nain, *Chamaerops humilis* L.

Mr Laoust, *M. et Ch.*, 473 et 511, dit que c'est un mot berbère, et cite une série de formes dialectales. Les noyaux très durs de ce fruit sont utilisés pour faire des chapelets. Quant à la confusion avec le *muqīl* (ou *muql*) bleu, ou bdellium, cf. supra n° 257.

CHAPITRE DE LA LETTRE *ŠĪN*.

440. *Šāhtarağ*. Fumeterre.

Son sens est « roi des plantes herbacées », parce que *šāh* signifie sultan et que *tarağ* équivaut à *buqūl*.

Šāh tarağ a, en effet, ce sens en persan; on trouve la même explication ap. Ġas. s. v. Ce mot répond, ap. I. B. 1264, au καπνός de Diosc. IV, 105, qui est le fumeterre, *Fumaria officinalis* L.; ARq. 492, indique comme synonyme *ḥašīšat aṣ-ṣubyāna* (*ṣubyān* in texte Alger), et Alm. à Fès, *buqūl aṣ-ṣabīya*, c-à-d. herbe ou légume des jeunes garçons, ou de la jeune fille.
Les espèces du genre *Fumaria* sont nombreuses au Maroc. En dehors du *F. officinalis* L., on trouve: *F. agraria* Lag. var. *major* Bad., souvent grimpant dans les haies; *F. capreolata* L., *F. africana* L., *F. parviflora* L. etc; cf. Jahand. 47, Br. Bl. Maire, 185.

441. *Šaqā'iq*. Anémone, ici Coquelicot.

C'est *abū'n-Nuʿmān*, et on l'appelle *ṭīkūk* dans le langage populaire [var. des Arabes A. R.F.].

On trouve généralement *šaqā'iq an-Nuʿmān*; les auteurs donnent diverses explications de cette expression, qui est généralement rapportée au roi de Ḥīra *an-Nuʿmān*, mais la plus intéressante est citée par M. Casanova (*J. Asiat.* Janv. Fév. 1919, p. 135): le mot *an-nuʿmān*, qui signifie « le gracieux » (et d'où viendrait le grec ἀνεμώνη) désignerait le dieu syrien Adonis; l'expression ci-dessus devrait être traduite par « les blessures d'Adonis », allusion à la couleur purpurine de la fleur qui porte ce nom.
Les commentateurs voient dans les deux espèces d'ἀνεμώνη de Diosc. II, 172, l'*Anemone coronaria* L. et l'*Anemone hortensis* L., mais il semble, d'après ce qui vient d'être dit, que les Anciens aient réuni, sous ce nom d'*Anemone*, le genre *Adonis*, d'ailleurs voisin, et dont plusieurs espèces ont des fleurs à corolle rouge vif. La confusion avec le coquelicot, *Papaver Rhoeas* L., est déjà indiquée dans Diosc. l. c. Elle est notoire ici, où le mot *ben naʿmān*, ou *bellaʿmān*, désigne uniquement, au Maroc, le coquelicot, et

nullement l'espèce d'Anémone commune dans les forêts de chênes, *A. palmata* L. Le synonyme populaire *ṯīkūk* est berbère et cité par Ġassānī.

442. *Šiṭarağ.* Passerage.

C'est *at-taswīk* [var. *temrīḍ* F.], en berbère, et c'est *al-'uṣṣāb*. On l'appelle *ğawz ar-ru'yān* « la noix des bergers », et on dit qu'il en sort un goudron qui se concrète et constitue un des parfums à brûler.

Šiṭarağ est indiqué par Freyt. comme *indica vox* جيترك. Chez I. B. 1369, la plante qu'il désigne est identifiée avec le λεπίδιον de Diosc. II, 170, nasitort sauvage du traducteur de Matth. p. 358. Sprengel en fait le *Lepidium latifolium* L. ou grande passerage (Crucifères). Le synonyme *'uṣṣāb* est cité par tous les auteurs; I. B. l. c. le dit berbère, mais Ġas. complique la question en spécifiant que *'uṣṣāb* est le nom réservé à Fès à l'espèce « andalouse » du *šiṭarağ;* ce serait une plante qui s'attache aux arbres (?). Les autres synonymes se rapportent à l'espèce qu'il appelle « indienne »; le nom de *taswīk* (rac. *S. W. K.*, sens de nettoyer les dents) viendrait de l'usage que les bergers font de cette plante comme cure-dents; enfin sa racine teindrait la bouche comme le fait le « brou de noix », d'où le nom de *ğawzat ar-rā'ī*, analogue à l'expression ci-dessus. ARq. 948, qui mentionne aussi cette espèce indienne, dit que c'est la substance connue sous le nom de *tāy* « thé », que les habitants de Fès boivent avec du sucre en guise de café. Cette mention est intéressante, et Leclerc fait observer que, quoi qu'on pense de ce rapprochement entre la feuille de thé et celle de passerage, il résulte de cela que le thé, boisson nationale du Maroc à l'époque actuelle, était connu à Fès au début du XVIIIe siècle, alors qu'il ne l'était pas à Alger.

On a vu, supra n° 167, le *Lepidium sativum* L. Les autres espèces de ce genre signalées au Maroc sont *L. graminifolium* L., *L. hirtum* L., avec des sous-espèces, sur lesquelles, cf. Jahand. 48; R. Maire 166.

443. *Šāhsifaram.* Ocimum minimum.

C'est le petit basilic giroflé.

Le mot شاهسفرم a été diversement vocalisé par les auteurs; il est arabisé du persan *šāh sifaram* — ou *sibaram*, c'est-à-dire: roi des plantes odoriférantes (ar. رياحين). On a vu, supra nos 72, 179, et 327, la difficulté que présente l'identification des différentes espèces de *aḥbāq*, les « basilics » des

Arabes. On s'accorde généralement à faire de celle-ci l'*Ocimum minimum* L.; I. B. 593 et 1268, Bkl. et Ġas. s. v. l'appellent « basilic du Kerman » et « basilic-sarriette » *ḥabaq ṣa'tarī*. Les femmes le cultivent sur les terrasses des maisons, dans des pots, à cause de son parfum suave; on s'en sert comme condiment dans la cuisson des viandes.

444. *Šahdanağ.* Chanvre.

C'est *al-qunnāb* (le chanvre).

Šahdanağ est arabisé du persan *šāh dānah* « roi des grains », d'après Lane. On trouve aussi *šahdanaq*, ap. I. B. 1271. Quant à *qunnāb*, cité comme synonyme par tous les auteurs, notamment I. B. 1349 et 1845; ARq. 939, etc., et prononcé au Maroc *qanneb*, (avec le sens de « corde de chanvre »), c'est le grec κάνναβις, Diosc. IV, 148, lat. *canabis*, Pline XIX, 56, le chanvre, *Canabis sativa* L. var. *indica*. Ġas. dit qu'on le cultivait beaucoup de son temps aux environs de Meknès. Il ne parle que de l'usage industriel du chanvre, mais Alm. dit qu'on appelle ses feuilles *al-ḥašīša* « l'herbe, par excellence». On sait que ce mot, déformé en «*haschich*», désigne la préparation stupéfiante dont font usage les Orientaux. Au Maroc, le chanvre sert à la confection d'une sorte d'électuaire nommé *ma'ğūn* « conserve ou confiture », et, d'autre part, à préparer le *kīf*, qui est fumé dans de petites pipes spéciales par beaucoup de gens du bas peuple; il calme, disent-ils, la sensation de faim. Sur le *kīf* au Maroc, consulter l'article du Dr. Guichard dans la revue *France-Maroc*, 15 Avril 1919.

445. *Šaqāqul.* Secacul; ici autres Ombellifères à racine comestible

On l'appelle *al-ğazar al-barrī* « la carotte sauvage ».

On trouve aussi *išqāqul* ap. Freyt. s. v.; ce serait un mot nabathéen, d'après le *Mā lā yasa'*, cité par Leclerc (note ap. I. B. 1330); il est passé dans la terminologie botanique pour désigner une ombellifère d'Orient: *Malabaïta Secacul* Russel = *Pastinaca dissecta* L., dont la racine est potagère, d'où l'expression ci-dessus de «carotte sauvage», qu'on a vue appliquée, supra n° 71, à diverses ombellifères. Forskal a donné le nom de *šaqāqul* à l'*Eryngium campestre* L.; c'est une plante commune au Maroc, où elle est nommée *qarṣa'na;* cf. supra n° 322. Nous ignorons avec quelle ombellifère « commune à Fès », Ġas. identifie le *šaqāqul*; c'est là un mot inconnu aujourd'hui des herboristes marocains. Quant à Bkl., il en fait le

synonyme de *'unṣal,* mot qui désigne la scille, ce qui est une erreur manifeste.

446. *Šağarat al-barāġīṯ.* Aunée, Pulicaire, ici Berle.

C'est *terhalā,* et on dit que c'est *ez-ziyyāta* en langage populaire.

Šağarat al-barāġīṯ « herbe aux puces », est, chez tous les auteurs, le synonyme de *ṭubbāq* ou *ṭubbāqa,* que l'on a vu, supra n° 434, répondant à la κόνυζα de Diosc. III, 119, *cunila mollis* de Pline XX, 73, dont les feuilles, en décoction, tuent les puces. On en a fait l'*Inula Pulicaria* L., dont le nom d'espèce est devenu aujourd'hui un nom de genre. *Terhalā* désigne généralement au Maroc l'*I. viscosa* L. Quant à *ziyyāta,* c'est l'appellation courante de la berle, nom de la *Berula angustifolia* Koch. = *Sium angustifolium* L., et d'Ombellifères aquatiques voisines, telles que l'*Helosciadium nodiflorum* Koch. = *Sium nodiflorum* L. Il y a eu confusion ici entre des plantes de familles différentes, comme la pulicaire et la berle, qui poussent au bord des eaux. Au Maroc, on a signalé les espèces *Pulicaria inuloïdes* D. C. = *P. longifolia* Bois. et *P. arabica* Cass. subsp. *hispanica* Bois., parmi les espèces aquatiques; cf. R. Maire, 203.

447. *Šağarat al-baqq.* Orme; ici Frêne.

C'est *ad-dardār.*

Cf. supra n° 115.

448. *Šaylam.* Ivraie.

C'est la graine d'*az-zuwān,* qu'on trouve dans les céréales, et surtout le froment.

Šaylam est un mot arabisé, probablement du persan; cf. Lane s. v. Il en a été question, ainsi que du synonyme *zuwān,* supra n° 156.

449. *Šubrum.* Euphorbe.

C'est un arbre (sic) de la catégorie des *yattū'āt.*

Šubrum est apparenté au persan *šabram* (cf. Freyt. s. v.), désignant une plante qui répond, ap. I. B. 1276, à la πιτυόεσσα de Diosc. IV, 160; *pityusa* de Pline XXIV, 21, *Euphorbia Pityusa* L., espèce des régions méditerranéennes. On a vu, supra n° 210, la définition des *yattū'āt,* plantes à latex vésicant. Le mot *šubrum,* que Ġas. dit être employé de son temps au Maroc, n'est plus connu des herboristes d'aujourd'hui. Les Euphorbes sont appelées *umm el-lbīna,* sauf l'*Euphorbia resinifera* Berg. et les espèces cactoïdes voisines, qui portent le nom de *šeğret el-ferbyūn*; cf. supra n^os^ 164, 249 et 323.

450. *Ša'r al-ġūl.* Capillaire.

On l'appelle *ša'r al-ḫinzīr* « soies de sanglier », *ša'r al-ğabbār* « cheveux du géant — ou d'Orion », *ša'r al-arḍ* « cheveux de la terre», *ša'r al-ḥimār* « toison d'âne ». C'est *kuzbarat al-bi'r* « la coriandre des puits », et on l'appelle *al-baršāwšān.*

Ša'r al-ġūl signifie « cheveux de Vénus — ou de Méduse », car le mot *ġūl,* qui est persan, a donné, par l'intermédiaire de l'arabe, le français « goule »; on l'a déjà rencontré, supra n° 207, à propos de la mandragore; cf. aussi les notes de Leclerc ap. I. B. 1325 et ARq. 126 et 953; de même, *al-ğabbār* est le nom de la constellation d'Orion représentée par un géant. On a vu, d'autre part, supra n° 65, que *baršāwšān* (ou mieux *baršiyawšān*) est arabisé du persan *bar siawšān.*

451. *Šağarat aṭ-ṭalq.* Rose de Jéricho.

C'est la plante que les Arabes du Sahara nomment *el-kmīš*; elle ressemble à la patte [rest.] du Sacre resserrée sur sa proie, mais, quand on la met dans l'eau, elle s'ouvre et même se gonfle; si on l'en sort, elle se contracte à nouveau. L'eau dans laquelle cette plante a macéré a la propriété, quand on en fait boire à une femme en travail, d'amener l'accouchement, par la permission de Dieu très haut, et d'apaiser les douleurs.

Cf. supra n° 233, où on trouve la variante *el-kmīša.* Les croyances concernant l'action de la rose de Jéricho, *Anastatica hierochuntica* L. (Crucifères) sont anciennes; cf. Matth. p. 41; P. Belon ap. P. Delaunay, *op. cit.* p. 95. Pour G. Schweinfurth, la véritable rose de Jéricho serait l'*Asteriscus pygmaeus* Coss., plante du désert arabique. Elle existe dans le Sahara marocain.

452. *Šāh ballūṭ.* Châtaigne.

Sa signification est « roi des glands », et on l'appelle aussi *al-qusṭāl.*

Ces mots sont bien connus, le premier est classique, le second vulgaire; cf. ARq. 183 et 981. Ġas., s. *ballūṭ,* donne la vocalisation *qusṭāl.* On prononce au Maroc *qosṭāl* ou *qasṭāl,* mot très voisin de celui qui désigne la Bétoine et des Labiées voisines, comme on l'a vu, supra n° 90. Le châtaignier, *Castanea vulg.* Lam., n'a pas été signalé au Maroc.

453. *Šibiṯṯ.* Aneth; ici plante tinctoriale.

C'est ce qu'on nomme en langage populaire *et-tebš.*

Šibiṯṯ est l'orthographe classique d'après Lane; c'est un mot arabisé du persan *šiwiḏ.* Il répond, ap. I. B. 1275, à l''ἄνηθον de Diosc. III, 58, *anethum* de Pline XX, 74, dont on fait *le Peucedanum Anethum* H. Bn. = *Anethum graveolens* L., ombellifère de l'Asie centrale et de l'Europe méridionale. Bkl., Ġas. et Alm. s. v. donnent le synonyme *aslīlī,* qui rappelle le mot σέσελι (cf. *Etym, maġr* n° 66). Quant au terme *et-tebš* leçon du ms. A. de la *Tuḥfa,* il se rapproche d'un mot *ašbaš,* cité par Bkl. comme nom d'une plante tinctoriale. On trouve aussi ap .W. Dufougeré, *op. cit.* 135, la mention d'une plante appelée « *tebch* », dont la fleur est employée pour teindre en jaune rose. Mais il ne s'agit pas du carthame. *Tebš* est, au Maroc comme en Algérie (cf. Foureau, *op. cit.,* s. « *chebet* »), l'*Anethum segetum* L. = *Ridolfia segetum* Morris (déterminé par Mr L. Emberger).

454. *Šūnīz.* Nigelle.

On l'appelle *al-ḥabbat as-sawdā'* « la graine noire », *al-kammūn al-aswad* « le cumin noir » et, en langage populaire, *es-sānūǧ* [var. *šānūǧ*]. Ses propriétés sont nombreuses; sa nature est chaude et sèche au 2° degré; elle est incisive, détersive, résolutive, et convient aux maux de dents, à la céphalalgie froide et à l'alopécie. Si on la grille, et qu'on la respire par le nez, elle est bonne contre le rhume de cerveau et désobstrue le mieux l'ethmoïde (*miṣfā*). Elle est utile, en potions et onguents, contre l'hémiplégie (*fāliǧ*) et la paralysie faciale (*laqwa*) ; convient aussi contre la dyspnée (*rabw*) et l'asthme (*intiṣāb*

an-nafas) ; augmente le lait, combat — toujours en potion et onguent — la dureté de la rate. Elle est bonne contre la fièvre et la maladie [sic] du ventre, expulse les vers (*dīdān*) et les cucurbitains (*ḥabb al-qar'*), est emménagogue et abortive. En fumigations, elle convient aux hémorroïdes (*bawāsīr*), réduit les verrues (*ta'ālīl*), les grains de beauté (*ḫīlān*), les dartres (*bahaq*), la lèpre blanche (*baraṣ*) et les clous [sic] (*masāmīr*). Elle est utile contre la piqûre des scorpions et contre les poisons. En onguent, elle combat les douleurs des genoux et les fièvres froides. On l'emploie *intus* et *extra,* à la dose d'un demi *miṯqāl.*

Šūnīz est arabisé du persan; on trouve, ap. Lane, les variantes *šawnīz, šīnīz,* etc. Ce mot correspond, ap. I. B. 1351, au μελάνθιον de Diosc. III, 77, *gith* ou *melanthion* de Pline XX, 71, *Nigella sativa* L., dont le nom grec rappelle la couleur noire des graines (ar. *ḥabba sawdā'*). On a vu, supra n° 229, le synonyme *sānūǧ,* souvent prononcé *šānūǧ* au Maroc. C'est une des panacées de la médecine arabe comme de la thérapeutique ancienne; cf. Dr. Perron, *Médecine du prophète,* 60; *K. ar-raḥma,* trad. 27. Nous avons rectifié quelques erreurs d'Alph. Meyer et de Salmon: حب القرع ne doit pas être traduit par « tumeurs de la jambe », mais par « cucurbitains », mot qui rend exactement l'aspect « en grains de courge » des anneaux de *toenia.*

455. *Šawkarān.* Cigüe; ici Jusquiame.

C'est *as-saykurān,* et on l'appelle, en langage populaire, *gengīṭ.*

Šawkarān est arabisé du persan d'après Lane. Ce mot répond, ap. I. B. 1350, au κώνειον de Diosc. IV, 74, *cicuta* de Pline, XXV, 83, جقوطة en *'aǧamīya*; c'est la grande cigüe, *Conium maculatum* L. (Ombellifères). Par contre, ap. ARq. 495, *šawkarān* est le synonyme de *saykurān,* vulg. *sīkrān,* et de *banǧ,* mots qu'on a vus, supra n° 77, appliqués à la jusquiame. Il en est de même ap. Bkl., citant Ibn Wāfid, s. *banǧ.* En tout cas, le synonyme *gengīṭ* ne peut désigner la cigüe; c'est le nom berbère de la jusquiame. Il est cité ap. Bkl. l. c., Ġas. s. *saykurān* et Alm. s. *banǧ.* Au Maroc, il s'applique aussi bien à la plante qu'à ses fruits.

456. *Šīḥ.* Armoise.

Ses espèces sont nombreuses; la meilleure est l'arménienne qu'on nomme dans le langage vulgaire *aš-šīḥ al-ḫurāsāni* « l'armoise du Khorasan »; elle est importée d'Orient.

Šīḥ, ap. I. B. 1372, répond non pas à l'ἀρτεμισία, mais à l'ἄψινθιον θαλάσσιον de Diosc. III, 24; *absinthium seriphium* de Pline XVII, 29, alvine marine du traducteur de Matth. p. 397, dont on a fait l'*Artemisia maritima* L., alors que le *šīḥ* des Arabes d'Orient correspond à l'*A. judaica* L. En réalité, ce mot de *šīḥ* est le nom générique des armoises, faisant au pluriel *šīḥāt;* cf. Abū Ḥanīfa, ap. Bkl. s. v. Au sujet de l'espèce du Khorasan, ARq. 940, s'exprime à peu près dans les mêmes termes que ci-dessus; il s'agit de l'*Artemisia Cina* Willk. var. *pauciflora* Stoechm. et espèces voisines, qui, pour certains, ne sont que des variétés de l'*A. maritima.* Elles fournissent le « *semen contra* » officinal, dit aussi « d'Alep » ou « d'Alexandrie ».

Au Maroc, *šīḥ* est le nom de la plante par excellence des steppes des Hauts Plateaux de Debdou et de la Moyenne Moulouya, l'*A. Herba alba* L., que butinent les abeilles, et qui rend leur miel, dit Ġas., blanc comme le camphre. Elle ne contient pas de santonine, mais est néanmoins employée comme vermifuge, emménagogue et stomachique; cf. Battandier, *Plantes médic. op. cit.* 35; E. Perrot, *op cit.* 148.

457. *Šukā'ä.* Indéterminé.

Le peuple du Maġrib l'appelle *ḥāšā-llāh* « à Dieu ne plaise ».

On trouve aussi *šukā'ā* ap. I. B. 1335; ce mot répond à l'ἄκανθα ἀραβική de Diosc. III, 13, dont l'identification reste douteuse, bien que Sprengel ait proposé l'*Onopordon arabicum* Bon.; Bkl. donne le synonyme *ibrat ar-rā'ī* « l'aiguille du berger », mais Ġāfiqī, ap. I. B. 15, s'élève contre cette assimilation. Il en est de même pour l'identification qu'on trouve dans Razès, ap. Bkl. l. c., entre *šukā'ä* et *umm ġaylān,* nom d'un acacia épineux cité supra n° 46. Alm., citant Ġas., s. *šukā'ä,* dit que c'est *šawkat Maġīla* « l'épine de *Maġīla* ». Il est question de cette plante ap. I. B. 1315, où est cité un article de 'Abd Allāh. b. Ṣāliḥ al-Kutāmī, et, plus loin, n° 2106, un autre de Ġāfiqī, aux termes desquels *Maġīla* serait « une contrée du pays des Berbères ». Leclerc l'identifie avec une ville voisine de Fès, dont parle Idrīsī, et qui était déjà ruinée de son temps. La plante serait la *Centaurea calcitrappa* L., chaussetrappe ou chardon étoilé, très commun à Rabat dans le « *mechouar* » du palais du Sultan, mais le même nom a été donné à un Ononis épineux, *O. antiquorum.*

458. *Šarbīn.* Genévrier.

C'est l'arbre au goudron; on l'appelle en berbère *tīqqi.*

On a vu, supra n° 352, les difficultés que rencontre l'identification du *šarbīn,* dont les auteurs marocains, comme Alm., font « une sorte de *'ar'ar* qui ressemble au *sarw* et fournit le goudron épais ». Le mot *šarbīn* n'est pas usité au Maroc. En rendant *sarw* par cyprès, ainsi que nous l'avons fait supra n° 381, on peut penser qu'il s'agit ici du *Juniperus phoenicea* L., dont les feuilles ont une certaine ressemblance avec celles du cyprès; mais, si l'on traduit *sarw* par cèdre, comme on peut le déduire du *K. al-filāḥa,* c'est du *J. oxycedrus* L. qu'il est alors question. La présence dans le ms. A. du synonyme berbère تيق, qu'on peut lire *tīqi* ou *tīqqi,* fait pencher en faveur de la seconde hypothèse, l'oxycèdre portant ces noms dans la *tašelḥīt*; cf. E. Laoust, *M. et Ch.* 490. Sur les genévriers et leurs noms berbères, cf. aussi R. Maire, *op. cit.* 142.

459. *Šanğ.* Coquillage.

Sorte de coquillage (*ḥalazūm*) ; on l'appelle en langage vulgaire *l-ūda'.*

Šanğ, qui se rattache peut-être à la racine *Š. N. Ǧ.* exprimant l'idée d'être ridé, contracté, comme le sont beaucoup de coquillages, est cité par I. B. 1346 et 2272, ARq. 958, avec, chez ce dernier, la variante *šak* et le synonyme البوق الطويل(?) — on lit بعوض dans l'édition d'Alger. Après avoir rendu *šanğ* par *Murex* dans sa traduction d'ARq., Leclerc, dans celle d'I. B., renonce à chercher de quel grand coquillage de mer il s'agit dans la description de Tamīmī, qu'I. B. reproduit. On a vu, en effet, à propos des rares mollusques dont il est question dans la *Tuḥfa,* aux n^os^ 130 et 186, quelle est la pauvreté et l'imprécision de la nomenclature zoologique des Arabes, analogue à celle des Anciens. Ils ne se sont intéressés qu'aux rares espèces présentant une utilité en médecine.

A noter la forme *ḥalazūm,* qu'on trouve citée dans le *Vocabulista* édité par Schiaparelli.

460. *Šakk.* Arsenic.

C'est *ar-rahağ, samm al-fa'r* « le poison de rat », *turāb al-hālik* « la terre qui tue ». Si un rat vient à en manger, il meurt, et tous les rats qui auront flairé son cadavre mourront également.

La vocalisation *šakk* est celle du *Qāmūs;* l'orthographe *šukk* de Leclerc, ap. ARq. 596, semble inexacte. Cet article est imité d'I. B. 1336, qui note que *rahağ* est le mot courant au Maġrib. Il désigne surtout l'orpiment, ou sulfure d'arsenic, qui entre non seulement dans la composition de la « mort

aux rats », mais aussi dans le mélange épilatoire appelé *nūra,* cité supra n° 290. Il a été déjà question de l'arsenic, supra n° 145. Sur son emploi en magie noire, cf. Mauchamp, *op. cit.* 285.

461. *Šifnīn.* Tourterelle.

C'est *al-yamām.*

La vocalisation *šifnīn* est attestée par Freyt. et Dozy. Ce dernier dit que ce mot désigne l'alouette pour les uns, la tourterelle pour les autres. I. B. 1326-27, distingue une espèce terrestre qui est *al-yamām.* C'est, d'après S. de Sacy (note de Leclerc), le nom de la tourterelle en Egypte — sans doute *Columba Cambayensis* L., ou tourterelle à gorge tachetée; cf. *Descr. Egypte, Hist. nat.* XXIII, 376. Il en est de même au Maroc, mais pour un autre genre de tourterelle, *Streptolepia turtur arenicola* Hartert, signalée à peu près partout; cf. P. Bedé, *op. cit.* n° 219, Am. Lynes, p. 67.

462. *Šīrzaq.* « Guano » de chauve-souris.

C'est l'urine de la chauve-souris (*al-ḫuffāš*), et, pour d'autres, son lait.

Šīrzaq est, pour Dozy, un mot nabathéen ou persan; dans cette dernière langue, en effet, *šīr* signifie « lait », mais on trouve, ap. I. B. 1376, *šīzraq,* et Cl. Mullet (*note* ap. Aw. I, 92), explique que le mot est indiqué dans l'*Agriculture nabathéenne* comme désignant une sorte de « guano » qu'on trouve dans les lieux fréquentés par les chauves-souris. Au Maroc, ces animaux sont appelés dans le peuple *ṭēr el-līl* « l'oiseau de nuit ».

Fin de ce qui a été trouvé utile. Louange à Dieu maître de l'univers; il nous suffit; il est la meilleure sauvegarde. Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu, le très-haut, le très considérable.

INDEX FRANÇAIS

INDEX.

(Les chiffres renvoient aux articles, et non pas aux pages.)

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

P

Q

R

S

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Au cours de la longue durée de l'impression de cet ouvrage (1928-1933), trois autres manuscrits de la *Tuḥfa* sont venus à notre connaissance. Nous indiquons ici quelques variantes ou additions provenant de ces exemplaires et qui n'ont pu trouver place dans le corps de la traduction.

Page III, ligne 27; lire : suivies.
— IV, dern. ligne; — : Šaqrūn.
— XII, l. 18; — : *Ǧāmiʿ*.
— XIV, l. 22; — : botaniste.
— XV, l. 20; — : consacrés.
— XXV, l. 26; — : *Taḏkirat*.
— XXX, l. 15; — : Abū-l-Munā ... Kūhīn al-ʿAṭṭār.
— 3, l. 20; — : *māhīyat*.
— 8, l. 27; — : *āḏān*.
— 14, l. 20; — : confondue.
— d°, l. 23; Variante: *sāngu*. [Le mot figure déjà ap. Léon l'Africain, éd. Scheffer, III, 467. Il est encore vivant en arabe de Mauritanie; cf. A. Reynier, *Méthode...*, p. 134.]
— 17, l. 23; lire : appellation.
— 20, l. 25; — : Ġāfiqī.
— 26, l. 5; — : *silīqūn*.
— 29, l. 11 et 13; — : *dôm*.
— d°, l. 29; — : *kumayša*.
— d°, l. 30; — : 451.
— 30, l. 4; — : *banafšah*.
— d°, l. 16; — : nom.
— 32, l. 23; — : *mulūḫīya*.
— 33, l. 2; Variante: *el-gīz* [*Gīz* est, en général, le nom de la scorzonère; cf. Dozy, II, 431; Beaussier, s. v.; al-Ġassānī, *Ḥadīqa*, s. *bahman*].

— 45, l. 31; lire : جّ
— 46, l. 14 et 15; — : *al-ǧawzat...*
— 48, l. 5; — : testicule.
— 50, l. 30; — : *zarāwand* (aristoloche); [sur le *zarāwand*, cf. infra, n° 140].
— 52, l. 20; lire : *Genista.*
— 54, l. 3; supprimer : de celles.
— 64, av. dern. l.; lire : *šangabīl.*
— 84, l. 5 et 13; — : *ṣuḥayfat.*
— 85, l. 25; — : *al-kabbāba.*
— 88, l. 25-27; [Afirlo est sans doute une mauvaise lecture d'Amergo; cf. Léon l'Africain, II, 229 (Mergo) et note 1].
— 94, l. 12; lire : avec *ḏ.*
— 112, l. 14 et 17; — : *Masṭakā.*
— 124, l. 7 et 11; — : *ṣuḥayfat.*
— d°, l. 27; — : *ez-zenbūʿ.*
— 126, l. 5; — : en font le peuplier *šaǧarat al-ḥawar.*
— 129, l. 11; — : parent du persan.
— 130, dern. l. [Sur le λώτος cf. St. Gsell, *Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord: Hérodote,* Alger-Paris, 1916, p. 94].
— 141, l. 28; lire : apparentés au persan.
— 159, l. 1; — : « transcrit », au lieu de « prononcé ».
— d°, l. 7; — : *Atriplex.*
— 169, l. 6 : — : chameaux.
— 171, art. 395 : [*Sīrbaǧ* est sans nul doute l'altération de *šīrbaḫ* ou *šīrbaḫšīr,* donnés dans le *Dictionnaire persan-français* de Desmaisons et ap. I. B. 1373, comme désignant des racines importées de l'Inde, noires au dehors, jaunes au dedans, et qui seraient, pour certains auteurs, analogues au *šīṭaraǧ hindī* (infra n° 442) et, pour d'autres, au *ḫarbaq aswad* (infra n° 425). Les herboristes marocains ignorent aujourd'hui ces termes.]
— 172, l. 31; lire : Ǧbel Zālāġ.
— 174, l. 19; — : on entend.
— 188, l. 3, 8 et 14; — : *šīṭaraǧ.*
— 196, l. 23. Variante : Fin de ce qui a été trouvé enregistré (*muqayyad*).

• مطبوعات معهد العلوم المغربية - الجزء ٢٤ •

كتاب
تحفة الاحباب
في ماهيّة النبات والاعشاب

وهو كشف رموز المادّة الطبّيّة
بالالفاظ المغربيّة
مع ترجمته بالفرنساويّة وحلّ مشكلاته

باريز
بمكتبة پول قطنير
سنة ١٩٣٤

بسم الله الرحمن الرحيم و صلى الله على سيدنا محمد و آله

الحمد لله خالق البشر ، و منزل المطر ، و مرسل [1] الرياح و السحاب المقدّر ، مُزيّن الافلاك بالنجوم و الشمس و القمر ، خلق النبات فجعل منه شجارًا و ثمارا ، و عشباً و حباباً و ازهارا ، فمنه ما هو للغذاء و منه ما هو عقّار ، منه ما فيه منفعة لنا و منه ما فيه ضرر ، و نحمده سبحانه على ما انعم به و اظهر ، و نشكره على ما علم به و ستر ، و صلى الله على سيدنا محمد سيد البشر ، الشافع يوم المحشر ، و على آله الطيبين و اصحابه الاكرمين ،

و بعد فهذا تفسير بعض الادوية و العقاقير المبهمة الاسم الصعبة المعرفة جمعتها مما هو معروف بل مشهور في كتب الحكماء و لم اضع في هذا الكتاب الّا ما هو عليه العمل بين يدي اصحاب الوقت من الاطباء [2] و قد اشرت فيه الى بعض التباخرات من الصموغ و غيرها ، و سمّيته بتحفة الاحباب ، في ماهيّة [3] النبات و الاعشاب ، و استعين بالله تعالى في جمعه و المنفعة [4] بتحصيله و ان ينفّع به مَن طلبه مِن الاخوان و رتّبته على حروف ابجد فابتدئ ان شآء الله بحرف الالف

(1) F. مسخر
(2) R. المتطببين
(3) T. نهاية
(4) F. المنبعت

باب حرف الالف

1 ـ افسنتين ـ هي [1] شيبة العجوز و تسمّى بالشيخ الرومي [2] ،

2 ـ امليلس ـ هو الصفير ،

3 ـ اذن الفار ـ من انواعها المرددّوش و تسمّيها البرابر تأيمَرّزا [3] ، منها ما هو زهرها اصفر في وسطها حبة كالكزبرة [4] و نوع آخر زهرها بنفسجي و هي شبيهة باللبلاب صغيرة الاوراق رقيقة القضبان و كثيراً ما ترعاها الخطاطيف طيبة الرآيحة ،

4 ـ اكليل الملك ـ تسمّيه العامّة بالمغرب [5] باذن النّعجة و من انواعه حشيشة العقرب ،

5 ـ اسليخ ـ هو الليرون ،

6 ـ الوبَن (؟) [6] ـ هو تربد (؟) [7] ،

7 ـ البِرسناء [8] ـ هو الخروع المسمّى عند العامّة [9] انجارف [10] بالبربريّة ،

8 ـ اناغاليس ـ الذكر منه زهره احمر و الانثى زهره ازرق يقال له حشيشة العلق ،

(1) R. هو
(2) A. ارمنى
(3) R. تيمرزا ' A. تايززرا
(4) F. فربورة
(5) T. عامّة العرب
(6) R. A. العبعاب
(7) R. تيرنط
(8) R. الرشناء
(9) R. F. هو خروع العامّة
(10) T. انكرف

9 ـ اناغورس ـ يسمّى بالبربريّة ... [1] و يسمّى بخرّوب الخنزير و تسمّيه العامّة بفول الكلاب ،

10 ـ انجرة ـ هو الحُرّيق ،

11 ـ آس ـ هو الريحان ،

12 ـ آذريون ـ هو نوار أزويول ،

13 ـ اسطوخُدُس [2] ـ هو الحلحال و بالبربريّة تَيمَرزا [3] ،

14 ـ انجدان ـ هو الدرياس و يسمّى بعشبة النسآء و بقلة الحزاز [4] ،

15 ـ اكليل الجبل ـ هو آزير [5] بلسان عامّة المغرب [6] ،

16 ـ اللوبيا ـ حبّ يؤكل ، يعين على الجماع ، معروف بالمغرب يزرع ، و قيل حيوان في جزآير البحر ،

17 ـ ايّل ـ هو آوداد بالبربريّة ،

18 ـ امبربارِس [7] ـ هو نَور [8] شجرة ارغيس بالبربريّة و يسمّى برباِرس ،

19 ـ الاسفراط المكّي ـ يسمّى بالكُندول [9] عند العامّة ،

20 ـ الجاوي ـ بخور علك شجرة بالهند [10] اجوده البرّاق الذكي الرايحة الضارب بين الحمرة و البياض ،

(1) T. انيوجر ' A. انيوطون ' F. انيوفان ' R. ايتوجر
(2) Manque dans A.
(3) T. تيفيز ' R. تمزير
(4) Dans A seulement.
(5) F. R. ازرود
(6) F. العرب
(7) T. اميربارس ' F اميرفارس '
(8) R. بزر ' F بززر
(9) A. الجندل ' F. الجندول
(10) بالسند

21 ـ أترج ـ هو الترنج على بابه ،

22 ـ اسل ـ هو السمار ،

23 ـ اثل ـ هو تاكَّوت [1] ،

24 ـ ابنوس ـ هو ساسم ،

25 ـ الاقحوان ـ يسمّى بابونج [2] الحمير بلسان اهل فاس ،

26 ـ ابهل ـ هو العرعار الذكر ،

27 ـ الاسفنج ـ هو السكّوم و يقال له الهليون [3] ،

28 ـ إِيرِسا [4] ـ هو السوسان الازرق ،

29 ـ أُشَّق وَ أُشَّج ـ هو الفاسوخ [5] و هو علك الكلخ ،

30 ـ اشفاقس [6] ـ هي السالمة و يقال لها المفصّحة لانها تفصّح لسان مَن اكلها ، خاصيّتها تؤلف بين اثنين في المحبّة ، معروفة ، يعرفونها اهل الاندلس بالسالمة ،

31 ـ اشقيل ـ هو العنصل و يقال له بصل الفار و بصل الخنزير و بصل فرعون ،

32 ـ افيِثمون ـ هو النبات الذي يتعلق بالسدر و شبيه بنسج العنكبوت ، خيوط صُفر لا اصل لها و لا ورق ،

(1) Manque dans A.
(2) F. A. بابنج
(3) T. A. الهيلون
(4) F. اليرسا
(5) A. T. الفسوخ
(6) F. اشفاقق

33 ـ انيسون ـ هو حبّة حلاوة [1] ،

34 ـ ادخِر [2] ـ معروف عند العامّة بالادخير [3] ،

35 ـ انزروت ـ يسمّى بحوانيت العطارين بسميد العنزروت ،

36 ـ اسارون ـ عقّار مجلوب من المشرق ،

37 ـ اسفِداج [4] ـ يقال له بياض الوجه ، معلوم ،

38 ـ اشنان [5] ـ يسمّى بالبربريّة تاسرا ،

39 ـ الانك ـ هو الرصاص و يقال له آبار ،

40 ـ افيون ـ هو لبن الخشخاش الاسود المصري [6] ،

41 ـ ابريسم [7] ـ هو الحرير ،

42 ـ اسفُنج البحر ـ هو الجفّافة ،

43 ـ املج [8] ـ من انواع الهليلج مجلوب من الهند صيني اصلا ،

44 ـ انفحة ـ هي المجبنة التى يجبّن بها الحليب و تكون في كرش الحيوان الرضيع ،

45 ـ اجّاص ـ البرقوق و يسمّى بعين البقر [9] ،

46 ـ أُمّ غيلان [10] ـ هي شجرة الطلح ،

(1) A. الحلوة
(2) T. F. ادخير
(3) R. بادخير
(4) Manque dans A.
(5) Manque dans T.
(6) F. المضروب ‘ R. المغرب
(7) T. R. ابرسيم
(8) Manque dans A.
(9) A. البقرة
(10) Manque dans T.

47 ـ إسبناخ [1] ـ نوع من القطف ،

48 ـ إبن عرس ـ يسمّى بفارة الخيل ،

49 ـ إكتَمَكت ـ يسمّى بحجر النسر و حجر الطلق ، اذا حركتَه تسمع صوتاً كالجلجل ، من خواصّه اذا عُلق على امراة في وقت الولادة اسرعت الولادة باذن الله تعلى ،

50 ـ انجبار ـ عشبة [2] تنبت على شاطيء الانهار و السواقي بقرب المآء [3] ، زهرها احمر وورقها شبيه بورق النفل [4] في ثمرها قبض [5] و عفوصة ،

51 ـ اطريلان ـ هو اطليلان [6] و يسمّى برجل الغراب [7] ،

52 ـ اشخيص ـ هو آدّاد ،

53 ـ اطرمالة ـ يسمّى بالبربريّة . . . . . . [8] ،

54 ـ اسرنج ـ هو الزرقون و يقال له السيلقون [9] ،

55 ـ إسفيوس ـ هو البزرقطونا ،

56 ـ الرِجينَه ـ تسمّى بالبربريّة وارورِي [10] ،

57 ـ العشبة الحمراء ـ هي بساط الملوك ،

(1) R. اسفناح ،
(2) A. شجرة ،
(3) Manque dans F.
(4) T. البقل ، F. الدفلة ،
(5) T. فى طعمها حمظ ،
(6) A. الطليلان ، F. واضليلان ،
(7) Dans A seulement.
(8) T. كندر ، A. كركم ، F. كنكر ، R. كنكير ،
(9) A. اسلينقون ، T. الشيلقون ،
(10) T. اوريون ، R. اوروى ،

58 ـ اسطرك ـ هي الميعة [1] ،

ـ [2]

59 ـ اشنة [3] ـ قشور تلتوي على شجر البلّوط و الجوز و الصنوبر [4] ،

60 ـ النبتة الصبية [5] ـ هي تاسكرا [6] و تسمّى بشوك الجمال [7] ،

61 ـ الخشل ـ هو الدوم ،

باب حرف الباء

62 ـ بنطفلون ـ هي شجرة مريم ،

63 ـ بنفسج ـ معروف ، على بابه ،

64 ـ بندق [8] ـ هو الجلّوز ،

65 ـ برشياوشان [9] ـ هو كسبرة [10] البير ،

66 ـ بادَورَد ـ هو العصفور ،

67 ـ بقلة يمانية ـ هي اليربوز ،

68 ـ بقلة حمقاء ـ هي الرجلة [11] و يسمّى بالفرفح ايضاً [12] ،

(1) A. المايعة ،
(2) املح est placé ici dans T.
(3) Manque dans A. et T.
(4) R. النوا
(5) T. المنيتة ، R. المنبت
(6) A. T. F. تسكرا
(7) R. الحمار
(8) Manque dans T.
(9) A. برشاوشان
(10) F. قصيبة
(11) A. الرجيلة
(12) Manque dans F. et R.

69 ـ بزرقطونا ـ معروف ،

70 ـ بقلة يهوديّة ـ هي الملوخيا (1) ،

71 ـ بهمن (2) ـ هو الجزر ، منه الابيض و منه الاحمر ،

72 ـ بادرنجوية ـ هو حبق الترنج و يسمّى البادروج (3) ،

73 ـ بسد ـ هو المرجان ،

74 بيدوق (؟) ـ هو علك الجوز ،

75 ـ بوصير ـ هو مصلح الانظار ،

76 ـ باقلاء ـ هو الفول ،

77 ـ بنج ـ هو السيكران (4) ،

78 ـ بيش ـ هو الذي يسمّى بالشرناك (5) و تسمّيه اهل البادية من العرب (6) البلعلع و بالبربريّة اكْنطر (7) ،

79 ـ بقلة ـ تسميها العامة تافريفرا ،

80 ـ بو زَيدان ـ هو خصى الثعلب الكبير من الحيّ و الميّت بلسان العامّة ،

81 ـ بَجنكشت ـ هو بزر خِروع العامة (8) الذي يسمّى بانجَرف ،

(1) A. T. R. الملوخية
(2) T. بهمان
(3) T. البدروج
(4) A. T. السكران ،
(5) T. بشرنك
(6) T. من العامّة
(7) F. R. الكندر ، A. الكنار ، T. اجنطر
(8) Dans F. et R. seulement.

82 ـ بطرساليون (1) ـ هو بزر الكرافس (2) الجبلي ،

83 ـ بلبوس ـ هو البرواكْ (3) ،

84 ـ بردي ـ هو تابودا ،

85 ـ بربينة ـ هي بايموت (4) بالبربريّة ،

86 ـ بابونج ـ معروف ، أصنافه ثلاثة احمر و اصفر و ابيض ،

87 ـ بلّوط ـ على بابه (5) و يسمّى بالسنديان ،

88 ـ بسبايج ـ يسمّى بالبربريّة تيشتيوَن (6) ، عروق كحل الظاهر خضر (7) الباطن له زغب و أَرجُل ، شبيه بدودة الحرير و كثيراً ما ينبت في الصخور (8) الندية بقرب الماء (9) ،

89 ـ بخور مريم ـ تَوسرغينت (10) ،

90 ـ باطونيقا ـ هو القسطران (11) معروف ،

91 ـ بساط الملوك ـ معروف ، نبات رقيق قضبانه تفترش على وجه الارض و اذا قطعتَها سال منها لبن و اوراقها تقرب اوراق العدس ،

92 ـ بورق ـ (12) النيطرون ،

1 A. بطرسليون
2 T. الكرافيس
3 A. T. R. البرواق
4 F. يبموت
5 عند فاس
6 A. إستيوان
7 F. R. حمر
8 T. الموضع
9 F. R. المياه
10 A. تسرغنت
11 A. R. القسطان
12 Dans T. seulement.

باب حرف الجيم

93 ـ جزر ـ هو السفنّارية و يسمّى خيزّوا بلسان العامّة بفاس [1] منه برّي و بستاني ،

94 ـ جلّنار ـ هو زهر [2] الرمّان الحامض الذكر ، تسمّيه العامّة برمّان المروج [3] ،

95 ـ جرجير [4] ـ هو نبات يوجد [5] بحوانيت العطّارين و يسمّى بيوك علي ،

96 ـ جَوَرس ـ يقال له انيلي بلسان العامّة و الابيض [6] منه تافسوت [7] ،

97 ـ جنا ـ يسمّى باللنج و هو اساسنوا ،

98 ـ جوز بوّا ـ هو جوزة الطيب ،

99 ـ جوز الزنج ـ هو الجوزة السحراويّة ،

100 ـ جوز ماثل ـ هو جوزة المرقد المشوكة [8]،

101 ـ جعدة ـ معروفة بهذا اللفظ و من أنواعها الخزامة ،

102 ـ جنطيانة ـ مجلوبة [9] ، عرق [10] بين صفرة و حمرة ،

[1] Dans T. seulement.
[2] Dans A. seulement.
[3] A. امروز ، F. R. امرز
[4] Manque dans T.
[5] Rest. d'après A. seulement
[6] Manque dans T.
[7] F. تفسوت
[8] T. المشركة ،
[9] R. معروقة ،
[10] T. عروق ،

103 ـ جُندُبادستر ـ خصَى حيوان في البحر ،

104 ـ جلبوب ـ هي الحرّيقة الملساء [1] ،

105 ـ جار النهر ـ تسمّيه العامّة لسان الحِرّ و ورقه كالدفلة يكون على وجه المآء،

106 ـ جزمازج ـ هي تكّوت ،

107 ـ جمّار ـ هو قلب النخلة ،

108 ـ جَوَشير ـ هو صمغ شجرة يجلبه الناس [2] من المشرق ،

109 ـ جُفّة [3] البلّوط ـ هي القشرة الرقيقة التى تكون بين اللبّ و القشر،

110 ـ جدّوار [4] ـ عرق كالزنجار مجلوب من المشرق ،

111 ـ جِلاوز [5] ـ هو حبّ الصنوبر الكبير في بعض التفاسير ،

باب حرف الدال

112 ـ دار صيني ـ هي القرفة الغليظة ،

113 ـ دار شيشعان ـ هو الجندول ،

114 ـ دوقوا ـ هو الجزر البرّي ،

115 ـ دردار ـ يسمّى شجرة البقّ و هو معروف ،

[1] F. R. الحريق الاملس ،
[2] R. الينا ،
[3] A. جفات ،
[4] Dans R. et F. seulement.
[5] A. جلواز

116 ـ دُبّا ـ هي اقرع و تسمّى اليقطين (1) ،

117 ـ داب ـ هو الدلم ،

118 ـ دم الاخوين ـ يقال لشجرته الشيان و قيل علكها و قيل عصرتها و تسمّيه عامّة اهل المغرب (2) الشيان ، يوجد في الاحواض ،

119 ـ درونج ـ قطع خشبة عقيدة الاصول صلبة اغبر الظاهر ابيض الباطن غير موجود يجلب الينا من المشرق ،

120 ـ دهن خل ـ ويروى بالحآء و هو دهن السمسم أي الجلجلان ،

121 ـ دخش ـ معروف و يسمّى بالبربريّة ادغم ،

122 ـ دند ـ هي حبّة الملوك (3) معروفة ، تسهل بقوة و لا ينبغي ان تُشرَب مفردة الّا ان تصلح بالاهليلج والكثيرا و لا يكثر منها ،

باب حرف الهاء

123 ـ هليون ـ هو السكّوم ،

124 ـ هندباء ـ بلسان العامّة تسمّى بتِفاف (4) ،

125 ـ هيوفاريقون ـ هو بزر الخشخاش الاسود ،

126 ـ هليلج ـ هو الاجّاص (5) الهندي ، أصنافه ثلاثة اصفر و اسود و احمر كابُلي ،

[1] A. شجرة اليقطين ،
[2] R. F. العرب
[3] A. حب الملوك ، T. F. حبة ملك
[4] A. التلفاف
[5] A. اللنجاس ،

127 ـ هرنوة ـ تسمّى بالفُلَيفلة (1) ،

128 ـ هدهد ـ هو طير معلوم و تسمّيه العرب بالبادية التبّيب (2) ،

باب حرف الواو

129 ـ وجّ ـ هو اصل السوسن الاصفر ،

130 ـ ودع ـ معروف ،

131 ـ ورل ـ هو بلسان العامّة رضّاعة البقر و قيل الكبير من الوزغ ،

132 ـ واسمة ـ هي شجرة النيل ،

133 ـ ورس ـ هو شيء احمر يؤتى به من اليمن (3) يشبه سحيق الزعفران و يطلق هذا اللفظ على الحجر الموجود في مرارة البقر ،

134 ـ ورشان ـ هو طير تسمّيه العامّة آزطوط (4) ،

135 ـ وشق ـ هو علك الكلخ و يسمّى بالفاسوخ (5) ،

136 ـ وبر ـ معلوم ،

137 ـ ورد ـ على بابه و هو أصناف احمر و اصفر و ابيض ،

[1] F. فلفلة
[2] Manque dans A. et T.
[3] A. المشرق
[4] A. وطوط ،
[5] A. الفسوخ ، F. الفاسح

باب حرف الزاي

138 ـ زنبق [1] ـ هو الياسمين ،

139 ـ زرنباد ـ اصل نبات يشبه السعَد و اعظم و اقلّ رآئحة منه و لونه بين الصفرة [2] و البياض ،

140 ـ زَراوَند ـ هو البرزطم ،

141 ـ زوفا يابس ـ حشيشة تفترش اغصانها على وجه الارض ، ورقها شبيه بالزعتر دقيق جدًّا طيّب الرآئحة مرّ الطعم ، منه جبلي و منه بستاني ، معروف عند اهل الصنعة الطبّيّة ،

142 ـ زوفا رطبة ـ هي الصوف الموذّحة ،

143 ـ زنجبيل ـ يسمّى بلفظ العامّة اسكنجبير [3] ،

144 ـ زاج [4] ـ انواعه كثيرة ابيض و هو القلقديس و اصفر و هو القلقطار و اخضر و هو القَلقَنت و احمر و هو الصوري ، اجوده الاخضر المصري ثم الابيض ،

145 ـ زرنيخ [5] ـ معدن منه ابيض و اصفر و احمر [6] ،

146 ـ زجاج ـ يتّخذ من الحصى و القلي المطبوخَين ،

[1] Dans A. seulement.
[2] T. الصفورة
[3] A. R. سكنجبير
[4] Manque dans F. et R.
[5] — d° —
[6] Manque dans A.

147 ـ زنجفور ـ مصنوع من الزيبق و الكبريت و قد يكون معدناً اذا اتّفق ان يسيل شيء من الكبريت في معدن الزاوق ،

148 ـ زنجار ـ يتولّد في [1] معادن النحاس و هو اجود و قد يكون مصنوعاً ،

149 ـ زيبق [2] ـ يستخرج من معدنه و من حجارته بالنار [3] ،

150 ـ زفت ـ صنفانِ اسود حجري [4] سيّال و منه جبلي يسيل من شجرة الصنوبر ،

151 ـ زعفران ـ معروف [5] اجوده الذكي الرآئحة الغليظ الشعر الشديد الحمرة و هذا النوع غُرس عندنا بمرّاكش فاخرج عن [6] الصفة المذكورة و النجيب منه [7] المجلوب من ارض سوس يسمّى بزدّوتي [8] ،

152 ـ زعرور ـ يسمّى بلفظ العامّة بتفّاح المزّاح [9] ،

153 ـ زبد البحر ـ خمسة اصناف ،

154 ـ زيت الانفاق ـ هو زيت الزيتون ،

155 ـ زيت الفلسطين ـ هو زيت الزيتون الفجّ الذي لم ينضج ،

156 ـ زوان [10] ـ معلوم ، هو الذي ينبت مع الزرع ،

[1] T. من
[2] A. F. T. زبيق
[3] Manque dans T. et R.
[4] Manque dans A.
[5] Dans A. seulement.
[6] F. R. يخرج على
[7] A. F. R. وكذلك
[8] A. بزر دوتى ، F. بازدتى ، R. بالزدوى
[9] R. المزاع
[10] A. T. R. زوال

157 ـ زباد ـ هي الغالية ،

158 ـ زبيب ـ اجوده الكبير الملحّم ،

159 ـ زمرّد ـ حجر يوجد في معادن الذهب و الفضّة (1) ، ترياق لجميع السموم المشروبة والمصبوبة ،

160 ـ زنجبيل الكلاب (2) ـ هو الفلفل الرومي الاحمر (3) المزروع في الديار و البساتين (4) ،

161 ـ زهرة النحاس ـ هو زبده ، اجوده الابيض ،

162 ـ زبرجد ـ نوع من الزمرّد ،

باب حرف الحآء

163 ـ حاشا ـ يسمّى زعتر الحمير (5) ،

164 ـ حراقياس ـ هو امّ اللبينة بالعربيّة (6) ،

165 ـ حماما (7) ـ هو نبات خشبه احمر له رآئحة طيّبة و زهره (8) اصفرذهبي ،

166 ـ حضض ـ هو الحولان المكّي ،

167 ـ حرف ـ يسمّى بالثفاء (9) و يسمّى بحبّ الرشاد بلفظ العامّة ،

1. Manque dans A. et F.
2. Manque dans A.
3. Manque dans T.
4. Dans A seulement.
5. R. الحمار ' A. الجبل '
6. Manque dans T.
7. Manque dans A.
8. T. لو نها '
9. R. التفى '

168 ـ حمّص الامير (1) ـ الحسك ،

169 ـ حلتيت (2) ـ هو صمغ الانجدان ،

170 ـ حندقوقا ـ هو ازرود (3) الذي يكون في المروج ،

171 ـ حماض ـ هو الحمّيضة ،

172 ـ حنطة ـ هي القمح و يقال له البُرّ ،

173 ـ حبّ غار (4) ـ هو بزر الرند ، معروف ،

174 ـ حنّاء (5) ـ على بابها ،

175 ـ حلبة (6) ـ على بابها ،

176 ـ حرمل ـ كذلك ،

177 ـ حبّة خضراء ـ هي حبّة البطم ،

178 ـ حنظل ـ يسمّى بالحدج و بالبربريّة تفرزيزت (7) ،

179 ـ حماحم ـ هو الحبق العريض (8) ،

180 ـ حبّ القلقل (9) ـ هو بزر الرمّان البرّي ،

181 ـ حِصرِم ـ هو الذي لم ينضج من العنب ،

1. T. الحمير '
2. T. حنتيت '
3. F. نوار الزورد '
4. Manque dans F.
5. — d° —
6. Manque dans F.
7. A. تفرسيت '
8. Manque dans A.
9. A. الفلفل '

182 ـ حبّ الكلا ـ هو الذي (1) يجلب من مِصرَ و هو على صفة الكلا ،

183 ـ حشيشة الزجاج ـ هي تاسزا و يقال لها الحرّيق ،

184 ـ حزاز الصخور (2) ـ هو الذي يكون على الصخور الندية كا لخزّ (3) ،

185 ـ حزونا (؟) (4) ايرسا ـ السوسان الازرق ،

186 ـ حلزون ـ هو الببّوش ،

187 ـ حيّ العالم ـ هو صحيفة الملوك ،

188 ـ حرباء ـ هي تاتا و بلفظ العامّة البوية (5) ،

189 ـ حبّ الزلم ـ هو حبّ عزيز ،

190 ـ حبّ عروس ـ هو الكبابة ،

191 ـ حبّ الفقد (6) ـ هو انجارف بالبربريّة ،

192 ـ حِرذَون (7) ـ يسمّى بلفظ العامّة (8) إكّجدور ،

193 ـ حور ـ هو الصفصاف الابيض ،

194 ـ حاج ـ يسمّى العاقول و هو شوك الحمير (9) ،

[1] Dans T. seulement.
[2] Manque dans A. et T.
[3] Manque dans F. et R.
[4] Dans T. seulement.
[5] T. اللبوية ،
[6] Manque dans T.
[7] A. حرود ،
[8] T. بالبربرية ،
[9] R. F. الحمار ،

باب حرف الطاء

195 ـ طباشير ـ رماد عظم العاج المكلّس الى ان يصير ابيض (1) ،

196 ـ طين (2) ـ أنواعه كثيرة ، افضله المختوم ثمّ الارمني ،

197 ـ طين نيسابور ـ هو الصلصال الابيض (3) ،

198 ـ طين قيمولية (4) ـ هو غاسول الراس ،

199 ـ طراثيث ـ تسمّيه العرب الطرثوث (5) ،

200 ـ طرخون ـ نوع من الكرافس يسمّى بلفظ الجزآئر و تلمسان المعدنوس و بلفظ المغرب الاقصى البرشيل (6) ، معلوم ،

201 ـ طحلب ـ هو الخزّ الذي يكون على وجه المآء ،

202 ـ طرفاء ـ هي تامشت (7) بلفظ البربريّة ، اجوده الابيض و الاصفر (8) ،

203 ـ طلق (9) ـ يسمّى كوكب الارض ، حجر صفائحي برّاق معروف بحجر الطلق ،

[1] Manque dans T.
[2] — d° —
[3] Manque dans T. et R.
[4] A. R. فيموليا ،
[5] T. R. الطرتوت ،
[6] R. البرسيل ،
[7] F. A. R. تمشت ،
[8] Dans T. seulement.
[9] Manque dans T.

باب حرف الياء

204 ــ ينبوت ــ نوع من الطلح يسمّى بالبربريّة آمراد ثمرته تسمّى تريلت (؟) [1] و يسمّونه العرب خرّوب المعز ،

205 ــ ياسمين ــ معروف ، أصنافه ثلاثة احمر و اصفر و ابيض [2] ،

206 ــ ياسمين برّي [3] ــ يسمّى بالبربريّة آزَنزوا و بالعربيّة النار الباردة ،

207 ــ يبروح ــ هو اللفّاح البرّي [4] و يسمّى بالبربريّة تاريالا [5] و قيل ان أصله [6] يشبه صورة الانسان و الذي عليه العمل ان شآء الله ما ذكر اوّلا ،

208 ــ يَذقّه ــ هو الخابور [7] ،

209 ــ يدرة ــ هي الغالبة [8] بلفظ العامّة [9] معروفة ،

210 ــ يتّوع ــ يطلق هذا اللفظ على نبات مّما له لبن حادّ [10] كالفربيون و نحوه [11] ،

211 ــ يربطون ــ هي التي تسمّيه العرب الكليخة [12] ،

1. T. تيزلت ، F. تبريلت ،
2. Manque dans T.
3. A. البربر ،
4. R. البورى ،
5. A. R. تاريلا ،
6. Manque dans A.
7. A. الخبور ، T. الخابورى ،
8. T. F. الغالية ،
9. Manque dans T. et F.
10. Dans F. et R. seulement.
11. Manque dans T.
12. T. F. الكليخ

باب حرف الكاف

212 ــ كافور ــ معروف ، اجوده الذكي [1] الابيض الرياحي ،

213 ــ كنكر ــ هو الخرشف البستاني ،

214 ــ كندر ــ هو اللُبان ، اجوده الذكر الابيض الذي على صفة الجوهر وهو مخصوص ببلاد الهند و الشام ،

215 ــ كتيتينة ــ هي الفتّاشة عند العامّة [2] ،

216 ــ كهربا ــ هو الميال [3] الاصفر ،

217 ــ كافيطوس ــ معناه صنوبر الارض ،

218 ــ كادريوس ــ هو القسطان [4] ، معروف ،

219 ــ كاكنج ــ هو اللهوا بالبربريّة و يسمّى عنب الثعلب ،

220 ــ كمأة [5] ــ هو الترفاس ،

221 ــ كُمّثرَى ــ هو بو رقيبة [6] و تسمّى بالانكاص [7] ،

222 ــ كرسنّة ــ هي الجلبان و تسمّى كرفالا [8] ،

223 ــ كبّار ــ يسمّى بالبربريّة تايلولت ،

1. F. الذكر ،
2. T. العرب ،
3. Manque dans T.R. ، A. الصيال
4. Manque dans T.
5. Manque dans F.
6. R. بركيبة ، A. بو ارقيبة
7. F. R. انجاص
8. R. كرفلة

224 ـ كرنب ـ معروف (1) ـ ، من خواصّه ان المرأة اذا احتملت بوزن درهمين من بزره مدقوقاً عقب الجماع فسد النطفة و اخرجها ،

225 ـ كندس ـ اختلف فيه و الصحيح انه نوع من (2) تغيغشت (3) بلفظ العامّة (4) ، عرق اسود الظاهر اصفر الداخل (5) قالوا ان طُبخَت عصارته حتى تصير كالقطران و يطلى بها السهم يصير مسموماً و هذا العرق من السموم القاتلة ،

226 ـ كشوت (6) ـ هو النبات الذي يتعلّق بنبات (7) الكتّان ، يعرفونه الفلّاحون وَ لا أصل له ،

227 ـ كرنك ـ يسمّونه اهل درعة بتَورزا ،

228 ـ كزمازك ـ هو تكّوت (8) ،

229 ـ كمّون ـ أصناف ، الاسود الكرماني و هو السانوج بلسان العامّة (9) و فارسي اصفر و شامي و نبطي (10) ،

230 ـ كزبرة ـ هي القزبور بالقاف بلفظ العامّة (11) ،

231 ـ كفّ الذيب ـ يسمّونه العرب بالزُرَّيقة ،

232 ـ كفّ الهرّ ـ و يقال له كفّ السبع و يسمّى بنوّار المديلكة بلغة اهل فاس (12) ،

1. Manque dans T. et R.
2. — d° —
3. A. تيغغشت
4. Manque dans T.
5. A. R. الباطن ،
6. R. كشوتا ،
7. Manque dans T.
8. Manque dans T. et R.
9. Manque dans T.
10. R. قبطى ، A. قبصى
11. Manque dans T.
12. A. فارس ،

233 ـ كفّ مريم (1) ـ تسمّى شجرة الطلق (2) ، من خواصّها اذا نقعت (3) في المآء و شربتها امرأة و هي في حالة الطلق ولدت سريعا باذن الله تعلى و سكن الوجع عنها و صفتها انها تنبت في الصخور (4) بلا ورق فاذا بلغت حدّها (5) انكمشت كما ينكمش كفّ الصقر على الصيد فاذا وُضعت في المآء انحلّت و انفرشت (6) و ان اخرجت انكمشت ، يسمّونها العرب الكميشة ،

234 ـ كرمدانة (7) ـ هو حبّ المثنان ،

235 ـ كسنتيون (8) ـ هو البدنجال البرّي ،

236 ـ كرم ـ هو شجرة العنب ،

باب حرف اللام

237 ـ لوف ـ هو ايرني (9) و صنف اخر يقال له القلقاس (10) بلغة اهل مصر ،

238 ـ لُبنَى ـ هو الميعة (11) السائلة ،

239 ـ لازورد (12) ـ هو حجر ازرق معدني معروف ،

240 ـ لبلاب ـ يسمّى بالبربريّة تنسفلت (13) و بالعربيّة اللوّاية ،

1. Manque dans R.
2. A. شجرة مريم ،
3. T. انقعت
4. R. الصحراء ،
5. Manque dans T.
6. F. تفرشت
7. Manque dans A.
8. R. كستيون ، T. كيتون ?
9. A. البقوقة
10. A. T. القلقس ،
11. A. F. R. المايعة ،
12. Manque dans A et R.
13. F. انشفل، R. تنشفلت، A. تاسوفالت،

241 ـ لاذن ـ عنبر (1) موجود في حوانيت العطّارين ،

242 ـ لسان الحمل ـ هو المصّاصة ،

243 ـ لسان العصافير ـ هو ثمرة (2) الدردار ،

244 ـ لؤلؤ ـ هو الجوهر ،

245 ـ لكّ (3) ـ يقع من الجوّ على النبات فينعقد ، معلوم على بابه ،

246 ـ لسان الثور ـ معلوم ، ورقه احرش اشهب و زهره ازرق ،

247 ـ لخنيس اغريا (4) [rest.] ـ هو الخزامة ،

248 ـ لصيقي ـ يسمّى اذن الارنب (5) و اذن الغزال و امير الشعر و انف العجل و شيخ الطعام ،

249 ـ لاغية ـ هي شجرة الفربيون و يسمّى بالبربريّة بتيكوت (6) ،

250 ـ لولا ـ هي شجرة الزيتون التي ذكرها الله في كتابه و روى عنه صلّى الله عليه و سلّم انه قال كلوا الزيت و ادهنوا بها فانها من شجرة مباركة ،

باب حرف الميم

251 ـ مصطكى ـ يسمّى بعلك الروم (7) ، صمغ شجرة كالضرو ،

[1] F. A. غير
[2] T. حب
[3] Manque dans R.
[4] A. عربى ،
[5] R. اذن الفار الارنبى ،
[6] Manque dans R.
[7] A. T. الرومى

252 ـ ماميران ـ بقلة الخطاطيف ، عروق (1) رقاق صفر و هو معروف ،

253 ـ مرزنجوش ـ هو المردقوش و يسمّى مردقوش (2) ،

254 ـ مخيط (3) ـ يسمّى بلفظ العامّة (4) حبّ الملوك و يقال له قراسيا ايضاً ،

255 ـ محروث (5) ـ هو عرق الدرياس ،

256 ـ مرداسنج (6) ـ يسمّى بالمرتق ، منه الذهبي و منه الفضّي ، اجوده الذهبي ،

257 ـ مقيل ازرق ـ هو علك الدوم وقيل هو الذي تسمّيه العامّة بتَوندرست (7) ،

258 ـ ميوفزج ـ يسمّى بزبيب الجبل و هو حبّ الراس بلفظ العامّة ،

259 ـ منّ ـ ندى ينزل على النخل و غيره فينعقد و يجلب و يسمّى بالترنجبين ،

260 ـ موم ـ هو الشمع ،

261 ـ مرماحور (8) ـ هي العشبة المسمّاة بلفظ العامّة المارو [rest.] ،

262 ـ مرقشيتة ، تسمّى حجر النور لنفعه للبصر ، اصنافه ذهبي و فضّي و نحاسي و حديدي ،

263 ـ موميا ـ معدني في قوام الزفت و انساني (9) يوجد في قبور الجاهليّة ،

[1] T. عرف
[2] Manque dans A.
[3] T. R. مخيطا ،
[4] R. تسمية العرب ،
[5] Manque dans A.
[6] Manque dans A. et R.
[7] T. تافدرست ، A تبوندرسة
[8] Manque dans R, et jusqu'à la fin du chapitre.
[9] Manque daus A.

264 — ماميتا — عصارة عشبة طيّبة الرائحة مُرّة الطعم لونها بين صفرة و حمرة (1) و غبرة يؤتى بها من المشرق ،

265 — مُرّ — صمغ احمر يؤتى به الينا من المشرق مع الصبر السقطري و هو معلوم ،

266 — مغناطيس — هو الحجر الذي يجذب الحديد ،

267 — مازريون — هو الادرار و يسمّى (2) بالعربيّة الدّفليّة ، ورقه يشبه الدفلة الصغيرة في شكل ورق اللوز عرقه احمر و له لبن حادّ (3) ،

268 — مثنان — نوع من المازريون و هو من نبات السواحل يعرفونه العرب بهذا اللفظ و من خواصّه انه مُجرّب في علّة الاستسقاء و النفخ و هو انفع (4) دوآء للمآء الاصفر يشربه العليل بكرة على الريق بعد سحقه و نخله و مقدار ما يسقى منه وزن مثقالين الى مثقال للضعيف بعد عجنه بالعسل و يُجعَل بنادق و يبتلع و يأكل العليل لحم الضان الذكر مشويا و لا يشرب المآء في المدّة المذكورة الّا اليسير منه بعد طبخه فانه عجيب (5) ان شآء الله ،

269 — مرارة — انواع و افضل المرارة لغشاوة البصر و ضعفه مرارة الكركي ثم مرارة الثور و بالجملة مرارة الحيوان اذا خُلط شيء منها بالعسل و عصارة الرازيانج و اكتحل بها العين انحلّت ظلمتها و نفعت من نزول المآء فيها (6) ،

270 — مَيبختج — هو ربّ العنب ،

1 Dans T. seulement.
2 Manque dans T.
3 T. حار ،
4 Manque dans T.
5 T. نافع ،
6 Manque dans T.

271 — مُغاث (1) — هو اصل الرمّان البرّي ،

272 — مرسين — هو الآس ، على لغته ،

273 — مرمار — هو الرخام ،

274 — مصّع — هو حبّ العوسج الكبير المشوّك ،

275 — مسحقونيا — هو زبد الزجاج ،

276 — مرّي — مصنوع من اعشاب كثيرة و اصول كشراب الاصول و منافعه كثيرة (2) ،

277 — مُصَفِّقات (3) — صحيفة الملوك ،

باب حرف النون

278 — نسرين (4) — تسمّيه البرابر (5) بتيغفرت ،

279 — نارنج — هو الزنبوع بلفظ العامّة (7) ،

280 — ندّ الاسود — مصنوع (7) ، مجلوب من مدينة النبي صلّى الله عليه و سلّم ، بخور عجيب مركّب من العنبر و المسك و العود القماري ،

281 — نشم — هو الدردار ،

1 A. ميغاث ،
2 Manque dans A.
3 Manque dans T. et R.
4 Manque dans R.
5 T. العامّة
6 Manque dans T.
7 — d° —

282 ـ نمّام ـ يسمّى (1) صندل الاحواض و هو البرّي ،

283 ـ نعناع (2) ـ يعرف بحبق النعناع ،

284 ـ نانوخة (3) ـ معروفة و هو الفودنج الجبلي ،

285 ـ نفل (4) ـ معروف و صنف منه يسمّى العزرود (5) ،

286 ـ نارجيل ـ هو جوز الهند (6) ،

287 ـ نارمشك ـ هو جلّنار الرمّان و هو الذي يتساقط ،

288 ـ نيلوفر ـ يسمّى التاجر لانه يفتح زهره بالنهار و يغلقه بالليل ، زهره اصفر، نباته في المروج ،

289 ـ نشاشتج (7) ـ هو لبّ القمح ، مصنوع (8) ، معروف بالنشا ،

290 ـ نورة (9) ـ هو الجير ،

291 ـ نجب ـ هو السليخة ،

292 ـ نيلج ـ هو نيل الصبّاغين ،

293 ـ نبق ـ هو ثمر السِدر (10) ،

[1] Manque dans T.
[2] R. F. نعنع
[3] Manque dans A. et R.
[4] Manque dans A. et R.
[5] Manque dans T.
[6] T. F. الجوز الهندى ،
[7] Manque dans T.
[8] R. مدبر
[9] Manque dans T.
[10] T. السدرة

باب حرف الصاد

294 ـ صبر سقطري ـ معروف ،

295 ـ صابون ـ على بابه (1) ،

296 ـ صمغ عربي ـ هو علك الطلح ،

297 ـ صندل (2) ـ هو خشب يجلب من المشرق و منه اصفر و احمر و ابيض ،

298 ـ صنوبر (3) ـ يسمّى بالبربريّة تايدا (4) ،

299 ـ صعتر (5) ـ هو الزعتر بالزّاي ،

300 ـ صدف ـ هو المحّار البحري الذي يتولّد فيه الجَوهر ،

باب حرف العين

301 ـ عاقرقرحا ـ تِكَنْطَسْت (6) بلفظ العامّة (7) ،

302 ـ عنّاب ـ هو الزفزوف ،

303 ـ عنصل ـ يسمّى بصل الفار و الاشقيل و بصل الخنزير (8) و بصل فرعون ،

[1] Manque dans A. et T.
[2] — do —
[3] — do —
[4] F. تيدا ،
[5] Manque dans R.
[6] T. تجنطيست ،
[7] Manque dans T.
[8] A. الخنافرير ،

304 ـ عرثنيثا ـ هى تِغيغَشت بالبربرية (1) ،

305 ـ عصا الراعي ـ تسمّيه العامّة بو عكّاد ،

306 ـ عُصفَر (2) ـ على بابه ،

307 ـ عنبر ـ الصحيح (3) انه ينبع من عيون في البحر و منه ما يوجد في جوف السمك ، اجوده الابيض و الاصفر (4) ،

308 ـ عود ـ ثلاثة عشر صنفا ، اجوده الهندي (5) ثم السمندوري ثم العود القماري (6) الاسود الذاهب في المآء ،

309 ـ عفص ـ على بابه ، افضله الاخضر (7) ،

310 ـ عنب الثعلب ـ على بابه (8) و يقال له (9) عنب الذيب و يسمّى بو قنينة (10) ،

311 ـ عُلّيق ـ من انواع العوسج ،

312 ـ عوسج (11) ـ يقال له الغردق (12) ، اصنافه ثلاثة ابيض و اسود و احمر (13) ،

313 ـ عُشّر ـ شجرة بدرعة يسمّونها كرنك و يقال له تورزا ،

[1] Manque dans T.
[2] — d° — T. F.
[3] Manque dans F.
[4] Manque dans T.
[5] A. المندالى ،
[6] T. عود العمان ،
[7] Manque dans T. et R.
[8] — d° —
[9] Manque dans T. et A.
[10] A. مقنين ، F. بو قنين ، R. بو مفنينة
[11] Dans A. seulement.
[12] T. غرتك
[13] T. حمر و اصفر

314 ـ علس ـ يسمّى بالبربريّة اضكوين ،

315 ـ عندم (1) ـ هو شجرة البقّم و يقال دم الاخوين ،

316 ـ عقيق (2) ـ حجر اصنافه كثيرة اجوده الاحمر ،

317 ـ علك الانباط ـ هو علك البطم ،

باب حرف الفآء

318 ـ فاونيا ـ يسمّى عود الصليب و بلفظ عامّة الاندلس ورد الحمير ،

319 ـ فاغية ـ زهر (3) الحنّاء و كل نوّار طيب يسمّى فاغية ،

320 ـ فطر ـ هو الفُقّاع (4) ،

321 ـ فستق (5) ـ مجلوب من المشرق ،

322 ـ فو (6) ـ هي القِرصعنة ،

323 ـ فربيون (7) ـ معروف على بابه ،

324 ـ فراسيون ـ يسمّى مرّيوت بلفظ العامّة ،

325 ـ فودنج ـ اصناف ، النهري و هو تيمجّا و البرّي و هو فليوا (8) و الجبلي و هو النانوخة ،

[1] Manque dans R.
[2] — d° —
[3] T. F. R. بزر
[4] R. الفقّاع ،
[5] Manque dans R.
[6] T فق ، فار ، Manque dans R.
[7] Manque dans R.
[8] R. الفليوا ،

326 ـ فوّة ـ على بابه ،

327 ـ فرنجمشك ـ هو الحبق الرقيق ،

328 ـ فاشر ـ هو اصل اللوّاية بلفظ العامّة ،

باب حرف الضاد

329 ـ ضرو ـ معروف على بابه [1] و يسمّى بالبربريّة تيدكت ،

330 ـ ضومران ـ هو المسمّى بلفظ العامّة براكش [2] تيمجّا ،

331 ـ ضفدع ـ هو الجران ، افضل الضفادع البرّيّة الكبيرة الصفراء ثم الخضراء الشجريّة ،

332 ـ ضبع [3] ـ يقال له بالبربريّة إِفس ،

باب حرف القاف

333 ـ قنطريون ـ هو قصّة الحيّة بلفظ العامّة ،

334 ـ قراسيا [4] ـ يسمّى بحبّ الملوك ،

335 ـ قلقلان [5] ـ هو حبّ القلقل [rest.] ،

[1] Dans F. seulement
[2] Manque dans T.
[3] — d° —
[4] Manque dans R. ' فراصيا T.
[5] Dans T. seulement.

336 ـ قاتل أبيه ـ هو المسمى بالبربريّة اساسنوا و يسمّى بالعربيّة اللنج ،

337 ـ قرّة العين ـ هو الكُرنونش بلفظ العامة ،

338 ـ قرطمان ـ هو الخرطال [1] ،

339 ـ قرمان (؟) [2] ـ نوع من نبات البطاطا ،

340 ـ قردمانا ـ هي الكروية ،

340 ـ قلي ـ هو شبّ ارماس ،

342 ـ قاقلّة [3] ـ منها صغيرة و كبيرة و كلاهما يجلبان من المشرق [4] يوجدانِ بحوانيت العطّارين ،

343 ـ قنبرة [5] ـ هي القوبع بلفظ العامّة [6] ، طائر معروف ،

344 ـ قرطاس ـ هو الكاغط ، هندي [7] ،

345 ـ قِسُّوس ـ يسمّى باللبلاب الكبير و هو من نبات الجبل له ورق مثلّث الزوايا [8] صلب شبيه باللوّاية و له زهر ابيض ياسميني الشكل ويخلف حبا احمر في عناقيد في مقدار حبّ الفلفل فاذا نضج اسودّ مشوّك و قيل انها نوع من العشبة الرومية التي يشربونها الناس ينتفعون بها من امراض كثيرة من قِبَل البلغم و الاخلاط الباردة ،

[1] الخرطان A. T.
[2] Dans T. seulement
[3] Manque dans R. ' قاقيلة A.
[4] Manque dans T.
[5] Manque dans R.
[6] Manque dans T.
[7] Dans A. seulement
[8] Dans T. et F. seulement.

346 ـ قطا (1) ـ التجيناض [sic] طير معلوم بالبربريّة ،

347 ـ قثا (2) ـ هي القرع (3) بلفظ العامّة ،

348 ـ قرطم (4) ـ هو العُصفُر ،

349 ـ قصب الذريرة (5) ـ هو عقّار هندي ،

350 ـ قُسط (6) ـ و في لغة الكتب كست بالكاف ـ اجوده الابيض الحلو ،

351 ـ قَرَنفُل (7) ـ ثمرة هنديّة ،

352 ـ قطران ـ اصناف ، اجوده الرقيق ،

353 ـ قنّة (8) ـ علك نبات يسمّى بلفظ العامّة بتابشنيخت (9) ، و هو الجزر البرّي و هو يسمّى القنّا الاحمر ايضا ، بخور (10) ،

354 ـ قليميا (11) ـ منها الذهبيّة و الفضّيّة و هي الثفل الذي يبقى بعد سبك الذهب و الفضّة ،

باب حرف الراء

355 ـ راوند صيني (12) ـ معروف مجاوب من المشرق ،

1 Dans A. et F. seulement.
2 — d° —
3 Dans A. seulement.
4 Dans A. et F. seulement.
5 Dans A. et T. seulement.
6 Manque dans R.
7 — d° —
8 — d° —
9 A. F. تبشنخت ،
10 Manque dans T.
11 Dans A et F. seulement.
12 Manque dans R.

356 ـ راسن (1) ـ هو عرق الكَلَخ (2) و بلفظ العامّة راسيون (3) ،

357 ـ راتينج (4) ـ هي الرجينة و هي علك الصنوبر ،

358 ـ رازيانج ـ هو البسباس ،

359 ـ رطبة ـ هي الفصّة بلغة اخرى ،

360 ـ رامك (5) ـ مصنوع من عفص (6) و عقاقير من الطيب كالمصطكى و الجاوي و غيرها ،

361 ـ رِجل الغراب (7) ـ يسمّى ورقه واضلان (8) بالبربريّة ،

362 ـ رِجل الحمام ـ يسمّى خسّ الحمار ، ورقه كورق الخسّ و اصله احمر و في الصيف يصبغ الارض ، من نبات الجبل (9) ،

باب حرف السين

363 ـ سرمق (10) ـ هو القطف و يسمّى بقلة الروم و عشبة الكلاب و البقلة الذهبيّة ،

364 ـ سذاب (11) ـ يسمّى بالعربيّة (12) الفيجل و بالبربريّة اورم ،

1 A. راسين ، Manque dans R.
2 — d° —
3 Dans A. seulement.
4 T. رتينج ، Manque dans R.
5 Manque dans R.
6 Dans A. et F. seulement.
7 Manque dans R.
8 T. واطلان ،
9 R. ونباتها الجبال ،
10 Manque dans R.
11 Manque dans F. et R.
12 Manque dans A.

365 ـ سورنجان [1] ـ اصل نبات بالمغرب تسمّيه العرب [2] بو شريكة ،

366 ـ سرخس [3] ـ يسمّى بالبربريّة افرسيوا [4] ،

367 ـ سمسم [5] ـ هو الجلجلان ،

368 ـ سمّاق [6] ـ شجرة تعلوا على الارض نحو القامة و لها قضبان تشبه بنوّار مائل الى الحمرة و لها عناقيد، حبّه احمر عدسيّ الشكل على قدر حبّ الفلفل ، قيل انه يسمّى بالبربريّة [7] الاورد (؟) [8] ،

369 ـ سليخة [9] ـ معروفة بحوانيت العطّارين مجلوبة من المشرق ، قشور حمر و هي اصناف اجودها ما كان لونها احمر طيّب الرآئحة ،

370 ـ سادروان [10] ـ من جملة التباخير و هو علك البلّوط الشارف و يقال له السنديان ،

371 ـ سليمان (؟) [11] ـ قيل انه بزر الارز [12] ،

372 ـ سكبينج [13] ـ صمغ [14] شجرة تسمّيها البرابر ساغيس (؟) [15]،

373 ـ سنا ـ هو السنا الحَرَمي ، معروف مجلوب [16] من المشرق ،

1 Manque dans F.
2 Dans T. seulement.
3 Manque dans F. et R.
4 A. افرسوان
5 Manque dans R.
6 — d° —
7 Manque dans T.
8 F. الاورض ، A. الاروق (?) ،
9 A. سليحا ،
10 A. سدروان ،
11 Manque dans T. et R.
12 Dans F. seulement.
13 Manque dans R.
14 Manque dans T.
15 T. ساعيتي · Manque dans F
16 Manque dans T.

374 ـ سراج القطرب [1] ـ يقع هذا الاسم على الحدقي (؟) [2] الازرق و على الحدقي الاصفر ،

375 ـ سوس [3] ـ هوعرق السوس ،

376 ـ سلجم [4] ـ هو اللفت ، نَوعانِ ،

377 ـ سلق [5] ـ يسمّى بالبربريّة تَبَيتاس ،

378 ـ سيسنبر [6] ـ هو النمّام ، ورقه شبيه بورق النعناع الّا انّه اعرض ورقا منه ، طيّب الرآئحة ،

379 ـ سك [7] ـ دواء مركّب بمسك و هو الصحيح [8] و قيل انه نوع من الطيب يجلب من المشرق [9]،

380 ـ سلحفة [10] ـ هي الفكرون ،

381 ـ سرو [11] ـ يسمّى تَيضَى (؟) بالبربريّة ،

382 ـ ساليس (؟) [12] ـ هو حبّ البان ،

383 ـ سرطان ـ هو حيوان الماء [13] يسمّى امّ جنيبة بلفظ العامّة و يسمّى عقرب البحر [14] ،

1 Manque dans R.
2 A. التحرير
3 Dans A. seulement.
4 Manque dans F.
5 Dans A. seulement.
6 Manque dans R.
7 — d° —
8 Manque dans T.
9 Dans A. seulement.
10 Manque dans F.
11 Dans A. seulement.
12 Manque dans R.
13 Dans F. et R. seulement.
14 Dans A. seulement.

384 ـ سمك (1) ـ هو الحوت ،

385 ـ سقنقور (2) ـ معروف ، يجلب من مِصر ،

386 ـ سُلت ـ هو الشعير الذي ليس (3) له قشور تقول له العامّة شعير النبي ،

387 ـ سال ـ هو العفص ،

388 ـ سنام (4) ـ هو العلّيق ،

389 ـ سلخ الحيّة (5) ـ هو فسخها الابيض ،

390 ـ سنفاقيا (؟) ـ هو الزعفران (6) ،

391 ـ سنجوس (؟) (7) ـ هو التفّاح ،

392 ـ سيسارون ـ هو القلقاس ،

393 ـ سقرديون ـ هوالثوم البرّي ،

394 ـ سالة (8) ـ معروفة بهذا اللفظ عند الاندلس (9) ، ورقها كورق الضرو (10) ايض (11) و تسمّى اشفاقس (12) ،

395 ـ سيربج (؟) (13) ـ هو حشيشة الداحس و هي الزعيترة ،

[1] Manque dans R.
[2] — d° —
[3] Manque dans T.
[4] Dans F. et R. seulement.
[5] Dans A. et F. seulement.
[6] A. العلى ? ‘ العلق Meyer à lu
[7] T. سنجرس Manque dans A.
[8] Manque dans R.
[9] Dans A. et F. seulement.
[10] A. الدردار ‘
[11] Dans T. et F. seulement.
[12] A. اشفاقش
[13] F. سيرميع ‘ T. سيوج ‘ Manque dans R.

396 ـ سلق المآء ـ هو جار النهر و تقول له العامّة لسان الجرو (؟) و يتولّد على وجه المآء ، ورقه كورق الدفلى الى الاستطالة ،

397 ـ سلق (1) ـ هو الحمّاض (2) ،

398 ـ سامّ أبرص ـ هو الوزغة ،

399 ـ سقولوفندريون (3) ـ هو العقربان ،

400 ـ سكنجبين ـ معناه خلّ و عسل باليونانيّة ،

باب حرف التاء

401 ـ تنكار (4) ـ يسمّى لحام الذهب و لصاق الذهب و ملح الصاغة ، منه معدني و مصنوع (5) ،

402 ـ توبال ـ هو ما يتساقط عند التطريق من النحاس و الحديد و غيرها ،

403 ـ توتيا (6) ـ اصناف (7) ، افضلها البيضاء ثم الصفراء ،

404 ـ تافسيا ـ هو صمغ السذاب البرّي و هو السذاب الجبلي ،

405 ـ تنّوب (9) ـ هو الصنوبر الصغير ،

[1] Manque dans R.
[2] T. التحميض
[3] Manque dans R.
[4] — d° —
[5] Dans T. et F. seulement.
[6] Manque dans R.
[7] Dans T. seulement.
[8] Dans F. seulement.
[9] Manque dans R.

406 ـ تآليل الحيّات (1) ـ هو البادنجان (2) ،

407 ـ تَمر هندي (3) ـ يسمّونه اهل السودان بوصوصوا (4) ،

باب حرف الثاء

408 ـ ثوم ـ منه برّي و بستاني امّا الثوم البرّي يسمّى ثوم الحيّة ، طبيخه ينفع من نهش الهوامّ و الادوية القاتلة (5) ،

409 ـ ثيل ـ هو النجم ،

410 ـ ثعلب ـ هو حيوان معلوم لحمه ينفع من وجع المفاصل ،

باب حرف الخآء

411 ـ خولنجان (6) ـ عرق احمر يجلب من الهند معروف بحوانيت العطارين ، (7) نافع من علل الكلا و المثانة و يقطع سلس (8) البول ،

412 ـ خلاف ـ هو الصفصاف ،

413 ـ خطمي ـ يسمّى بالعربيّة ورد الزوان و بالبربريّة تيبينصرت (9) و يقال انه كثير المنافع ،

[1] Manque dans T.
[2] F. بدنجال Manque dans A.
[3] Manque dans R.
[4] F. بوصوصا ، A. وصوصوا
[5] T. F. الفتالة ،
[6] Manque dans R.
[7] Manque dans A.
[8] سلاسيل ،
[9] A. بينصر ،

414 ـ خشخاش (1) ـ اصناف ، معروف ، منه برّي و بستاني ،

415 ـ خروع (2) ـ هو آوريون بلفظ العامّة و ليس هو الخروع (3) المعروف عند العامّة (4) ، قد تقدّم في حرف البآء ،

416 ـ خرّاطين (5) ـ هي حبّ الاحواض ، دود احمر يكون في الاحواض ،

417 ـ خردل (6) ـ هو بزر النبات المسمّى بالبربريّة (7) بوجمّوا ،

418 ـ خيار شنبر ـ يسمّى بالخرّوب الهندي ، معروف ، مجلوب من مِصر ،

419 ـ خصى الثعلب (8) ـ هو الصنف الكبير من (9) الحيّة و الميّتة بلفظ العامّة و يسمّى بالفارسيّة بو زَيدان ،

420 ـ خُصى الكلب ـ هو الحيّة و الميّتة ،

421 ـ خُنثَى ـ هو البرواك (10) ،

422 ـ خيري ـ هو المسمّى الخيلي بلفظ العامّة ،

423 ـ خرنوب ـ يسمّى خرّوب المعز (11) و بالبربريّة تريلت (؟) (12) ،

424 ـ خُبّازَى ـ هو الخبّيز على بابها ،

425 ـ خربق ـ ابيض و اسود ، غير موجود عندنابالمغرب وانما هو مجلوب ،

[1] Manque dans R.
[2] R. T. F. خرواع ،
[3] — d° —
[4] Manque dans T.
[5] Manque dans R.
[6] — d° —
[7] Manque dans T.
[8] Manque dans R.
[9] Rest. d'après A.
[10] A. T. البروا ،
[11] A. المعيز
[12] A. التيربيلت ، F تيرمليت ، R تيلبت

426 ـ خرّوب السودان (1) ـ هو الذي يسمّى الكورُ (2) لم يذكره احد المتقدّمين و نبّه عليه بعض المتأخّرين ، طبعه حارّ يابس ، منافعه يطيب النهكة و يطيب لذّة الفم اذا شُرب عليه المآء ، هاضم للطعام عاقل للبطن زآئد في الباءة مفرح ذاهب بالنوم (3) و هو من تحف موآئد الملوك ،

427 ـ خمان (4) ـ هو الخابور ،

باب حرف الذال

428 ـ ذنب الخيل ـ تسميه العامّة حَلّ و اربط ،

429 ـ ذُرّايح (5) ـ يسمّى بلفظ العامّة طير جبّاص ،

430 ـ ذيب (6) ـ حيوان مفترِس معلوم ،

باب حرف الظاء (7)

431 ـ ظِلف المعز ـ هو حافر محروق (8) ينفع من [داء الثعلب] (9) بالخل ،

432 ـ ظِلف الحمار و الفرس ـ يسهلان الولادة يبخر بهما ،

1 Manque dans R.
2 A. الكورس ، F. تيكورس
3 A. بالغموم
4 Manque dans R.
5 Manque dans T.
6 — d° —
7 — d° —
8 F. معروف ، Manque dans A.
9 R. دواء (?)

433 ـ ظلف حمار الوحش ـ اذا حُرِق وشرب ينفع من الصداع و مع الزيت يطلى به الخنازير ،

باب حرف الغين

434 ـ غافت ـ هو ترهلا ،

435 ـ غاريقون (1) ـ عقّار معروف ، شيء اشهب يوجد في قلب شجرة الارز يشبه بجمّار النخل ، جسم رقيق خفيف الوزن ،

436 ـ غبيرآء (2) ـ هو تيزغا (3) بالبربريّة ،

437 ـ غار ـ هو شجرة الرند و حبّه يسمّى حبّ غار و بلفظ العامّة عصاة (4) موسَى ،

438 ـ غرب ـ اختلف الاطبآء فيه و الصحيح انّه الصفصاف ،

439 ـ غاز ـ معروف ، هو ثمر الدوم و قيل ان علكه (5) هو المقيل الازرق ،

باب حرف الشين

440 ـ شاهترج (6) ـ معناه سلطان البقول لان « شاه » سلطان و « ترج » البقول ،

441 ـ شقائق ـ هو ابو النعمان و يقال له طيكوك بلفظ العامّة (7) ،

1 Manque dans R.
2 — d° —
3 A. تزغة ،
4 F. عصى ،
5 T. انه ،
6 Manque dans R.
7 A. F. العرب

442 ـ شيطرج [1] ـ هو التسويك [2] بالبربرية و هو العصّاب [3] و يقال له جوز الرعيان و يقال انه يخرج منه قطران ينعقد و هو بخور من جملة التباخير ،

443 ـ شاهسفرم [4] ـ هو الحبق القرنفلي الرقيق ،

444 ـ شهدانج [5] ـ هو القنّب ،

445 ـ شقاقل ـ يقال له الجزر البرّي ،

446 ـ شجرة البراغيث [6] ـ هي ترهلا و قيل انها الزيّاتة بلفظ العامّة [7] ،

447 ـ شجرة البقّ ـ هي الدردار ،

448 ـ شيلم [8] ـ هو حبّ الزوان في الزرع بل [9] في الحنطة ،

449 ـ شبرم [10] ـ شجرة من اليتّوعات ،

450 ـ شعر الغول ـ يسمّى شعر الخنزير و شعر الجبّار و شعر الارض و شعر الجنّ و شعر الحمار و هو كزبرة [11] البير و يقال له البرشاوشان ،

451 ـ شجرة الطلق ـ هي التي يسمّونها عرب السحرآء [12] بالكميش شبيه كفّ الصقر على الصيد فاذا جُعلت في المآء انحلّت بل انتفخت [13] و ان اخرجت انكمشت ، خاصيّتها ان المآء الذي تنقع [14] فيه اذا

1 Manque dans R.
2 F. تمريض
3 — d° —
4 Manque dans R.
5 — d° —
6 — d° —
7 Manque dans T.
8 Manque dans R.
9 Dans F. seulement.
10 Manque dans R.
11 T. R. كزبورة
12 Manque dans T.
13 — d° —
14 F. اذا انتقع

سقيته [1] المراة التي اشد بها الطلق ولدت باذن الله تعلى وسكن وجعها،

452 ـ شاه بلّوط ـ معناه سلطان البلّوط و يسمّى بالقسطل ايضا ،

453 ـ شبث [2] ـ هي المسمّى بلفظ العامّة [3] التبش [4] ،

454 ـ شونيز ـ يسمّى بالحبّة السودآء و الكمّون الاسود و بلفظ العامّة [5] السانوج [6] منافعه كثيرة طبعه حارّ يابس في الثانية مقطّع جلّاء محلّل و ينفع من وجع الاسنان و الصداع البارد و دآء الثعلب و اذا قلي و شمّ نفع من الزكام و يفتح سدد المصفاة و ينفع من الفالج و اللقوة شربا و دهنا و ينفع من الربو و انتصاب النفس و يزيد في اللبن و ينفع من صلابة الطحال شربا و دهنا و ينفع من الحمّى و مرض البطن [7] و يخرج الديدان و حبّ القرع و يُدرّ الحيض [8] و يسقط الجنين و البواسير بخورا و يقطع التآليل و الخيلان و البهق و البرص و الجرب و المسامير و ينفع من لدغ العقارب و السموم و دهنه ينفع من وجع [9] الركبتين و الحميات الباردة و يستعمل من داخل و خارج و يستعمل منه نصف المثقال ،

455 ـ شوكران ـ هو السيكران و يسمّى بلفظ العامة كُنكيط [10] ،

456 ـ شيح [11] ـ أصنافه كثيرة ، أجودها الارمني المسمّى بلفظ العامّة بالشيح الخراساني يجلب من المشرق ،

1 T. سقيت منه
2 Dans A. et T. seulement.
3 Rest. d'après A.
4 F. الفتة (?)
5 Manque dans R.
6 A. الشانوج
7 Dans F. et R. seulement.
8 Manque dans T.
9 Dans A. et R. seulement.
10 R. قنقط
11 Manque dans T.

457 ـ شكاعى [1] ـ تسميه عامّة المغرب حاشا الله [2] ،

458 ـ شربين [3] ـ هو شجرة القطران و يسمّى بالبربريّة تيقِ [4] ،

459 ـ شنج ـ نوع من الحلزوم و يسمّى بلفظ العامّة [5] الودع ،

460 ـ شك [6] ـ هو الرهج و سمّ الفار و يسمّى تراب الهالك ، اذا أكلت منه فارة ماتت و مات كل من شمّ رائحتها من الفيران [7] ،

461 ـ شفنين [8] ـ هو اليمام ،

462 ـ شيرزق [9] ـ هو بول الخفّاش و قيل لبنه ،

انتهى ما وجد مقيدا و الحمد لله ربّ العالمين و هو حسبنا و نعم الوكيل ولا حول ولا قوّة الّا بالله العلي العظيم ،

[1] Manque dans T.
[2] F. معاش الله (?) ،
[3] Manque dans R.
[4] Ou تاقة ?
[5] Dans R. seulement.
[6] Manque dans F.
[7] Dans T. seulement.
[8] Manque dans F. et R.
[9] Manque dans F.

INDEX ARABE

ا

ب

ت

ث

ج

ح

خ

د

ذ

ر

ز

س

• مطبوعات معهد العلوم المغربيّة - الجزء ٢٤ •

كتاب
تحفة الاحباب
في ماهيّة النبات والاعشاب

وهو كشف رموز المادّة الطبّيّة
بالالفاظ المغربيّة
مع ترجمته بالفرنساويّة وحلّ مشكلاته

باريز
بمكتبة پول قطنير
سنة ١٩٣٤

2 3137